RB 61058

Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesoevvresmorale00baco

Sett Nubila Sluvet
MEMORIÆ SACRVM.
LES
OEVVRES
MORALES
ET
POLITIQVES
DE
MESSIRE FRANÇOIS BACON
Grand Chancelier d'Angleterre
De la version de I. Baudoin.
M. DC. XXXVI.
A Paris
Chez Pierre Recolet,
François Targa
au Palais à l'entrée de la galerie des Pri
HOC OPE
HIC LABOR

A

MONSEIGNEVR HALIGRE, CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Si les Anciens sacrifioient aux Dieux tutelaires de leur Païs, quand ils leur enuóyoient des hommes, qui en temps de paix & de guerre trauailloient heureusement à la conseruation de la Republique ; Nous auons vn iuste sujet de les imiter, & de loüer Dieu de ce qu'il vous a fait naistre pour le bien de ceste Monarchie,

Vous en auez touſiours ſouſtenu les fondemens par vos bons conſeils, pour leſquels vous meritez des benedictions infinies. Car auec ce que voſtre Vertu vous tient lieu d'vne recompenſe aſſez ample, elle vous met en main les plus importantes affaires de ce Royaume, & vous rend digne de tous les honneurs que receuoient anciennement les principaux Magiſtrats, & les plus iuſtes Legiſlateurs. Elle meſme a faict que dans les charges publiques vous auez touſiours teſmoigné tant de ſoin, & tant de moderation, que ny les promeſſes de la Fortune, ny les amorces de la faueur, ny les artifices des Factieux, ny les ſoudaines reuolutions des affaires, n'ont iamais esbranlé tant ſoit peu la grandeur de voſtre courage: En cela ſemblable au ſage Pilote, qui voit auecque de meſmes yeux les effects de la tempeſte, & ceux du beau temps, ſans que l'vn ny l'autre donnent le moindre relaſche à ſa

vigilance. Auſsi la France, qui vous doit vne bonne partie de ſon repos, ne ceſſe de faire des vœux pour vous, de benir le iour, auquel il pleut à noſtre inuincible Monarque LOVYS LE IVSTE, *vous appeller à cette charge eminente. C'eſt vn effect,* MONSEIGNEVR, *de l'integrité de voſtre ame, & des merueilles de voſtre Eſprit, qui n'ignore rien de ce qui touche les mœurs & le Gouuernement d'vn Eſtat. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que ces* OEVVRES MORALES ET POLITIQVES *vous ſont dédiées, puis qu'elles ont pour leur Autheur vn grand* CHANCELIER. *L'inclination particuliere qui le porte aux Sciences, luy fait compoſer ces beaux Ouurages, que nous voyons de luy tous les iours; Entres leſquels ces Diſcours m'ont ſemblé fort propres à eſtre mis en noſtre langue, pour les diuerſitez qu'ils contiennent. Mais quelque grand que ſoit l'eſclat de leur gloire, il s'augmentera de*

beaucoup, s'il vous plaist en agréer la version, & la receuoir pour vn tesmoignage du deuoir qu'est obligé de vous rendre,

MONSEIGNEVR,

Vostre seruiteur tres-humble,
& tres-obeissant,
I. BAVDOVIN.

AV LECTEVR.

VOICY la troiſieſme Edition de ce liure, qui pourroit aſſeurément eſtre la quatrieſme, ſi les Libraires n'euſſent negligé à leur dommage le ſoing qu'ils deuoient auoir de le donner au public. Il a pour Autheur *Miſsire Francois Bacon*, grand Chancelier d'Angleterre, que ſa profonde doctrine & ſes excellẽtes penſées font mettre au rang des meilleurs Eſprits de ſon ſiecle. Auſſi faut-il aduoüer que pour eſtre honoré du tiltre de l'homme du monde le plus cognoiſſant dans les ſecrets de la Nature, de la Morale, & de la Politique, il n'a pas beſoin d'autre recommendation que de celle de ſes eſcrits. Les preuues en ſont viſibles dans cét ouurage que ie vous donne, où vous trouuerez, à mon aduis, dequoy contenter voſtre curioſité dans les ſubjets les plus agreables que l'eſprit humain ſe puiſſe pro-

poſer pour former les mœurs. I'ay reduit le tout en vn corps, le mieux qu'il m'a eſté poſſible, & corrigé quantité de fautes qui s'eſtoient gliſſées dans la premiere Impreſſion. Et d'autant que ie me reſerue à faire vn volume à part de ce qu'il a eſcrit des choſes de la Nature, ie n'ay compris en celuy-cy, que ce qui touche generalement la Morale, & la Politique. Ie commence par les *Eſſays*, qui ont eſté raduits en diuerſes langues: mais qu'on n'a iamais veus qu'en la noſtre, formez ſur le dernier original de leur Autheur, qui en changea l'ordre, & augmenta tout le liure de beaucoup, vn peu auant que mourir. Ie mets en ſuitte *La Sageſſe myſterieuſe des Anciens*, où il monſtre comme ſoubs le voile des Fables, ils ont caché les plus beaux enſeignemens de la vie humaine. Or pource que ces matieres ſont ſerieuſes & pleines d'vne profonde meditation, pour vous donner quelque diuertiſſement, i'y entre-meſle vn *Recueil d'Apophtegmes vieux & nouueaux*, en faueur de ceux qui ayment les pointes du langage, & à dire beaucoup en peu de parolles. A cela i'adiouſte vn traicté des couleurs, ou des apparences du bien & du mal; Et finalement vne *Explication morale de quelques Pa-*

raboles de Salomon, en attendant que ie vous donne la piece entiere. Vous m'obligerez au reſte de corriger les nouuelles fautes qui s'y peuuent eſtre coulées, & de me traiter auec la courtoiſie qui vous eſt ordinaire.

TABLE DES TRAITTEZ CONTENVS EN CET Ouurage.

DANS LES ESSAYS.

DE la Verité.	1
De la Mort.	7
De l'Aduersité,	11
De l'Vnion de la Religion.	14
De la Vengeance.	24
Des premieres Dignitez.	27
Du Mariage & du Celibat.	35
Des Peres & des Enfans.	39
De la Bonté considerée en deux façons.	42
De la Ruse, ou de l'Artifice.	48
De l'Amour.	56
De l'Atheisme.	60
De la Prudence de l'homme, appliquée à soy-mesme.	66
Du Regime de viure pour se bien porter.	69
De la Despense.	74
Du Discours.	77
Du Sage en apparence.	81
Des Richesses.	85

De l'Ambition. 93
De la Ieunesse, & du dernier aage. 99
De la Beauté. 104
De la Laideur, 107
De la force de la Nature en l'homme. 110
De la Coustume, & de la Nourriture. 114
De la Fortune. 118
Des Estudes. 122
Des Ceremonies, & des Complimens. 126
De la Noblesse. 130
Des Requestes, & des Supplians. 134
De la Suitte des Grands, & de leurs amis. 139
De l'Honneur, & de la Reputation. 143
Des Ligues, ou des partis differents. 147
De la Negociation. 149
De la louange. 153
Des Iugemens. 157
De la vaine Gloire. 166
De l'Empire. 170
Du Conseil. 181
De l'Expedition des affaires. 191
De la vraye grandeur des Royaumes & des Estats. 195
Des Seditions & des Troubles. 215
De l'Amitié. 229
De la Hardiesse. 244
De la Feintise & de la Dissimulation. 248
De l'Ennie. 254

Du Soupcon. 264
De la Superſtition. 271
Des Balets, ou des Maſcarades, & des Triomphes. 275
Des Voyages. 281
Des Nouueautez. 283
Des Propheties. 286
De l'Vſure. 292
De la Cholere. 300
Des Colonies. 305
Des Baſtimens. 312
De la Reuolution des Royaumes. 320
OBSERVATIONS MORALES, *pour bien cultiuer l'eſprit, &c.* 333

SOMMAIRE DES Fables expliquées dans la Sageſſe myſterieuſe des Anciens.

CAſſandre, ou la liberté de parler. 345
Typhon, ou le Rebelle. 348
Les Cyclopes, ou les Miniſtres de la Terreur. 353
Narciſſe, ou l'Amour de ſoy-meſme. 356
Stix, ou les Conuentions. 360
Pan, ou la Nature. 363
Persée, ou la Guerre. 379
Endymion, ou le Fauory. 386
La Sœur des Geans, ou la Renommée. 389

Acteon, & Penthée, ou le Curieux. 391
Orphée, ou la Philosophie. 394
Le Ciel, ou l'Origine. 401
Prothée, ou la Matiere. 405
Memnon, ou l'Auorton. 409
Titon, ou l'Assouuissement. 411
L'Amoureux de Iunon, ou la Vergongne, 413
Cupidon, ou l'Atome. 415
Diomede, ou le Zele. 421
Dedale, ou le Mechanique. 427
Erichton, ou l'Imposture. 432
Deucalion, *ou la Renouation.* 434
Nemesis, ou la Vengeance, ou la Vicissitude. 436
Acheloüs, ou le Duel. 441
Bacchus, ou la Conuoitise. 444
Atalante, ou le Gain, 451
Promethée, ou l'estat de l'homme. 455
Scylla & Icare, ou la Voye du milieu. 476
Sphinx, ou la Science. 479
Proserpine, ou l'Esprit. 485
Metis, ou le Conseil. 492
Les Syrènes, ou la Volupté. 494
RECVEIL *d'Apophthegmes vieux & nouueaux.* 501
TABLEAV *des Couleurs, ou des apparences du bien & du mal.* 585
EXPLICATION *morale de quelques Paraboles de Salomon.* 616

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVYS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement de Paris, Rouën, Bordeaux, Thoulouze, Dijon, Rennes, Aix, Grenoble, & à tous autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien-aymé Pierre Rocolet, Marchand Libraire & Imprimeur de la Maison de nostre bonne ville de Paris, Nous a fait remonstrer, qu'il a recouuert vn Liure intitulé, *Les Oeuures Morales & Politiques de Messire François Bacon*, lequel liure il desireroit volontiers imprimer, en tel volume & caractere, qu'il verra bon estre, pour l'vtilité du public. Mais il craint que quelques autres Libraires ne le voulussent aussi imprimer & mettre en vente, apres qu'il en aura faict les frais, s'il ne luy estoit par nous pourueu de Lettres à ce conuenables, humblement nous requerant icelles. A ces causes apres auoir fait voir icelles en nostre Conseil: AVONS audit Rocolet permis & accordé, permettõs & accordons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer par tout nostre Royaume ledit Liure, sans qu'autres que ledit Rocolet ou ceux qui auront droict de luy, le puissent imprimer, vendre ny distribuer, & ce durant le temps de dix ans, à compter du iour & datte que ledit Liure sera acheué d'imprimer. Defendons à tous Marchands Libraires, Imprimeurs & autres de quelque qualité & condition qu'ils soient, de contrefaire, tronquer ny alterer aucune chose dudit Liure,

en vendre ny debiter d'autre impreſſion que de celle dudit Rocolet, ou de ceux qui auront charge de luy, à peine de confiſcation des exemplaires qui ſe trouueront auoir eſté imprimez, & de quinze cens liures d'amende à celuy qui en ſera trouué ſaiſi, dont la moitié nous appartiendra, & l'autre à l'expoſant. Si vous mandons & à chacun de vous commettons en droit ſoy, ſi comme à luy appartiendra, que de noſtre preſent Priuilege & du cõtenu en iceluy, vous faictes & ſouffriez ledit ſuppliant & ceux qui aurõt droict de luy, ioüir & vſer pleinement & paiſiblement, & à ce faire ſouffrir & obeïr, en contraignant tous ceux qui pour ce ſeront à contraindre, par toutes voyes & manieres deuës & raiſonnables. MANDONS & commandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire tous exploicts neceſſaires pour l'execution & entretenement des preſentes, ſans pour ce demander congé, viſa ne pareatis: Car tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtãt clameur de Haro, Chartre Normande, & autres lettres à ce contraires. A la charge toutesfois que ledit expoſant ſera tenu mettre deux exemplaires dudit Liure en noſtre Bibliotheque. DONNE' à Paris le 3. Ianuier, l'an de grace mil ſix cens vingt-ſix, & de noſtre regne le ſeiziesme.

Par le Roy en ſon Conſeil,

LE NORMANT.

Ledit Rocolet a accordé à François Targa Marchand Libraire, qu'il iouiſſe de moitié du Priuilege cy deſſus.

NOTITIAM PARIT EDENDO
GRAVEVR, le papier de ce liure
Où BACON a peint son scauoir,
Aura sur le temps ce pouuoir,
Quil durera plus que ton cuiure.
Crisp van
Pas Ian. Fecit.

LES ŒVVRES MORALES ET POLITIQVES

De Messire FRANÇOIS BACON.

De la Verité.

I.

QV'EST-CE que la Verité? disoit le railleur Pilate? & cependant il ne vouloit pas attendre qu'on luy respondit là dessus. Cela nous apprend qu'il y a des hommes, qui abondent si fort en leurs sens, qu'ils appellent esclauage de s'arrester à quelque creance. Et voila comment ils

affettent vne volonté non moins libre à croire les choſes, qu'à les mettre en execution. Or quoy que le temps ait aboly les Sectes des Philoſophes, qui ont tenu ces maximes; ſi eſt-ce qu'on peut remarquer encore aujourd'huy certains eſprits cajoleurs, qui ſemblent tirez de cette meſme veine, ſi ce n'eſt qu'il n'y a pas tant de fens en eux qu'en auoient les anciens. Que ſi quelque choſe met en faueur le menſonge, ce n'eſt pas ſeulement la peine qu'on ſe donne à chercher la Verité, qui force les penſées eſtant vne fois treuuée; mais c'eſt bien auſſi vne inclination naturelle & corrompuë, que les perſonnes ont à mentir. Vn de la derniere Eſcole des Grecs examinãt cette matiere, s'eſtonne de ce que les hommes aiment ainſi le menſonge; s'ils ne le font, ou pour le plaiſir qu'ils y prennent, comme les Poëtes, ou pour leur particulier intereſt, comme les Marchands, ou pour l'amour du menſonge meſme. De moy ie ne ſçay quelle opinion en auoir. Tout ce que i'en puis dire, c'eſt que leur Verité pretendüe n'eſt qu'vne fauſſe lumiere, qui ne deſcouure ny les tromperies, ny les deſguiſemens de ce monde, la moitié ſi bien que les Maſcarades ſe deſcouurent à la clairté des flambeaux. Poſ-

sible aussi qu'elle est comparable à la perle; qui ne paroist iamais mieux qu'en plein iour; & qui toutesfois n'égale ny l'Escarboucle ny le Diamant, de qui l'esclat se redouble auprés des moindres lumieres. Voila comme le plaisir s'accroist tousiours par vn meslange d'artifices, de fables, & de mensonges. Que s'il estoit possible d'arracher du cœur des hommes les vaines opinions, les flateuses esperances, les faux iugemens, les imaginations ridicules, & autres choses semblables; peut-on mettre en doute que cela ne laissast les pensées de plusieurs aussi vuides qu'elles auroient esté pleines de vent? Il est tres-certain que leur belle humeur se tourneroit aussi tost en melancholie, & que les contentemens qu'ils croyoient gouster auparauant se changeroient en autant de desplaisirs contre eux mesmes. Parmy les Peres il s'en treuue vn des plus serieux, qui appelle la Poësie *le vin des Demons*, pour monstrer combien elle est puissante à remplir l'imagination, quoy que pour cet effect elle ne s'ayde que de l'ombre du mensonge. Aussi a-t'il cela de propre de ne passer pas seulement par la pensée, mais de couler iusques au fonds pour s'y establir; & c'est alors qu'il y fait d'estranges degasts, comme nous

auons desia dit. En vn mot, quelque iugement que puissent faire de ces choses les affections déreglées des hommes, si faut-il aduoüer à la fin, que la Verité n'a pas besoin d'autre iuge que de soy-mesme, que la recherche que nous en faisons est vn inuiolable desir de nous ioindre à elle; que pour la cognoistre il faut l'auoir touſiours presente; & qu'en la possession d'vn si cher threſor consiſte le ſouuerain bien de la nature humaine. La premiere creature de Dieu dans le trauail des ſix iournées fut la lumiere des ſens; & la derniere celle de la raiſon. Depuis le trauail du Sabat a touſiours esté *l'illumination* de ſon eſprit. Il ſouffla premierement la lumiere ſur la face ou de la Nature, ou du Chaos, puis ſur celle de l'homme, & l'inſpire encore continuellement ſur le viſage de ſes Eſleuz.

Ie treuue fort remarquables les paroles d'vn Poëte, par qui fut miſe en credit vne Secte, qui ſans cela eſtoit inferieure aux autres. *Il y a du plaiſir*, dit-il, *d'eſtre à la riue, & de voir ſur la mer les nauires agitées par la violence des vagues. Il fait beau voir des feneſtres d'vn haut chateau vn champ de bataille, & les aduentures qui s'y paſſent; Mais il n'eſt point de cõtentement comparable à celuy qu'on treuue*

à se tenir dans le fonds de la Verité. Comme elle est vne montagne qu'on ne sçauroit commãder, & où l'air est tousiours pur & serain, aſſurément rien n'empesche que d'enhaut on ne voye à l'aise les erreurs, & les changemens, ensemble les vapeurs & les tempestes qui s'esmeuuent dans vne basse valée. Il faut neantmoins en regardant ces choses, se monstrer tousiours sensible à la pitié, & ne se piquer iamais ny d'orgueil ny de vanité Car c'est à n'en point mentir, le Ciel sur la terre, de voir la pensée de l'homme agir charitablement, & se reposant en la Prouidence, tourner sur les deux Poles de la Verité.

Que s'il est question maintenant de passer des veritables maximes des Theologiens & des Philosophes, à celles qui sont requises dans les affaires publiques, il n'est celuy qui n'aduouë qu'vne vraye franchise en toute sorte d'actions est l'honneur de la nature de l'homme. Et certainement ce meslange de faussetez est comme de l'aloy en vn coing d'or ou d'argent, qui fait que le metail deuiẽt pire lors qu'on le met en œuure plus aisément. Cela me fait dire qu'en quelque affaire que ce soit, vser d'artifices, & de destours, c'est imiter le serpent, qui va bassement ou vilainement sur le ventre, & non pas sur les

pieds. Auſſi n'eſt-il point de vice, qui rende l'homme plain d'infamie & de honte à l'eſgal de la perfidie & du menſonge. A ce propos le iudicieux Montagne recherchant le ſubjet de la diſgrace & de la haine qui accompagne ce monſtre, *Apres l'auoir bien conſideré*, dit-il, *quand nous ſouſtenons qu'vn hõme ment, c'eſt comme ſi nous diſions qu'il fait le braue enuers Dieu, & le poltron à l'endroit des hommes*; Comme en effect le menſonge enuiſage effrontément Dieu, & ſe retire de l'homme. C'eſt pourquoy la Perfidie ne peut mieux eſtre exprimée qu'elle le ſera au dernier ſon de la trõpette, qui appellera le iugement de Dieu ſur la race des mortels, ayant eſté predict, *Qu'au temps que le Sauueur viendra, il ne trouuera point de foy ſur la terre.*

De la Mort.

II.

LEs hommes redoutent la mort, comme les enfans apprehendent d'aller en quelque lieu tenebreux. Tout ainſi que cette crainte qui leur eſt naturelle, ſe redouble en eux par les contes qu'on leur fait là deſſus, de meſme la peur que l'on ſe donne de cette derniere heure la rend plus amere. Certainement la contemplation de la mort, comme vn gage du peché, & vn paſſage à vn autre monde, eſt ſaincte & religieuſe; mais la crainte en eſt touſiours foible; & n'eſt pas appellée mal à propos vn tribut qui ſe doit à la Nature. Cela n'empeſche pas qu'il ne s'y gliſſe quelquefois des meſlanges de ſuperſtition ou de vanité; Et ne ſert de rien de laiſſer inferer à l'homme par la douleur d'vn ſeul de ſes doigts qu'on met à la geſne, combien violentes ſont les peines de la mort, quand il ſe fait vne corruption de tout le corps, puiſque maintefois la mort agit auec moins de

peine, que ne fait le supplice d'vn seul de nos membres; ce qui procede de ce que les parties les plus vitales ne sont pas les plus subtiles des sens. Quoy qu'il en soit, i'appelle chose religieuse de tirer vn sujet d'apprehension de la contemplation de sa propre fin, & foiblesse d'esprit de la craindre à cause d'elle mesme Que s'il faut parler de cette fin en Philosophe, & en vray homme, i'approuue fort l'opinion de celuy qui dit, *Que la pompe de la mort est plus effroyable que la mort mesme.* Les plaintes, les conuulsions, le visage decoloré, les gemissemens des amis, les habits de dueil, & les funerailles, sont les accidents qui la font paroistre terrible.

C'est vne chose grandement remarquable de voir par espreuue, qu'il n'est point de si forte passion dans l'esprit de l'homme, qui ne surmonte bien souuent l'apprehension de la mort. Cela me fait dire, que cet Ennemy n'est pas si à craindre, puis que l'homme a tant de soldats à sa suite, qui gaignent l'aduantage sur luy. La Vengeance triomphe de la mort, l'Amour s'en mocque; l'Honneur y aspire, l'homme en fait election, pour se deliurer d'vn affront, la Douleur recourt à elle, & la Crainte la preuient. Ainsi apres

que l'Empereur Othon se fut osté la vie, la Pitié, qui est la plus tendre de toutes les affections, en esmeut plusieurs à se donner la mort. Seneque parlant de la force du desplaisir ou de la fascherie; *Pensez*, dit-il, *combien de temps vous auez continué les mesmes choses, & souuenez vous que l'homme qui a quelque desplaisir se peut aussi tost faire mourir que le courageux ou le miserable.*

Ce n'est pas vne moindre consideration de voir que les genereux courages ne s'estonnent pas beaucoup, quand ils approchent de cette fin, & qu'ils demeurẽt fermes comme auparauant. L'histoire le tesmoigne, quand elle dit qu'Auguste mourut en proferant ces mots de compliment; *Aye soin de viure, Liuie, mais cependant souuienne toy de nostre mariage*; *& adieu.* Aquoy i'adiouste, *Que les forces defaillirent à Tybere, deuant que la dissimulation l'abandonnast*; que sur la fin de ses iours Galba ne pût s'empescher de railler lors qu'estant assis en vne chaire, *Ie pense*, dit-il, *que ie m'en vay tout maintenant estre faict Dieu*, Que Galba se voyant sur le point de receuoir le coup de la mort, *Frappe*, s'escria-t'il, en baissant le col, *si cela peut seruir au peuple Romain*; & que Septimius Seuerus rendit l'esprit auec ces paroles d'entre-

prise & resolution, *Accourez, & voyez s'il me reste encore quelque chose à faire.* Sans mentir les Stoïciens ont mis trop de peine à l'atirail de la mort, & par leurs grands preparatifs rendu trop effroyable sa pompe. O que ie treuue bien meilleure l'opinion de celuy,

Qui met au rang des choses naturelles
Du corps humain les atteintes mortelles.

La mort est aussi naturelle que la naissance; & possible qu'vn enfant tire autant de peine de l'vn que l'autre. L'homme qui meurt en quelque haute entreprise resemble à celuy qui pour estre blessé en colere, ou, comme l'on dit, de sang chaud, ne sent presque point sa playe. Cela estant, l'on ne peut mettre en doute, qu'vne pensée serieuse, & qui s'attache à vne action de courage, ne destourne les plus fortes douleurs de la mort. Ce qui arriue principalement, quand l'homme est paruenu à de grands desseins, & à de belles esperances; ioint que la mort a cela de propre, d'ouurir la porte à vne louable reputation, & d'esteindre le flambeau de l'Enuie.

De l'Aduersité.

III.

COMME c'est l'ordinaire des Stoïciens d'auoir des pensées grandes & releuées, ie treuue que Seneque a raison de dire, *Que les biens de la Prosperité sont souhaitables, & ceux de l'Aduersité, miraculeux.* Et sans mentir il faut aduoüer, que si les miracles commandent à la Nature, ils ne paroissent iamais mieux que dans les disgraces de la fortune. Mais bien que ces paroles soient trop sublimes pour vn Payen, si est-ce que celles-cy me semblent encores plus hautes, *Que c'est vne veritable grandeur d'auoir en l'vn la fragilité de l'homme, & en l'autre l'asseurance d'vn Dieu.* Voila les termes dont vse Seneque, qui possible eussent paru dauantage dans la Poësie, où les choses eminentes ont plus d'esclat, & sont mieux receuës. Et toutesfois les Poëtes mesmes ont treuué d'assez grandes difficultez sur cette matie-

re: Car les plus anciens d'entre eux l'ont voilée de cette fable, qui semble n'estre pas sans mystere, & s'accommoder entierement à l'estat du Chrestien. Ils ont donc mis en auant, que l'inuincible Hercule trauersa iadis le grand Ocean dans vn pot d'argile, pour la deliurance de Promethée, par qui la Nature de l'homme est representée. Par où sans doute il nous est naifuement monstré quelle doit estre la resolution du Chrestien, qui dans vn corps terrestre & mortel, ainsi qu'en vn fraisle vaisseau vogue sur les flots de ce monde. Mais pour en parler nettement, comme la Moderation est la vertu qui sied le mieux à la Prosperité, ainsi l'Aduersité n'en treuue point de plus necessaire que la Force. C'est-elle qui dans les choses morales est la plus heroïque de toutes les autres vertus. A quoy i'adjouste, que si l'vne est la benediction du vieil Testament, l'on ne peut nier que l'autre ne le soit du nouueau, & qu'elle ne jouysse de la plus claire reuelation des faueurs de Dieu. Toutesfois si vous escoutez la Harpe de Dauid, vous y treuuerez des airs aussi tristes qu'il y en a de joyeux; joint que le sainct Esprit a plus trauaillé à descouurir les afflictions de Iob, qu'il n'a fait à descrire les felicitez de

Salomon. Auſſi comme la Proſperité traine ordinairement apres ſoy l'apprehenſion & l'inquietude, l'Aduerſité tout de meſme n'eſt point ſans reconfort ny ſans eſperance. C'eſt ainſi que dans les Tapiſſeries de haute lice les ouurages d'or & de ſoye rehauſſez par les plus viues couleurs, quoy que le champ en ſoit obſcur, ſont ceux qui plaiſent dauantage à la veuë: Iugez maintenant du plaiſir du cœur par celuy de l'œil. Vous treuuerez qu'il eſt de la vertu comme des meilleurs parfums, qui ne flairent iamais ſi bon que lors qu'ils ſont froiſſez ou bruſlez. Que ſi la Proſperité met en euidence le Vice, l'Aduerſité deſcouure encore mieux la Vertu.

De l'Vnion de la Religion.

IV.

LA Religion estant le principal lien de l'humaine Societé, c'est vn bonheur incomparable quand elle se tient, comme il faut, dans les bornes de *l'Vnion*. Les querelles & les diuisions en matiere de Religion, sont des maux que les Payens n'ont iamais connus. Toute la raison qu'on peut alleguer de cela, c'est que leur Religion consistoit plustost en coustumes & en ceremonies, qu'en aucune croyãce constante. Et vrayement il est aisé de iuger quelle sorte de Foy estoit la leur, puis qu'ils n'auoient que des Poëtes pour leurs principaux Docteurs: Il n'en est pas ainsi de la nostre. Aussi le vray Dieu a cét attribut, *d'estre vn Dieu ialoux*; & voila pourquoy *son culte & sa Religion ne souffrent point de meslange*. A ce propos nous dirons succinctement quelque chose touchant l'Vnion de l'Eglise, afin de monstrer quels en sont les

fruicts, quels les liens, & quels les moyens.

Les fruicts de l'Vnion, apres le bon plaisir de Dieu, qui est tout en tout, sont deux, ce me semble; l'vn enuers ceux qui sont hors de l'Eglise, & l'autre enuers ceux qui sont dans l'Eglise. Pour le premier, il est tres-certain que de tous les scandales il n'en est point de plus dangereux que les Heresies & les Schismes, desquels on peut dire veritablement qu'ils sont pires que n'est la corruption des mœurs. Car comme en vn corps naturel vne playe ou solution de continuité est bien plus à craindre que n'est vne humeur corrompuë: Ainsi dans le corps spirituel rien ne retient plustost les hommes hors de l'Eglise, & rien ne les en chasse plus promptement, que la breche qui se fait cõtre l'Vnion. De là vient qu'à chaque fois que l'vn dit, *Ecce in deserto*, & l'autre, *Ecce in penetralibus*, c'est à dire, que lors que ceux-cy cherchent Iesus-Christ parmy les assemblées des Heretiques, & que ceux-là le pensent treuuer dans la face exterieure de l'Eglise; il seroit grandement necessaire que les hommes ouyssent touſiours ces paroles, *Nolite exire*: Ne sortez point. Le Docteur des Gentils, dont la vocation luy faisoit auoir vn soin particulier des Desuoyez,

dit conformément à cela : *Si vn Payen y vient & s'il vous entend parler diuers langages, dira-t'il pas que vous estes enragez ?* Et de verité l'affaire ne va gueres mieux, quãd les Atheistes & les Prophanes remarquent en la Religion plusieurs opinions contraires & discordantes. Sans doute cela les distrait de l'Eglise, & *les fait asseoir à la chaire des Mocqueurs*. Or qũoy que possible on appellera chose legere d'estre raillé en vne matiere si serieuse, cela ne laisse pas d'en exprimer la deformité. Il s'est treuué vn maistre Gausseur, qui dans le Catalogue qu'il a fait de sa Biblioteque imaginaire, intitule vn de ses beaux liures, *La More(que ou la Sarabande des Heretiques :* par ou asseurément il veut monstrer que chaque Secte d'entre-eux, a diuerses postures, diuerses grimasses, & diuers pas : Ce qui n'est proprement qu'vn sujet de raillerie aux Politiques du temps & aux Libertins, qui font coustume de tourner à mespris les choses sacrées.

Quant aux fruicts qui sont dans l'Eglise, l'on peut dire qu'ils ne consistent qu'en la douceur de la paix. Car c'est elle qui contient des benedictions infinies, elle, dis-ie, qui establit la Foy, & qui allume la Charité: En vn mot, cette mesme Paix exterieure de

l'Eglise

l'Eglise se rend paisibles les consciences, & fait que les trauaux qu'on employe à escrire & lire les controuerses, se tournent en autant de traictez de mortification & de deuotion.

Venons maintenant aux *liens de l'Vnion*, & disons qu'il importe grandement de les placer comme il faut. Là il semble y auoir deux extremitez. Car il se treuue certains *Zelez* qui ne haissent rien tant que de viure en repos & paisiblement. *Quoy? c'est donc là la paix de Iesus? Qu'as-tu besoin de la paix? tourne toy derriere moy.* De cette façon ils font que la paix n'est pas le sujet, mais qu'elle est comme suiuante, & de la partie. Au contraire, il y en a d'autres que i'appelle *Laodiciens*, & hommes tiedes, qui se croyent capables d'accommoder les poincts de la Religion par des voyes moyennes, ou qui tiennent des deux, & par des reconciliations ingenieuses, comme s'ils vouloient faire vne maniere de compromis entre Dieu & l'homme. Mais ces extremitez doiuent estre rejettées, & le seroient en effect si l'Vnion des Chrestiens escritte par nostre Sauueur mesme, estoit sainement & plainement exposée en ces deux conclusions cõtradictoires, *Celuy qui n'est pas auec nous est*

contre nous : & derechef, *Celuy qui n'eſt pas contre nous eſt auec nous* : Ce qui arriueroit, ſi les poincts, qui ſont comme la ſubſtance & les fondemens de la Religion, eſtoient veritablement diſcernez & diſtinguez de ceux qui ne ſont point purement de la foy, mais de l'opinion, de l'ordre, & de la bonne intention : Que ſi telle choſe ſemble d'abord à pluſieurs vn ſujet aſſez vulgaire, cela n'empeſchera pas qu'elle ne ſoit embraſſée plus generalement, ſi elle ſe fait auec moins de partialité.

L'aduis que i'ay maintenant à vous donner ſelon mon peu de capacité, c'eſt que les hommes doiuent prendre garde à ne deſchirer l'Egliſe de Dieu par deux ſortes de controuerſes. L'vne aduient quand la matiere du poinct dont il s'agit eſt ſi petite, & de ſi peu d'importance, qu'elle n'eſt pas digne de la chaleur d'vne diſpute, qui ne s'allume que par la contradiction. Car comme remarque fort bien vn des Peres, la robbe de Ieſus Chriſt n'auoit aſſeurément point de couſture, mais le veſtement de l'Egliſe eſtoit de diuerſes couleurs. Il dit là deſſus, *in veſte varietas ſit, ſciſſura non ſit.* Auſſi n'y a-t'il celuy qui ne voye *qu'Vnion* & *Vniformité* ſont deux choſes differentes.

La seconde sorte de controuerses est quand le sujet du poinct qui se met en question estant d'importance, on le rend obscur par de trop grandes subtilitez ; ce qui fait qu'il deuient plustost vne chose ingenieuse que substantielle. C'est ainsi qu'vn homme d'esprit entendra quelquesfois deux Ignorans d'opinion contraire, & toutesfois il sçaura bien en luy-mesme qu'encore qu'ils s'obstinent à ne s'accorder pas, ils ne laissent point de penser tout autrement qu'ils ne disent. Que si cela peut aduenir dans cette distance de iugement qui est d'homme à homme, voudrons-nous bien croire que Dieu qui nous regarde d'en haut, & qui penetre iusques au fonds de nos cœurs, ne discerne point que les hommes foibles en quelques-vnes de leurs contradictions buttent à vne mesme chose, & qu'il ne reçoiue l'vn & l'autre? La nature de telles controuerses est grandement bien exprimée par sainct Paul en l'aduertissement qu'il nous donne, quãd il dit, *Qu'il faut euiter les prophanes nouueautez de mots, & les oppositions du faux nom de science.* Les hommes forment la plus part du temps des oppositions qui ne sont point, & les mettent en de nouueaux termes, qui sont si fixes, qu'encore que la

penſée doiue gouuerner le terme, le terme au contraire gouuerne en effect la penſée. Il y a pareillement deux fauſſes Vnions, ou deux fauſſes Paix, l'vne quand la paix ne ſe fonde que ſur vne ſubtile ignorance: Car il eſt certain que toutes couleurs s'accordent dans l'obſcurité: l'autre, lors qu'elle eſt miſe piece par piece ſur l'adueu qu'on fait des contraires aux poincts qui ſont poſez pour fondemens. Quoy qu'il en ſoit, en telles choſes, le vray & le faux ſont comme le fer & l'argile aux pieds de la ſtatuë de Nabuchodonozor: ce qui paroiſt en ce qu'ils peuuent bien s'attacher, & non pas s'incorporer. Quant aux moyens qui touchent l'vnion, les hommes doiuent prendre garde que lors qu'ils trauaillent à eſtablir la paix en matiere de Religion, ils ne viennent à diſſoudre & ſoüiller les loix de la Charité & de la ſocieté humaine. Il y a deux eſpées entre les Chreſtiens, la ſpirituelle & la temporelle: l'vne & l'autre ont leur propre office & leur place en la deffenſe de la Religion. Mais il ne faut pas que nous prenions la troiſieſme eſpée qui eſt celle de Mahomet, ou du moins elle luy reſſemble fort. C'eſt elle qui pour l'aduancement de la Religion, force les conſciences par la guerre

& par de ſanglantes perſecutions; ce qui ne ſe doit qu'en cas de manifeſte ſcandale, de blaſphemes, ou de meſlanges de factions contre l'Eſtat. A quoy ſert encore moins de nourrir des ſeditions, d'authoriſer des conſpirations, ou des rebellions, & de mettre l'eſpée entre les mains du commun, ou d'executer de ſemblables choſes, qui ne tendent qu'à la ruyne des Gouuernemens eſtablis par l'ordonnance de Dieu. Lors que nous en venons à ce poinct, nous briſons la premiere table de la Loy contre la ſeconde; & ainſi pour conſiderer les hommes comme Chreſtiens, nous oublions qu'ils ſont hommes. Le Poëte Lucrece conſiderant attentiuement l'action d'Agamemnon, qui auoit le cœur ſi peu ſenſible à la pitié, qu'il oſoit bien regarder ſa propre fille, lors qu'on la ſacrifioit, ne peut s'empeſcher de s'eſcrier,

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum!

Mais qu'euſt-il dit s'il euſt ſceu les ſanglantes executions, & les horribles entrepriſes aduenuës de noſtre temps pour ce meſme ſujet? Il eſt hors de doute que cela l'euſt rendu ſept fois plus Epicure & plus Atheiſte qu'il n'eſtoit pas. Et vrayement comme

en matiere de Religion l'espée temporelle ne doit estre tirée qu'auec vne grande precaution ; ainsi c'est vne chose monstrueuse de la mettre entre les mains du menu peuple. Laissons plustost cela aux Anabaptistes & à telles autres Furies. Ce fut vn horrible blaspheme, quand le Diable dit, *Ie veux monter, & estre semblable au Tres-haut.* Mais c'est vne impieté bien plus grande de masquer Dieu, & luy faire venir dire, I*e veux descendre, & estre semblable au Prince des tenebres* Ce n'est pas aussi vn moindre mal de mettre la cause de la Religion dans les plus cruelles & abominables actions de tuer les Princes, massacrer les peuples, & ruyner les Estats de fonds en comble. Asseurément c'est faire descendre le sainct Esprit au lieu de la ressemblance d'vne Colombe, en la forme d'vn Vautour, ou bien d'vn Corbeau, & tirer du Nauire de l'Eglise Chrestienne vn tas de canaille comme d'vn vaisseau de Pyrates & d'assassins. C'est pourquoy il est tres-necessaire que l'Eglise par sa doctrine & par ses decrets, les Princes Chrestiens par leur espée, & les instructions Catholiques & morales s'aydent de leur authorité ainsi que d'vn Caducée, pour condamner à iamais les pernicieuses maxi-

mes, comme dignes de l'Enfer: Ce que l'on a desia fait pour la plus grande partie. Que s'il est question de chercher quelque salutaire aduis en ce qui touche la Religion, ie n'en trouue point de meilleur que celuy de l'Apostre, *Ira hominis non implet iustitiam Dei.* Sur quoy vn des Peres de l'Eglise a remarqué fort sagement, *Que ceux qui estiment necessaire, & qui persuadent aux autres de forcer les consciences, le font d'ordinaire, pource qu'eux-mesmes y sont interessez les premiers.*

De la Vengeance.

V.

LA Vengeance eſt vne eſpece de Iuſtice ſauuage ; plus l'hõme court apres elle, & plus il faut que les loix la deſracinẽt : Car to ſi tout la premiere iniure, elle ne fait qu'offenſer la Loy ; mais la reuenche qu'on taſche d'en prendre eſt ce qui la met hors d'office. Si l'homme tire raiſon d'vn affrõt, il a l'eſchange auec ſon ennemy : que s'il paſſe outre, il ſe donne vn Empire ſur luy, pource que c'eſt vne action de Prince de pardonner. Salomon dit à ce propos, *Ie ſuis aſſeuré que c'eſt la gloire de l'homme, de ne s'arreſter point ſur vne offence.* Auſſi ce qui eſt paſſé n'eſt plus, & eſt irreuocable ; joint que les Sages ſe treuuent aſſez empeſchez des choſes preſentes & de celles de l'aduenir. Cela eſtant, il eſt manifeſte que ceux-là s'amuſent à rien qui ſe trauaillent apres le paſſé. Celuy qui offence autruy ne le fait point pour l'amour de l'iniure meſme,

mais bien pour en tirer du profit, du plaisir, de l'honneur, ou telle autre commodité. Pourquoy donc seray-ie si fol que de me mettre en cholere contre vn homme pource qu'il s'ayme plus qu'il ne m'ayme? Faut-il s'estonner si vne personne d'vn meschant naturel se plaist d'ordinaire à faire du mal? Nenny sans doute, pource que telles gens sont comme les ronces & les espines, qui picquent & esgratignent, à cause qu'elles ne peuuent faire autrement. De toutes les especes de Vengeance, il n'en est point de plus tolerable que celle qui touche les offences ausquelles on ne peut remedier par les loix. Mais en tel cas il faut que l'homme prenne garde aussi à se venger de telle sorte, qu'il n'y ait point de loy pour le punir: autrement il a touſiours deuant soy son ennemy, & ce sont deux pour vn. Il y en a qui ne croyent point estre satisfaits en leur animosité, s'ils ne font auparauant sçauoir à leur ennemy que c'est à luy qu'ils en veulēt; & cette espece de Vengeance est la plus genereuse de toutes. La raison que i'en puis alleguer, c'est que le plaisir ne semble pas si grand en tirant raison d'vn affront, qu'il l'est en faisant que l'ennemy se repente. Il n'en est pas ainsi des courages lasch Cō-

meils n'ont rien de gentil & de noble en eux, ils se comportent tout autrement, & sont comparables à vne fléche, qui vole en l'obscurité. Le grand Cosme Duc de Florence estoit si ennemy des Perfides, & de ceux qui negligent leurs amis, qu'à chaque fois qu'il parloit d'eux; *Vous lirez bien*, disoit-il, *que nous sommes obligez de remettre les offences:* Mais vous ne lirez pas, *qu'il nous soit enioint de pardonner à nos amis.* Toutesfois l'esprit de Iob sonne bien plus doucement quand il dit, *Si nous receuons des biens de la main de Dieu, pourquoy ne serons-nous pas contents de prendre le mal aussi?* Et le mesme se peut dire de nos amis en esgale proportion. Il est tres-certain qu'vn homme qui cherche les moyens de se venger, tient par maniere de dire ses playes ouuertes, qui se porteroient bien autremẽt, ou se gueriroient. Quant aux Vengeances publiques, elles sont la plus part du temps infortunées, comme il aduint en la mort de Cesar, de Pertinax, & de plusieurs autres. Il n'en est pas de mesme des particulieres, bien qu'à n'en point mentir, les hommes enclins à la Vengeance menent vne vie semblable à celle des Sorciers, dont la fin est d'ordinaire tragique, pource qu'ils ne se plaisent qu'à faire du mal.

Des premieres Dignitez.

VI.

LEs hommes esleuez aux plus hautes Dignitez, sont esclaues de trois Maistres, de l'Estat, ou de la Souueraineté, de la Reputation, & des Affaires publiques; Ce qui est cause qu'il ne leur reste point de liberté, ny en leur personne, ny en leurs actions, ny en leurs heures particulieres.

C'est vne estrange passion de briguer vn Office, & de se mettre à la chaine, de chercher du commandement sur autruy, & de le perdre sur soy-mesme. Il y a tant de peine à s'esleuer à vne charge honorable, que l'on peut dire veritablement qu'auec beaucoup de trauail l'on paruient à vne plus grãde fatigue, & que la pluspart du temps la bassesse & le desmerite sont les deux guides qui conduisent les Ambitieux aux dignitez. Il n'est rien si difficile que de se tenir ferme dans vn chemin si glissant, ny rien si honteux que de se laisser cheoir, ou du moins

de faire vne eclypſe ; ce qui me ſemble vne choſe extremement importune. *Cum non ſis qui fueris, non eſſe, cur velis viuere.*

Mais ce que ie treuue de pire aux charges publiques, c'eſt que les plus habiles ne s'en peuuent retirer quand ils le deſirent, & qu'ils ne le veulent pas, quand la raiſon le requiert. C'eſt auec impatience qu'ils viuẽt en hommes priuez dans les langueurs d'vn aage debile, & ſi maladif, qu'il ne demande que le repos ; En cela ſemblables à de vieux habitans de village, qui veulent touſiours eſtre aſſis à la porte de leur ruë, combien que par là ils expoſent leur aage à la mocquerie.

Nous voyons d'ordinaire que les grands hommes en ſont reduits à ce poinct de mendier l'opinion d'autruy pour eſtre eſtimez heureux. Auſſi quelque iugement qu'ils puiſſent donner de leur condition, elle leur ſemble touſiours miſerable, iuſques à ce que faiſans vne reflexion ſur la creance que les autres ont d'eux, & qu'il n'eſt celuy qui ne deſiraſt paſſionnément d'eſtre en leur place, c'eſt alors qu'ils vont publiant leur felicité par la bouche d'autruy, bien que poſſible en leur interieur ils viuent les plus miſerables du monde : Car ils ne mã-

quent iamais d'eſtre les premiers à reſſentir leurs propres douleurs, & les derniers à deſcouurir leurs defauts.

De là vient que les plus aduancez en fortune ne ſe cognoiſſent point eux-meſmes, & que les occupations leur deſrobent le loiſir de penſer à la ſanté du corps & de l'ame, tant qu'ils tiennent en main le gouuernail des affaires.

La peine de l'homme eſt extreſme,
Lequel trop connu d'vn chaſcun,
Meurt ſans ſe connoiſtre ſoy-meſme,
Et ſans eſtre pleuré d'aucun,

Les hommes n'ont que trop de moyens de bien faire en l'adminiſtration de leurs charges. Il ne tient qu'à eux encore qu'ils ne faſſent beaucoup de maux; ce qui eſt vne eſpece de malediction. Car en matiere de mal, il n'eſt rien meilleur que de n'auoir ny la volonté, ny la puiſſance de le commettre: Tellement que la vraye & legitime fin d'aſpirer aux dignitez, ſe doit rapporter au bien. Ainſi, quoy que Dieu ne reiette iamais les ſinceres intentions; il eſt vray neantmoins que ſi l'on ne les met en execution, il n'en faut non plus tenir de compte que des bons ſonges.

Les Grands ne rangeront iamais le peu-

ple au deuoir, s'ils ne preſident eux-meſmes au ſiege d'honneur & de dignité, d'où comme d'vne place forte & haut eſleuée, ils puiſſent commander aux ſubiets, & les reduire à l'obeiſſance. Le merite eſt la fin du mouuement de l'homme, & la conſcience du merite l'accompliſſement de ſon repos. Car ſi l'homme peut monter au theatre de Dieu par quelque degré, il ſera par la meſme voye fait participant du repos de ſon Createur. *Et Dieu s'eſtant mis à regarder les œuures que ſes mains auoient faites, veit qu'elles eſtoient grandement bonnes*; & ce fut alors que s'enſuiuit le iour du Sabat. Propoſez-vous touſiours les meilleurs exemples en l'exercice de voſtre charge: Car vous deuez ſçauoir que l'imitation n'eſt, par maniere de dire, autre choſe qu'vn globe de preceptes. Apres l'auoir exercée quelque temps, faittes en ſorte que vos propres actions vous ſeruent d'exemple à vous meſme, & ſoyez ſoigneux de rechercher ſi vous ne viuez pas mieux alors que vous ne viuiez auparauant. Ne negligez pas auſſi les exemples de ceux qui ſe ſont mal comportez en leur charge, non pas pour vous eſleuer en blaſmãt leur memoire, mais pour vous ſeruir de direction en ce que vous auez à euiter.

En la reformation de voſtre vie, fuyez la preſomption & le ſcandale, tant des perſonnes que du paſſé ; & taſchez en outre de donner enſemble de bons exemples, & de les ſuiure.

Reduiſez les choſes à leur premiere inſtitution, & remarquez bien en quoy & comment elles ont forligné. Mais ſur tout, conſeillez vous auec le paſſé touchant ce qui eſt bon à faire ; & apprenez du dernier temps ce qu'on peut effectuer plus à propos.

Rendez-vous exact, & regulier au cours des affaires, afin que les hommes cognoiſſent ce qu'ils peuuent attendre de vous. Que ſi vous faites quelquesfois vne digreſſion de la regle que vous vous eſtes preſcrite, expliquez-vous clairement, ſans y apporter ny ambigeité ny ceremonie.

Conſeruez les droicts de voſtre charge religieuſement, & ſans former à tout coup de nouuelles controuerſes ſur voſtre Iuriſdiction. Au lieu d'en venir ſi auant, taſchez d'en tirer raiſon ſecrettement ; de peur que voſtre diſcretion ne vous faſſe démettre tout à fait de ce que vous pretendez.

Soyez ſoigneux pareillement de la conſeruation des offices qui ſont ſubalternes au voſtre, vous eſtimant plus honoré d'eſtre

Chef en la direction, qu'entremetteur de toutes affaires.

Embraſſez auſſi les correſpondances qui vous peuuent aider en l'exercice de voſtre charge, & ne rejettez point ceux qui vous donnent des aduis ſur l'eſtat des affaires: Au contraire prenez-les en bonne part, & les en remerciez.

Les principaux defauts qui ſe commettent d'ordinaire dans les charges plus releuées, ſont quatre; à ſçauoir Delay, Corruption, Rebut, & Facilité.

Pour le premier, vous deuez donner à tous vn accez facile; ne manquer au temps limité, continuer vne affaire commencée, & ne meſler ny confondre les choſes, ſi ce n'eſt en cas d'extreme neceſſité.

Quant à la Corruption, ſouuenez-vous de lier les mains non ſeulement à vous-meſme, ou à vos domeſtiques & ſeruiteurs qui peuuent receuoir, mais encore à ceux qui peuuent offrir. Car l'homme d'honneur pratique fort bien l'vn & l'autre, lors que deteſtant les preſens, il ſçait éuiter la faute, & pareillement le ſoupçon. Or quiconque eſt treuué variable, & qui change de train aux affaires ſans apparence de cauſe, il ſe fait aſſeurément ſoupçonner de s'eſtre laiſſé

corrompre.

corrompre. Vn seruiteur qui en prend par tout, rend manifeste sa vilainie, & n'est tenu que pour vn soüillon.

Pour le regard du Rebut, il n'est nullement necessaire, & ne peut estre que desplaisant; si bien que de luy mesme s'engendre la hayne; comme de la seuerité naist la crainte. A quoy i'adiouste, qu'en matiere de reprimendes les paroles en doiuent estre graues, mais sans offence.

Touchant la Facilité, ie treuue que c'est vne chose beaucoup pire, d'accorder à tout propos ce qu'on nous demande, que de receuoir des presens, pource qu'on n'en fait pas touſiours. Mais si l'homme se laisse vne fois gaigner à quelques foibles respects, il est certain qu'il ne s'en pourra iamais despestrer. Voila pourquoy Salomon dit, *Que celuy qui a trop d'esgard aux personnes, se retire de son deuoir pour vne piece de pain.* A quoy l'on peut rapporter ce dire des Anciens, *Que la dignité fait cognoistre l'homme;* & qu'elle mesme monstre que l'vn est pire, & l'autre meilleur. C'est pourquoy Tacite parlant de Galba, dit de luy, *Que tous l'estimoient capable de l'Empire deuant qu'il fust Empereur*; & de Vespasian, *Qu'il fut le seul des Empereurs qui se changea en mieux*;

bien que l'vn se doiue entendre de la suffisance, & l'autre des affections, & de la façon de viure.

C'est sans doute vne marque asseurée du merite, & de la generosité d'vn esprit, quād pour s'amender il se propose l'honneur, lequel est vrayement où doit estre le siege de la Vertu. Et comme nous voyons qu'en la nature toutes choses tendent haſtiuement à leur centre, où elles demeurent fixes & immobiles; ainsi la Vertu est violente au desir qu'elle a de passer outre, & calme quand elle est en authorité.

Tout ce qui s'esleue à de grandes charges, y monte comme par vne viz. Que s'il suruient du desordre ou des factions; ce que l'homme peut faire de mieux, c'est d'estre d'accord auec soy-mesme en s'esleuant, & de se balancer egalement lors qu'il s'est aduancé.

Seruez vous modestement de la memoire de vostre predecesseur; ou si vous ne le faites, souuenez-vous que cette debte sera payée asseurément quand vous n'y serez plus. Que si vous auez des compagnons d'Office, gardez vous bien de les desdaigner. Au contraire, traittez-les auec respect, & les appellez lors qu'ils ne s'y atten-

dent point. En vn mot, ne soyez ny trop sensible, ny aussi trop serieux, quand vous respondez à ceux qui vous sollicitent, afin qu'on puisse dire de vous, *Quand il est en sa charge c'est tout vn autre homme.*

Du Mariage & du Celibat.

VII.

DEpuis que l'homme a pris vne femme, & qu'il en a des enfans, il peut dire sans mentir qu'il a donné des ostages à la Fortune. Ces rejettons de Mariage luy sont autant d'obstacles aux grandes entrepriſes, ou de vice, ou de vertu. Il est hors de doute que les actions les plus signalées & les plus vtiles à tous, ont esté faites par des hommes non mariez, qui ont mis le vray poinct d'honneur en l'immortelle memoire de leurs beaux faits, plustost qu'en vne longue suitte d'enfans: & lesquels tant en matiere d'affection que de biens, ont espousé volontairement, & adopté le Public.

Or comme il est des hommes, qui pour

n'auoir soing que d'eux-mesmes, veulent viure tousiours garçons, & qui appellent sottise de considerer l'aduenir: il s'en troue d'autres aussi qui ne tiennent vne femme & des enfans que pour des roolles de leur despense. Mais le plus grand nombre est de ceux qui pleins ensemble de conuoitise, de folie, & de biens de fortune, font gloire de n'auoir point d'enfans, afin de paroistre plus riches; Et possible que cela procede de ce que parmy le Vulgaire cette opinion passe pour creance, qu'vn homme, pour accõmodé qu'il soit, souffre vn grand deschet en ses richesses, s'il est chargé de plusieurs enfans. Or l'ordinaire cause pour laquelle on ne se marie point, c'est la liberté. Cela se remarque assez en certains hommes amoureux d'eux-mesmes, & bizarres au dernier poinct; ce qui fait que la moindre contrainte leur est si sensible, qu'il s'en faut bien peu que leur ceinture & leurs aiguillettes ne leur soient autant de fers & de chaisnes.

Les hommes à marier sont ordinairemẽt les meilleurs amis, les meilleurs maistres, & les meilleurs seruiteurs, mais non pas tousiours les meilleurs sujets, pource qu'ils ont les pieds poudreux; estant veritable qu'entre cent fuitifs à peine en trouuera-

t'on vn seul de marié.

Le Celibat est grandement propre aux gens d'Eglise, à cause qu'il est fort difficile que la charité arrouse toute la terre, s'il luy faut auparauant remplir vn lac aride & particulier. Il est indifferent aux Iuges & aux autres Magistrats, pource que s'ils ont la moindre inclination à se laisser corrompre, vn de leurs valets sera beaucoup pire que s'ils auoient vne femme. Quant aux hommes de guerre, ie treuue que les Generaux d'armée voulant animer leurs soldats au combat, ont accoustumé de leur remettre deuant les yeux leurs femmes & leurs enfans; ce qui m'incite à croire que le mespris que les Turcs font du Mariage, rend la milice plus raualée. Quoy qu'il en soit, vne femme & des enfans me semblent auoir quelque espece de discipline que la douceur naturelle accompagne Comme au contraire ceux qui abhorrent le Mariage ont des courages plus endurcis, & sont fort propres à presider aux matieres criminelles, pour y prononcer des arrests de mort & de sang. Les hommes d'vn naturel graue, & par consequent accoustumez à souffrir, sont d'ordinaire bons à leurs femmes: C'est pourquoy l'on souloit dire d'Vlysse, *Qu'il*

auoit fait plus d'eſtat d'vne Vieille que de l'immortalité. Les honneſtes femmes ſont la pluſpart du temps altieres & obſtinées, pour la bonne opinion qu'elles ont du merite de leur chaſteté. Le meilleur lien de l'obeyſſance & de la pudicité d'vne femme conſiſte à tenir vn mary pour ſage: ce qu'elle ne fera iamais ſi elle y remarque vn excez de ialouſie. Les femmes ſont les maiſtreſſes des ieunes gens, les compagnes des hommes, & les nourrices des vieillards: Ainſi en quelque aage que l'homme ſe vueille marier, il ne manque iamais d'excuſe vallable. Celuy-là neantmoins fut à bon droict eſtimé ſage, lequel interrogé en quel temps l'homme ſe deuoit marier: *S'il eſt ieune*, reſpondit-il, *ie luy conſeille d'attendre; ſi vieil, de ne s'y engager iamais.*

De mauuais maris ont ſouuent de tres-bonnes femmes, ſoit que pour corriger ce qu'ils ont de pire, elles ſe rendent dociles, ou qu'elles prennent de la gloire en leur patience. Et certainement telle choſe ne manque iamais d'arriuer, ſi l'eſlection en eſt faite contre le conſentement de leurs amis: car alors il ne tient pas à tels marys qu'ils ne faſſent paroiſtre bonne leur propre folie.

Des Peres, & des Enfans.

VIII.

OMME les contentemens des Peres ſont ſecrets & ſubtils, leurs deſplaiſirs & leurs inquietudes le ſont auſſi. Les vns ne les peuuent expliquer; & les autres ne le veulent pas. Si les Enfans temperent l'aigreur des fatigues, ils font plus ameres les infortunes; & ſi le ſoin que l'on a d'eux accroiſt les trauaux de la vie, l'on ne peut nier qu'ils n'adouciſſent le ſouuenir de la mort. La generation qui ſe prouigne de race en race eſt commune aux beſtes; mais la memoire, le merite, & les actiõs heroïques ſont des qualitez qui n'appartiennent qu'aux hommes. Nous auons touſiours veu par eſpreuue que ceux qui ont manqué d'enfans, ont pris plaiſir à faire les ouurages & les fondations les plus nobles: De cette façon ils ſemblent auoir eſſayé d'exprimer l'image de leurs penſées où celle du corps leur manquoit; ce qui monſtre

assez que le soin de se *perpetuer*, touche beaucoup plus ceux qui n'ont aucuns enfans, que ces autres qui en ont. Ceux qui les premiers de tous ont mis en honneur leur maison, ne sont iamais rudes à leurs enfans ; pource que voyant en eux la continuation non seulement de leur espece, mais encore de leur vertu, ils les considerent ensemble comme leurs enfans & leurs creatures. La difference des affections que les Peres ont respectiuement enuers leurs enfans est quelquefois iniuste & blasmable, principalement en la mere. *Le sage enfant*, dit Salomon, *console le pere, mais le fol est la honte de sa mere.* Il aduient souuent qu'en vne maison pleine d'enfans, les aisnez y sont respectez, les plus ieunes flattez, & ceux du milieu mis en oubly, qui neantmoins deuiennent quelquesfois les plus honnestes de tous. Les Peres ont tort de ne point donner à leurs enfans des appointemens conuenables au rang qu'ils tiennent : c'est le vray moyen de les auilir tout à fait, de leur rendre familiere la tromperie, & la conuersation des hommes de peu, & de les faire deuenir plus grands despensiers, quand ils sont maistres de leur bien. Tellement que le meilleur pour eux seroit de conseruer leur authorité

enuers leurs enfans, au lieu de leur estre chiches de la bourse.

Tous les hommes en general, tant les Peres que les Precepteurs, & les vallets mesme, ont cette folle coustume d'engendrer & d'entretenir entre les freres encore enfans, vne certaine emulation de courage, qui le plus souuent & aboutit à discorde en l'aage viril, & seme le desordre dans les familles. C'est vne chose assez commune aux Italiens de ne mettre presque point de difference entre les enfans, & les neueux, ou les proches parens d'vne maison, & de se contenter pourueu qu'ils en soient sortis. Aussi pour en dire le vray, c'est tousiours vn mesme sang; d'où vient que nous voyons souuent que le neueu ressemble mieux à l'oncle, ou à quelque autre sien parent, qu'à ceux là mesme qui l'ont mis au monde. C'est selon qu'il se rencontre, que les parens choisissent quelque-fois le cours de la vie qu'ils desirent que leurs enfans suiuent. Car alors ils sont beaucoup plus dociles, & se laissent gouuerner auec moins de peine. Ioint que les peres remarquat en eux de l'inclinatiõ à certaines choses, ne s'accommodent pas à leur volonté iusques au poinct de croire que ce qu'ils affectionnent le plus leur puisse le mieux

reüſſir. Il eſt vray que ſi telle affection paroiſt eſtre extraordinaire, qu'il eſt bon alors de ne s'y point oppoſer. En quoy le plus aſſeuré c'eſt d'obſeruer touſiours la maxime qui dict, *Qu'il faut choiſir les meilleures choſes, qu'vne longue habitude rendra faciles, auecque le temps.* A quoy i'adiouſte, qu'en vne famille, les Cadets ont d'ordinaire aſſez de bonne fortune; bien que toutes fois cela n'aduienne que fort rarement ou iamais, lors que les aiſnez ſont deſ-heritez.

De la Bonté conſiderée en deux façons.

IX.

IE prends icy la Bonté pour vn deſir inuiolable, qui porte l'eſprit au bien de tous les hommes en general. Les Grecs la nomment *Philantropie*, pource que le mot de *Courtoiſie*, comme nous en vſons d'ordinaire, a trop peu de force pour l'exprimer.

I'appelle Bonté l'habitude, & Bonté naturelle l'inclination. Cette vertu surpasse toutes les autres en preéminence, & semble estre vn caractere de la Diuinité, sans lequel l'homme est vn vray object de malheur, de misere & d'inquietude, plus raualé que s'il estoit vn ver de terre, ou quelque insecte nuisible.

Or cette mesme Bonté a de la correspondance auec la Charité, vertu Theologique, susceptible d'erreur, & non pas d'excés. Comme vne trop grande Ambition fit tomber les Anges, vn trop grand desir de connoissance fit trébucher l'homme. Il n'en est pas ainsi de la Charité, dans laquelle ny les Anges, ny les hommes ne peuuent encourir aucun excés. L'inclination à la Bonté est si auant imprimée dans la Nature, que si elle ne s'espand sur les hommes, il faut de neceſſité qu'elle s'attache aux autres creatures viuantes. Cela ne peut paroistre plus euident que par l'exemple des Turcs, peuple cruel, & qui neantmoins est si charitable aux bestes, qu'il fait des aumosnes aux chiens, & aux oyseaux. Conformément à cecy Busbechius rapporte qu'vn ieune homme Chrestien faillit d'estre lapidé à Constantinople, pour auoir voulu

par fripponnerie tirer contre vn oyseau à long bec. Il ne s'ensuit donc pas qu'en cette vertu de Bonté ou de Charité, l'on ne puisse faillir quelque fois.

Les Italiens ont vn prouerbe peu louable; *Il est si bon*, disent-ils, *qu'il ne vaut du tout rien.* Sur ce fondement l'impie Machiauel s'est aduancé iusques-là, de soustenir par escrit & ouuertement, que la Foy Chrestienne donnoit en proye les gens de bien à la passion des Tyrans & des meschans hommes: ce qu'il a dict, pource qu'il n'est point de loy, point de secte, ny point d'opinion, qui esleue la Bonté si dignement & si haut, que fait la Religion des Chrestiens. C'est pourquoy pour fuir ensemble le scandale & le danger qui s'en peut ensuiure, il est bon de prendre cognoissance des fautes d'vne si excellente habitude.

Sçachez donc qu'il vous est permis de rechercher le bien de vostre Prochain, mais non pas de vous rendre esclaue de l'humeur ou du caprice d'autruy: Cette complaisance n'est bonne qu'à reduire vne belle ame aux liens de la captiuité. Ne donnez point les pierres precieuses au coq d'Esope, qui aime beaucoup mieux vn grain d'orge qu'vne belle perle. L'exemple de Dieu nous en-

feigne cette leçon; il arrouſe la terre de pluye, & fait luire ſon Soleil ſur les gens de bien & ſur les meſchans; mais il ne s'enſuit pas pour cela que les richeſſes, les honneurs & les vertus pleuuent & rayonnent eſgalement ſur les hommes. Il faut communiquer à tous les bien-faits communs, & diſtribuer auec election les dons ſignalez; autrement il eſt à craindre que pour faire le portraict vous ne gaſtiez l'original.

Car vous deuez ſçauoir que la Theologie fait que l'amour de nous-meſme eſt l'original, & l'amour du prochain ce portraict dõt i'entens parler. *Vends tout ce que tu poſſedes: donne-le aux pauures, & ſuy moy.* Mais ie ne te ſçauray nul gré de l'auoir vendu, ſi ce n'eſt auec intention de me ſuiure; c'eſt à dire, ſi ta vocation n'eſt là reduite, qu'en l'embraſſant tu puiſſe faire autant de bien auec peu de moyens, que ſi tu en poſſedois beaucoup. S'il t'aduient d'y proceder autrement, prends garde que pour entretenir les ruiſſeaux, tu ne rendes aride la ſource.

Or comme il eſt des hommes en qui ſe retreuue vne certaine habitude de Bonté gouuernée par la raiſon, il y en a d'autres auſſi qui tiennent de la Nature vne diſpoſition à cette Bonté; & pluſieurs pareillemẽt

qui ſont nez auec vn naturel enclin au mal; D'où vient que nous voyons beaucoup de perſonnes dont l'inclination ne ſe laiſſe aller aucunement à deſirer le bien d'autruy. Quoy qu'il en ſoit, comme la moindre malignité ne tend qu'à paroiſtre reueſche & difficile, quand il eſt queſtion de traitter d'vne affaire, ou d'en demeurer d'accord auec quelqu'vn; ainſi la plus grande malice eſt celle qui fait trophée d'enuier le bien du prochain, ou de luy pourchaſſer du mal. Tels hommes ſe plaiſent aux diſgraces des autres, comme s'ils eſtoiẽt en leur element, & ne ſe laſſent iamais de les opprimer au plus fort de leurs afflictions. En quoy ſans doute ils ont moins de bon naturel que les chiens qui leſchoient les playes du Lazare; & ſe monſtrẽt ſemblables à certaines mouches, qui s'attachent continuellement à la chair cruë, & ne ceſſent de la picquer. Le monde ne manque point de *Miſantropes*, qui font meſtier de conduire les hommes au gibet; & toutesfois il ne s'enſuit pas qu'ils ayent tous dans leur iardin l'arbre de Timon, pour les y pendre publiquement. Telles diſpoſitions ſemblent eſtre autant d'erreurs de la Nature: Ce qui n'empeſche pas que de ces materiaux ne ſe forment les

grands Politiques, tout ainſi que les vaiſſeaux expoſez aux ſecouſſes des vens & des vagues ſe font d'ordinaire d'vn bois tortu, duquel on n'vſe iamais aux baſtimens des maiſons, qui doiuent eſtre ſolides & fermes.

Que s'il faut venir maintenant aux principales parties, & aux vrais ſignes de la Bonté, on treuuera qu'ils ſont en aſſez bon nombre. Si l'homme ſe rend officieux & courtois aux Eſtrangers ; il eſt aſſeurément citoyen du monde; & ſon ame n'eſt pas vne Iſle coupée, mais pluſtoſt vne terre ferme. S'il ſe laiſſe toucher aux afflictions d'autruy, il monſtre que ſon cœur eſt ſemblable à ce genereux arbre de qui l'on fait ſortir du Baume quand on le bleſſe. S'il pardonne & remet les offenſes, il fait voir ſon courage eſleué de telle ſorte ſur les iniures, qu'il n'eſt pas poſſible d'y tirer contre. S'il eſt plein de recognoiſſance pour de petits biens-faits, il donne des preuues comme quoy il ſçait peſer l'intention des hommes, & non pas les bons offices qu'il rend. Mais ſur tout s'il a la perfection de S. Paul, *Qui deſiroit d'eſtre anatheme de Ieſus-Chriſt pour le ſalut de ſes freres*, il faict paroiſtre en cela qu'il tient quelque choſe de la nature diuine ; & meſ-

me qu'il a vne maniere de conformité auec Iesus-Christ.

De la Ruse, ou de l'Artifice.

X.

IE'Entends par *l'Artifice* vne prudence qui semble estre gauche & tortuë. Car, pour en parler franchement, entre *l'Artificieux* & le *Sage*, il y a bien de la difference, tant en matiere de prix que d'honnesteté. Et comme les plus grands pipeurs ne sont pas les meilleurs ioueurs; ainsi tel est habile au fait des remuëmens & des factions, qui se treuue apprentif & nouueau si on le tire hors de là. D'ailleurs, se connoistre en gens & en affaires sont deux choses fort differentes. Vous en verrez qui excellent à iuger de l'humeur des hommes, & qui n'entendent rien à sonder le fonds d'vne affaire: Aussi deuons nous croire que cette science s'apprend plustost dans les honnestes compagnies, que par la lecture des liures. Il y en a d'autres plus propres à l'execution qu'au conseil, & qui

qui ne ſçauent ioüer que ſur leur propre damier. Que s'il vous aduient de les mettre en conference auec des hommes qu'ils n'ayent iamais veus, alors ils ſe recognoiſſent trop courts d'vn point, & quittent le ieu : De maniere que l'ancien prouerbe faict à peine pour eux, qui dit, *Que pour diſcerner l'homme ſage d'auec le fol, il les faut enuoyer tous nuds en pays eſtranger.* Or d'autant que les hommes fins & artificieux ſont ſemblables à ceux qui vendent des bagatelles, il ne ſera pas hors de propos d'eſtaller icy leur mercerie aux yeux d'vn chacun.

C'eſt vn traict de matoiſerie & de ruſe, de regarder du coin de l'œil celuy à qui vous parlez ; Car il y a pluſieurs hommes ſages qui ont des cœurs ſecrets, & des contenances tranſparantes. Toutesfois il faut que cela ſe faſſe froidement, & comme à la deſrobée.

Vne autre poinct de fineſſe eſt lors qu'ayant à obtenir vne choſe de quelqu'vn en vne depeſche preſente, vous l'entretenez d'vn autre diſcours, de peur que vous ne l'attiriez à vous faire des obiections. Ie diray à ce propos qu'il me ſouuient d'auoir autresfois cogneu vn Secretaire d'Eſtat, qui n'approchoit iamais de la Reine Elizabeth

auec deſſein de luy propoſer vne choſe, qu'il ne la miſt touſiours auparauant dans quelque diſcours Politique, afin qu'elle euſt moins de loiſir d'y ſonger.

La meſme ſurpriſe ſe peut faire, ſi l'on met en auant vn poinct d'importance, quād la partie eſt preſſée, pour luy oſter les moyēs de conſiderer prudemment la choſe qui eſt en deliberation.

Si quelqu'vn veut empeſcher le ſuccez d'vne affaire qu'il croit deuoir eſtre tout de bon propoſée par vn autre, il faut qu'il pretēde en apparence d'en deſirer l'euenemēt, & que cependant il la propoſe luy-meſme de telle ſorte, qu'il la combatte.

Interrompre vne perſonne au milieu de ſon diſcours, comme ſi l'on ſe reprenoit ſoy-meſme, engendre vn plus grand deſir d'en ſçauoir d'auantage, dans l'eſprit de celuy auec qui vous conferez.

Pource que l'iſſuë d'vne choſe eſt bien meilleure, quand elle ſemble eſtre tirée de vous par queſtion, que ſi vous l'offriez de vous-meſme, vous pouuez ietter vne amorce pour la demande, en monſtrant vn autre viſage que vous n'auez accouſtumé; afin de donner ſujet à la partie de vous demander quel ſujet vous auez de changer ainſi, à l'i-

mitation de Nehemias qui dit : *Et ie n'auois point eſté cy-deuant triſte en la preſence du Roy.*

Es choſes qui ſont deſagreables & foibles, il eſt fort bon de rompre la glace par quelques paroles qui ſoient de moindre poids, & de reſeruer la choſe la plus importante pour y tomber comme par vn cas fortuit, de telle ſorte que la queſtion puiſſe eſtre propoſée ſur la parole de l'autre, comme dit Narciſſus, en rapportant à Claudius le mariage de Meſſaline & de Silius.

En ce qui touche vne affaire dont vn homme ne veut pas qu'on ſçache qu'il eſt l'Autheur, il faut emprunter le nom du public, comme qui diroit, *l'on fait courir vn bruit*, ou bien, *le monde dit*, *&c.*

I'ay cogneu deux hommes, dont l'vn eſcriuant à des perſonnes de qualité, auoit accouſtumé de marquer au bas de ſa lettre ce qui eſtoit de plus eſſentiel, comme ſi c'euſt eſté vne choſe de peu d'importance. Quant à l'autre, s'il ſe mettoit à faire quelque diſcours, il paſſoit par deſſus la choſe à laquelle ſon intention eſtoit la plus portée : puis il y reuenoit lors qu'on y penſoit le moins, comme s'il l'eut tout à fait oubliée.

Il y en a quelques vns qui ſont bien aiſes

d'eſtre ſurpris en certain temps, comme quand ils croyent que la partie qu'ils deſirent doiue arriuer là-deſſus. D'autres ſont fort contents qu'on les treuue auec vne lettre à la main, ou en vne action qu'ils n'ont pas accouſtumé de faire, afin de donner tacitement à cognoiſtre les choſes qu'ils deſireroient eux-meſmes eſtre ſceües.

Ce n'eſt pas vne petite fineſſe de laiſſer tomber des paroles au nom d'vn homme, quand on deſire qu'vn autre les apprenne, & meſme qu'il s'en ſerue afin d'en tirer de l'aduantage : I'ay autresfois cogneu deux habiles hommes, qui briguoient vne meſme charge de Secretaire au temps de la Reine Elizabeth, & qui ne laiſſoient pas de ſe faire la guerre ſecrettement, combien que de iour en iour ils conferaſſent enſemble. Surquoy eſtant aduenu à l'vn de dire, qu'eſtre Secretaire au declin d'vne Monarchie, eſtoit vne choſe chatoüilleuſe, & qu'il ne l'affectoit point : l'autre reprit incontinant les paroles, & fit entendre à pluſieurs de ſes amis, qu'il ne trouuoit nullement à propos d'aſpirer à eſtre fait Secretaire en la decadence de l'Eſtat. Cependant le premier ſe ſeruit de ce terme auec aduantage, & treuua moyen de le faire ſçauoir à la Reine,

qui tout auſſi-toſt le prit en ſi mauuaiſe part, qu'elle ne voulut iamais plus ouyr parler de la brigue de l'autre.

I'obmets vne autre ruſe que nous appellons ordinairement, *le tour du chat dans la poeſle*, qui eſt quand vn homme fait autheur vn autre des paroles que luy-meſme luy a dites. Auſſi n'y a-t'il celuy qui ne voye bien que lors qu'il ſe paſſe quelque choſe entre deux perſonnes, il n'eſt pas trop aiſé de cõiecturer par qui la parole a eſté premierement portée & miſe en auant.

Il s'en treuue encore pluſieurs qui ont accouſtumé d'empeſcher tacitement aux autres des choſes dont ils ſe iuſtifient en les niant, comme s'ils diſoient, *ie ne ſçay pas cela moy, &c.* à l'exemple de Tigillinus, lors que parlant à Burrus il luy reprochoit, *que pour luy il ne s'entretenoit point de diuerſes eſperances, & que ſi quelque choſe le touchoit, c'eſtoit ſeulement la conſeruation de ſon Prince.*

Quelques-vns ont tellement le mot pour rire, qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent gliſſer dans vn conte fait à plaiſir. Ce qui ſert à les mettre dauantage ſur leur garde, & à faire que les autres le ſouffrent auec plus de plaiſir.

Ce n'eſt pas vne petite ruſe à vn homme, de former la reſponſe qu'il voudroit qu'on luy fiſt, en ſes propres termes & propoſitions, pource que cela eſt cauſe que l'autre partie s'y attache auec moins d'obſtination.

I'adiouſte à cecy que c'eſt vne choſe eſtrãge de voir comme quoy certains hommes attendent long temps à mettre en éuidence ce qu'ils ont enuie de dire, & combien de langages ils entaſſent pour en venir au poinct : Ce qui neantmoins n'arriue que trop ſouuent, quoy que pour cét effect vne grande patience ſoit requiſe.

Vne demande faite ſoudainement, auec hardieſſe, & lors qu'on s'y attend le moins, ſurprend maintesfois vn homme & le manifeſte : Comme il aduint à celuy qui ayant changé ſon nom, & ſe ſentant appellé tout de bon par vn autre, ne puſt s'empeſcher de ſe tourner pour ſe mettre en eſtat de luy reſpondre. Mais comme ces bagatelles & ces fineſſes ſont infinies, ce ne ſeroit iamais fait ſi l'on vouloit les eſtaller toutes. Et neantmoins il n'y auroit point de mal à taſcher d'en faire vne bonne liſte. Car la choſe du monde qui endommage le plus vn Eſtat, c'eſt quand les hommes artificieux y paſſent pour ſages.

Il s'en treuue auſſi quelques vns, qui pour cognoiſtre l'iſſuë ou la decadence d'vne affaire, n'en ſont nullement plus habiles à ſouſtenir ce qui eſt de leur charge; pareils à certaines maiſons, dont les portes & les degrez ont ie ne ſçay quoy de commode & de beau, mais les chambres n'en vallent rien. C'eſt pourquoy l'ordinaire de tels eſprits c'eſt de courir à la concluſion d'vn fait par la voye des ſubtilitez, comme inhabiles qu'ils ſont à l'examiner plus auant. Et toutesfois ils font couſtume de tourner à leur auantage leur propre ignorance, & veulent en outre qu'on les tienne pour des hommes grandement experimentez aux affaires. Ie laiſſe à part l'effronterie de ceux dont la ruſe ſe fonde pluſtoſt ſur les tromperies, ou comme l'on dit, à prendre les autres pour duppes, que ſur la ſolidité de leurs propres actions. En quoy ils contrarient entierement à ce precepte de Salomon, *Que l'homme prudent va le grand chemin, où l'Artificieux tourne ſes pas à la tromperie.*

De l'Amour.

XI.

LE Theatre a plus d'obligation à l'Amour, que la vie de l'homme. Car cette passion desreglée est d'ordinaire le sujet des Comedies, & souuent encore des Tragedies. Ainsi elle fait tousiours beaucoup de tort à la vie, ores comme vne Sereine, & quelquesfois comme vne Furie. C'est vne chose remarquable, que parmy les plus grãds personnages, dont la memoire nous reste encore ancienne ou recente, il ne s'en est point treuué que la violence d'amour ait tout à fait mis hors des bornes de la raison. Ce qui monstre assez que les excellens hommes opposent à cette foible passion les grandes affaires, cõme autant d'obstacles pour l'arrester. Il faut neantmoins excepter M. Anthoine demy-partisan du grand Empire Romain, & le Decemvir Appius Claudius, le premier desquels estoit sans mentir vn homme volup-

tueux, & qui se laissoit emporter à ses appetits; mais quant au second, il se rendoit esgalement recommandable par la sageſſe & l'austerité de sa vie. Cela nous epprend qu'il semble, quoy que telle chose arriue fort rarement, que l'amour se peut donner aussitost vne entrée en vne ame ouuerte, que dans vn cœur bien fortifié, si l'on n'y fait pas bonne garde. Epicure dit assez foiblement, *Que nous sommes l'vn à l'autre vn assez large Theatre*; comme si l'homme qui est fait pour la contemplation du Ciel & des plus nobles obiects, n'estoit obligé de faire autre chose que de fléchir le genoüil deuant vne petite Idole, & s'assujettir non seulement au ventre, comme les bestes, mais à l'œil aussi, qui luy a esté donné pour des choses plus releuées. C'est vne merueille de remarquer l'excez de cette passion, & comme elle braue ensemble la nature & la valeur des choses, en ce qu'vser d'vne perpetuelle hyperbole en parlant est ce qui n'appartient qu'à l'Amour. Aussi n'est-ce pas simplement en la phrase: car pour ce qui a esté dit que l'homme est à soy-mesme le Roy de la flatterie, auec qui les moindres flatteurs ont de l'intelligẽce; cela se verifie encore plus asseurément en celuy qui aime.

Il eſt certain que iamais l'homme quelque ſuperbe qu'il ſoit, ne fit tant d'eſtime de ſoy, que l'Amant en fait de la choſe aimee. Cette verité a dõné lieu à ces paroles ſentẽtieuſes, *Qu'il eſt impoſſible d'eſtre enſemble amoureux & ſage.* Or comme il n'eſt celuy qui ne prenne garde à cette folie, la perſonne aymée eſt la premiere qui s'en aduiſe, s'il aduient que ſon amour ne ſoit reciproque: Car c'eſt vne maxime infaillible, que l'Amour deuient touſiours reciproque, ou qu'il ſe change en vn meſpris interieur & ſecret. C'eſt pourquoy les hommes ſont d'autant plus obligez de ne ſe laiſſer ſurprendre à cette paſſion, d'où s'enſuit la perte de l'Amour meſme, & de pluſieurs autres choſes.

Les Poëtes nous ont repreſenté cette perte, quand ils ont feint que celuy qui prefera jadis Helene, ſe priua des dons de Iunon & de Pallas. Par où nous eſt monſtré que pour s'attacher auec excés aux paſſions amoureuſes, il faut faire eſtat de renoncer entieremẽt à la ſageſſe, & aux biens de fortune. Cette paſſion a ſon flux & ſon reflux dans les ſaiſons des foibleſſes humaines, qui conſiſtent aux extremitez du bon-heur, ou de l'aduerſité; bien que ce dernier ait eſté moins remarqué. Ces deux conditions ſont

les boute-feux de l'Amour, qui augmentent les degrez de sa chaleur, & font voir par consequent que c'est l'vne des creatures de la Folie.

Il faut donc tenir pour bien aduisez ceux qui laissant en son quartier cette passion, la separent entierement de leurs plus importantes affaires, & des actions de la vie. Car s'il aduient vne fois qu'elle s'y donne vne entrée, elle ne fait que troubler la fortune des hommes, & les reduit iusques là, qu'il leur est du tout impossible de se tenir fermes & asseurez dans leurs propres bornes.

Quand ie considere d'où vient que les hommes de guerre ont vne complexion amoureuse, ie n'en treuue point d'autre cause, si ce n'est qu'ils sont addonnez à l'Amour comme au vin. Car le danger cherche d'ordinaire du plaisir pour allegement. L'homme tient cela de propre de la Nature, d'auoir vne inclination secrette à l'amour d'autruy, qui n'estant employée enuers quelque peu de gens, s'espand naturellement sur plusieurs, & fait que les personnes deuiennent humaines & charitables. Que s'il faut dire le tout en vn mot, l'Amour du Mariage produit les hommes, l'Amitié les rend parfaits, & le plaisir voluptueux les destruit.

De l'Atheiſme.

XII.

IE croyray toutes les fables de l'Alcoran pluſtoſt que de penſer ſeulement qu'il n'y ait point de ſouuerain Moteur en tout ce grand Vniuers. Dieu n'a iamais fait des miracles pour la confuſion des Athées, pource que ſes œuures ordinaires ſuffiſent pour les conuaincre. Vne legere cognoiſſance de la Philoſophie eſt capable de porter à l'Atheiſme l'inclination, & de la reduire auſſi à la Religion, ſi l'on peut penetrer plus auant dans elle-meſme l'aduoüe que l'eſprit humain s'arreſte ſouuent ſur les cauſes ſecondes, principalement quand il les conſidere eſparſes & ſeparées: Mais il eſt impoſſible auſſi que les contemplant vnies & iointes enſemble, il n'aduoüe la Prouidence & la Deïté.

L'Eſchole de Leucippe, de Democrite, & d'Epicure, qu'on a repriſe d'Atheiſme, eſt celle-là meſme qui fait voir la Religion

plus clairement que toutes les autres. Car il y a bien plus d'apparence qu'vne quint'essence immuable, & quatre muables Elemẽs rangez auec proportion, & de toute eternité, se puissent passer d'vn Dieu; qu'il n'est croyable qu'vne confusion d'atomes & de semences, ou de petits corps, ait peu produire cét ordre & cette beauté, sans vne cause premiere.

La saincte Escriture rapporte que, *l'Insensé a dit en son cœur, qu'il n'est point de Dieu*. Où il faut remarquer qu'elle ne l'accuse pas de le penser en son ame, mais plustost de le dire en son interieur, ou de le dicter à soy-mesme, comme vne chose qu'il desire grandement, sans que toutesfois il la croye, pource qu'il n'en est pas asseuré. Aussi nul ne met en doute qu'il n'y ait vn Dieu, horsmis ceux pour lesquels il seroit bon qu'il n'en fust point.

L'Atheisme est plustost sur les levres que dans le cœur de l'homme, & cela paroist principalement en ce que les Atheistes discourent sans cesse de leur opinion, comme s'ils s'y croyoient foibles en eux-mesmes, & desiroient d'y estre fortifiez par le consentement d'autruy. Mais il paroist bien plus encore en ce qu'il y a des Atheistes qui font

tous leurs efforts afin d'auoir des disciples; comme il arriue aux autres Sectaires; & le pire encore, c'est, que vous en treuuerez quelques-vns qui meurent Athées, & qui ne se veulent point desdire de leurs blasphemes; au lieu que s'ils croyoient veritablement qu'il n'y euſt point de Dieu, pourquoy se troubleroient-ils iusques à ce poinct?

L'on tient qu'Epicure eut plus d'esgard à l'honneur qu'à son opinion, quand il affirma qu'il y auoit certaines Natures bienheureuses, qui se contentoient de leur propre felicité, sans se mettre en peine du gouuernement des choses du monde. Par où l'on veut dire, qu'Epicure s'accommodoit au temps quand il parloit de cette sorte, bien qu'en son interieur il ne recogneuſt point de Dieu. Mais il est certain qu'on l'accusoit sans raison, puis que ce fut luy qui profera ces belles paroles, *Que c'est vne chose prophane d'appliquer aux Dieux les opinions du Vulgaire, & non pas de nier les Dieux de luy-mesme.* Certes le diuin Platon n'en eut pas dit dauantage. Or si Epicure estoit si hardy que de n'admettre la Prouidence de Dieu, du moins il faut qu'on m'aduouë qu'il n'en pouuoit nier la nature.

Les peuples des Indes Occidentales donnent des noms propres à leurs Dieux particuliers, bien qu'ils n'en ayent point de commun pour dire DIEV: comme si les Payens eussent eu les noms de Iupiter, d'Apollon, de Mars, &c. & non pas le mot DIEV. Cela nous apprend qu'il n'y a point de nation si barbare, qui n'ait quelque notion de la Diuinité; quoy que ces peuples ne la puissent pas auoir si ample que nous. Tellement que les Sauuages mesmes, quelques grossiers qu'ils soient, entrent au champ de bataille pour combattre l'impieté des Athées.

Il se treuue peu d'Atheistes, qui s'amusent à la contemplation, si l'on ne m'allegue vn Diagoras, vn Bion, vn Lucian, & possible quelques autres, qui toutesfois semblent estre plus Athées qu'ils ne sont. Car tous ceux qui s'opposent à vne Religion, ou à quelque superstition, receuë, sont appellez Atheistes par leurs ennemis. Mais les plus grands Athées sont ordinairement Hypocrites: Car ils font semblant de cherir les choses sacrées, sans que neantmoins leur affection s'y laisse porter tant soit peu, si bien qu'à la fin il faut necessairement qu'ils soient cautherisez. Les causes de l'Atheisme sont les diuisions en la Religion, s'il y en

a plusieurs, pource que la moindre diuision apporte du zele aux deux partis; mais il est certain que plusieurs partialitez iointes ensemble introduisent l'Atheisme L'autre est le scandale des Ministres des choses sacrées, quand par leurs mauuais deportemens ils en viennent à ce que dit sainct Bernard, *Non est iam dicere, vt populus, sic Sacerdos; quia nec sic populus vt Sacerdos.* La troisiesme est la pernicieuse habitude que l'on prend à prophaner par raillerie les choses sainctes; ce qui efface peu à peu le respect qui se doit à la Religion. Et la derniere, l'affluence des hommes de lettres, principalement en vn temps de paix & de prosperité : car les troubles & les aduersitez, portent dauantage les hommes à la deuotion.

Ceux qui nient l'essence de Dieu, desttuisent la noblesse de l'homme; qui toutesfois est si brutal en ce qui est du corps, que si le seul esprit ne l'allioit auec Dieu, il ne seroit qu'vne creature vile & rampante. Ils ruinent encore tout ce que la nature a de grand & de genereux. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy du chien, qui redouble son asseurance & sa force sous l'ombre & la protection de son maistre, qui est par maniere de dire, comme son Dieu, ou du moins

moins qui luy tiēt lieu d'vne meilleure nature? D'où vient que la confiance qu'il y met le fortifie de telle sorte, que sans elle il s'enfaudroit plus de la moitié qu'il n'euſt tant de force.

Suiuant cela, nous voyons encore que l'homme qui s'aſſeure ſur la faueur, & ſur l'aſſiſtance Diuine, reçoit tant de force & de foy, qu'il eſt impoſſible à la nature humaine d'y paruenir iamais. Ainſi, comme l'Atheiſme eſt touſiours deteſtable & pernicieux, de quelque façon qu'on le conſidere, ce qui le rend encore plus odieux, eſt qu'il a cela de mauuais, d'oſter à noſtre nature les moyens de s'eſleuer au deſſus de l'humaine fragilité.

Ce dommageable effect ne porte pas coup ſeulement ſur des particuliers, mais contre les nations entieres, & voila ce que i'y treuue de pire. Il n'y eut iamais d'Eſtat qui eſgalaſt en grandeur de courage celuy des Romains. Oyez maintenant ce que Ciceron en a dit. *Flatons-nous tant qu'il nous plaira (Meſſieurs nos Peres) ſi eſt-ce que nous n'auons ny vaincu les Eſpagnols en nombre, ny les Gaulois en force, ny ceux de Carthage en ruſes, ny les Grecs en artifices, ny finalement les Italiens meſmes & les Latins en bonne intelligence, qui eſt vne vertu fa-*

miliere, & comme naturelle à tous ceux de ce pays. Mais il eſt bien vray auſſi qu'en matiere de Religion & de pieté, nous auons gaigné l'aduantage ſur toutes les nations par nos conqueſtes, ayant ſagement ſceu cognoiſtre, que les choſes du monde ſont gouuernées par la ſouueraine puiſſance des Dieux immortels.

De la prudence de l'homme, appliquée à ſoy-meſme.

XIII.

LA Fourmy eſt vn pauure petit animal, ſage de ſoy, & neantmoins nuiſible aux iardins. C'eſt ainſi que les hommes qui s'ayment eux-meſmes auec paſſion, ſont les motifs de la deſolation des Eſtats. Faites-donc vn raiſonnable partage de cet amour propre à celuy du public, & n'aymez pas tant voſtre profit, que tout le dommage en reuienne aux autres. L'homme n'a point de pire but en ſes actions que ſoy-meſme. Auſſi n'eſt-il rien que terre, qui

ſeule demeure ferme en ſon propre centre, cependant que toutes les choſes qui s'auoiſinent des Cieux ſe meuuent au centre auquel elles ſont du bien.

Comme il eſt vray qu'vn Prince ne peut auoir ny du bien ny du mal que ſon peuple ne s'en reſſente, vouloir rapporter tout à ſoy eſt vne choſe ſupportable en vn Souuerain : mais vne faute irremiſſible en vn ſeruiteur à l'endroit de ſon Prince, ou ſi vous voulez en vn Citoyen vers la Republique. Car l'ordinaire de telles gens eſt de tourner à leur profit toutes les affaires qui leur paſſent par les mains : tellement qu'il faut de neceſſité que leurs intentions ſoient le plus ſouuent excentricques au bien de leur Seigneur ou de ſon Eſtat. C'eſt pourquoy les Princes doiuent eſtre ſoigneux de prendre des ſeruiteurs qui ſoient exempts de ce blaſme, s'ils ne veulent que le ſeruice qu'on leur doit ne deuienne qu'vne choſe acceſſoire.

Or ce qui rend encore en cecy l'effect plus pernicieux, c'eſt qu'on n'y obſerue aucune meſure. Il n'y auroit ſans doute point de proportion à preferer le bien du valet à celuy du Maiſtre; Mais il s'y en treuueroit encore moins, ſi ſous l'eſperance d'vn petit

profit, le seruiteur irritoit les affaires contre vn grand bien qui pourroit reuenir à son Souuerain. Et toutesfois cela n'arriue que trop souuent, à cause que le bien qu'en reçoiuent tels seruiteurs, est selon le modele de leur fortune particuliere : comme le dommage qu'ils vendent pour le receuoir est aussi conforme au modele de la fortune de leur Seigneur. Ceux qui sont trop passionnez pour leur interest particulier, ne se soucient point de faire bruſler vne maison entiere pour n'y mettre cuire qu'vn œuf. Ce qui n'empesche pas qu'ils ne soient quelquesfois aimez des plus Grands, pource qu'ils ne taschent qu'à leur complaire, afin de tirer tout le profit à eux; Et voila les deux principaux motifs qui dans le maniment des affaires leur font abandonner tout ce qui touche le bien de leurs Maistres,

La prudence de l'homme appliquée à soy-mesme, est en plusieurs de ses branches vne chose corrompuë. Elle est aussi commune à diuerses sortes d'animaux, comme aux Rats, qui asseurément abandonnent vne maison quand ils preuoyent sa cheute; aux Renards, qui sçauent bien s'ayder du trou qu'a fait le Blaireau pour l'en chasser luy-mesme; & aux Crocodiles, qui font sem-

blant d'eſpandre des larmes, pour attirer ceux qu'ils veulent deuorer. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt que ceux deſquels, comme Ciceron dit de Pompée, ſont amoureux d'eux-meſmes ſans riual, eſpreuuent la plus-part du temps les diſgraces de la Fortune. Car comme ils ont ſacrifié tout leur temps à leur propre intereſt, ils deuiennent en fin les victimes de l'Aduerſité, lors que par leur ſageſſe ils croyent l'auoir arreſtée.

Du regime de viure pour ſe bien porter.

XIV.

LA diſcretion eſt auſſi profitable en cecy que tous les Aphoriſmes des Medecins. Chacun doit connoiſtre ſa complexion, & ſçauoir les choſes qui luy ſont nuiſibles ou bonnes. Il n'eſt point de meilleure medecine que celle-cy, pour conſeruer la ſanté; ny point de concluſion plus aſſeurée que de pouuoir di-

re; *Cela m'a fait mal, ie n'en veux donc plus vſer:* & au contraire; *ie veux continuer cecy, pource que ie m'en treuue bien.* Tant qu'on eſt ieune, la force de la nature ſurmonte pluſieurs excez, deſquels l'homme paye l'vſure en ſon dernier aage.

Repreſentez vous donc que les ans ſe precipitent de iour en iour à leur periode, & ne penſez pas pouuoir faire touſiours de meſmes desbauches. Entre les vieillards, ceux qui ſe monſtrent les plus vigoureux ſont finalement emportez pour de ſemblables eſpreuues, pource qu'ils ne peuuent ſouffrir vn deffy.

Au fort d'vne diette fuyez la promptitude à changer de façon de viure; ou bien ſi la neceſſité vous y force, accommodez tout le reſte à tel changement. Cela vous eſt enſeigné par cette maxime de Nature & d'Eſtat, *Qu'il eſt beaucoup plus aſſeuré de changer pluſieurs choſes, que d'en reformer vne ſeule.*

Examinez vos façons de viure en voſtre diette, en voſtre dormir, en vos exercices, en vos veſtemens, & en telles autres choſes, & eſpreuuez ſi vous pouuez diſcontinuer peu à peu ce qui vous ſemble nuiſible; mais il faut que cela ſe faſſe de telle ſorte,

que si vous y receuez quelque inconuenient par l'eschange, vous repreniez ce que vous aurez delaissé. Car il est tres-difficile de distinguer ce qui est generalement tenu pour bon d'auec ce qui est particulierement sain, & propre pour vostre corps. Il n'est point de meilleur moyen pour se bien porter que de chasser tout chagrin aux heures du repas, du sommeil, & de l'exercice. En ce qui touche les passions & les soings de l'esprit, il faut éuiter l'enuie & les apprehensions; ensemble la colere secrette, les subtiles curiositez, les resiouyssances excessiues, & la tristesse interieure. Entretenez-vous d'esperances & de plaisirs mediocres, au lieu de vous en saouler. Cherchez l'admiration dans la nouueauté, & vous addonnez aux choses qui ne rempliſſent l'esprit que de beaux objects, comme les histoires, les fables, & les contemplations de la Nature.

Si lors que vous estes en santé, vous fuyez entierement la Medecine, elle vous sera trop ennuieuse, quand vous en aurez besoin. Que si vous en vsez par excez, elle ne fera point d'effect extraordinaire, si vous tombez malade quelque temps apres. Souuenez vous aussi de ne point negliger le

conſeil du Medecin, ſi quelque nouuelle indiſpoſition vous ſuruient.

En la maladie, ayez pour principal objet la ſanté. Quand vous l'auez recouurée, addonnez-vous ſerieuſement aux actions de la vie. Vne ſeule diette, qui conſiſte en vn bon regime de viure, ſuffit pour guerir la pluſpart des maladies de ceux qui s'accouſtument à la fatigue, durant qu'ils ſe portent bien. Celſus n'eut iamais parlé en Medecin, s'il n'euſt joint à ſon grand ſçauoir vne ſageſſe encore plus grande: C'eſt luy-meſme qui tient pour vn excellent precepte de ſanté, le changement alternatif des contraires, pourueu neantmoins qu'il ſoit fait auec inclination aux extremes, qui ſont plus benings; comme qui diroit, que mangerbien, dormir à ſon aiſe, & faire exercice, ſont des choſes plus vtiles à la ſanté, qu'vne trop grande abſtinence, ou qu'vn excez de veilles & de repos. Ainſi, comme i'ay dit n'agueres, choiſiſſant le plus doux de ces extremes, il eſt certainque la Nature ſe fortifie, & qu'elle apprend à repouſſer ce qui luy peut eſtre nuiſible.

Il y a quelquefois des Medecins ſi complaiſans, & ſi conformes à l'humeur du malade, que pour ne luy contredire en rien, ils

s'eſcartent de la vraye methode requiſe en la gueriſon de ſon mal. Au contraire, il s'en treuue d'autres ſi reguliers à ſuiure les preceptes de l'Art en la curation de la maladie, qu'ils ne regardent que de loing en quel eſtat eſt le patient. Vous ferez donc bien d'en choiſir quelqu'vn qui tienne de tous les deux. Que ſi vous voyez que cela ne ſe puiſſe treuuer en vn ſeul, appellez en deux de l'vne & de l'autre ſorte, & ſeruez-vous auſſi-toſt de celuy qui ſçait voſtre complexion, que du plus habile de ſon Art.

De la Despense.

XV.

LEs biens n'estans amassez que pour les employer honorablement : les despenses extraordinaires doiuent estre conformes à l'importance de l'occasion. C'est pourquoy l'on se peut desnuer volontairement de tous ses moyens pour le Royaume des Cieux, & pour la defense de sa patrie.

Quant à la despense ordinaire, on la doit limiter à l'esgal des biens qu'on possede, & la mesnager si discrettemẽt, qu'il n'y ait aucun excez, pour oster aux domestiques toute matiere de fraude & de tromperie. Il faut prendre garde encore de la regler à peu prés de la plus grande despense qu'on peut faire, afin que les comptes ne se trouuent moindres que l'opinion.

Ce n'est point bassesse aux plus grands de se ravaler à la consideration des affaires de leur Maison. Quelques-vns n'en veulent point auoir la teste rompuë, & semblent ne

s'en soucier aucunement, non pas tant par vne espece de nonchalance, que de peur qu'ils ont de treuuer les choses en si mauuais estat, qu'il leur en reuienne du desplaisir. Mais dans cette apprehension ils feroient bien de considerer, qu'on ne peut guerir les blesseures, sans les sonder auparauant.

Celuy qui n'a pas la patience d'esplucher par le menu l'estat de ses biens doit estre soigneux d'en donner la charge à des personnes qu'il cognoisse de longuemain. Où ie l'aduise encore de les changer quelquefois, & d'en mettre d'autres à leur place, pource que les nouueaux seruiteurs sont ordinairement plus timides, & moins rusez. Que s'il n'y veut proceder par cette voye, le meilleur pour luy sera d'affermer à certain prix tout son reuenu.

Vn homme riche doit estre aussi soigneux d'espargner d'vn costé, qu'il est honorable de despenser de l'autre; comme par exemple, s'il tient ordinairement bonne table, il faut qu'il despence peu en habits; s'il veut auoir de beaux meubles, qu'il en ait moins de cheuaux, & ainsi du reste. Car il est fort difficile que celuy ne manque de bien à la fin, qui fait de trop grandes despenses en toutes sortes de choses.

Vne promptitude exceſſiue, & vn trop long delay ſont eſgalement dommageables à l'homme qui veut liquider ſes affaires; Car l'on s'incommode autant de vendre ſon bled en verd, que de prendre de l'argent à gros intereſt. D'ailleurs, ſi nous voyons la pluſpart du temps qu'vn grand Deſpenſier retourne touſiours à ſon premier train, que luy ſert-il d'eſtre ſi prompt à demeſler ſes affaires? Au contraire, ceux qui ſe tirent dés leurs peu à peu, & comme par degrez, tournent ordinairement en habitude l'eſpargne.

L'homme qui deſcheu de ſa premiere fortune, ſe veut remettre en eſtat, ne doit iamais deſdaigner les choſes baſſes. C'eſt bien plus d'honneur de faire peu de deſpenſe, que de ſe raualer à vn petit gain. En matiere de deſpenſe, il la faut entreprendre à propos, qu'elle aille touſiours vn meſme train, depuis qu'on l'a commencée. Il eſt vray qu'aux occaſions qui n'aduiennent que tarement, on peut paroiſtre plus ſplendide, & augmenter l'ordinaire.

Du Diſcours.

XVI.

PArmy les hommes, il s'en treuue qui deſirent pluſtoſt d'eſtre eſtimez habiles à ſouſtenir quelque propoſition qu'on leur faſſe, que iudicieux à diſcerner le vray d'auec le faux; comme s'il y auoit de la gloire, à ſçauoir ce qui peut eſtre mis en queſtion, & non pas ce qu'on doit tenir pour maxime. Quelques-vns n'excellent qu'en leurs lieux communs, & manquent de diuerſitez, qui eſt vne eſpece de diſette ordinaire ennuyeuſe, & quelquefois ridicule. La plus honorable partie du diſcours, eſt d'ouurir l'occaſion de raiſonner ſur vn poinct, puis de la moderer, & de paſſer à vne nouuelle matiere.

L'on peut auſſi diuerſifier ſon diſcours d'vn meſlange de digreſſions ſur l'occaſion qui ſe preſente à propos; & par meſme voye mettre des queſtions en auant; rapporter des hiſtoires, produire des raiſons, propo-

ſer des doutes, citer là deſſus les diuerſes opinions des Autheurs, & bref meſler enſemble le mot pour rire, & les deuis ſerieux. Car c'eſt vne choſe trop ennuyeuſe de vouloir penetrer ſi auant dans vne matiere, & pointiller ſur le moindre mot: Il eſt vray qu'en cecy certaines choſes ont leurs priuileges particuliers, & ſont exemptes de raillerie: comme par exemple, les matieres de Religion, & d'Eſtat, les grands perſonnages, les affaires d'importance, & les euenemens dignes de compaſſion.

Cela n'empeſche pas toutesfois qu'il ne s'en treuue touſiours quelques-vns qui croiroient que leurs eſprits ſeroient endormis, s'ils ne dardoient ordinairement quelque traict qui picquaſt au vif. Mais cette verue doit eſtre tenuë en bride par ce vers.

Parce puer ſtimulis, & fortius vtere loris.

Bref, tous les hommes en general doiuent obſeruer qu'entre railler & mordre il y a bien de la difference. Tel eſt propre à la Satyre, & doüé d'vne grande viuacité d'eſprit, qui n'a point de memoire à comparaiſon d'vn autre.

Or outre que celuy qui ſe plaiſt à faire pluſieurs queſtions, apprend beaucoup de choſes qu'il ne ſçait pas, il agrée encore à tou-

te vne compagnie, principalement s'il les applique au ſçauoir de ceux auſquels il les fait. Par ce moyen ils ſont bien aiſes de luy reſpondre, & luy-meſme acquiert touſjours vne cognoiſſance nouuelle.

Il ne faut pas toutesfois que ces queſtions ſoient importunes, comme celles qui ſe font pour ſurprendre autruy. Au contraire on doit donner loiſir de parler aux autres. Certes s'il y en auoit quelques-vns qui vouluſſent eſtre abſous, & prendre tout le temps pour eux, il faudroit treuuer moyen de les en tirer pour en mettre d'autres à leur place; comme les violons ont accouſtumé de faire à ceux qui font leur gaillarde trop longue.

Si vous feignez d'ignorer les choſes auſquelles on vous eſtime habile, vne autrefois on croira que vous ſçaurez vrayement celles qui ſeront tout à fait hors de voſtre connoiſſance.

Il n'eſt nullement bien ſeant à l'homme de parler de ſoy-meſme. I'en ay cogneu vn qui auoit accouſtumé de dire cecy par mocquerie, *Il faut neceſſairement qu'il ſoit bien habile, puis qu'il parle tant de ſoy-meſme.* Et neantmoins il ſe peut loüer en vn ſeul poinct ſans eſtre blaſmé, à ſçauoir

quand il loüe en autruy quelque vertu qui eſt telle qu'il y pretend auec emulation.

Quand on eſt ſur quelque propos, il ſe faut monſtrer ſi retenu, qu'on n'offence iamais le prochain. Car le diſcours doit eſtre comme vne campagne ouuerte, ſans attaquer les perſonnes en leur particulier.

Ie puis dire à ce propos, d'auoir autresfois conneu deux Seigneurs, dont le premier eſtoit de mauuaiſe humeur, & tenoit vne des meilleures tables du pays; & le ſecond auoit accouſtumé de demander à ceux qu'il traittoit d'ordinaire; *Dites-moy ſans mentir, ne s'y eſt-il point donné quelque ſoufflet?* A quoy ſi l'on faiſoit reſponſe, qu'ouy: *Ie me doutois bien*, continuoit-il, *qu'il s'y gaſteroit vn bon diſner.*

Parler à quelqu'vn diſcrettement, & auec vne action conforme à ſa qualité, eſt vne choſe beaucoup plus loüable que l'entretenir de belles paroles & auec vn bon ordre. I'adiouſte à cecy, que ſçauoir bien faire vn conte en compagnie, & en deuis familier n'auoir la reſponſe à commandemẽt, eſt vn teſmoignage du peu de viuacité d'vn eſprit. Mais il eſt vray auſſi qu'vne replique bonne de ſoy, demonſtre vne certaine foibleſſe, ſi elle eſt faite confuſément, & en

mauuais

mauuais termes ; comme nous voyons qu'entre les animaux, les moins propres à la course sont les plus prompts à s'en retourner ; ce qu'on peut voir par l'exemple du lévrier & du liéure. En vn mot, il n'est rien si ennuyeux que d'apporter trop de circonstances auant que venir au poinct d'vne affaire, ny rien si confus que de n'en vser aucunement.

Du Sage en apparence.

XVII.

QVelques-vns tiennent que les François sont plus sages qu'ils ne paroissent, & qu'au contraire les Espagnols ont plus d'apparence que d'effect de sagesse. Quoy qu'il en soit, ce qu'ils disent des nations, se remarque veritablement d'homme à homme : Voila pourquoy l'Apostre sainct Paul dit fort à propos, *Que certains hommes ayans vne fort belle monstre de pieté, nient la vertu d'elle-mesme.* Ce qui fait que s'il se remarque en eux tant soit peu de

sageſſe & de ſuffiſance, ils en font vne grande feſte, & qu'ils ont bien de la peine à vendre pour bonnes leurs bagatelles.

C'eſt vne choſe vrayement ridicule & digne d'vne Satyre de conſiderer les ruſes de ces Cabaliſtes, & les perſpectiues dont ils vſent pour faire paroiſtre la ſimple ſurface auſſi eſpaiſſe qu'vn corps ſolide & profond. Quelques-vns des leurs ſont ſi reſſerrez, qu'ils n'eſtallent leur mercerie qu'entre iour & nuict: outre qu'ils ſemblẽt touſiours auoir quelque nouueauté de reſerue. Que s'il leur aduient d'ouyr deuiſer de ce qu'ils ignorẽt, ils veulent contraindre les autres à croire qu'ils en ſçauent de reſte, bien qu'ils n'en puiſſent parler qu'à leur deshonneur.

Il y en a pluſieurs en qui lẽ regard & les geſtes tiennent lieu de diſcours, & qui ne ſont ſages que par ſignes; comme Ciceron le remarque, lors que parlant de Piſon, *Tu me reſponds*, luy dit-il, *auec les ſourcils, dont l'vn eſt heriſſé ſur le front, & l'autre raualé iuſques au menton, pour monſtrer que la cruauté ne te plaiſt aucunement.* Vous en verrez encore qui croyent gaigner leur cauſe à force de crier, ou de faire les reſolus, & qui ne demandent qu'à paſſer outre, accordans touſiours volontiers ce qu'ils ne peuuent

prouuer. I'obmets ceux qui ne tiennent non plus de conte de tout ce qui va par dessus leur capacité, que d'vne chose curieuse & impertinente, afin que par ce moyen leur ignorance passe pour discretion.

Il en est d'autres qui ne sont iamais sans distinction, & qui se tirent ordinairement du sujet proposé par de vaines subtilitez, dont ils entretiennent les hommes. Cellius parlant de ceux-cy les appelle *de vrais resueurs, dont les mots poinctilleux rompent le poids & l'importance des choses.* Le diuin Platon voulant monstrer le mespris qu'il faisoit de telle sorte de gens, introduit dans son Protagoras vn certain Prodicus, auquel il fait composer vn discours tout semé de distinctions, depuis le commencement iusques à la fin.

C'est la coustume de ces Messieurs de se jetter du costé de la negatiue en quelque deliberation que ce soit, afin de s'en tirer plus facilement. Dauantage, ils affectent tousjours l'honneur de faire des objections, & de preuenir les difficultez : car les propositions se finissent quand on les nie, comme au contraire, si l'on les accorde, elles requierent vne nouuelle fatigue : d'où vient que de ce poinct de prudence ainsi contrefait

s'enſuit l'entiere ruyne des affaires. Bref, il n'eſt point de Banqueroutier, ny d'homme incommodé, qui pour ſe mettre à ſon aiſe vſe de tant d'impoſtures & d'artifices à vanter ſon imaginaire credit, que ces Charlatans ont de babil & de ruſes pour maintenir l'opinion de leur ſuffiſance. Cela eſtant, il faut s'empeſcher d'employer des hommes de cette eſtoffe, car pour en dire le vray, il vaut beaucoup mieux ſe ſeruir en ſes affaires de perſonnes moins ruſées que trop ſuffiſantes.

Des Richeſſes.

XVIII.

IE ne puis mieux appeller les Richeſſes que le bagage de la Vertu. Le mot Latin *impedimenta*, l'exprime mieux; pource que les biens de la fortune ſont aux actiõs vertueuſes ce que le bagage eſt à vne armée. Il eſt impoſſible aux gens de guerre de ſe paſſer de leur equipage; Auſſi eſt-ce l'ordinaire de l'enuoyer deuant, ou de ne le laiſſer derriere que le moins qu'on peut; Et neantmoins il empeſche l'armée de marcher, meſme le ſoin qu'on a de luy cauſe fort ſouuent la perte de la victoire.

Il n'eſt point d'autre vſage ſubſtantiel des grandes richeſſes que celuy de la diſtribution, *Où les moyens ſont en abondance*, dit Salomon, *là ſe trouuent auſſi pluſieurs deſpenſiers*. Comme en effect, de tous les biens qu'vn proprietaire poſſede, qu'en a t'il autre choſe que la veuë? La jouyſſance perſonnelle ne peut iamais s'eſtẽdre à ſauourer

de grandes richeſſes. Quand on les a, tout ce qu'on peut faire, c'eſt de les garder, ou de les diſtribuer & de les donner, ou finalement d'en acquerir dans le monde quelque fumée d'honneur ; vſages qui n'ont rien de ferme ny de ſolide.

Ne voyez-vous pas qu'on met ordinairement vn prix fantaſtique & imaginaire à certaines pierres, ou aux pieces qu'on tient pour rares, & que l'on entreprend exprés des ouurages magnifiques en apparence, pour faire voir à quoy les richeſſes peuuent ſeruir ? Auſſi ie ſuis content d'aduouer qu'il y a moyen d'en vſer pour tirer les hommes hors des dangers, & des trauaux de la vie: *Les Richeſſes*, dit Salomon, *ſont comme vne forteresſe en l'imagination du Riche* ; Où ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il affirme qu'elles ſont en l'imagination, & non pas en la choſe meſme. Et de verité les grands biens ont plus vendu d'hommes, qu'ils n'en ont iamais racheté.

Ne cherchez donc point à poſſeder des richeſſes qui vous rendent inſupportable & altier ; mais qui ſoient telles, que vous les puiſſiez acquerir de droict, en vſer ſobrement, les diſtribuer auec allegreſſe, & les quitter, s'il en eſt beſoin, ſans vous tirer tant

soit peu des bornes de la patience. Gardez-vous neantmoins d'en affecter le mespris, mais apprenez plustost à les distinguer, imitant Rabirius Posthumus, *lequel*, comme dit Ciceron, *dans le soin qu'il auoit d'accroistre le bien de sa maison, faisoit voir qu'il ne cherchoit point vne proye à l'auarice, mais plustost vn instrument à la bonté*. Souuenez-vous aussi de ces paroles de Salomon, & gardez vous bien d'estre trop ardant à vous acquerir des richesses, *Qui festinat ad diuitias, non erit insons*. Les Poëtes feignent à ce propos, que *Plutus*, qui signifie *Richesse*, va tousiours lentement comme en niaisant, quand c'est Iupiter qui l'enuoye; mais quand c'est Pluton, ils disent qu'il se met à courir en diligence. par où sans doute ils veulent donner à entendre, que les richesses acquises par des moyens legitimes & par vn iuste labeur, viennent à pas tardifs; Comme au contraire, quand elles arriuent par la mort de quelqu'vn, à sçauoir par le moyen des heritages, des successions, des testamens, & de telles autres choses, elles se precipitent, & se laissent cheoir tout à coup. Cela pareillement eust peu fort à propos estre appliqué à Pluton en le prenant pour le diable Car quand les richesses viennent de luy comme par

fraudes & oppreſſions, ou par de ſemblables voyes, qui ſont iniuſtes, elles marchẽt à la haſte. Quant aux moyens de s'enrichir ils ſont en aſſez bon nombre, & la pluſpart indignes d'vn honneſte homme. L'eſpargne en eſt vn des meilleurs, bien que toutesfois cette voye ne ſoit pas innocente, pource qu'elle deſtourne les hommes des œuures de Charité. A quoy i'adjouſte, que la deſpoüille des champs eſt l'acquiſition la plus naturelle des richeſſes, & que c'eſt par maniere de dire la benediction de la terre noſtre grand'mere : Il eſt vray qu'elle eſt auſſi bien lente : Neantmoins quand les hommes qui ont de grandes richeſſes ont ſoing du meſnage des champs, elles en ſont de beaucoup augmentées. I'ay cogneu vn Seigneur en Angleterre, qui eſtoit l'homme de mon temps qui abondoit le plus en foins, en beſtail, en bois, en charbon, en bled, & en minieres de plomb & de fer, ſans y comprendre mille autres choſes qui appartiennent au meſnage, qu'il poſſedoit ſi opulemment, que la terre luy ſembloit eſtre vne mer, d'où luy venoient de perpetuelles richeſſes. Il fut remarqué là deſſus, qu'il auoit acquis vn peu de bien au commencement auec beaucoup de peine, & que

depuis paruenu à ce degré, il s'eſtoit eſleué à vne tres-grande abondance. Auſſi eſt-il veritable que lors qu'vn homme a mis ſon fonds iuſques au poinct de pouuoir attendre les marchez les plus aduantageux, & fournir les grandes ſommes dont peu de perſonnes ſont capables, ſe rendant comme partiſan de l'induſtrie des bons ouuriers, qui eux-meſmes n'ont pas le moyen de faire valoir leur trauail, il eſt impoſſible qu'il n'accroiſſe grandement ſes richeſſes.

Les gains des meſtiers, & des profeſſions ordinaires ſont honneſtes; & ſe font la plus part du temps par la conſideration de deux choſes, qui ſont la Diligence, & la Reputation qu'on a d'y proceder franchement. Mais quant au gain qui ſe fait ſur vn marché, il n'eſt pas ſi aſſeuré, comme quand il faut qu'vn homme attende la neceſſité d'vn autre, & qu'il taſche d'attirer à ſoy les Marchands par l'ẽtremiſe de ſes ſeruiteurs, & de ſes agens; ou qu'il empeſche par ſes fineſſes que les autres ne vendẽt & qu'il s'ayde de ſẽblables artifices ſubtils & malicieux. I'obmets la couſtume de ceux qui achetent des dẽrées pour les reuẽdre, & non pour les garder; ce qui d'ordinaire apporte du gain au vendeur & à l'acheteur. Ie ne puis non plus oublier ces autres qui ne ſçauroient s'em-

peſcher de roigner quelque choſe ſur ce qu'ils vendent.

L'vſure eſt vn des moyens les plus aſſeurez du gaing, quoy qu'il n'y en ait point de pire; pource qu'elle eſt cauſe *que l'homme mange ſon pain à la ſueur du viſage d'vn autre, & meſme qu'aux iours de feſte il tient le manche de la charrue.* Mais quelque aſſeurance qu'on puiſſe mettre en cette tyrannie, elle ne laiſſe pas d'auoir ſes orages. Car les Notaires & les Frippiers font paroiſtre valables des hommes, & des marchandiſes qui ne le ſont pas, afin d'en auoir le profit.

Le bon-heur qu'on a d'eſtre le premier en l'inuention d'vn party, ou en la iouyſſance d'vn priuilege, eſt cauſe quelquefois d'vne abondance de richeſſes; Comme il eſt arriué à ceux qui ont les premiers fait venir les ſuccres de Canaries. Cela eſtant, il eſt hors de doute qu'vn homme qui ſçayt ioindre à la Logique naturelle l'Inuention & le Iugement, peut faire de grandes choſes, principalement quand les faiſons le requierent. Celuy qui ne s'arreſte que ſur des gaings ordinaires, & qui toutesfois luy ſont aſſeurez, peut difficilement faire vne grande fortune. Au contraire l'homme qui met

tout ſon bien au hazard, ſur l'eſperance qu'il a de s'aduancer par deſſus le commun, fait le plus ſouuent banqueroute, & ſe voit reduit aux extremitez. C'eſt pourquoy ie ne treuue rien meilleur que de hazarder ſeulement vne partie de ſon gain, afin que s'il ſuruient quelque perte, on ait de quoy la ſupporter plus facilement.

Les ſecrettes intelligences qu'ont les marchands entr'eux agiſſent beaucoup à l'aduancemẽt de leur fortune, pourueu qu'vne longue experience leur ayt appris les temps les plus propres à vendre ou acheter, ſelon le train du commerce. Or quoy qu'entre toutes les richeſſes il n'y en ait point qui me ſemblent de meilleur trempe que celles qui ſont acquiſes au ſeruice des Grands, ſi eſt ce que lors qu'on y paruient par la flatterie, & par vne maniere de complaiſance ſeruile, elles ſont pires que les autres. Ce qui aduient principalement quand on fait meſtier de peſcher du bien dans les tutelles, ou dans les teſtamens dont on eſt executeur, comme Tacite dit de Seneque, *Teſtamenta & orbos tanquam indagine capit.* Car alors ceux-cy ſe ſouſmettent volontiers à des hõmes beaucoup moindres que s'ils eſtoiẽt en ſeruice. Ie vous aduiſe là deſſus de vous

defendre de ceux qui font mine de mesprifer les richesses. Telles gens desdaignent les biens en apparence, pource qu'ils desesperent d'en amasser. Que s'il leur aduient d'estre riches, il n'en est point de plus meschans qu'eux.

Si de cas fortuit vous estes contraint à quelque petite despense, faites la franchement, & ne paroissez point chiche. Comme les richesses sont aislées, il est des temps ausquels elles s'enuolent de leur bon gré. Il est besoin aussi de les faire voler quelquefois afin qu'elles retournent mieux emplumées à la maison. Les hõmes laisset leurs richesses au prochain, ou bien au public. Que s'il en faut dire le vray, les mediocres portiõs reussissent le mieux à tous les deux. Les grãds moyens laissez à vn seul heritier, luy sont cõme vn leurre à tous les oyseaux de proye, qui l'enuironnent pour le deschirer, s'il n'est meur d'aage, ou de iugement.

Il arriue encore quelquefois que les fondations, & les dons qu'on fait au public, sont tels que des Sacrifices sans sel, ou comme des tombeaux, ou l'aumosne n'est peinte que par dehors, & qui ne tardent guere à se pourrir au dedans. Donques au lieu d'estimer ou de mesurer vos richesses par la

quantité, ordonnez-en auec discretion: & si vous auez enuie de faire quelque charité, n'attendez point l'heure de la mort: Car, pour ne flatter point, qui vse de ce delay est plustot liberal du bien d'autruy que du sien.

De l'Ambition.

XIX.

L'Ambition ne peut mieux estre comparée qu'à la cholere, passion violente, qui rend les hommes actifs, pleins de fougue, & remuans, si quelque obstacle ne la retient. Que si dans le cours de sa fureur on l'empesche de passer outre, elle se tourne alors en humeur adustе, maligne, & venimeuse par consequent. Il en est de mesme des Ambitieux: trouuent-ils le chemin de s'aggrandir ou de s'aduancer, vous voyez soudain qu'ils sont plus entreprenãs que nuisibles: cõme au cõtraire, si quelqu'vn les trauerse en leurs pretẽtions, ils se despitent si fort, qu'ils ne voyẽt qu'à cõtre-cœur, & d'vn mauuais œil les

hommes, & leurs actions. Que ſi les affaires vont mal, l'on ne ſçauroit croire combien eſt grand le contentement qu'ils en reçoiuent en leur particulier ; qui eſt la pire condition qui ſe puiſſe treuuer au ſeruiteur d'vn Eſtat, ou d'vn Prince.

Il eſt donc bon que les Princes s'accouſtument à manier de telle ſorte les hommes ambitieux, qu'au lieu de reculer ils aduancent touſiours en fortune. Mais d'autant que cela ne ſe peut ſans inconuenient, il eſt encore meilleur de rejetter entierement le ſeruice de tels ſujets. Car s'ils voyent qu'apres auoir ſeruy long temps, ils ne puiſſent eſleuer leur fortune à l'eſgal de leur ambition, ne doutez point qu'auec leur propre cheute ils n'attirent celle des principales affaires.

Mais puis que nous auons dit qu'il ne faut iamais ſe ſeruir de perſonnes ambitieuſes, ſi ce n'eſt en cas d'extreme neceſſité, ie treuue fort à propos de rapporter icy en quels cas tels hommes ſont neceſſaires. Ceux qui ont la reputation de grands Capitaines, doiuent eſtre choiſis comme vtiles, quelque ambition qu'ils puiſſent auoir. Ioint que c'eſt proprement oſter les eſperons au Gendarme que de ne luy vouloir permet-

tre de s'emporter apres vne humeur altiere. Il faut encore que les Princes ne rejettent point les Ambitieux, pour s'en seruir comme d'escrans dans les occasions où le danger & l'enuie sont redoutables. Car nul autre n'embrassera cette commission, si pareil à la colombelle il ne vole de lieu en lieu, pource qu'il ne peut voir autour de soy. I'adiouste à cecy, que les courages ambitieux sont fort propres à raualler la grandeur d'vn sujet, lors qu'ils s'esleue trop haut: Et c'est proprement imiter Tibere, qui employa Macro pour ruyner la fortune de Sejan.

Puis donc qu'en tel cas il est necessaire de se seruir des Ambitieux, il ne reste plus qu'à voir les moyens de les tenir en arrest, afin qu'ils n'en soient pas si dangereux. Ils sont moins à craindre quand leur condition est vile & abiecte, que s'ils estoient sortis de quelque grande famille. Auec cela i'ayme beaucoup mieux qu'ils soient d'vn naturel rude & reuesche, que d'vne humeur populaire & facile. Il est meilleur de les prendre quand ils sont esleuez depuis peu, que lors qu'ils ont eu loisir de se fortifier en leur grandeur. Ie diray là dessus que ceux-là se trompent grandement, qui mettent en

doute si les Princes doiuent auoir des Fauoris ; puis qu'il n'est point de meilleur remede que celuy-cy, pour arrester l'ambition des Grands. Car quand le moyen de faire plaisir ou desplaisir est en la puissance d'vn Fauory, il est impossible qu'vn autre s'esleue trop haut. D'ailleurs pour arrester les Ambitieux, & les ranger au deuoir, il ne faut seulement que leur mettre en teste d'autres personnes qui ne leur cedent en rien ; pourueu neantmoins que par la prudence de quelque sage Conseiller l'on face en sorte de moderer leur fougue, & de maintenir les affaires en vn estat tranquille & paisible. D'ailleurs le Prince en pourroit susciter d'autres, pour estre cõme les fleaux des Ambitieux, & les assujettir à leur ruyne, s'ils sont d'vn naturel remuant. Comme au contraire, si leur inclination est portée aux entrepriſes les plus hardies, il ne faudra que cela pour les precipiter en leurs desseins, & les rendre redoutables. Mais pour les abattre du tout, si les affaires le requierent, en cas qu'il n'y ait moyen d'en venir à bout si soudainement, la meilleure voye qu'on puisse tenir est d'y apporter vn changemẽt continuel de disgraces & de faueurs ; afin de leur oster les moyens de cognoistre ce qu'ils

qu'ils doiuent eſperer, & les rendre auſſi eſtonnez que s'ils ſe treuuoient ſeuls au milieu d'vn bois.

De toutes les eſpeces d'Ambition, celle qui cherche à ſe preualoir en matiere de choſes grandes, eſt beaucoup moins dommageable, que cette autre qui veut paroiſtre par tout; pource que cette derniere met les affaires en deſordre, & les broüille entierement. Et toutesfois vn Ambitieux qui cherche à faire fortune, eſt beaucoup moins dangereux que celuy qui l'a deſia faicte.

Qui taſche de gaigner le deſſus à des hommes de merite & de condition, entreprend vne œuure de longue haleine, qui neantmoins reuſſit touſiours au bien du public. Mais celuy dont l'induſtrie ne tend qu'à ſe rendre ſoymeſme vne ſeule figure parmy pluſieurs o o, eſt capable de ruiner tout vn monde, & de le faire aller de mal en pis.

L'honneur a trois choſes en ſoy, l'aduantage à bien faire, l'accés prés de la perſonne des Princes, & des hommes releuez; & l'induſtrie d'agrandir ſa propre fortune. I'appelle homme de bien celuy qui dans le deſir de s'aduancer, ſe propoſe la meilleure de ces pretenſions; & grandement ſage le

Prince qui les ſçait diſcerner d'auec l'Ambitieux. En vn mot, tous les Eſtats & les Princes en general doiuent choiſir de tels Agens & de tels Miniſtres en leurs affaires, qu'ils ayent plus de ſoin de s'acquitter dignement de leur charge, que non pas de s'agrandir; & plus d'affection aux affaires, pource que la conſcience les y oblige, que d'intention d'auoir ſeulement l'apparence & le bruit de s'en acquiter: A quoy leur ſeruira beaucoup de ſçauoir diſtinguer vn naturel remuant d'auec vn eſprit qui a de l'inclination à la promptitude.

De la Ieuneſſe, & du dernier aage.

XX.

IEL eſt ieune d'ans qui peut eſtre vieil d'heures ; s'il n'a perdu le temps à des bagatelles ; mais cela n'aduient que fort rarement. Les ieunes gẽs reſſemblent au premieres penſées qui ne ſont pas ſi meures que les ſecondes : car il y peut auoir de la ieuneſſe aux penſées auſſi bien qu'aux ans. Et toutesfois l'inuention des ieunes eſt touſiours plus viue que celle des vieillards. C'eſt l'ordinaire des naturels qui boüillent d'ardeur & dõt les deſirs ſont grands enſemble, & pleins d'inquietude & de violence, de ne meurir point ſi toſt, & qu'ils n'ayent auparauant paſſé le midy de leur aage. Telle choſe aduint à Iules Ceſar & à Septimius Seuerus, de qui il fut dit, que *Iuuentutem egit, erroribus imo furoribus plenam*; bien que neantmoins il n'y ait point eu d'Empereur plus prudent ny plus capable que luy. Il n'en eſt pas ainſi des eſprits calmes de leur nature, dont le ſuccés peut

eſtre bon en leur ieuneſſe ; Dequoy nous ont rendu de bons teſmoignages, Auguſte Ceſar, Coſme Duc de Florence, Gaſton de Foix, & autres grands Princes. Comme d'ailleurs s'il ſe treuue aux vieillards vn peu de chaleur & de viuacité, elle eſt ſans doute vne excellente diſpoſition aux affaires. Les ieunes ſçauent mieux inuenter & executer, que iuger & conſeiller, & ſont plus propres à propoſer vn nouueau deſſein, qu'à parachéuer vn faict deſia commencé. Comme l'experience des vieillards ſert de modelle & d'adreſſe par l'exemple des choſes qui peuuent eſtre aduenues, ainſi elle ſe trompe ſouuent en matiere d'euenemens inopinez & nouueaux. Les affaires treuuent leur ruine dans les fautes de la ieuneſſe, au lieu que celles des vieillards ne paſſent point ces deux bornes, *De n'en auoir peu expedier d'auantage, ou plus promptement.*

Au maniment & en la conduitte des choſes, les ieunes gens en embraſſent plus d'ordinaire, qu'ils n'en peuuent eſtreindre. D'ailleurs, outre que c'eſt leur couſtume de ne pouuoir calmer, quand ils veulent, vne affaire qu'ils ont eſmeuë auec violence, il leur aduient encore de voler à la fin, ſans conſiderer les degrez & les moyens requis

pour y paruenir. Ils courent apres certaines petites maximes par eux rencontrées à taſtons, & chantent touſiours vne meſme note, d'où leur viennent pluſieurs inconueniens, lors qu'ils y penſent le moins: Bref au commencement d'vn fait, ils vſent de remedes extremes, & font refus par apres de les reconnoiſtre, ou de s'en deſdire. Cependant ils n'auiſent pas qu'ils redoublent leur faute par ce moyen; ſemblables au cheual retif, qui ne veut ny s'arreſter, ny retourner ſur ſes pas.

Au contraire, les hommes aduancez en aage ſont exceſſifs en leurs objections, lõgs à cõſulter, peu hazardeux, & trop prompts à ſe repentir. Dauantage, ils ne conduiſent que bien rarement vne affaire à ſon dernier poinct, & ſe contentent d'vne mediocrité de ſuccez. Le meilleur que ie treuue en cecy, c'eſt d'en employer de toutes les deux ſortes aux affaires qui ſe preſentent. Cela ne peut eſtre qu'vtile, tant pour le regard du preſent, que de l'aduenir, pource que la force d'vn aage ſupplée au defaut de l'autre, outre que les ieunes apprennent, tandis que les vieux ſont comme acteurs en la Scene; Puis le profit n'en eſt pas moindre en ce qui touche les accidens exterieurs; à cauſe que

l'authorité suit la vieillesse, comme la faueur & l'applaudissement accompagnent les ieunes gens. Il est vray qu'en ce qui touche la partie Morale, il se peut faire que la ieunesse y excelle, comme la vieillesse en la Politique. Vn certain Rabin commentant sur ce texte : *Vos ieunes gens auront des visions, & vos vieillards ne feront que songer*, infere de ces paroles, que les ieunes sont admis plus prés de Dieu que les vieux, pource que la vision est vne reuelation plus claire que n'est le songe. Et de verité, moins l'homme demeure au monde, & moins il s'abbreuue du poison des mondanitez. Bref, en ce qui dépend des facultez de l'entendement, la vieillesse y profite plus qu'en matiere d'affections & de volontez.

Il y en a qui sont si meurs en leurs ieunes ans, qu'ils deuiennent desagreables auec le temps. Ie ne puis mieux comparer ces esprits qu'à des rasoirs de mauuaise trempe, qui s'esmoussent incontinent. Tel estoit le Rethoricien Hermogene, qui ne laissoit pas d'estre grandement stupide, quoy que ses liures fussent pleins de subtilitez.

Il s'en treuue d'autres encore dont les dispositions naturelles ont plus de grace en leur ieunesse qu'en leur vieil âge. Ie mets en

ce nombre ceux qui parlent eloquemment de beaucoup de choſes, ce qui ſied bien aux ieunes hommes, & non pas aux vieillards. Et c'eſtoit ce que Ciceró reprochoit à Hortenſius, quand il diſoit de luy, que *Idem manebat, neque idem dicebat.*

Ie mets au dernier rang ceux qui prennent les choſes trop haut au commencement, & qui ſe monſtrent hardis plus que la force de leur aage ne le peut permettre ; ſi bien qu'ils ſont contraints de diſcontinuer à la fin, comme fit Scipion l'Africain, duquel Tite Liue dit en effect, que *Vltima primis cedebant.*

De la Beauté.

XXI.

COMME les pierres precieuſes ſont mieux enchaſſées, s'il n'y a point trop d'or ou d'eſmail; ainſi la vertu a plus de grace en vn corps moins delicat que majeſtueux, & dont la beauté n'a rien de ſi exquis que la veuë en puiſſe eſtre charmée. Auſſi voit-on rarement que les perſonnes belles par excellence ſoient doüées de grandes vertus, comme ſi la Nature ſe peinoit pluſtoſt à ne faillir point, qu'à produire vne choſe entierement accomplie.

Cela neantmoins n'arriue pas generalement. Car Auguſte Ceſar, Tite Veſpaſian, Philippe le Bel Roy de France, Edoüard quatrieſme Roy d'Angleterre, Alcibiades l'Athenien, & Iſmaël Sophy de Perſe, auoient tous des eſprits grandement releuez, & ſe pouuoient dire les plus beaux hommes de leur temps.

Entre les beautez, le teint vermeil n'a pas tant de force que l'attraict, qui neantmoins eſt contraint de ceder à la grace du maintien.

Ce dernier eſt la plus noble partie de la Beauté ; qui ne peut eſtre exprimée par vn portraict, & moins encore par la premiere veuë du Naturel. Il eſt preſque impoſſible de voir vne Beauté, quelque excellente qu'elle ſoit, en qui ne ſe trouue du defaut pour le regard des proportions. Tellement qu'on auroit bien de la peine à iuger lequel des deux eſt plus grand railleur ou Apelle, ou Albert Duret, dont l'vn, à ſçauoir ce dernier, nous a voulu faire vn homme ſelon les proportions de Geometrie, & l'autre prendre ce qu'il treuuoit de pluſieurs viſages, & en former vne parfaicte Beauté.

Pour moy, c'eſt mon opinion, que telles peintures ne doiuent plaire qu'au Peintre qui les faiſoit. Non que ie vueille nier qu'vn bon ouurier ne puiſſe repreſenter vne face qui ſurmonte en beauté les plus beaux viſages qui furent oncques. Cela peut arriuer de cas fortuit, & par vn certain bon-heur, comme il aduient quelquesfois à vn grand Muſicien de faire vn air excellent, plus par caprice, que par les regles de ſon art.

L'on peut voir des visages, en qui ne se treuue point vn seul traict de beauté, si on les considere separément; & qui toutesfois rapportez l'vn à l'autre ne laissent pas d'estre beaux.

S'il est vray que la principale partie de la Beauté consiste en la grace du maintien, il ne faut pas s'estonner si des personnes vn peu sur-années en paroissent par fois plus aymables; *Puis que des beaux l'Automne en est le beau.* Or la ieunesse d'aucun ne peut estre bien accomplie, si elle-mesme n'est mise en compte comme vne partie de la beauté. Celle-cy semblable aux fruicts de l'Esté se gaste facilemẽt, & n'est pas de longue durée. Elle rend la plus part du temps les ieunes hommes dissolus, & les vieillards vn peu honteux. Mais si elle rencontre biẽ, son ordinaire est de faire esclatter la vertu, & rougir le vice.

De la Laideur

XXII.

LEs personnes laides sçauent fort bien rendre la pareille à la Nature: Car comme elle ne leur a point fait d'honneur en les creant difformes, elles ne luy en font nō plus en se priuant ordinairement de toute affection naturelle: Tellement que par ce moyen elles se vengent en certaine façon de l'outrage de la Nature.

Il est hors de doute, qu'entre l'ame & le corps il se treuue vn consentement mutuel, *& que la nature ne peut pecher en l'vn, sans courir fortune en l'autre.* Mais d'autant que tous les hommes n'ont pas des esprits susceptibles de l'instruction qu'on leur donne, & qu'il est impossible d'ailleurs de façoner vn corps suiuant le caprice d'vn chacun; ce n'est pas merueille si les rayōs de l'inclinatiō naturelle sont quelquesfois obscurcis parceux de la discipline de la vertu. L'on peut cōsiderer la Laideur, non cōme la seule marque la

plus sujete à trõper, mais plustost cõme vne cause qui ne manque de cet effect que fort rarement. Le propre defaut que la Nature a mis en l'homme, & d'où luy peut venir du mespris, luy est vn perpetuel aiguillon, qui l'incite à s'en exempter. C'est pourquoy les personnes laides sont presque tousiours audacieuses, tant pour se deffendre des brocards qu'on leur donne, que par vne generale habitude qu'elles prennent auecque le temps.

Dauantage la Laideur a cela de propre, de veiller sur les defauts d'autruy, pour payer de semblable monnoye ceux qui l'attaquent. C'est elle encore qui esueille la haine des subjets contre les Superieurs, leur faisant accroire que la deformité les rend dignes de leur mespris. Elle, dy-ie, qui estonne fort ceux qui briguant auec emulation quelque charge, tiennent pour impossible que telles gens y paruiennent iamais, à cause de leur mauuaise mine, iusques à ce qu'ils les voyent en fin esleuez au siege d'honneur & de dignité; Ce qui monstre assez qu'vn bel esprit dans vn cops difforme a de l'auantage pour s'aggrandir.

Les Roys s'asseuroient fort anciennement sur les Eunuques, coustume qui s'ob-

ſerue encore à preſent en quelques pays. Et de vray, il y a de l'apparence que ceux-cy, qui ſemblent enuier toute la Communauté des hommes ; ſe rendent plus officieux & plus ſeruiables enuers vn ſeul. Mais ie penſe pour moy qne la confiance qu'ils mettoient en eux, procedoit de ce qu'ils les tenoient pour fideles eſpions, pluſtoſt que pour bons Miniſtres & Magiſtrats : Ce qui ne contrarie en rien à la couſtume des hommes difformes, que nous auons preſuppoſée n'agueres. Il faut tenir pour vne maxime infaillible, qu'ayant tant ſoit peu de courage, ils chercheront touſiours à ſe garantir d'vn affront ; choſe qu'ils ne peuuent faire que par vne eſpece de vertu ou de malice; d'où vient qu'ils ſont d'ordinaire, ou meilleurs, ou pires que tous les autres, ou vrayement compoſez d'vn meſlangé entre la vertu & le vice, qui eſt grandement extrauagant.

Tels eſtoient Ageſilaus, Zanget fils de Soliman, Eſope, Gaſca Gouuerneur du Perou ; & Socrate meſme pouuoit eſtre mis en ce rang, auec beaucoup d'autres.

De la force de la Nature en l'homme.

XXIII.

LA Nature eſt ſouuent cachée, quelquesfois ſurmõtée, & fort rarement eſteinte. La force contre l'impetuoſité de la nature, la rend elle-meſme plus violente au retour. Il eſt vray encore que la doctrine & le diſcours la font beaucoup moins importune. Mais la ſeule couſtume la change & l'aſſujettit. Si quelqu'vn cherche à gaigner la victoire ſur ſa Nature, qu'il ſe charge d'vn fardeau qui ne ſoit ny trop grãd ny trop petit : Car il eſt à craindre que faillant pluſieurs fois, il ne demeure accablé ſous l'vn, & que l'autre ne l'aduance pas beaucoup, bien que ſouuent il ne manque point de ſuccés.

Ne trauaillez iamais ſans ſupport, au cõmencement d'vne affaire en laquelle vous eſtes nouueau ; imitãt les nageurs, qui pour eſtre plus aſſeurez, s'aident ordinairement de veſcies, ou de faiſſeaux de jong. Toutes-

fois il n'y aura point de mal, qu'au bout d'vn temps vous continuiez voſtre œuure ſans aduantage, faiſant comme les Baladins, qui portent exprés des ſouliers peſans, afin d'en eſtre plus diſpos à la danſe quand ils les quittent. Car vous deuez ſçauoir que ſi l'exercice eſt plus difficile que la pratique, vne grãde perfection s'en enſuit.

L'homme en qui la Nature eſt puiſſante, & la victoire difficile par conſequent, feroit fort bien de l'arreſter premierement en ſa courſe, comme qui reciteroit l'alphabet au plus fort de la violẽce de ſon courroux; puis de diminuer en quantité peu à peu, cõme ſi pour s'abſtenir de l'vſage du vin, on ſe reduiſoit à ne boire qu'vne fois par repas, & finalement à s'en abſtenir tout à fait. Que ſi l'homme a la reſolutiõ & la force de ſe vaincre tout d'vn coup en ſes appetits, i'aduouë en tel cas qu'il n'eſt point de meilleur expediẽt, ny de plus court remede que celuy-là.

L'homme ſe venge puiſſamment
Des paſſions de ſon courage,
Quand il en briſe le cordage,
Qui le geſne ſecrettement,
Et lors qu'il retient ou modere
Les mouuemens de ſa cholere.

A quoy ne repugne nullement l'an-

cienne maxime qui dict, Que la nature, comme la houſſine, ſe peut plier aiſément vers ſon contraire extreme, & par ainſi qu'il n'eſt pas impoſſible de la dreſſer.

Il ne faut pas neantmoins que l'homme entreprenne de tourner en habitude vne choſe, à force de la continuer, ſans prendre halaine, puis que le vray moyen de s'y remettre auec plus de vigueur, eſt de ſe donner vn peu de relaſche. D'ailleurs, ſi celuy qui ne ſçait pas bien encore vne choſe, s'y exerce perpetuellement, il eſt certain que cet exercice ſeruira de repetitiõ à ſon ignorance auſſi toſt qu'à ſon ſçauoir; & qu'ainſi faiſant vn meſlange de tous les deux, il en prendra l'entiere habitude. Tellement que pour obuier à cela, ie n'y vois point d'autre remede que d'y apporter du relaſche.

Il ne faut pas pourtant que l'homme ſe fie par trop à l'aduantage qu'il a gaigné ſur ſon naturel, pour ce qu'encore que la nature demeure comme enſeuelie vn aſſez long temps, ſi eſt-ce qu'en fin l'occaſion & la tentation ne laiſſent pas de la faire reuiure. Cela nous eſt figuré par la Damoiſelle d'Eſope, qui de Chate fut changée en femme: & ſe tint touſiours froidement à la table, iuſqu'à ce qu'elle apperceut vne ſouris.

C'eſt

C'eſt pourquoy ou il faut que l'homme éuite les occaſions tout à fait, ou bien qu'il les recherche ſouuent, afin de s'y accouſtumer.

Le naturel de l'homme ne ſe peut mieux cognoiſtre qu'eſtant en ſon particulier, pource qu'alors il ſe produit ſans affetterie; ou bien par ſa propre paſſion, qui met en deſordre tous les preceptes; ou finalement par les euenemens fortuits, & par les nouuelles experiences, pource qu'à meſme temps il eſt mis hors des bornes de la couſtume.

Ie n'en treuue point de plus heureux en cecy, que ceux dont le naturel s'accorde auec leur vocation. Autrement ils peuuent bien dire, *Que leur ame eſt fort eſgarée, & comme eſtrangere*, quand ils s'employent à des choſes auſquelles ils ne ſont nullement portez d'inclination.

Or comme il n'y a point de mal que l'hõme aſſigne certaines heures aux choſes qu'il ſe propoſe d'apprendre, il n'eſt point beſoin auſſi qu'il determine aucun temps à celles où l'inclination naturelle le porte, pource que ſes penſées s'y en iront d'elles-meſmes: tellement qu'il luy ſuffira d'y employer le temps ou le loiſir qui luy reſte, hors de ſes

autres occupations.

La nature de l'homme se porte au bien & au mal, qui pouuant estre comparez aux bonnes herbes ou aux mauuaises racines, il faut qu'il arrouse l'vn & arrache l'autre.

De la Coustume, & de la Nourriture.

XXIV.

LEs pensées des hommes sont la pluspart du temps semblables à leurs inclinations naturelles: & leurs discours tels que les affections & les opinions infuses en eux. Mais quant à leurs actions, elles se treuuent conformes aux coustumes qu'eux-mesmes ont prises. De cette façon, comme le remarque Machiauel, en vne instance odieuse, il ne se faut iamais fier tout à fait à la force de la nature, ny à la vanité des paroles, si les deux ne sont fortifiées par vne puissante coustume; L'exemple qu'allegue cét Autheur, est que lors qu'il s'agit d'executer vne dangereuse conjuration, l'on ne doit pas tant s'asseurer sur

vn naturel altier & brauache, que ſur vn homme accouſtumé de longue-main au carnage & au ſang. Mais Machiauel n'auoit point cogneu ces abominables Furies, qui depuis ont trempé leurs mains dans le ſang de leurs Princes. Toutesfois ſa maxime demeure encore, *Que ny la nature, ny les paroles où l'on s'eſt engagé, ne forcent pas tant que fait la couſtume.* Car au temps où nous ſommes la ſuperſtition a pris pied ſi auant, que les hommes de ſang chaud ſe font voir auſſi prompts à tuer les creatures raiſonnables que les Bouchers le font à eſgorger les beſtes, exercice qui leur eſt ordinaire. Auſſi la reſolution qui naiſt des vœux qu'on a faits eſt auſſi puiſſante que la couſtume, meſme en matiere de ſang Il eſt vray qu'il faut aduoüer qu'en toute autre choſe, l'Empire de la couſtume eſt ſi viſible par tout, qu'on ne s'eſtonnera point s'il y en a pluſieurs, qui apres auoir fait de grandes proteſtations, & engagé leur parole de toutes parts, n'y penſent non plus qu'auparauant, ſi l'on conſidere que telles gens ſont comme des images mortes, ou des machines, qui n'ont pour tout mouuement que celuy qui leur vient de la ſeule habitude.

L'experience nous apprend aſſez com-

bien eſt grande la tyrannie de la couſtume, puis que c'eſt elle qui fait qu'entre les Indiens ceux qu'on eſtime les plus gens de bien, ſe mettent ſur vn bucher allumé, & s'y ſacrifient volontairement. A quoy i'adiouſte que les femmes meſmes ſont à l'enuy pour eſtre bruſlées ſur le corps de leurs maris. Conformément à cecy, les ieunes garçons de Lacedemone ſe faiſoient foüetter tous nuds deſſus l'Autel de Diane, ſans qu'il leur eſchappaſt le moindre gemiſſement. Ie diray à ce propos, qu'au commencement du regne de la Royne Elizabeth, vn certain Irlandois rebelle preſenta vne requeſte au Vice Roy pour eſtre pendu à vn arbre, cõme les autres rebelles ſes compagnons, & non pas à vne potence. Il y a des Moines en Ruſcie, qui pour ſe mortifier ſe tiennent aſſis durant les plus froides nuicts dans vne cuue pleine d'eau, iuſques à ce que par la violence du froid ils y demeurent engagez dans la glace. I'obmets pluſieurs autres exemples que ie pourrois rapporter icy, touchant la force que prend la couſtume, tant ſur l'eſprit que ſur le corps.

Puis donc que la couſtume ſemble eſtre le principal Magiſtrat de la vie humaine, les hommes doiuent faire tout leur poſſible,

pour n'en prendre aucune qui ne ſoit bonne & loüable. Celle qui tient ſon commencement de l'enfance (qui s'appelle autrement Nourriture, ou Couſtume originaire) eſt la plus accomplie & la plus parfaite: Car il eſt certain que ceux qui s'inſtruiſent ſur le tard, ne prennent pas vn ſi bon ply que les autres, horſmis quelques eſprits moderez & meurs, qui ſont ſuſceptibles de toute ſorte de bonnes diſciplines, & qui vont touſiours de bien en mieux; choſe qui n'aduient que fort rarement.

Que ſi la force de la couſtume ſimplement & ſeparée ſe treuue grande, celle de la couſtume conjointe & aſſociée l'eſt encore plus. La raiſon eſt, pource que l'exemple inſtruit, la compagnie fortifie, l'emulation rauive, & la gloire amplifie & releue; de maniere qu'en telles occaſions la force de la couſtume conſiſte en la ſublimité. Il eſt certain que l'accroiſſement des vertus eſleuées par deſſus la nature des hommes entretient les communautez, où la diſcipline eſt bonne & bien ordonnée. Les Republiques, & les Gouuernemens legitimes ſeruent d'entretien à l'augmentation de la vertu, bien que neantmoins elles n'en purgent point les ſemences. Tout le mal qui ſe treuue en

cecy, c'eſt que les moyens de plus grande efficace ſont appliquez aujourd'huy à certaines fins, qui ne meritent point qu'on ait le moindre deſir pour elles.

De la Fortune.

XXV.

'ON ne peut nier que les accidents exterieurs n'agiſſent beaucoup à la fortune d'vn chacun, comme pareillement la faueur, enſemble la mort d'autruy ſuruenuë à poinct, & l'occaſion propice à la vertu. Mais le principal modele de la fortune ſe forme en l'homme meſme. La plus commune des cauſes exterieures qu'on allegue là deſſus eſt, que de la folie de l'vn s'enſuit d'ordinaire la fortune de l'autre. Auſſi voyõs-nous que tous ceux qui s'eſleuent en vn inſtant doiuent leur aduancement à la faute d'autruy. *Le ſerpent ne deuient iamais dragon, qu'il n'ait mangé ſon ſemblable.*

Les vertus apparentes & remarquées, ac-

quierent à l'homme de la loüange: mais il y en a d'autres cachées & secrettes, qui le mettent en fortune; Ce qui consiste en vne certaine industrie à s'inciter soy-mesme, & à se desuelopper de misere. Il n'est point de nom propre qui le puisse mieux exprimer que le mot Espagnol *Desenuoltura* ou desbroüillement, lors qu'en la nature ne se rencontre ny achoppement ny repugnance quelconque, Tite Liue apres auoir descrit l'Aisné des Catons, & dit, *Que ce personnage estoit doüé d'vne grande force de corps & de courage, qu'il ne pouuoit manquer de fortune, en quelque lieu qu'il naſquit*, adjouste qu'il auoit *vn esprit propre à tout.* Ce qui monstre assez que si l'homme sçait bien prendre garde à soy, rien n'empeschera qu'il ne voye la Fortune: car pour estre aueugle, elle n'est pas inuisible.

Le chemin de la Fortune ressemble à la voye de laict qui paroist au Ciel: est vn amas & vn corps de plusieurs petites estoilles, qu'on ne voit point separément, & qui neãtmoins jointes ensemble rendent assez de clarté. De cette mesme façon beaucoup de vertus, plus proprement appellées *coustumes* ou *qualitez*, se treuuant jointes en l'homme, le mettent souuent en fortune. Les Italiens

en remarquent quelques-vnes, qui tiennent plus de la verité, que du vray-semblable. Car quand ils parlent d'vn homme, qui ne peut faillir de faire fortune, entre les belles qualitez qu'ils luy donnent, ils y adiouſtent cette derniere pour comble, *Qu'il eſt vn peu Charlatan, ou qu'il ſe meſle de bouffonner.*

Et de verité le monde eſt au jour d'huy ſi meſchant, que pour s'y aduancer, la matoiſerie & la ſeule apparence d'hõme de bien, ſont deux qualitez grandement requiſes, De maniere qu'il eſt preſque impoſſible que ceux qui ont des affections extraordinaires au ſeruice de leurs Seigneurs & de leur pays, ſe puiſſent iamais eſleuer ou maintenir aux grandeurs. Ie n'en puis alleguer d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que celuy dont les penſeés ſont hors de ſoy, ne daigne marcher dans vn chemin qui ſoit à ſon aduantage. Or comme vne fortune precipitée faict deuenir l'homme altier & entreprenant, celle qui l'exerce à maintes eſpreuues, deuant que l'agrandir, le rend du tout accomply.

La Fortune merite qu'on luy porte de l'honneur & du reſpect, ſinon pour autre choſe, du moins pour l'amour des filles qu'elle a, qui ſont, la Confiance, & la Reputation: Car le Bon-heur les engendre toutes deux, à ſçauoir la premiere dans l'hom-

me, & la seconde en tous les autres enuers luy-mesme.

Les hommes bien aduisez, pour empescher que leur vertu ne soit enuiée, ont accoustumé d'attribuer leurs belles actiõs à la Prouidẽce & à la Fortune. Ce leur est vn moyen asseuré pour s'y maintenir auec moins d'obstacle, outre que c'est vne espece de grãdeur à l'hõme de cognoistre que les souueraines puisſãces ont soin de luy. Cela fit que Cesar se voyãt dans vne grãde tẽpeste, *Courage*, dit-il au Pilote, *tu portes Cesar & sa fortune*: Et que Sylla aima mieux prendre le nõ *d'Heureux* que celuy de *Grãd*. Aussi voit on d'ordinaire finir miserablemẽt ceux qui en matiere d'affaires publiques, rapportẽt toutes choses à leur prudence, & à leur propre cõduite. L'on racõte à ce propos, qu'vn iour Timothée l'Athenien s'estant mis à rendre compte au peuple de l'administration de sa charge, repeta souuent ces paroles, *En cecy la Fortune n'eut point de part*: & qu'il ne fit iamais aucune entreprise depuis, dõt le succés luy fut fauorable. Et certainement il s'en treuue plusieurs dont la Fortune peut estre comparée aux vers d'Homere, qui coulent auec plus de douceur & de facilité que ceux des autres Poëtes, comme Plutarque dit de

la Fortune de Timoleon, à comparaiſon de celle d'Ageſilaus, & d'Epaminondas. Ce qui monſtre aſſez que la fortune de l'homme depend en quelque façon de luy-meſme.

Des Eſtudes.

XXVI.

LEs Eſtudes ſeruent à la Recreation, à l'Ornement, & a l'Habilité. Touchant la Recreation, leur principal vſage conſiſte aux heures de retraicte ; quant à l'Ornement, en l'Art de bien raiſonner ; pour le regard de l'Habilité, à ſçauoir perfectionner le iugement. Les hommes experimentez ſont plus habiles à l'execution, & les doctes plus propres à iuger & à cenſurer. I'appelle indiſcretion, d'employer trop de temps aux eſtudes, & affetterie d'en vſer auec excés, comme d'vne eſpece d'ornement : Mais quand on s'attache entierement à leurs regles, cela ſent tout à faict l'eſcholier & le caprice de pedant.

La nature se rend accomplie par le moyen des estudes. Car les habilitez naturelles, ressemblent aux plantes, qui ont besoin d'estre cultiuées auecque soin: Les estudes mesmes donnẽt vn trop grand nombre de preceptes, & il faut necessairement que l'experience y soit jointe. Les hommes du temps les mesprisent, les simples les admirent, & les Sages les mettent en pratique. Car ils n'enseignent point le propre vsage d'eux-mesmes, attendu que c'est vne science hors d'eux, & pardessus eux, qui ne s'acquiert que par les obseruations que l'on fait.

Vous deuez cherir la lecture, non auec intention de contredire ou de croire tout ce que vous lisez, mais pour le peser & le mediter. Il est des liures, desquels il suffit de gouster: d'autres qui veulent estre deuorez, & quelques-vns qu'il est bon de mascher & de digerer. Ie veux dire par là, que les vns doiuent estre leus en partie, les autres comme en courant par dessus, & les derniers, qui sont les plus rares, depuis le commencement iusques à la fin, auec l'attention & la diligence requise. Il y en a qu'il faut faire lire par autruy, & en apprendre de luy des poincts principaux. Il faut neantmoins que ce soient des liures le moins importans: au-

trement ils semblent aussi peu agreables au gouſt que les eaux communes distilées. La lecture & la conference font l'homme copieux, & prompt en discours ; cõme les remarques par luy faites en escriuant le rendent exact en matiere de sçauoir. De maniere qu'vne grande memoire est requise à celuy qui escrit rarement : que s'il n'ayme point à conferer auec les autres, il faut necessairement qu'il ait vne extréme viuacité d'esprit. Bref, s'il n'a leu que fort peu de liures, il a besoin d'vn grand artifice pour paroistre sçauant aux matieres qui sont hors de sa cognoissance.

L'Histoire fait deuenir l'homme sage, la Poësie le rend poly, la Mathematique subtil, la Philosophie naturelle profond, la Morale graue, la Logique & la Rethorique, propre aux contentions & à la dispute ; & ainsi *les estudes se tournent en habitude.* De sorte qu'il n'est presque point d'empeschement ny d'obstacle en l'esprit qu'eux-mesmes ne puissent oster comme nous voyons que les exercices agissent à la gueriſon des maladies, si l'on en sçait bien vser. Ainsi les ieux de boule sont bons contre la pierre, & pour soulager les reins, comme l'exercice de l'arc est vtile au poulmon, & la prome-

nade qui se fait à pied profitable à l'estomach, pourueu qu'elle ne soit excessiue, joint que l'exercice qu'on prend à cheual soulage la teste. Que si l'homme est esgaré qu'il s'estudie aux Mathematiques : Car si dans les Demonstrations il a l'esprit tant soit peu distrait, il faut qu'il recommence : Que s'il n'est propre aux distinctions, & aux differences, qu'il lise les Scholastiques ; si du tout inhabile à debattre les choses proposées, & à treuuer des exemples, qu'il ait recours aux Legistes ; & ainsi quelque defaut d'esprit qu'il puisse auoir, il ne manquera iamais de remede pour le guerir.

Des Ceremonies, & Complimens.

XXVII.

D'Excellentes qualitez ſont requiſes à celuy qui ne contraint ſon humeur en rien, & qui n'vſe enuers autruy d'aucune ceremonie, cõme nous voyons qu'il faut qu'vne pierre ſoit de grand prix, quand on la met en œuure ſans fueille. En ce qui touche la louange il en aduient de meſme ordinairement qu'en matiere de gain; ce prouerbe eſtant veritable, *Que les petits gains font les bourſes peſantes & groſſes*, pour ce qu'ils arriuent ſouuent, au lieu que les grands ne viennent que rarement. Ainſi l'experience fait voir qu'on defere beaucoup de louange aux petites choſes, à cauſe qu'elles ſont touſiours en vſage, ou remarquées d'vn chacun; mais que l'occaſion de faire eſclatter quelque genereux acte de vertu, ne ſe preſente, comme l'on dit, qu'aux iours ſolemnels.

Auſſi eſt-il veritable qu'elle augmente de beaucoup la reputation d'vn homme, & luy

ſert, comme ſouloit dire la Reine Elizabeth, d'vne perpetuelle lettre de recommandation pour auoir bonne iuſtice.

Pour ſe façonner à la bien-ſeance & aux Complimens, il en faut approuuer l'vſage premierement; puis en prendre le modele ſur autruy, & laiſſer le reſte à la Nature. Autrement, ſi l'on y apporte de l'artifice, on leur oſtera toute la grace, qui conſiſte à n'auoir rien d'affecté.

La conuerſation de certaines perſonnes eſt comme vn vers, où chaque ſyllabe eſt comptée. Mais ſe peut-il faire qu'vn homme qui ſe rõpt la teſte pour de ſi petites remarques, puiſſe comprendre les choſes grandes? N vſer du tout point de ceremonies, eſt aprendre aux autres à n'en faire aucunes, & ainſi retrancher vne partie du reſpect que l'on nous doit. Il eſt bon neantmoins de ne les point oublier, tant enuers les Eſtrangers qu'à l'endroit de ceux qui ſont d'vn naturel pointilleux. Toutes-fois en vſer par excés eſt vne choſe, non ſeulement ennuyeuſe, mais qui diminue le credit, & la foy de celuy qui parle. Ie ne veux pas nier pourtant, qu'il n'y ait des Complimens qui portent coup, ſi on les fait à propos.

L'homme qui parle à ſes eſgaux; ou à ceux qui le ſurpaſſent en quelque degré de condition, ſe peut aſſeurer qu'ils le traitteront auec toute liberté; & ainſi il fera bien de tenir ſon rang, & de ne ſe point prophaner tout à fait; Comme au contraire s'il communique auec ſes inferieurs, il ſera bon que par vne eſpece d'entretien familier, il recognoiſſe le reſpect qu'ils luy portent.

Celuy-là ſe rend meſpriſable & ennuyeux, qui n'a qu'vn meſme compliment, qu'il reïtere à tout coup, quand il penſe aggréer à quelqu'vn. Il eſt bon neantmoins de s'accommoder à l humeur d'autruy, pourueu que cela ſe faſſe auec vne demonſtration, qui procede pluſtoſt de reſpect que de facilité.

Bref, quand il eſt queſtion de ſeconder les autres, ie treuue fort à propos d'y adiouſter quelque choſe du ſien: comme par exẽple, ſi vous voulez conſentir à l'opinion d'autruy, faites-le auec diſtinction: ſi ſuiure ſon deſſein, que ce ſoit auec condition; ſi approuuer ſon conſeil, taſchez d'y adiouſter vne raiſon telle que vous iugerez.

Les hommes doiuent bien prendre garde à ne paroiſtre trop grands maiſtres de complimens. Autrement, quelques vertueux

tueux qu'ils soient, leurs enuieux ne manqueront point de leur mettre en auant l'attribut de Ceremonieux, au desauantage de leurs plus grandes vertus. A quoy i'adjouste que de cét excez de respect s'ensuit bien souuent l'entiere ruyne des affaires, comme encore des trop curieuses obseruations qui se font du temps & de l'occasion. Salomon dit à ce propos, *Que celuy qui remarque d'où vient le vent ne semera pas, & que l'homme qui prend garde aux nuages, ne moissonnera point.* Aussi est-il vray que le Sage fait naistre plus d'occasions qu'il n'en treuue. Le maintien de l'homme doit estre tel que son habit, c'est à dire ny trop estroit, ny trop bizarre ; mais libre pour le mouuement & pour l'exercice.

De la Nobleſſe.

XXVIII.

NOvs conſidererons la Nobleſſe, premierement comme vne des parties de l'Eſtat: puis comme vne condition de perſonnes particulieres. Vne Monarchie où il n'y a point du tout d'hommes Nobles, n'eſt la pluſpart du tẽps qu'vne vraye & abſoluë tyrannie, comme celle des Turcs. Car la Nobleſſe a cela de propre de moderer la Souueraineté, d'attirer les yeux du peuple ſur ce qui touche la Royauté. Mais quant aux Democraties, elles n'en ont pas beſoin, pource qu'ordinairement elles en ſont plus paiſibles, & moins ſujettes aux ſeditions, que lors qu'il ſe treuue parmy elles quelque extraction ou quelque race de Nobles; Cela procede de ce que les yeux des hommes s'attachent ſur les affaires, & non pas ſur les perſonnes: Ou ſi elles s'arreſtent aux hommes, c'eſt pour la conſequence des affaires meſme, comme

plus propres, & non pour l'honneur de leur Genealogie. Nous voyons que les Suisses n'ont pas laissé de durer long-temps, quelque diuersité qu'il y ait eue entre eux ou de Cantons ou de Religion. Aussi ce qui les lie ensemble, c'est l'interest plustost que le respect. Les Prouinces vnies des Pays-bas excellent en leur Gouuernement: Car où il y a vne esgalité les consultations en sont plus indifferentes, & les payemens ou les tributs s'y rendent auec plus d'affection & de facilité. La grande Noblesse des sujets donne de l'esclat à la Maiesté d'vn Monarque, mais elle en amoindrit la puissance. Elle mesme est comme l'esprit & la vie du peuple, qui neantmoins le recognoist pour vn obstacle à sa fortune. Il est bon de n'esleuer les Nobles à vn trop haut degré de Iustice & de Souueraineté, & encore meilleur de les maintenir en vn tel estat, que l'insolence des sujets demeure abbatuë sous eux, deuãt que se porter plus loing contre la Majesté du Prince. La Noblesse, quand elle est excessiue dans vn Estat, y apporte beaucoup d'incommoditez & de fascheux accidens. Aussi est il vray qu'elle est vn surcroist de despense: joint qu'il faut necessairement qu'entre vn grand nombre de Gentils-hõ-

mes, il y en ait à la fin plusieurs qui se laissent cheoir dans la pauureté. De cette sorte il se fait vne espece de disproportion contre l'honneur & les biens.

Pour ce qui touche la Noblesse en particulier : s'il est vray que c'est vne chose digne de respect de regarder auec admiration vn fort bastiment que son antiquité rend venerable, & qui se conserue sans apparence de ruyne : ou de voir vn vieil arbre qui malgré l'effort des ans ne laisse pas d'estre sain & entier; Auec combien plus de raison doit-on admirer vne ancienne & noble famille, qui dans la reuolution des choses du monde, a sceu resister aux vagues & à l'orage?

Car il faut remarquer icy que la nouuelle Noblesse n'est qu'vn pur effect de puissance, & l'ancienne vn acte du temps. Ceux qui donnent naissance à la fortune de leur maison, sont d'ordinaire plus vertueux que leurs descendans, mais non pas si gens de bien qu'eux. Et de vray estant fort difficile de se faire grand, sans y apporter vn meslange d'artifices, bons & mauuais : la mesme raison qui permet que leurs vertus passent à la posterité, veut que leurs defauts meurent auec eux.

Parmy les Gentils-hommes, ceux qui le ſont d'extraction dédaignent quelquesfois d'en faire les actions, ou bien les Braues d'entr'eux ſont enuiez des moins valeureux.

D'ailleurs, comme les Grands de naiſſance & d'ancienneté ne peuuent atteindre gueres plus haut, cependant qu'ils ſe maintiennent en eſtat, & que les autres font leur fortune, ils ont bien de la peine à fuir les atteintes des Enuieux. I'adjouſte à cela, que les Nobles qui tiennent leur rang, comme hereditaire de leurs Anceſtres, attirẽt en autruy l'enuie, laquelle a cela de propre auec les rayons du Soleil, de battre les coſtaux pluſtoſt que les plaines.

Les Roys qui dans le corps de leur Nobleſſe ont des hommes aduiſez & vaillans, ne peuuẽt mieux faire que de les employer. C'eſt le vray moyen de venir à bout de leurs plus ſerieuſes affaires, pource que le peuple cede naturellement à la puiſſance des Grands, comme à des perſonnes qui ſemblent eſtre nées pour commander.

Des Requeſtes & des Supplians.

XXIX.

'ON entreprend pluſieurs affaires, entre leſquelles les particuliers gaſtent le bien du public; Et on en projette auſſi des bonnes auec vne mauuaiſe intention. Quelques-vns admettent des Requeſtes, ſans deſſein d'y reſpondre iamais, iuſques à ce que s'aduiſant qu'en l'affaire dont il eſt queſtion, il y peut auoir de la brigue d'ailleurs, ils s'en acquittent à la legere, ſoit pour en tirer vn remerciement, ou quelque recompēſe ſous main, ou du moins pour s'aider cependant de l'eſperance des Supplians.

Il y en a d'autres qui ne reçoiuent les requeſtes qu'auec deſſein d'en mettre en peine pluſieurs, ou de faire de nouuelles informations ſur le fait dont il s'agit, s'aidant de cette occaſion, pource qu'il ne s'en preſente point de meilleure; ſans ſe ſoucier non plus qu'auparauant de ce que la requeſte de-

uient, pourueu qu'ils puissent voir vne fin à leurs pretentions. Ceux là ne sont gueres meilleurs que les autres, qui prennent les requestes auec vne entiere resolution de les laisser cheoir, afin de fauoriser la partie aduerse.

En quelque requeste qu'on puisse faire, si c'est en matiere de controuerse, il y a sans doute vne raison interne ou de iustice ou d'equité, ou bien de merite, si elle tend à demander vne grace. Si l'affection oblige l'hõme à fauoriser la partie qui a moins de raison en Iustice, qu'en tel cas pour espargner son honneur, il tasche plustost d'accommoder l'affaire, que d'en prendre la charge entiere. Que si cette mesme affection l'induit à obliger quelqu'vn qui n'en soit pas si digne qu'vn autre, qu'il le face discrettement, & sans déroger en rien à la valeur de la partie qui a plus de merite. Au reste, quãd on a presenté à vn homme quelque requeste qu'il n'entend pas, il est bon qu'il s'en remette au iugement d'vn amy qui luy soit affidé, afin d'apprendre de luy, s'il en peut traitter auec honneur.

Les Supplians sont si dégoustez des remises & des abus qu'ils voyent pratiquer tous les iours: qu'au lieu de les amuser, il n'est

rien meilleur ny plus honorable, que de les esconduire d'abord, s'il en est besoin, ou de leur dire librement en quel estat sont leurs affaires, & ce qui en est arriué, sans en pretendre plus grande reconnoissance que celle des salaires adiugez.

En matiere de Requeste de faueur, c'est vn fort petit aduantage que de preuenir les autres. L'on doit neantmoins auoir tant d'esgard à la confiance du Suppliant, que si l'on ne peut tirer connoissance du faict autrement que par son moyen, l'on se desiste de se seruir de l'aduis à son preiudice, veu qu'en tel cas le meilleur sera de l'appliquer à d'autres moyens.

Comme tenir pour indifferent que la Requeste qu'on fait soit iniuste ou non, tesmoigne qu'on manque de conscience, ainsi c'est simplicité de ne sçauoir la valeur de la grace qu'on nous demande.

Il n'est point de meilleur moyen pour auoir expedition de ce qu'on pretend, que d'estre secret en ses affaires. Car s'aller vanter qu'elles sont bien acheminées; comme c'est vne chose capable de retenir quelques concurrens, & les empescher de passer outre, elle en peut aussi susciter plusieurs autres.

Pour ne courir fortune d'eſtre eſconduit d'vne requeſte, il faut ſçauoir prendre l'occaſion & le temps. I'vſe icy du mot d'occaſion ou d'opportunité, tant pour le regard de la perſonne qui doit octroyer la grace, que de ceux en qui ſe remarque quelque apparence de la pouuoir empeſcher. Quant à l'eſlection du moyen conuenable, il vaut mieux choiſir le plus commode que le plus grand; & ſe ſeruir d'hommes qui ne ſe meſlent que d'affaires particulieres, pluſtoſt que de ceux qui ſe font arbitres de toutes choſes. L'on tire quelquesfois autant de profit d'eſtre refuſé, que d'obtenir d'abord ce qu'on deſire d'auoir, pourueu neantmoins que l'on n'ait monſtré d'en receuoir vn ſecret meſcontentement. *Iniquum petas, vt æquum feras.*

Il n'appartient qu'à des hommes grandement fauoriſez, *de demander vne choſe iniuſte, pour en ſouſtenir vne qui ſoit equitable.* Autrement il ſera beaucoup meilleur d'accroiſtre pluſtoſt les demandes. Car il y a de l'apparence que celuy qui du commencement a voulu courir fortune de perdre l'affection du ſuppliant, prendra garde en fin à ne ſe priuer enſemble de l'amitié

de luy-meſme, & de la grace qu'on luy aura premierement accordée. L'on tient qu'il n'eſt rien ſi facile à demander à vn Grand qu'vne ſienne lettre; & neantmoins il eſt veritable que toutes les fois qu'il met la main à la plume pour vn iniuſte ſujet, il fait autant d'offences à ſon honneur. Il n'y a point de plus mauuais inſtruments que ceux qui font naiſtre les requeſtes & les procez, pource qu'ils ſont comme vne maniere de poiſon & de contagion aux procedures publiques.

De la ſuitte des Grands, & de leurs amis.

XXX.

IE ne treuue nullement à propos d'auoir vne ſuitte qui ſoit exceſſiue en deſpenſe, de peur que pour allonger la queuë on ne ſoit contraint de couper des aiſles. I'entends par les trop grands deſpenſiers, non ſeulement les ſangſuës de la bourſe, mais ceux encore qui ſont importuns à demander des dons & des graces.

Les ſuiuans ordinaires ne doiuent pretendre pour comble de recompenſe, qu'vn appuy de faueur, de recommandation, & de protection contre vne offence. Les factieux donnent encore moins de ſujet de ſe faire aimer, puis que ce n'eſt pas vne veritable affection qui les cõduit à courtiſer ceux que bon leur ſemble, mais pluſtoſt vne inimitié conceuë contre quelque autre : d'où naiſt bien ſouuent la mauuaiſe intelligence que nous voyons entre les grands Seigneurs :

Quant à ceux qui ont ie ne ſçay quoy d'altier & de rogue, outre qu'ils ſeruent de matiere & d'aliment à pluſieurs deſordres, ils ruynent l'eſtat des affaires à faute d'eſtre ſecrets, & changent l'honneur de leur Maiſtre en autant d'enuie & de haine par leurs mauuaiſes pratiques.

Ie mets en ce meſme rang vne ſorte de ſuiuans fort dangereux, qui ne ſeruent que d'eſpiõs dans les maiſons des Grands, pour en apprendre les ſecrets, & en faire des contes de part & d'autre. Et toutesfois ces gẽs-là ne laiſſent pas d'eſtre en faueur ordinairement ; Ce qui procede ſans doute de ce qu'ils ſont les complaiſans par tout, & ne manquent iamais d'vn nouueau meſlange de contes.

Or l'on a touſiours pris en bonne part dãs les Monarchies meſmes, & tenu pour ciuilité, d'eſtre ſuiuy de perſonnes qui ſoient de la meſme profeſſion que celuy qui eſt courtiſé : comme par exemple, il eſt bien-ſeant à vn Chef qui a commandé, d'auoir à ſa ſuitte des hommes qui s'entendent au fait des armes, pourueu que la vaine monſtre en ſoit dehors, & pareillement le ſoupçon de ſe rendre trop populaire. Mais la plus honorable cauſe de ſe faire courtiſer, eſt celle qui

a pour objet vn desir d'auãcer toutes sortes de personnes à l'esgal de leur merite, & de leur vertu. Toutesfois où la difference est petite en matiere d'adresse & d'habilité, le meilleur est de se jetter dans le party dont le merite n'est pas si grand, & duquel on attend plus de satisfaction ; joint que pour en parler sainement, en vn siecle ou le vice tiẽt le haut bout, les hommes actifs y sont plus de recherche que les vertueux.

Touchant le gouuernement, il est bon de se porter auec esgalité enuers ceux de mesme condition. Car d'en preferer extraordinairement quelqu'vn, c'est le rendre insolent, & dégouster tous les autres, qui peuuent pretendre à la iustice *distributiue* ; mais en ce qui regarde la faueur, il y faut proceder auec plus de choix & de difference. Quand on s'y gouuerne de cette sorte, les personnes preferées en sont treuuées plus agreables, & les autres plus officieuses, veu que toutes choses dependent de la faueur. Au commencemẽt d'vne affaire il est tousjours bon de n'vser d'excessiues caresses enuers autruy, pource que l'homme ne peut par apres garder la mesme proportion.

Ie treuue mauuais de ne prendre que l'aduis d'vn seul, pource que cela fait paroi-

ſtre vne trop grande facilité, & donne vne entrée libre au ſcandale, & à la mauuaiſe reputation. Car tel qui ne voudroit meſdire d'vn particulier, ſera bien ſi hardy que de parler librement de ceux dont il enuiera la faueur, & par ce moyen il chocquera leur honneur.

Mais ce qui me ſemble encore pire, eſt de ſe laiſſer diſtraire à pluſieurs, à cauſe que cela rend les hommes ſuſceptibles de la derniere impreſſion qu'on leur a voulu faire prendre, & par conſequent ſubjets à changer. C'eſt vne choſe touſiours honnorable de n'entreprendre rien que par le conſeil de quelques amis. La raiſon eſt, pource qu'il aduient ſouuent que l'homme qui regarde des ioueurs, voit mieux leurs fautes qu'eux meſmes, *tout ainſi que des baſſes vallées on deſcouure plus aiſément les hautes montaignes.* Il ſe treuue peu d'amitié dans le monde, & encore moins entre les eſgaux. L'on a beau ſçauoir que l'affection reciproque eſt vne choſe excellente. Ce peu qu'il y en a parmy les hommes ne paroiſt qu'entre le ſeruiteur & le maiſtre, quand la fortune de l'vn peut comprendre celle de l'autre.

De l'Honneur, & de la Reputation.

XXXI.

ACquerir de l'honneur, n'eſt autre choſe que manifeſter ſans deſauantage ſa valeur, & ſa propre vertu Il ſe treuue des hommes dont les actions ne ſont iamais ſans affetterie en la recherche de la reputation. Ceux cy ne font que trop parler d'eux, mais c'eſt auec peu d'admiration. D'autres obſcurciſſent leurs propres vertus, quand ils croyent d'en faire monſtre en la partie qui les rend moins recommandables.

Celuy qui vient à bout d'vne affaire, ſoit que luy-meſme l'ait inuentée, ou qu'entrepriſe autresfois elle ait eſté quittée depuis, ou vrayement miſe à fin, mais auec des circonſtances peu valables, s'acquiert beaucoup plus d'honneur, que s'il acheuoit vne choſe plus difficile, à laquelle il ne trauaillaſt qu'apres autruy. Que s'il modere de telle ſorte ſes actions, qu'il taſche de contenter vn chacun, il eſt hors de doute qu'a-

lors l'harmonie en sera meilleure.

L'homme n'entend du tout rien à mesnager son propre honneur, quand il entreprend vne chose dont la decadence luy peut apporter plus de blasme que de reputation, si le succés en est bon. L'honneur qui s'acquiert aux despens d'vn autre a sa reflection bien plus viue, semblable aux diamans, qui sont taillez à facetes. C'est pourquoy l'homme doit faire en sorte d'exceller en reputation par dessus ceux qui vont du pair auec luy; & tascher de se seruir de leur arc propre auec plus d'adresse qu'eux mesmes. Les seruiteurs & les domestiques, qui ont de la discretion agissent beaucoup à l'accroissement de l'honneur de leurs Maistres. *Omnis fama à domesticis emanat.*

L'enuie, que i'appelle vn chancre qui ronge l'honneur, ne s'attise pas si fort quand l'homme tesmoigne par ses actions qu'il a pour fin le merite, & non pas vne fumée d'honneur; & lors qu'il attribuë l'heureux succés de ses entreprises à la Prouidence diuine, & à sa bonne fortune, plustost qu'à son industrie & à sa propre vertu.

La vraye disposition des degrez de l'honneur est celle-cy. Ie mets au premier rang les *Fondateurs des Estats, & Republiques*, tels qu'e-

qu'eſtoient Romulus, Cyrus, Ceſar, Ottoman, & Iſmael. Au ſecõd *les Legiſlateurs*, qui ſont encore appellez ſeconds Fondateurs, & *Princes perpetuels*, pource qu'apres la mort meſmes leurs loix ſeruent au gouuernement des Eſtats, comme Lycurgus, Solon, Iuſtinien, Eadgar, & Alphonſe de Caſtille ſurnommé le Sage, qui a faict *las ſiette Partidas*. Au troiſieſme ceux qui aſſoupiſſent les lõgues calamitez des guerres ciuiles, ou qui deliurent leur Patrie du ioug des tyrans & des Eſtrangers, cõme Auguſte Ceſar, Veſpaſian, Aurelian, Theodore, Henry ſeptieſme Roy d'Angleterre, & Henry quatrieſme Roy de France. Au quatrieſme, *les Conquerans*, qui par vne iuſte guerre eſtendent les bornes de leur Empire, ou qui reſiſtent vaillamment à ceux deſquels ils ſont aſſaillis. Et au dernier, *les Peres de la Patrie*, qui regnent de droict, & qui font heureux le ſiecle auquel ils viuent eux meſmes.

Ie n'allegueray point d'exemple de ces deux dernieres ſortes, pource qu'il s'en treuue vn aſſez bon nombre.

De tous les degrez d'honneur entre les ſujets, les premiers ſont ceux qui ont part aux ſoucis de leurs Maiſtres. On les appelle ordinairement leurs *bras droict*, pour ce que

les Princes deſchargent ſur eux le fardeau de leurs plus importantes affaires: Les ſeconds, les Capitaines ou les Lieutenans des Princes, & ceux qui leur rendent de notables ſeruices en temps de guerre: Les troiſieſmes, *les Fauorits*, qui ſont autant de ſupports & de ſoulagemens à leurs Seigneurs, ſans trauailler les ſujets: Les derniers ceux qui ont de grandes charges prés des Princes, & qui s'en acquittent dignement. A quoy i'adiouſte, qu'il y a encore vne autre eſpece d'honneur qu'on peut ranger entre les plus grands, mais qui arriue fort rarement, à ſçauoir de ceux qui s'immolent volontairement au bien du public; comme nous liſons de M. Regulus, & des deux Decius.

Des Ligues, ou des Partis differens.

XXXII.

Lusieurs tiennent cette maxime, qui me semble fausse, Que la meilleure partie d'vn Politique, d'vn Souuerain, ou d'vn grand personnage, est de gouuerner son Estat, ou de ranger ses affaires suiuant les partis qui ont plus de cours & de vogue. Au contraire la principale prudence consiste ou à regler la generalité des choses, ausquelles les hommes de diuers partis agissent, ou bien d'en traitter auec des particuliers.

Ie sçay que la consideration des partis n'est point à mespriser, que les hommes de condition mediocre doiuent flescher sous les plus puissans; & que les grands qui sont assez forts d'eux-mesmes, ne peuuẽt mieux faire que de se monstrer indifferents. Toutesfois il me semble que pour s'ouurir vne voye plus facile, il est bon de se comporter

touſiours modeſtement de quelque coſté qu'on ſe iette. Les moindres partis, & par conſequent les plus foibles ſont d'ordinaire les mieux vnis. Que s'il y en a quelqu'vn de rompu, celuy qui reſte ne mãque pas de ſe diuiſer auſſi-toſt, iuſques à ce qu'il s'en treuue vn autre qui ſe fait chef d'vne nouuelle faction. C'eſt la couſtume de pluſieurs, de s'oppoſer au party contraire à celuy qui les a mis en fortune.

Bref, en matiere de factions & de ligues, les traiſtres ſe mettent preſque touſiours en creance plus que les autres. Il eſt vray auſſi qu'apres qu'vne affaire long-temps balancée eſt miſe en execution par leur artifice, ils ſont les ſeuls auſquels on en ſçait tout le gré. Se comporter eſgalement entre deux partis, n'eſt pas touſiours vn effect de modeſtie, mais pluſtoſt d'vne certaine conſtance enuers ſoy-meſme, auec intention de ſe ſeruir de tous les deux.

De la Negociation.

XXXIII.

EN matiere d'affaires, il eſt touſiours meilleur d'en traitter de viue voix, que par eſcrit, & par entremetteurs, pluſtoſt qu'en perſonne. Les lettres ſont bonnes, lors qu'on pretend d'en tirer reſponſe, & d'en produire la coppie pour ſe iuſtifier d'vn fait, ou quand il eſt à craindre que l'affaire miſe en deliberation ne ſoit interrompuë, & qu'on n'y donne audience que de temps en temps.

Il n'y a point de mal d'en communiquer en perſonne, principalement quand la preſence de celuy qui parle peut engendrer du reſpect, comme il aduient d'ordinaire entre les ſubjects, ou en d'autres cas chatoüilleux, & qui meritent qu'on y prenne bien garde; afin que l'œil attaché ſur l'action de celuy qu'on entretient, ſe puiſſe inſtruire en certaine façon, & prendre ſon temps à paſſer outre, ou à s'arreſter tout court. Bref, ie

treuue fort à propos d'y proceder de cette sorte, toutes les fois que l'homme se veut reseruer la liberté, ou de se declarer, ou de se desdire.

Pour le regard des entremetteurs, le meilleur est d'en prendre qui aillent le grand chemin, & qui ne soient pas si rusez. Car il y a de l'apparence que ceux-cy s'acquitteront de leur commission, & qu'ils ne manquerõt iamais d'en rapporter fidellement le succés. Cõme au contraire, les esprits trop deliez ont accoustumé d'vser d'artifice à tirer la quint'essence des affaires d'autruy, afin de se mettre en credit eux-mesmes, & d'adiouster à la lettre, pour mieux aggreer à ceux ausquels ils rendent compte de leur negotiation.

Il est bon de se seruir de personnes qui se portent auec affection aux affaires où l'on les employe: pource que cela leur donne vne grande vigueur. Sur tout, il est neceſſaire que leur humeur se rapporte au sujet dõt il est question. Par exẽple, il faut s'aider des hommes hardis pour les demandes, des eloquens pour la persuasion, des rusez pour s'enquerir & pour remarquer, & des extravagans en vne affaire qui de soy ne seroit pas trop plausible. Vous n'oublierez aussi à

vous seruir de ceux en qui vous aurez remarqué quelque heureux succez, s'il vous est aduenu de les employer autresfois. Outre que cela leur pourra donner du courage, ne doutez point qu'ils ne taschent de s'en acquiter.

Ie treuue qu'il est meilleur de sonder de loing celuy auec lequel on doit traitter d'vne affaire, que d'en venir au fonds tout à coup, si de cas fortuit vous ne pretendez de le conuaincre par quelque demande succinte & inesperée. I'estime encore qu'il est plus à propos de s'embarquer aux affaires auec des hommes dont les volontez y semblent estre acheminées, que de les entreprendre auec ceux qui en sçauent desia tous les destours.

Quand il est question de venir auec quelqu'vn aux cõuentions & aux articles requis, tout le principal s'appuye sur celuy qui doit faire le premier pas en l'execution : chose qu'on ne peut raisonnablement demander à vn autre, si elle n'est en tel estat, qu'elle doiue gaigner le deuant, ou si l'on ne luy persuade d'estre tenu pour le plus hõme de bien, & qu'il se pourra presenter quelque autre occasiõ en laquelle on aura besoin de luy mesme: ce qui est vn artifice qui se pratique

ordinairemẽt ou pour ſonder les hommes, ou pour en tirer ce que l'on deſire : car alors ils ſe deſcouurent eux-meſmes ſans défiance ; ou par vne eſpece de neceſſité, quand ils auront enuie qu'il ſe faſſe quelque choſe, pour l'execution de laquelle ils manquent de vrays pretextes.

Celuy qui deſire plier vn autre à ſa volonté, doit premierement connoiſtre ſon naturel, ou ſon inclination, & ainſi le mener comme bon luy ſemble ; ou ſes pretentions, & ainſi luy perſuader ce qu'il veut ; ou ſon impuiſſance, & ainſi le tenir en arreſt : ou ceux qui ont vn meſme intereſt auecque luy ; & ainſi regler les mouuemens de ſes actions. Quand on traitte auec des hommes artificieux, il eſt touſiours bon d'expliquer leurs paroles par leurs intentions, & de les entretenir ſuccinctement ſur les choſes auſquelles ils s'attendent le moins.

En toutes ſortes d'affaires qui ſont difficiles d'elles-meſmes, il ne faut pas que l'hõme ſe promette de ſemer, & de moiſſonner enſemble, mais qu'il prepare les choſes, & les laiſſe meurir par degrez.

De la Loüange.

XXXIV.

I'Appelle la loüange la reflexion de la vertu, qui eſt telle ordinairement, que le corps ou le miroir d'où vient cette meſme reflexion. Si elle part de la bouche du vil populaire, elle eſt touſiours fauſſe ou maligne, & ſuit les perſonnes vaines pluſtoſt que les gens de bien. La raiſon eſt, pource que le Commun eſt aueugle en l'intelligence de la plus grande partie des excellentes vertus : comme au contraire il loüe les moins loüables, & les mediocres luy ſont autant de ſujets d'admiration. Mais il eſt certain qu'il n'a iamais ny cognoiſſance, ny ſentiment des plus releuées, ne faiſant eſtat que des apparences, & des eſpeces qui tiennent de l'air des vertus. Ie ne puis mieux comparer la loüange qu'à vne groſſe riuiere, ſur laquelle on voit ordinairement flotter les choſes legeres, & les peſantes couler à fonds.

Mais ſi les loüanges des gens de bien &

de qualité, se rencontrent ensemble auec celles du menu peuple, i'aduouë qu'en tel cas se verifient ces paroles de l'Escriture, *Qu'vne bonne reputation est comme vn onguët de senteur*, pource quelle s'espand de toutes parts, & ne se perd que bien difficilement estant veritable, que l'odeur des onguens est de plus longue durée que celle des fleurs.

Il y a tant de faux points en la louange, que ce n'est pas sans raison si on la tient pour suspecte le plus souuent. Il est des louanges qui n'ont point d'autre source que la flaterie. Si le flateur ne sçait pas son mestier, vous remarquerez en luy qu'il vsera sans cesse de mesmes attributs pour louer indifferément toute sorte de gens: au contraire s'il y excelle, il suiura touſiours le Prince de la flaterie, qui est l'homme mesme, & ne manquera de louer en luy les choses qu'il connoistra luy estre plus agreables, & dont il se picquera dauantage. Mais s'il est effronté tout à faict, quelques instructions que puisse auoir celuy qu'il flate, il les tournera toutes en louanges; & contre sa conscience, il luy donnera des attributs sur les defauts qui le rendent confus & honteux.

I'adiouste à cecy, qu'il y a des louanges

qui procedent d'vne maniere de reſpect & de bien-vueillance, & qu'il n'appartient qu'aux Roys & aux grands hommes *de commander en loüant*, lors que repreſentant à leurs ſubjets qu'ils ſont tels, ils leur remonſtrent quels ils doiuent eſtre. Quelques-vns ſont louez malicieuſement & à leur propre dommage, afin d'attiſer contre eux par ce moyen vn feu de ialouſie & d'enuie. Tellement *qu'entre toutes les ſortes d'ennemis, il n'en eſt point de pires que ceux qui loüent.* A cecy ſe peut rapporter ce Prouerbe aſſez commun entre les Grecs, *Que celuy qui ſe laiſſe loüer à ſon dommage merite d'eſtre marqué au nez:* comme nous diſons ordinairement *que le menteur eſt digne d'vne ampoule ſur la langue.* La meilleure eſpece de louange eſt celle qui eſt point commune, & qui ſe donne quand il en n'eſt temps auec la mediocrité requiſe. Salomon dit à ce propos, *Que celuy fait mal qui loue ſon amy tout haut, & hors de ſaiſon, ſi bien que telle louange luy tiendra lieu de malediction.* Auſſi eſt-il vray qu'vn excés de louange donné à l'homme, ou à quelque autre choſe que ce ſoit, eſt vne matiere aux diuiſions, d'où s'enſuiuent ordinairement les affronts & les ialouſies.

Il eſt vray neantmoins que louer de

bonne grace la charge ou la profession d'vn homme, est vne espece de generosité. Les Cardinaux Romains, qui sont Theologiẽs, Prestres, & hommes sçauans, ont vne façon de parler loüable, bien qu'elle tourne au mespris des affaires temporelles, comme des guerres, des Ambassades, des charges publiques, & de tels autres employs, qu'ils appellent *Sbirrerie*, c'est à dire bagatelles & choses de peu, quoy que toutesfois elles leur soient aussi vtiles que leurs plus hautes speculations. Ainsi quand sainct Paul dit quelque chose de soy mesme, il vse souuent de ces termes, *Ie parle comme vn fol.* Mais traittant de sa vocation il adiouste, *Magnificabo Apostolatum meum.*

Des Iugemens.

XXXV.

IL faut que les Iuges se representent que c'est le deuoir de leur charge d'expliquer les Loix, & non pas d'en faire de nouuelles. Eux mesmes doiuent estre plus doctes qu'ingenieux; plus venerables que populaires, & plus aduisez que prompts & hardis; mais sur tout l'integrité de vie est la vertu qui leur conuient proprement. *L'homme*, dit la Loy, *qui oste les bornes d'vne terre, est maudit*; & digne de blasme, s'il les transporte ailleurs malicieusement, & contre sa conscience.

Cela se peut dire du Iuge qui donne des sentences iniustes au preiudice des possessiõs, & des biens d'autruy. Tels arrests sont beaucoup plus dõmageables que plusieurs mauuais exemples; pource que ces derniers ne font que troubler le courant de l'eau, où ces autres gastent la fontaine entiere. Salomon le tesmoigne assez quand il dit, *Que le Iuste qui perd sa cause deuant son*

aduerſe partie, eſt vne fontaine troublée, & vne ſource corrompuë.

Il y peut auoir relation de l'office du Iuge aux parties qui plaident; enſemble aux Aduocats, aux Greffiers, & à tels autres Officiers de Iuſtice, qui ſont ſubalternes au Iuge, & au Souuerain, ou à l'Eſtat qui a de la iuriſdiction ſur luy meſme. *Il eſt des perſonnes*, dit l'Eſcriture, *qui conuertiſſent vn iugement en abſynthe*; & d'autres encore qui le tranſmuent en vinaigre, à cauſe que l'Iniuſtice le rend amer, & le Delay l'aigrit.

Le deuoir principal d'vn Iuge, eſt de ſupprimer la force & la tromperie: d'ont l'vne eſt pernicieuſe, quand elle ſe manifeſte; & l'autre d'autant plus à craindre, qu'elle paroiſt moins, & ſe deſguiſe dauantage. A quoy ſe rapportent les chiquaneries, ou les procez contentieux, leſquels comme viandes mal digerées, doiuent eſtre rejettez du ſiege Iuſtice.

Le Iuge eſt obligé de ſe frayer vn chemin pour iuger equitablement, à l'imitation de Dieu, qui ſe prepare vne voye, hauſſant les vallées, & applaniſſant les montagnes. Ie veux dire par là, que ſi de quelque coſté que ce ſoit, les forces paroiſſent grandes, les pourſuites violentes, les artifices aduanta-

geux, les brigues puiſſantes, & les Aduocats bien inſtruits : c'eſt alors qu'on peut remarquer la vertu d'vn Iuge à rendre eſgale l'inegalité, pour pouuoir par apres ſans obſtacle, & pleinement prononcer l'Arreſt.

Le prouerbe qui dit, *Qu'à force de ſe moucher l'on fait ſortir le ſang*, & que le vin deuient aigre quand le preſſoir tire trop de liqueur du raiſin, apprend aux Iuges à fuir les interpretations rigoureuſes, & les conſequences forcées ; puis qu'il n'eſt point de pire geſne que de violenter les Loix, principalement celles où il s'agit de la peine. Ils doiuent eſtre ſoigneux de ne tourner à ſeuerité ce qui ne tend qu'à terreur, & de n'attirer ſur le peuple cette pluye dont parle le ſacré Texte, diſant, *Que des lacqs pleuuront deſſus eux;* attendu que les Loix qu'on nomme *Penales*, executées à la rigueur, ſont cõme autant de pluyes de lacqs ſur le peuple. Voila pourquoy ſi elles ont dormy long-temps, & ont eſté comme aſſoupies; deuant que paſſer outre, il faut voir ſi la ſaiſon & les occaſions en requierent l'execution.

Iudicis officium eſt, vt res, ita tempora rerum.

Aux matieres criminelles les Iuges ſe

doiuent proposer la clemence, autant que les loix peuuent permettre, & tenir l'œil de seuerité sur l'exemple; mais regarder auec compassion la personne. La patience & la grauité sont les parties essentielles du Iuge, que ie compare à vn instrument de Musique mal accordé, s'il a trop de langage & d'effronterie.

Ie ne puis appeller dexterité en vn Iuge de preuenir de soy-mesme ce qu'il peut apprendre en temps & lieu par la bouche des Aduocats. Ie n'approuue non plus que pour faire monstre de la subtilité de son bel esprit, il luy aduienne d'interrompre les plaidoyers, & l'examen des tesmoins, ou de deuancer l'information par vne infinité de demandes, bien que faictes à propos.

Les principales parties du Iuge sont quatre: la premiere, de mettre les preuues en estat: La seconde, de moderer les trop longs discours, les redittes, & les paroles impertinentes: La troisiesme, de faire vne eslite, & vne conference des poincts plus importans qui ont esté mis en auant: Et la quatriesme. de prononcer l'arrest ou la sentẽce là dessus. Tout ce qui passe au de là de ces bornes n'est riẽ que superfluité, qui procede ou d'vne espece de vaine gloire, ou d'vn trop

grand

grand desir de parler, ou de l'impatience qu'on a de se faire ouyr, ou d'vne foiblesse de memoire, ou d'vn defaut d'attention bien reglée.

C'est vne chose merueilleuse de voir que l'audacieuse cajollerie des Aduocats gaigne quelquefois le dessus à l'authorité des Iuges, qui à l'imitation de Dieu, au siege duquel ils sont assis, deuroient plustost raualler les orgueilleux, & faire grace aux humbles. Mais c'est bien encore vn fait plus estrange de dire, que l'vsage du temps permette aux Iuges de fauoriser en particulier quelques Aduocats de leur connoissance: d'où il faut de necessité que s'ensuiue vn accroissement de salaire, & vn soupçon apparent de n'aller pas le grand chemin.

Le Iuge doit fauoriser de parole les Aduocats qui ont bien sceu debatre vn fait, & s'y comporter auec discretion, principalement ceux de la partie qui a perdu son procez: car c'est la chose du monde qui maintient le mieux la reputation d'vn Aduocat enuers sa partie, & qui raualel'opinion de sa cause.

Il faut encore que pour le bien du public le Iuge se monstre discret à reprendre les Aduocats, s'il découure en eux vn malicieux

conſeil, vne manifeſte nonchalance, vne informatiõ telle quelle, vne indiſcrette importunité, ou finalement vne trop audacieuſe defenſe.

Il n'eſt nullement de la bien-ſeance que l'Aduocat ſe tire des bornes de la modeſtie en parlant au Iuge, ny qu'il recommence à plaider apres que le Iuge a prononcé ſon Arreſt. Mais il ne faut pas auſſi que le Iuge ne voye la cauſe qu'à demy, afin de ne donner ſujet à la partie, de dire qu'on n'a daigné ouyr ny ſon Aduocat, ny ſes preuues.

Quant à ce qui touche les Huiſſiers, les Clercs & autres ſemblables; comme le lieu de la Iuſtice eſt ſacré, il faut conſeruer ſans ſcandale, & ſans corruption, non ſeulement le Siege où elle ſe tient, mais ſon marche-pied meſme, & toutes ſes bornes & ſes dépendances. Car comme les raiſins ne viennent point des ronces, ny des chardons, ainſi c'eſt vne choſe impoſſible que la Iuſtice puiſſe produire vn fruict ſauoureux parmy les eſpines & les buiſſons des Officiers qui en prennent à toutes mains.

Les Sieges de Iuſtice ſe treuuent ſujets ordinairement à quatre meſchans inſtrumẽts. Les premiers ſont certains chiquaneurs, ou faiſeurs de procez, qui font groſſir les Par-

quets, & amaigrir les pauures parties. Les seconds, ceux qui fomant la diuision dans les Iurisdictions, les animent l'vne contre l'autre; & lesquels à parler proprement, sont plustost les *escornifleurs*, que *les amis de la Cour*, la transportans au deçà des bornes requises, afin d'en tirer cependant des aduantages & des aduances. L'on met au troisiesme rang ceux qui meritent d'estre estimez les bras gauches des Sieges de Iustice, comme pleins de pernicieux artifices, par le moyen desquels ils peruertissent la vraye route qu'il faut tenir, tirant l'equité dãs certaines lignes obliques, & en des labyrinthes confus. La quatriesme espece est de ces autres qu'on nomme *Exacteurs de salaires*, qui verifient la ressemblance commune qu'il y a entre les Cours de Iustice, & les cabanes sous lesquelles les pauures brebis sont despoüillées de leur laine, quand elles s'y pensent mettre à couuert en temps d'orage & de pluye.

Or ie treuue pour moy qu'vn Greffier qui sçait bien tenir vn regiſtre, & dont la prudence en ses procedures se ioint à l'intelligence qu'il a des affaires d'vne Iurisdiction, est vn excellent doigt à la Cour, qui monstre la plus part du temps au Iuge le

chemin qu'il luy faut tenir.

En vn mot les Iuges doiuent sur toutes choses se souuenir de cette conclusion des douze Tables Romaines, *Que le salut du peuple est la supreme Loy.* Où il faut qu'il sçache encore, que si les Loix ne s'addressent à cette fin, elles ne sont qu'autant de lacqs, & d'oracles mal inspirez. C'est ce qui me fait dire, que bien-heureux est l'Estat dans lequel le Prince ou les Seigneurs entrent souuent en consultation auecque les Iuges, & où ceux-cy ne font rien sans l'aduis du Prince & des Seigneurs: soit qu'en matiere d'Estat il s'agisse de la decision de quelque Loy, ou qu'il y ait vn meslange de l'vn & de l'autre. Car il se peut faire bien souuent, qu'en la chose dont il est question en iugement, mon propre bien & celuy de mon prochain y courent fortune, quand la cause, ou la consequence qui en est tirée se peut auoisiner d'vne matiere d'Estat. Où il faut remarquer que i'appelle matiere d'Estat, non seulement les parties de la Souueraineté; mais toute autre chose capable d'introduire vne importante reuolution, ou quelque dangereux exemple, ou qui touche manifestement la plus part du peuple.

Or il ne faut pas que par vn defaut de iu-

gement, aucun s'imagine qu'il y ait quelque antipathie entre les Loix qui sont iustes, & la vraye science Politique. tous les deux estãs semblables aux esprits, qui ont leurs mouuemens les vns dans les autres. Les Iuges aussi se doiuent remettre en memoire que le Throsne de Salomon estoit supporté par des Lyons des deux costez. Cela estant, qu'ils taschent de paroistre de vrays Lyons sous vn Throsne, & d'vser de la prudence vrayement requise, de peur qu'ils ne semblent s'opposer aux maximes de la Souueraineté. Auecque cela ils ne doiuent estre si despourueus de raison, de penser que ce ne soit vne partie comme principale de leur charge, d'vser des Loix auec la discretion requise, & de les bien appliquer. Qu'ils se ressouuiennent donc que sainct Paul parlant d'vne Loy plus importante que n'est celle qui vient d'eux: *Nous sçauons*, dit-il, *que la Loy n'est point mauuaise de soy, pourueu que l'vsage en soit legitime.*

De la vaine-Gloire.

XXXVI.

IE treuue fort belle cette inuention d'Esope: *Vne mouche estant sur l'essieu de la roüe d'vn chariot. O que de poussiere ie leue*, disoit-elle. Cette fable nous apprend qu'il est des hommes si vains que de se persuader qu'ils donnent le branle à tout ce qui vade soy-mesme, ou qui tient son mouuement de quelque autre cause plus forte. Il faut de necessité que les courages altiers soient ensemble factieux & violans, tant pour s'esgaler aux plus braues, qu'afin de se maintenir en leur vanité. Aussi l'ordinaire de telles gens est d'auoir plus de parole que d'effect, ou comme dit nostre Prouerbe, *Beaucoup de bruit, & peu de fruict.* Et toutesfois cette qualité semble seruir en quelque façon en matiere d'affaires ciuiles, veu qu'il n'est point de meilleurs trompettes que ceux-cy, quand on veut faire naistre ou pu-

blier de toutes pars vn bruit de grandeur ou de vertu.

D'ailleurs, plusieurs grands effects s'ensuiuent souuent des fourbes qui sont reciproques, ainsi que l'a remarqué Tite-Liue, parlant d'Antiochus & des Etholiens: Cõme par exemple, si quelqu'vn ayant à traitter d'vne affaire auecque deux Princes, afin de les attirer à joindre leurs armes contre vn tiers, releuoit les forces de l'vn des deux outre-mesure; ou comme si vn particulier qui voudroit démesler quelque chose auec deux personnes, leur faisoit entendre separément d'auoir plus de pouuoir & de credit qu'il n'en auroit en effect. Toutesfois l'experience nous apprẽd que telles ou semblables occasions, ne produisent la plusspart du temps que des choses, dont le meilleur n'en vaut rien. Il ne faut quelquesfois qu'vne fourbe, pour engendrer l'opinion, laquelle introduit la chose mesme, & la met en creãce. La vaine gloire est sans doute vn poinct essentiel aux Capitaines & aux Soldats. Car comme le fer aiguise le fer, ainsi par le moyẽ de la gloire vn courage en allume vn autre. Certes l'on ne peut nier qu'vn naturel enclin à la vaine-gloire, ne mette en vigueur vne affaire, principalement aux occurren-

ces où les entrepriſes, les deſpences, & les fortunes ſe treuuent grandes. Au contraire ceux qui ſont d'vn temperament graue & ſolide, ont plus de moderation que de vogue.

Vn homme ſçauant ne fera iamais voler ſa renommée ſi haut qu'il deſireroit, ſi pour cét effect il n'emprunte quelque choſe des aiſles de la Vanité; Et c'eſt pourquoy ceux-là meſme qui eſcriuent des liures *du meſpris de la gloire*, y mettent leurs noms; auſſi ne pouuons-nous douter qu'entre les anciens Autheurs, Socrate, Ariſtote & Galien, n'ayent affecté vne vaine monſtre d'eux-meſmes.

La vaine gloire aide fort à rendre vne memoire immortelle, & la vertu n'a iamais eu cette obligation à la race des hommes, de receuoir d'autruy la reconnoiſſance qui luy appartient dignement, que lors qu'entre les Vertueux il s'eſt treuué de l'emulation: Et poſſible que la renommée de Ciceron, de Seneque, & de Pline ſecond, n'auroit point reſiſté ſi long-temps à la reuolution des années, ſi elle ne ſe fuſt iointe à quelque eſpece de vaine-gloire, & à la bonne opinion que ces grands hommes auoient d'eux. Sur quoy nous pouuons dire fort à propos, que

la gloire reſſemble au vernis, qui a cela de propre de faire reluire enſemble & durer les matieres où la main du Peintre l'applique.

Ie ne parle point icy de cette eſpece de vaine gloire, que Tacite attribuë à Mutian, quand il dit, *Qu'il auoit certains artifices pour donner de l'eſclat à ſes actions, & faire monſtre de tout ce qu'il diſoit.* I'entends pluſtoſt par la gloire vne emulation exempte de vanité: qui naiſſant d'vne certaine diſcretion & d'vne grandeur de courage, qui eſt naturelle à certaines perſonnes, joint en elles la bien-ſeance à la grace. Entre les complimens, la modeſtie bien meſnagée, les ſubmiſſions, & les honneſtes excuſes, ſont d'excellens artifices pour s'acquerir de la gloire. Mais ie n'en treuue point de meilleur que celuy dont parle Pline ſecond, à ſçauoir qu'il eſt bon de paroiſtre liberal à loüer autruy ſur les choſes auſquelles nous-meſmes auons part. *Quand vous voudrez*, dit-il, *deferer à vn autre quelque louange, il faut que vous remarquiez que tel homme vous eſt ou ſuperieur ou inferieur en la louange que vous luy donnez. Or s'il ſe treuue que vous eſtant inferieur, il merite d'eſtre loué, il s'enſuit que vous le meritez encore mieux que luy. Comme au contraire, s'il vous eſt ſuperieur,*

& par conſequent indigne de cette loüange, elle vous eſt encore moins deuë.

Les hommes vains ſont le meſpris des ſages, l'admiration des fols, les idoles des eſcornifleurs, & les eſclaues de leurs propres defauts.

De l'Empire.

XXXVII.

IE treuue miſerable la condition d'vn eſprit, en ce qu'il a peu de choſes à deſirer, & pluſieurs à craindre. Et neantmoins c'eſt à quoy les Roys ſont les plus ſubjets d'ordinaire. La raiſon eſt, pource qu'eſtans eſleuez au ſommet de la dignité, leurs deſirs manquent de matiere, tellement que leur eſprit n'en eſt pas ſi vigoureux, ny ſi ſerain auſſi, à raiſon des nuages & des objects de maints dangers qu'ils ſe repreſentent. Ce qui eſt encore vne cauſe de cét effect mẽtionné dans la ſaincte Eſcriture; *Qu'il eſt impoſſible de penetrer dans le cœur d'vn Roy.* Or la principale raiſon pour laquelle on ne peut que bien difficilement

connoiſtre le cœur de l'homme, procede de la diuerſité de ſes enuieux appetits, & de ce qu'en luy ne predomine aucun deſir qui puiſſe regler, & mettre par ordre toutes ſes autres affections.

De là vient auſſi que les Princes forment quelquefois en eux-meſmes certains deſirs, dont le ſuccés leur eſt vn extreme contentement. Ainſi les vns ſe plaiſent aux contes qu'on leur fait, & aux mots pour rire; les autres aux baſtimens, ou à l'inſtitution de quelque Ordre; & pluſieurs à ſe rendre excellens en vn art qui leur agrée; meſme en vn ouurage de main, comme Neron à ioüer de la Harpe, Domitian à tirer de l'Arc, Cõmodus à faire des armes, Caracalla à conduire des Chariots, & ainſi des autres, qui ont pris plaiſir à de ſemblables choſes, qui paroiſſent d'abord incroyables à ceux qui ne ſçauent pas cette maxime: *Que l'eſprit de homme prend beaucoup plus de plaiſir à s'adonner auec profit aux petites choſes, qu'à demeurer ſans l'aduancement dans les grandes.*

Auſſi l'experience nous apprend, que les Princes qui ſont heureux à conqueſter durant leur ieuneſſe, changent tout à fait d'humeur, & deuiennent melancholiques, en leurs dernieres années. L'Hiſtoire le

remarque ainſi d'Alexãdre le Grand, comme auſſi de Diocletian; & de noſtre memoire l'Empereur Charles V. nous en a ſeruy d'exemple, auec beaucoup d'autres. Toute la raiſon qu'on en peut donner, eſt que celuy qui tourne en couſtume d'aller touſiours plus auant, perd toute creance de ſoy, ſi voulant paſſer outre il y treuue le moindre obſtacle.

Il eſt grandement difficile de bien gouuerner vn Eſtat, pource que tout temperamẽt, ſoit bon ou mauuais, eſt touſiours compoſé de choſes contraires. Or il y a bien de la difference de meſler enſemble les contraires, & de les prendre à diuerſes fois, Ie treuue qu'on peut tirer vne excellẽte inſtruction de la reſponſe qu'Appollonius fit à Veſpaſian, lors qu'ayant voulu ſçauoir de luy d'où eſtoit venuë la ruine de Neron; Ce *Empereur*, luy reſpondit il, *iouoit fort bien de la harpe, & l'accordoit encore mieux: mais en matiere de Gouuernement, tantoſt il tendoit trop leurs cordes & tantoſt il ne les montoit pas aſſez haut*. Et certainement l'authorité d'vn Eſtat panche auſſi-toſt à ſa ruine, lors qu'on y apporte du relaſche, ou de la contrainte hors de ſaiſon, & auec ineſgalité.

La Prudence du temps preſent au mani

ment des grandes affaires, eſt pluſtoſt vne accorte induſtrie d'euiter finement les dangers, qu'vn ſolide moyen de les tenir à l'eſcart. Si eſt-ce pourtant que les hommes doiuent bien prendre garde, que par leur peu de ſoin, ou par vne tolerance trop grande, ils ne laiſſent preparer vne matiere aux reuolutions. Car depuis que la flammeſche eſt vne fois allumée, nul ne luy peut commander, ny preuoir touſiours en quelle part elle prendra feu.

Souuent les affaires des Princes ſont trauerſées par d'eſtranges difficultez ; & ſouuent auſſi le plus grand obſtacle qu'on y treuue eſt en leur eſprit. Tacite le teſmoigne quand il dit : *Que c'eſt vne choſe ordinaire aux Princes de vouloir en vn meſme tẽps des effects qui ſe contrarient, & qu'il n'eſt rien ſi prompt que leur volonté.* Mais en matiere de puiſſance, c'eſt vn Soleciſme de penſer qu'il ſoit poſſible de voir l'execution & la fin d'vn commandement, ſans ſe donner la patience d'y paruenir par quelque milieu. Les Roys ont à conſiderer beaucoup de perſonnes en leur Eſtat comme leurs voiſins, leurs femmes, leurs enfans, leur Clergé, leur Nobleſſe, leurs gens de guerre, leurs marchands, & generalement tous leurs moindres ſubjets. Tous ceux-cy ſont bien

ſouuent des ſources à pluſieurs dangers, ſi l'on n'y apporte la precaution & la diligence qu'il faut.

Premieremẽt en ce qui touche leurs voyſins, l'on ne peut donner qu'vne regle generale, à cauſe qu'il y a tant de reuolutions dans les occaſions, que la maxime la plus aſſeurée qu'on en puiſſe tirer, eſt, Que les Princes prennent bien garde qu'aucun de leurs voiſins ne deuienne trop puiſſant, ou par vn accroiſſement de ſon Domaine, ou par le ſoing du cõmerce, ou en approchant des limites, ou par telle autre choſe qui ſerue à fortifier ſon païs; Et c'eſt à quoy les Conſeillers d'Eſtat doiuent trauailler ſoigneuſement, afin d'aller au deuãt des accidens qui s'en enſuiuent. Durant le Triumvirat de Henry 8. Roy d'Angleterre, de François 1. Roy de France, & de l'Empereur Chales 5. l'on faiſoit ſi bonne garde, que pas vn des trois ne pouuoit gaigner vn pouce de terre, que les autres deux ne s'y opoſaſſent, ou par quelque nouuelle alliance, ou à force d'armes, ſans qu'ils vouluſſent iamais ſe ietter dãs les intereſts de la Paix. La meſme choſe aduint en la ligue, qui fut faite entre Ferdinand Roy de Naples, Ludouic Sforze, Duc de Milan, & Laurens de Medicis, Duc

de Florence. Comme elle rendoit ces Princes vigilans, à cauſe qu'ils ſe deffioiẽt les vns des autres, ce n'eſt pas ſans raiſon que Guichardin, la nomme la commune ſeureté de l'Italie. C'eſt icy encore où n'eſt nullement receuable la maxime de certains Pedans, qui tiẽnent, Qu'vn Prince ne peut faire vne guerre iuſte ſi quelque iniure receuë ne luy met les armes à la main. Car il eſt hors de doute qu'vne apparente crainte du danger dõt vn Grand eſt menacé, doit ſuffire pour le porter à vne legitime guerre, quoy qu'il n'y ait point de coup donné.

Quant aux femmes, les exemples que nous en auons dans l'Hiſtoire ſont ſi cruels, qu'on n'y peut rien adiouſter. Le poiſon donné par Leuia à l'Empereur ſon mary rend ſa memoire odieuſe. Roxolane femme de Solyman fut cauſe de la perte du renommé Prince Sultan Muſtapha ; ioint qu'elle apporta du deſordre au repos de ſa ſucceſſion, & de ſa maiſon. La femme d'Edouard ſecond Roy d'Angleterre, donna naiſſance à la ruine de ſon mary, à qui elle fit perdre la vie & la Courõne enſemble. Tels accidens ne ſont iamais ſi fort à craindre, que lors qu'il aduient aux femmes d'auoir de particuliers deſſeins d'eſleuer leurs En-

fans, ou bien quand elles viuent sans honneur.

Pour le regard des Enfans, l'on ne peut nier que par leur moyen plusieurs tragedies ne soient fort souuent aduenuës, principalement quand ils ont esté soupçonnez par leurs Peres: Car alors le malheur les a tousjours accompagnez. Ainsi la ruyne de Mustapha, dont nous auons parlé n'agueres, fut tellement fatale à la race de Solyman, que la succession des Turcs depuis Solyman iusques à celuy qui regne auiourd'huy, a tousiours esté suspecte, iusques là mesmes, que Selim second estoit soupçonné de n'estre pas legitime. I'adjouste que la perte de Crispus aduenuë par Constantin le grand son Pere, attira la mauuaise fortune sur sa maison. Car ses deux fils Constantin & Constant moururent de mort violente; outre que Constantius son autre fils, ne fut gueres mieux traitté; Et quoy qu'il finist ses iours dans son lict, ce fut toutesfois apres que Iulian eut pris les armes contre luy. La mort de Demetrius fils de Philippe second Roy de Macedoine, tourna sur le chef de son Pere, qui en mourut de regret. I'obmets plusieurs autres exemples semblables, parmy lesquels il ne s'en treuuera pas vn seul,

qui

qui puisse preuuer que les peres ayent iamais tiré le moindre profit de leurs défiances; si ce n'est lors que leurs propres enfans leur ont fait la guerre, ce qui aduint à Selim premier contre Bajazet, & aux trois fils de Henry second, Roy d'Angleterre.

Pour ce qui regarde le Clergé ou les Prelats, il en peut arriuer aussi du danger; s'ils sont esleuez trop haut, ou bien si leur dignité les rend orgueilleux. Cela s'est veu du temps d'Anselme, & de Thomas Becket Archeuesque de Canterbury, qui furent sur le poinct de s'attaquer aux Roys mesmes, quoy qu'ils eussent à faire à des Princes auec qu'il ne faisoit pas bon se joüer, qui estoient Guillaume le Roux, Henry premier, & Henry second. Il est vray que ce danger n'arriue ordinairement qu'alors que telles personnes dependent d'vne authorité estrangere, ou bien quand elles s'esleuent à leur charge par la commune voix du peuple.

Touchant les Seigneurs, il est bon de les tenir dans quelque distance. Que si vn Roy les abaisse, il est certain qu'il en peut deuenir plus absolu: mais moins asseuré, &

moins capable de mettre en execution ſes deſſeins. I'ay remarqué en mon hiſtoire de Henry ſeptieſme, Roy d'Angleterre, que pour auoir accouſtumé de raualler par trop les Seigneurs, ſon Regne fut tout plein de diuiſions & de troubles. Car bien que pas vn d'eux ne luy manquaſt de fidelité, ſi eſt-ce que tous en general le laiſſoient faire à ſa mode ; & ne le ſeruoient point aux occaſions, ſi bien qu'il eſtoit contraint d'aduancer luy ſeul le ſuccez de ſes affaires.

Ie viens maintenant aux Gentils-hommes, & dis qu'il n'y a pas beaucoup à craindre de leur coſté, pource que c'eſt vn corps qui eſt eſpars. Car quoy qu'ils puiſſent quelque fois parler bien haut, ſi eſt-ce qu'ils ne ſçauroient faire beaucoup de mal. D'ailleurs, ils peuuent ſeruir d'vne maniere de contrepoids aux Grands pour les empeſcher de deuenir trop puiſſans ; Ioint que par leur authorité ſur le menu peuple, ils ſont plus capables d'appaiſer les ſeditions populaires.

Quant aux Marchands, ils ſont comme la veine porte du corps de l'Eſtat, & s'ils ne fleuriſſent point, tous les autres membres

ne se porteront iamais bien, pource qu'ils auront les veines vuides & ne donneront aucune nourriture. Les impostz qui se font sur eux apportent rarement du profit aux reuenus d'vn Roy, & luy fõt perdre ce qu'il gaigne en destail, pource que tout le trafic en general diminuë, lors que les sommes particulieres s'augmentent.

Pour le commun peuple, il n'est pas beaucoup dangereux, si ce n'est lors que parmy les Grands il s'en treuue quelqu'vn qui se fasse chef de son party. Ou bien quand on se mesle des poincts de sa Religion, de ses coustumes, ou de sa façon de viure.

Ie concluds par les gens de guerre, qui sont grandement à craindre, lors qu'on les laisse viure en vn corps, & qu'on les accoustume à receuoir des presens. Entre les Romains les soldats des Gardes de l'Empereur nous en ont seruy de preuue autresfois, & auiourd'huy parmy les Turcs nous auons l'exemple des Ianissaires: Comme au contraire, esleuer des hommes en la discipline militaire, les mettre en garnison en diuerses places, & sous diuers chefs, & leur oster la liberté d'en prendre par tout, sont des choses

qui ne peuuent estre qu'vtiles à la defence, & propres à destourner les dangers. Les Princes ressemblent aux corps celestes qui font les bonnes & les mauuaises saisons, & qui neantmoins n'ont iamais le repos, bien que chacun les reuere. En vn mot, tous les Preceptes qui touchent les Roys, sont compris en ces deux memoires : *Souuenez vous que vous estes hommes : & souuenez-vous aussi que vous estes Dieux.* L'vn pour refrener leur puissance, & l'autre pour tenir en arrest leur volonté.

Du Conſeil.

XXXVIII.

LA plus grande confiance qui ſoit entre les hommes, eſt celle qu'on met en vn Conſeiller. En matiere de toute autre choſe les hommes peuuent fier à quelqu'vn leur perſonne, leurs terres, leurs biens, leurs enfans, leur honneur, & finalement leurs affaires particulieres. Mais depuis qu'ils prennent vn homme pour Conſeiller, ils remettent toutes ces choſes enſemble à ſa diſcretion: ce qui oblige d'autant plus les Conſeillers à ſe monſtrer fideles & gens de bien.

Lors que les plus ſages Princes ne font rien qu'auec conſeil, il ne faut pas qu'il penſent que leur grandeur en ſoit amoindrie, & eux moins capables, puiſque Dieu meſme a ſon conſeil, & que l'vn des plus grands noms qu'il ait donné iamais à ſon Fils, eſt celuy de Conſeiller: ce qui fait dire à Salomõ, *Que la fermeté s'appuye ſur le Conſeil.* Com-

me en effect il eſt certain que les choſes qu'on entreprend ſans les peſer auparauant auecvne meure deliberatiõ, ſe treuuẽt ébrãlees plus d'vne fois ou cõbattuës des vagues de la fortune; & qu'ainſi apres qu'on s'eſt biẽ peiné pour les débrouïller, ou pour en auoir vne iſſuë, on n'y voit non plus d'aſſeurance & de fermeté qu'aux pas d'vn yurongne.

L'experience apprit au Roy Salomon la force du Conſeil, comme ſon pere en auoit auparauant eſprouué la neceſſité: Car ſon Royaume fauoriſé de Dieu, ne fut deſmembré que par vn pernicieux aduis. Auquel neantmoins nous treuuerons pour noſtre inſtruction deux marques fort propres à recognoiſtre quand vn Conſeil eſt bon ou mauuais, ſi nous conſiderõs que l'aduis dont nous venõs de parler, fut pour le regard des perſonnes donné par de ieunes gens, & quant à la choſe, accompagné d'vne extreme violence.

Les Anciens nous ont fort bien propoſé la coniõction inſeparable des Roys auec leurs Conſeillers; enſemble le grand beſoin qu'ils ont de ne s'ayder que d'vn bon Conſeil; l'vn, quand ils ont dict que Iupiter eſpouſa ſa Metis, qui ſignifie le Conſeil, pour monſtrer qu'on le doit marier auec la Sou-

uerainеté; l'autre en la ſuitte de la fable, qui eſt, qu'apres l'auoir eſpouſée, comme il veit qu'elle eſtoit enceinte de ſon faict. il en deuora le fruict, ſi bien que luy-meſme deuenu gros, enfanta Pallas, qui naſquit de ſon chef toute armee.

Cette fable, quoy que monſtrueuſe apprend aux Roys cette grande maxime d'Eſtat, que pour ſe bien ſeruir de leur Conſeil ils doiuent au commencement remettre la charge des affaires entre les mains de leurs Conſeillers; & c'eſt la premiere generation, ou la premiere groſſeſſe: Mais qu'eſtans vne fois digerées ou formées dans tout ce corps, ſi bien qu'il ne reſte plus qu'à les enfanter, il faut qu'alors ils commandent à ceux de leur Conſeil de ne paſſer outre, ſoit en la reſolution ou en la direction; cõme ſi l'affaire dependoit d'eux. Ainſi s'aydans de pluſieurs aduis, qu'ils facent voir au monde, que les Ordonnanees & les Arreſts (leſquels ſont comparez à Pallas armee, pource qu'on les prononce auec prudence & authorité) procedent d'eux-meſmes, & non ſeulement de leur puiſſance, mais encore, pour ſe mettre plus en eſtime, de leur propre teſte, & de leur inuention.

L'on a remarqué deux inconueniens, qui peuuent arriuer, quand il eſt queſtion d'aſſembler le Conſeil, & de s'en ſeruir. Le premier eſt, de publier ſi auant les affaires, qu'elles en ſoient moins ſecrettes. Le ſecond, d'affoiblir l'authorité des Princes, comme s'ils n'eſtoient aſſez habiles d'eux-meſmes. Le troiſieſme, d'eſtre fidelement conſeillé, & pluſtoſt pour le bien de celuy qui donne l'aduis, que du Prince qui le reçoit. Contre leſquels accidens l'vſage du Conſeil, qu'on appelle du Cabinet, s'eſt introduit en quelques Royaumes.

Pour le regard du ſecret, les Princes ne doiuent point communiquer toutes choſes à tous ceux de leur Conſeil: mais bien faire vne eſlite des principaux; outre qu'il n'eſt nullement neceſſaire que celuy qui ſe conſeille ſur quelque faict, declare quelle eſt ſon intention là deſſus. Que les Princes prennent dõc garde que le peu de ſecret de leurs affaires ne vienne d'eux meſmes, conſiderant qu'il ne ſe treuue que trop de cajoleurs, qui font gloire de leur babil, & dont la langue eſt beaucoup plus dommageable que le ſilence de pluſieurs qui ſçauẽt que le deuoir les oblige à ne dire mot.

En certaines affaires il eſt grandement ne-

ceſſaire de ſe monſtrer ſecret; ce qui ne peut eſtre, s'il y a plus de deux ou trois perſõnes auprés d'vn Roy. Auſſi voit-on la plus part du temps que de tels conſeils le ſuccez n'en eſt point mauuais. Car outre que le ſecret en eſt tenu plus couuert, les Conſeillers qu'on y appelle s'y portent auec vn eſprit moins diſtrait & plus calme. Il faut neantmoins que ce ſoit la prudence du Prince qui opere en cecy, & que ſes principaux Confidents ſe rendent conformes aux intentions de leur maiſtre, auec autant de ſageſſe que de fidelité. En quoy les Princes ſe ſouuiendront de l'exemple de Henry ſeptieſme Roy d'Angleterre, qui ne communiquoit iamais ſes plus importantes affaires qu'à Morthon, & à Fox, dont il auoit de long-temps ſondé les intentions à ſon ſeruice.

Quant à l'affoibliſſement de l'authorité d'vn Prince, la fable cy-deuant alleguée apprend le moyen de l'empeſcher. Meſme la Majeſté des Roys eſt touſiours pluſtoſt augmentée qu'amoindrie, lors qu'ils aſſiſtẽt en perſonnes aux aſſemblées des principaux Miniſtres de leur Eſtat; Ioinct que iamais aucun Souuerain n'a eſté deſnué de ſes intereſts par ſon Cõſeil, que lors qu'il a eu quelqu'vn trop puiſſant, ou qu'il s'eſt treuué des

intelligences ſecretes entre pluſieurs.

Touchant le dernier inconuenient, à ſçauoir que l'ordinaire des hommes eſt de r'apporter à leur particulier intereſt les conſeils qu'ils donnent, bien qu'on ne ſçache que trop, *Qu'il ne ſe treuue point de foy ſur la terre*; cela neantmoins ſe doit entẽdre des temps, & non pas des perſonnes particulieres. Il y a quelques fois des hommes qui ne ſont ny artificieux ny broüillons, & qui tiennent ce don de la nature, d'eſtre fideles, entiers, incorruptibles, & iuſtes: Tellement que les Princes ne peuuent mieux faire, que de tirer telles gens à leur ſeruice, & prés de leurs perſonnes. D'ailleurs, ceux de leur Conſeil ne ſont pas touſiours en ſi bonne intelligence, que les vns n'eſpient les deportemens des autres. Le meilleur remede que ie treue en cecy, c'eſt que les Princes ayent autant de ſoin de cognoiſtre leurs Conſeillers, qu'eux-meſmes ont de curioſité pour ſçauoir de quelle humeur ſont les Princes.

C'eſt au Prince vn heur ſans pareil,
De bien cognoiſtre ſon Conſeil.

I'adjouſte à cecy, qu'eſplucher de trop prés les actions d'vn Souuerain, eſt vne choſe fort mal-ſeante au Conſeiller, qui doit auoir plus de ſoin d'apprendre les affaires de ſon

Maiſtre que l'inclination de luy-meſme; eſtant vray-ſemblable que le deuoir de ſa charge l'oblige pluſtoſt à luy donner de bons aduis, qu'à chatoüiller ſon humeur.

L'on ne ſçauroit croire combien eſt grãd le profit que tirent les Princes, de prendre l'aduis de leurs Conſeillers ſeparément, & en corps auſſi. Quand on dit ſon opinion ſeul à ſeul, l'on n'eſt pas d'ordinaire ſi retenu, ny ſi reſpectueux, que lors qu'on la declare en public. Les hommes ſont moins honteux en leur particulier; & en compagnie plus ſujets à l'humeur d'autruy. C'eſt pourquoy il eſt grandement à propos de s'aider de tous les deux, à ſçauoir des inferieurs ſeparément, afin de ne rien oſter à leur liberté; & des principaux, deuant toute vne aſſemblée, pour les mieux tenir dans les bornes du reſpect.

Il ne ſert de rien aux Princes de ſe conſeiller ſur l'eſtat des affaires, s'ils n'examinẽt par meſme voye de quelles gens ils prennent aduis. Comme toutes les choſes ſimplement conſiderées, ſont autant d'images muettes & mortes, la vie de l'execution des affaires conſiſte à ſçauoir choiſir les perſonnes. En quoy il ne faut point proceder par

les genres, ou comme en idée & en abſtraction, pour ſcauoir de quelle eſpece de perſonnes on ſe doit ſeruir : mais pluſtoſt en indiuidus, pource que le meilleur iugemẽt, & les plus grandes fautes auſſi paroiſſent en l'election des indiuidus. Celuy-là ne mentit pas qui dit, *Qu'il n'eſt point de meilleurs Conſeillers que ceux qui ſont morts.* Auſſi eſt-il vray que les liures parlent diſtinctement, & qu'il eſt bon de les fueilleter, principalemẽt ceux dont les Autheurs ont eux-meſmes eſté les Acteurs en la Scene.

Les Conſeils qui ſe tiennent auiourd'huy en beaucoup de lieux, ne ſont proprement que des rencontres inopinées, où l'on diſcourt pluſtoſt des affaires qu'on ne les debat. L'on ne court que trop viſte à l'ordre ou à la concluſion du Conſeil : il ſeroit beaucoup meilleur qu'en matiere d'affaires de conſequence les choſes fuſſent auiourd'huy propoſées, & remiſes au lendemain, que decidées ſi ſoudainement *In nocte Conſilium.* Ce fut de cette façon qu'on ſe comporta en la Commiſſion pour l'vnion d'entre l'Angleterre & l'Eſcoſſe, qui eſtoit vne Aſſemblée graue & bien ordonnée. Ie treuue auſſi fort à propos, qu'on choiſiſſe certains iours prefix pour les requeſtes. Car

outre que cela donne plus de courage & d'asseurance aux demandeurs, les assemblées qui se font pour les affaires d'Estat en ont plus de liberté, & ne sont point empeschées de, *Hoc agere*, c'est à dire de penser seulement à ce qui est de leur charge. En l'action des Commissaires, s'il faut mettre les affaires en estat pour le Conseil, il est plus à propos de prendre des personnes indifferentes, que d'y faire vne indifference en y mettant ceux qui sont forts de part & d'autre. I'approuue encore grandement les Commissions ordinaires, comme pour le Commerce, pour les Finances, pour la guerre, pour les procez, & pour quelques Prouinces. Car où se tiennent diuers Conseils en particulier, & où n'y a qu'vn Conseil d'Estat, comme en Espagne, toutes assemblées ne sont en effect que des Commissions ordinaires, si ce n'est qu'elles ont vne plus grande authorité. Il est necessaire que ceux qui doiuent instruire les hommes sur les choses qui touchent leur profession, cõme les Aduocats, les gens de Marine, ceux de la Monnoye, & autres, soient premierement ouys deuant les Commissaires, ou si l'occasion le requiert, deuant le Conseil; & qu'ils n'y entrent point à la foule, mais l'vn

apres l'autre: Car autrement ce seroit plustost importuner l'assemblée que l'instruire. Des tables longues ou quarrées, & des sieges autour de la salle, sont des choses substantielles, bien qu'elles semblent n'appartenir qu'à la forme. La raison que ie puis alleguer là dessus, c'est qu'en vne longue table peu de personnes qui tiendront le haut bout, emporteront bien souuent toute l'affaire: Mais en l'autre forme les opinions des Conseillers du bas bout, sont plus en vsage: En vn mot, vn Roy qui preside à vne assemblée doit soigneusement prendre garde, de ne rendre trop manifeste son inclination particuliere en ce qu'il propose. Autrement il est à craindre que si les Conseillers s'en apperçoiuent, ils ne se mettent dans la complaisance, au lieu de dire sainement leur aduis.

De l'expedition des affaires.

XXXIX.

IL n'eſt rien ſi dangereux en matiere d'affaires, qu'vne diligence affectée. Elle reſſemble à ce que les Medecins appellent predigeſtion, ou digeſtion haſtée, qui ne ſert qu'à remplir le corps de cruditez, & de ſecrettes ſemences de maladie. Ne iugez donc point de l'expedition d'vn fait par le temps que vous employez à demeurer aſſis au Conſeil, mais pluſtoſt par l'aduancement que vous y faites. Car comme en matiere de courſe, ceux qui font les plus hauts pas ou les plus longs ne vont pas le plus viſte; ainſi en ce qui touche les affaires, ce qui les aduance, c'eſt de s'attacher au ſujet de prés, & de n'en prendre point trop à la fois. Il eſt des perſonnes qui n'ayans point d'autre ſoin que d'aller viſte, ne cherchent qu'à nicher quelque periode fauſſe dans vne affaire, afin de paroiſtre hommes de deſpeſche & actifs. Mais abreger vn fait à force de le reſtreſſir,

ou de le rendre moindre qu'il n'eſt, ſont deux choſes bien differentes. Vne affaire ainſi maniée par pieces eſt ordinairement prolongée en ſon entier. Il me ſouuient qu'vn grand perſonnage de ma cognoiſſance ne voyoit iamais les hommes ſe precipiter à la concluſion, qu'il ne diſt ordinairement. *Arreſtons nous vn peu, ie vous prie, afin d'achcuer pluſtoſt.* La vraye expeditiõ eſt vne choſe riche de ſoy. Car comme l'argent ſe peut appeller la meſure de toutes les marchandiſes, le temps l'eſt auſſi des affaires, qui couſtent bien cher, ſi l'on y perd beaucoup de iours ou de mois.

Les Lacedemoniens & les Eſpagnols ont de tout temps eu le bruit de n'auoir pas eſté gens d'expedition. *Mi venga la muerte d'Eſpanna.* diſent les Eſpagnols, pource que cela eſtant, ils ſe tiennent pour aſſeurez que la mort ſera long temps à venir.

Eſcoutez donc volõtiers celuy qui vous inſtruict le premier ſur vn faict, & taſchez pluſtoſt de luy ſeruir d'adreſſe au commencement, que de l'interrompre dans le fil de ſon diſcours: Autrement ſi vous le troublez en ſa methode ordinaire, vous verrez qu'il mettra deuant ce qui doit aller derriere, & qu'il ſera plus ennuyeux en ſes diuiſions,

que

que s'il euſt deduit ſon affaire à ſa mode, & tout d'vne ſuitte ; Ce qui monſtre aſſez que le Moderateur eſt quelquefois plus faſcheux que l'Acteur.

Les repetitions ne ſont d'ordinaire qu'vne perte de temps, qu'on ne peut gaigner qu'en reïterant le ſujet qui ſe met en queſtion, afin de reprimer par ce moyen pluſieurs inutiles recherches, & de les faire auorter. Il eſt certain que les diſcours longs & curieux ne ſeruent non plus à l'expeditiõ d'vn fait, qu'vne longue robbe ne ſert de rien à la courſe : l'approuue encore moins les prefaces & les excuſes, ou telles autres diſcretions, touchant la perſonne de celuy qui parle, qui ne ſont qu'apparences de modeſtie, & monſtres de vanité. Gardez-vous bien neantmoins d'enfoncer tout à coup la matiere, ſi vous iugez que dans les volontez de ceux auſquels vous parlez, ſe treuue quelque maniere d'empeſchement ou d'obſtacle. La preocupation requiert touſiours vne Preface, qui ſert beaucoup à la perſuaſion, comme nous voyons que l'onguent penetre mieux par le moyen des fomentions.

L'expedition ne reçoit vie que de l'ordre & de la diſtribution, pourueu qu'elle ne ſoit point trop ſubtile. Si l'on ne diuiſe bien vne

affaire, il eſt impoſſible de s'y donner vne bonne entrée, & de s'en tirer nettement, ſi l'on n'eſt trop exact en la diuiſion. C'eſt gagner le temps que de le ſçauoir choiſir, & battre l'air vainement que de parler hors de ſaiſon.

Les principales parties d'vne affaire ſont trois, preparer, debatre ou examiner, & reſoudre. Que ſi vous en attendez l'expedition, faites en ſorte que la ſeconde partie ſeulement ſoit l'ouurage de pluſieurs, & que peu de gens trauaillẽt au premier & au dernier poinct. Or les procedures qui ſe font par eſcrit ſur quelque choſe en facilitent l'expedition la pluſpart du temps: Et quand il aduiendroit à quelqu'vn d'en eſtre eſconduit, ce refus ſeroit touſiours plus propre à produire la direction, que ſi on le tenoit en branſle & irreſolu, comme l'on voit que les cendres aydent beaucoup mieux à la fertilité de la terre, que ne fait la pouſſiere.

De la vraye grandeur des Royaumes, & des Estats.

XL.

DE dire de Themistocles fut vn peu trop altier, en ce qu'il l'attribuoit à soy-mesme, & vtile quant à son obseruation, lors qu'estant prié de iouer du luth en vn certain banquet, *Ie ne me cognois point à cela*, respondit-il, *mais ie sçay bien par quel artifice d'vn petit bourg il y a moyen d'en faire vne grande ville.* Ces paroles aidées de la Metaphore, peuuent exprimer deux differentes *Habilitez* en ceux qui se meslent des affaires d'Estat. Car s'il se fait vne veritable reueuë des Conseillers, l'on en treuuera possible quelques-vns, encore que fort rarement, qui d'vn petit Estat en pourront faire vn bien grand, quoy qu'ils ne sçachent rien moins que iouër du luth, ou de tel autre instrument. Comme d'ailleurs vous en verrez plusieurs qui pour exceller en la Musique, ne laissent pas d'estre esloignez de

cette premiere perfection, comme plus propres à cauſer l'entiere ruyne d'vn Eſtat, qu'à rapporter la moindre choſe à ſon aduancement. Les Arts, à n'en point mentir, qui ſont comme illegitimes, & par le moyẽ deſquels pluſieurs Conſeillers & Gouuerneurs gaignent l'amitié de leurs Maiſtres, ne meritent point d'eſtre appellez autrement que ceux de Vielleurs & de Meneſtriers. Car ce ſont choſes qui ne plaiſent que pour vn temps, & qui ne donnent du plaiſir qu'à ceux qui s'en meſlent, n'agiſſent aucunement au bien du public. Il ſe treuue auſſi ſans doute des Gouuerneurs & des Conſeillers, qu'on peut tenir pour habiles en matiere d'affaires, iuſques au poinct d'en pouuoir deſtourner les ruynes; qui neantmoins ſont grandement eſloignez de cette dexterité, qui peut eſleuer & agrandir vn Eſtat, en pouuoir, en biens, & en fortune. Mais laiſſons ces ouuriers pour tels qu'ils ſont, & parlons de l'Ouurage, qui eſt la veritable grandeur des Royaumes, enſemble des moyens d'y paruenir. Ce ſujet me ſemble ſi noble de ſoy, qu'il merite d'eſtre touſiours deuant les yeux des plus puiſſans Princes, afin que n'entreprenant rien par deſſus leurs forces, ils ne trauaillent en

vain : Et que d'ailleurs, pour n'auoir pas assez bonne opinion de leur pouuoir, ils ne se laissent cheoir en des precipices, de peur & d'apprehension.

L'estenduë d'vn Estat se peut cognoistre par les mesures, son reuenu par les comptes, ses habitans par les monstres, le denombrement de ses villes & de ses terres par le moyen des cartes. Neantmoins il n'est rien si difficile en toutes les affaires ciuiles, ny rien où l'esprit se trompe plustost, qu'à bien calculer la grandeur d'vn Estat. Cela me faict dire qu'il y a de la ressẽblance entre le Royaume du Ciel, & les Estats de la terre. Ce Royaume du Ciel est comparé à vn grain de mousstarde, lequel tout petit qu'il est, ne laisse pas d'auoir cette qualité de se multiplier & de croistre soudainement. Ainsi entre les Estats, les vns, bien que de large estenduë, ne sont nullement propres à la conqueste & les autres en leur petitesse esleuent leurs fondemens iusques à la Monarchie.

Les villes bien fortifiées, les Arsenaux, les places pleines de munitions de guerre & de viures, les magnifiques escuries, ou si vous voulez, les Elephans, les grands thresors, les puissantes armées, & les forces de l'artil-

lerie, ne ſont qu'autant de brebis veſtuës de la peau d'vn lyon, ſi le peuple n'eſt aguerry. Ie dis bien dauantage, c'eſt qu'en vne armée le nombre n'eſt pas beaucoup à conſiderer, pourueu que les ſoldats ſoyent pleins de courage. Car, cõme dit fort bien Virgile. le loup ne s'eſtonne pas pour la quantité des brebis. L'armée des Perſes paroiſſoit dans les campaignes *d'Arbella*, ſi pleine de gens de guerre, que les Chefs du grand Alexandre s'en effrayerent d'abord; Ce qui fut cauſe qu'ils s'en allerent treuuer le Roy pour le prier de differer le combat, & de ne charger les ennemis que de nuict. A quoy Alexandre ne fit point d'autre reſponſe, ſinon *qu'il ne vouloit point obſcurcir ſa Victoire*. Comme en effect il aduint qu'il la gaigna ſur les Perſes. A cecy ſe rapportent les paroles de Tygranes Roy d'Armenie, qui s'eſtant campé ſur vne haute montaigne auec quatre cens mil hommes, comme il découurit l'Armée Romaine, qui n'eſtoit que de quatorze mille combattans, qui marchoient contre luy; *Ces hommes que voyla*, s'eſcria-t'il en riant, *ſont trop pour vne Ambaſſade, & trop peu pour vn combat.* Ce qui n'empeſcha pas que deuant le coucher du Soleil il ne les treuuaſt en aſſez grand

nombre. Car ils le mirent en desroute, & luy tuerent vn nombre infiny de ses gens, Nous auõs tant d'autres exemples qui nous monstrent euidemment la grande difference qu'il y a du nombre au courage, qu'on peut inferer veritablement que le principal poinct de la grandeur d'vn Estat est d'auoir vne race d'hommes courageux & nez aux actions militaires. L'argent aussi n'est point le nerf de la guerre, comme on dit ordinairement, s'il arriue que les nerfs naturels des Soldats viennent à faillir, & qu'ils se rendent lasches & effeminez. Suiuant cela Solon voyant vn iour Cresus, qui luy faisoit vne vaine monstre de son thresor, *Sire*, luy dict il, *quelque precieuses que soient les choses que vous me monstrez, ne doutez point qu'vn autre ne se fasse maistre de tout cet or, pourueu que son fer soit meilleur que le vostre.* Il faut donc que le Prince ait vne grande prudence à recognoistre ses forces, & qu'il ne s'y fie par trop, si ce n'est qu'il puisse leuer dans son pays vn bon nombre de gens de guerre, dont il ait espreuué les courages. Que s'il peut s'asseurer là dessus, qu'ẽ tel cas il se fie hardimẽt à ses Soldats, pourueu que d'ailleurs ils n'ayent quelque autre defaut.

Pour ce qui touche les forces estrangeres,

qui peuuẽt au beſoin ſeruir de ſecours, nous ne manquons pas d'exemples; qui nous apprennent, que ſi vn Prince ou vn Eſtat s'y appuye, il pourra bien durant quelque tẽps deſployer ou eſtendre ſes aiſles, mais en fin il ſe treuuera deſplumé. La benediction de Iuda & d'Iſacchar, ne ſe rencontrent iamais enſemble. Auſſi eſt-il impoſſible *qu'vn meſme Eſtat ſoit lyon & aſne entre les fardeaux.* Vn peuple trop chargé de taxes deuient rarement aguerry & vaillant. Il eſt vray que les impoſts qui ſe mettent par le conſentement de l'Eſtat en abbattent moins le courage. Comme il a paru clairement aux ſubſides des Pays-bas, & meſme en ceux d'Angleterre. Car vous deuez remarquer que nous parlons icy du cœur, & non pas de la bourſe. Tellement qu'encore que le tribut ou la taxe qui ſe fait, ou par le conſentemẽt du peuple, ou par l'authorité du Souuerain, aboutiſſe touſiours à vne meſme choſe, quant à la bourſe; ſi eſt-ce que cela ne laiſſe pas d'agir diuerſement dans le courage. Ainſi l'on peut conclure, qu'vn peuple ſurchargé de tribut n'eſt point propre pour vn Empire. Les Eſtats qui viſent à s'agrandir doiuent prendre garde que les Seigneurs & les Gentils-hommes ne s'accroiſſent parmy

eux en vn trop grand nombre : car cela fait que les ſujets communs ſe raualent de telle ſorte, qu'ils deuiennent en effect les valets & les eſclaues de la Nobleſſe. C'eſt ainſi qu'en vn bois taillis les arbres n'y pouſſent iamais leurs branches ſi droictes qu'auparauant, ſi apres les auoir couppez on y laiſſe les ſcions trop prés l'vn de l'autre. Par ce moyen il aduient ſouuent qu'en des pays où il y a trop de Gentils-hommes le commun peuple n'y vaut rien, ſi bien que de cent teſtes à peine en treuuerez-vous vne ſeule qui ſoit capable de porter la ſalade. Tels hommes ne ſont encore aucunement propres à ſeruir entre les gens de pied, que i'appelle les nerfs de la guerre ; & ainſi l'on peut bien treuuer parmy eux beaucoup de peuple, mais point de forces. L'exemple de ces choſes ne s'eſt iamais mieux monſtré que par la comparaiſon de l'Angleterre auecque la France, dont l'vne bien que moindre en territoire & en gens, a toutesfois cét aduantage, de pouuoir tirer du commun peuple de fort bons hommes. A ce propos ie treuue vrayement admirable l'inuention de Henry ſeptieſme, comme ie l'ay remarqué dans ſon Hiſtoire, en ce que des granges eſcartées il en faiſoit des fermes &

des maisons de mesnage ; où il auoit autant d'estenduë de terre, qu'il en falloit à ceux qui la cultiuoient pour en viure honnestement, & non comme gens de seruile condition. D'où il s'ensuiuoit encore, que les proprietaires se donnoient eux-mesmes les soings du mesnage des champs.

Virgile accouple fort bien le labourage & les armes, lors que parlant de l'ancienne Italie, il l'appelle,

Terre en armes puissante, & grandement fertile.

Cela me fait dire, que telle condition ou façon de viure ne doit estre aucunement obmise, & qu'estant particuliere à l'Angleterre, elle se trouuera bien à peine ailleurs, qu'en Pologne. Par elle-mesme i'entends parler de l'Estat des Seruiteurs libres & des Suiuants, tant des Seigneurs que des Gentils-hommes, qui ne sont point inferieurs aux bourgeois des villes en ce qui touche l'adresse aux armes. Voila pourquoy sans doute, la splendeur, la magnificence, & les grands reuenus des principaux de la Noblesse, estant comme receus en coustume, apportent beaucoup à leur grandeur en temps de guerre ; où tout au contraire leur maniere de viure trop chiche & trop rete-

nuë, eſt cauſe qu'il y a fort peu de ſoldats, & ainſi elle affoiblit grandement les forces militaires.

En matiere du gouuernement d'vn Eſtat, il faut touſiours faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que le tronc de l'arbre de la Monarchie de Nabuchodonozor, ſoit aſſez grand pour porter des branches & des fueillages; c'eſt à dire que les vrays ſujets d'vne Couronne ayent ſuffiſamment dequoy entretenir les Eſtrangers, auſquels ils commandent. Auſſi voyons-nous d'ordinaire, que les Eſtats les plus accouſtumez à naturaliſer les Eſtrangers, ſont les plus propres à l'Empire: Car de s'imaginer qu'vne poignée de gens, pour courageuſe qu'elle ſoit, puiſſe eſtre aſſez Politique pour embraſſer vne large eſtenduë d'vn grand Domaine, c'eſt vne choſe qui n'eſt pas impoſſible pour vn temps, mais qui tombe en decadence à la fin. Les Lacedemoniens auoient cela de recommandable, d'vſer d'vne merueilleuſe prudence, quand il eſtoit queſtion de naturaliſer vn Eſtranger. Cela fit auſſi que lors qu'ils y apporterent de la moderation, ils demeurerẽt touſiours fermes. Comme au contraire, ſi toſt que leurs branches & leurs rameaux, deuindrent trop grands pour leurs tiges,

vne manifeſte ruyne s'en enſuiuit. De tous les Eſtats il n'y en eut iamais de plus prompt à receuoir les Eſtrangers que celuy des Romains. C'eſt pourquoy conformément à cela d'vne grande ville ils en firent la plus puiſſante Monarchie du monde. Ce qui me ſemble auoir pris naiſſance de ce qu'ils ſouloient octroyer le droict de bourgeoiſie, qu'ils appelloient *Ius Ciuitatis*, iuſques au plus éminent & plus ſublime degré. I'entends par là qu'ils ne donnoient pas ſeulement aux Eſtrangers le droict de Commerce, de Mariage, & de ſucceſſion, mais auſſi celuy des charges publiques : De quoy des perſonnes particulieres, & meſme des familles entieres eſtoient bien ſouuent honorées. A cecy l'on peut adjouſter la couſtume qu'ils auoient de planter la tyge Romaine dans les terres eſtrangeres par le moyen des Colonies qu'ils y enuoyoient : Tellement qu'ils ſçauoient ſi bien joindre ces choſes, qu'auec beaucoup de raiſon l'on pouuoit dire, que ce n'eſtoient pas les Romains qui s'eſtendoient ſur le monde, mais pluſtoſt le monde qui s'eſtendoit ſur les Romains. Par où ils s'ouuroient à la grandeur le chemin le plus aſſeuré qu'ils euſſent iamais ſceu chercher. Tout ce qui me choque

en cecy c'eſt l'Eſpagne, dont la conſideration faict que maintes-fois ie m'eſtonne cõme quoy il eſt poſſible qu'auec ſi peu de naturels ſubjets elle embraſſe de ſi larges eſtenduës de païs; Mais c'eſt qu'aſſeurément toute ſon enceinte eſt vn grand corps d'arbres bien plus puiſſant que n'ont eſté en leur naiſſance les Eſtats de Lacedemone & de Rome. D'ailleurs, quoy que les Eſpagnols ne ſoient pas beaucoup accouſtumez à naturalizer les Eſtrangers, ſi eſt ce qu'ils ont cela de bon, d'employer preſque indifferemment toute ſorte de nations en leur Milice ordinaire, & meſmes d'eſleuer ſouuent les Eſtrangers aux plus hautes charges. Par où veritablement ils ſemblent aduouer, qu'ils manquent de naturels ſubiets, comme il eſt euident par la *Sanction pragmatique*, qu'ils en ont fait depuis peu.

Les Arts, dont le trauail eſt appellé ſedentaire, enſemble les ouurages les plus delicats qui ſe font dans les maiſons, & qui requierent le doigt pluſtoſt que la main ou le bras entier, ont naturellement ie ne ſçay quoy de contraire à l'exercice des armes. Que s'il eſt queſtion d'en parler en general, ie dis qu'il n'eſt point de peuple, quelque aguerry qu'il ſoit, dont l'inclination ne

se laisse aller à la recherche de l'oisiueté, & qui n'aime beaucoup mieux s'exposer pour vne bonne fois aux dangers, qu'endurer vne trop longue fatigue; Et toutesfois, pour le maintenir en vigueur, il ne luy faut iamais souffrir d'estre oisif.

C'est pourquoy c'estoit vn grand aduantage aux anciennes Republiques de Sparte, d'Athenes, & de Rome, d'auoir l'vsage des esclaues, qu'on faisoit addonner ordinairement à toutes sortes d'ouurages de main, que nous appellons *Manufactures*. Ce qui a esté aboly presque par toute l'Europe par la Loy Chrestienne. Or la chose du monde qui approche le plus de cela, c'est quand on laisse l'exercice de tels mestiers aux Estrangers, qui pour cét effect doiuent estre plus aisément receus. Quant aux suiets naturels, il en faut retenir la plus-part dans ces trois bornes, de laboureur, de suiuans, & de gens qui s'employent aux mestiers les plus penibles, tels que sont les Mareschaux, les Massons, les Charpentiers, & autres, sans y comprendre ceux qui font desia profession de la milice. Mais sur tout il importe beaucoup à la grandeur d'vn Estat, que toute la nation tasche à se rendre aguerrie, & se propose pour principal but

l'exercice des armes; ioint que les choſes dont nous venons de parler, ne ſont que des moyens pour y paruenir.

Et toutesfois ces meſmes moyens de quoy peuuent ils ſeruir ſi l'on ne les reduit en acte? L'on a feint que Romulus apres ſa mort inſpira cette Maxime aux Romains, qu'ils ſe ſouuinſſent de faire touſiours vne particuliere profeſſion des armes, & que par cette ſeule voye, de leur Republique ils en feroient le plus floriſſant Empire du monde. Et certainement c'eſtoit à cette meſme fin que ſe rapportoient toutes les Maximes de l'Eſtat de Lacedemone. Mais ny les Macedoniens, ny les Perſes n'en faiſoient pas ainſi, & ſembloient ne prendre les armes que par boutade. Touchant les Gaulois, les peuples de Germanie, les Goths, les Saxons, les Normans, & autres, ils n'eurent la guerre que pour vn temps. Et bien que les Turcs n'ayent iamais quitté les armes, ſi eſt ce que leur milice ne laiſſe d'aller inſenſiblement à ſon declin. I'adjouſte à cecy, que de tous les Chreſtiens de l'Europe, les Eſpagnols ſont les ſeuls, qui s'obſtinent le plus à ne deſarmer point; Et c'eſt poſſible en cela qu'ils ſe fondent ſur ce commun dire; *Que là où les intentions de*

l'homme croyent s'aduancer, c'eſt à quoy ils s'adonne le plus. Mais quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne verité qui eſt aſſez claire de ſoy, qu'vn peuple qui n'embraſſe point l'exercice des armes, ne peut eſperer de s'agrandir; Comme au contraire, c'eſt vn Oracle approuué par l'experience commune, que les Eſtats qui en cheriſſent la profeſſion ſe rendent redoutables à tous, & font des merueilles: Ce qui ne paroiſt que trop euident par les conqueſtes des Turcs. Il eſt vray neantmoins que ceux qui durant quelque ſiecle tant ſeulement ont ſuiuy la guerre ſe ſont eſleuez iuſques à ce poinct, que de ſe maintenir meſme apres que l'exercice des armes eſt venu à deſcheoir.

A cecy ſe rapporte, qu'vn Eſtat doit auoir des couſtumes & des loix qui ſoient telles, qu'en cas que les autres nations s'y oppoſent, ce luy ſoit vn ſujet de prendre les armes. Car c'eſt vne Iuſtice imprimée dés la naiſſance en la nature des hommes, que la guerre eſtant la ſource d'vne infinité de maux, ils ne doiuent l'entreprendre autrement que ſous quelque pretexte ſpecieux. C'eſt pour cét effect que le Turc ſe propoſe pour fondement de ſes Armes l'aduancement de ſa Secte, querelle qu'il peut touſ-

jours

jours auoir à commandement. Suiuant quoy bien que les Romains eſtimaſſent que ce fuſt vn grand honneur à leurs Generaux d'eſtendre les limites de leur Empire, ſi eſt-ce que cela ne les contentoit pas s'ils ne paſſoient outre, & ne voyoient dãs leurs deſſeins la fin qu'ils s'y propoſoient. Il faut donc que les peuples qui aſpirent à s'agrandir, ſe propoſent premierement, de ſe rendre ſenſibles aux iniures qui ſont faites à leur frontiere, à leurs Marchands, & aux Miniſtres de leur Eſtat ; ſans tarder longtemps à faire des leuées de gens de guerre. Cela fait, qu'à l'imitation des Romains, ils ſe treuuent preſts à donner du ſecours à leurs Alliez ; De telle ſorte que s'ils auoient des ligues defenſiues auecque pluſieurs Eſtats, & qu'en tel cas ils imploraſſent leur ayde, ce ſeroit à eux à ne les point eſconduire. De quoy les Romains ſçauoient s'acquitter ſi dignement, qu'ils ne manquoient nõ plus à ce deuoir, qu'à paroiſtre touſiours des premiers dans les combats. Car touchant les guerres qui ſe faiſoient anciennement pour le ſecours de ceux d'vn meſme party, ou par vne ſecrette intelligence d'Eſtat, ie ne croy pas qu'elles puiſſent bien eſtre iuſtifiées : comme il aduint au temps

que les Romains combattirent pour la liberté de la Grece : ou lors que les Lacedemoniens & les Atheniens prirent les armes pour eſtablir ou ruyner les *Democraties*, ou les *Oligarchies* : Choſe qui arriuoit encore quand les eſtrangers entreprenoiẽt vne guerre ſous pretexte de Iuſtice, ou de ſecours, pour deliurer les ſujets d'autruy de la tyrannie & de l'oppreſſion des ennemis. Ces choſes preſupoſées, noſtre Maxime demeure touſiours infaillible, *Qu'il n'eſt point d'Eſtat qui doiue aſpirer à s'agrandir, s'il ne ſe reueille à chaque iuſte occaſion d'armer.*

Il n'eſt point de corps ny politique ny naturel, qui ſe puiſſe bien porter, s'il ne s'exerce ſouuent. Auſſi eſt-il vray qu'vne iuſte & honorable guerre eſt le vray exercice d'vn Royaume ou d'vn Eſtat. La guerre ciuile eſt vne maniere d'ardeur ; comparable à celle de la fiebure. Au contraire vne guerre, qui ſe faict contre l'Eſtranger reſſemble à la chaleur acquiſe par le moyen de l'exercice.

Vne paix oyſiue ne faict que corrompre les mœurs, & rendre les courages effeminez. Au contraire, quelque bon ou mauuais ſuccez qui arriue de la guerre, du moins cela faict qu'on eſt touſiours en armes pour

la grãdeur de l'Eſtat. D'ou il s'enſuit qu'encore que la force d'vne armée couſte beaucoup à entretenir, c'eſt elle neantmoins qui donne la loy ou la reputation aux Eſtats voiſins. Nous pouuons en cecy nous propoſer pour exemple l'Eſpagne, qui par l'eſpace de ſix vingts ans iuſques auiourd'huy a touſiours entretenu vne armée de vieux ſoldats.

Se faire maiſtre de la mer eſt proprement s'accourcir vn chemin à la Monarchie. A ce propos Ciceron eſcriuant à Atticus ſur les grands preparatifs que faiſoit Pompée cõtre Ceſar: *Le Conſeil de Pompée*, dit-il, *eſt tel que celuy de Themiſtocles. Car il fait maiſtre de la victoire celuy qui l'eſt de la mer.* Et ſans doute Pompée eut laiſſé tout à fait Ceſar, ſi vne vaine confiance ne l'euſt deſtourné de cette route. Les batailles nauales produiſent d'ordinaire de grands effects. Celle d'*Actium* decida de l'Empire du monde: & celle de *Lepanthe* arreſta la grandeur du Turc. Il y a pluſieurs exemples qui monſtrent que les combats donnez ſur la mer, ont terminé de fort grandes guerres. Auſſi telle choſe n'arriue ordinairement que lors que les Princes ou les Eſtats joüent de leur reſte dans les batailles. D'ailleurs, il eſt tres-certain que

celuy qui commande sur mer prend si grande & si petite part qu'il veut de la guerre; là où maintes fois de grãdes extremitez pressent les Chefs, bien que par maniere de dire, ils tiennent la terre, & s'estiment les plus forts. Asseurément l'aduantage des forces nauales, qui est vn des principaux doüaires de ce Royaume de la grande Bretagne, est auiourd'huy fort puissant, tant à cause que plusieurs Estats de l'Europe sont limitez par la mer, qui leur sert quasi d'enceinte; que pour les grandes richesses qui nous viennent des Indes, & qui semblẽt n'estre qu'vn accessoire de l'Empire de la mer.

Les guerres de ces derniers temps semblent auoir esté faites comme à tastons, & dans les tenebres, à comparaison de celles qui se faisoient anciennement. Nous vsons maintenant de quelques degrez & de quelques Ordres de Cheualerie, pour encourager à la guerre; qui neantmoins la pluspart du temps se donnent indifferemment aux soldats & à ceux qui ne le sont pas. Auec cela nous auons dans l'escu de nos armes les marques d'honneur; comme aussi les Hospitaux pour les pauures soldats estropiez, & ainsi les autres choses. Mais iadis les Trophées esleuez sur le Champ de la Victoire,

les Eloges & les monumens dreſſez à la memoire de ceux qui mouroient à la guerre, enſemble les Couronnes & les Guirlandes qu'on ſouloit donner aux particuliers: le nom d'*Empereur*, que les grands Roys ont depuis emprunté, les Triomphes qui ſe faiſoiẽt aux Generaux d'armée à leur retour de la guerre: & finalement les largeſſes & les dons qu'on diſtribuoit d'ordinaire en congediant vne Armée, eſtoiẽt des choſes vrayement capables d'enflammer les courages des hommes. Mais parmy tous ces honneurs ceux du Triomphe des Romains eſclaterent par deſſus tous les autres. Auſſi n'eſtoit-ce pas vne choſe de neãt que le Triomphe, mais vne des plus belles & des plus nobles inſtitutions qu'on ait iamais eſtablies. Car elle comprenoit enſemble trois choſes, à ſçauoir, l'honneur pour le general; les richeſſes pour le Threſor public, & les dons pour les ſoldats. Toutefois il ſe pourroit faire que cét honneur ne ſeroit pas propre pour des Monarchies, ſi ce n'eſtoit pour la perſonne du Monarque meſme ou de ſes enfans. Telle choſe aduint en effect au temps des Empereurs Romains, qui bien ſouuent s'attribuoient & à leurs fils les Triomphes actuels, pour les guerres

qu'ils auoient miſes à fin en leur propre perſonne, & ſe contentoient de laiſſer quelques enſeignes & quelques ornemens de Triomphe au general, pour les guerres acheuées par les Sujets.

Pour concluſion, en ce qui touche le petit modele d'vn corps, comme diſent les ſainctes lettres, *Nul ne peut adiouſter vne coudée à ſa ſtature*, quelque peine qu'il y prenne. Le meſme n'aduient pas dans l'ample machine des Republiques & des Royaumes, où les Princes & les Eſtats ont moyen d'agrandir leur poſterité par l'introduction des bonnes couſtumes, & des Edicts qu'ils peuuent faire. Toutesfois nous voyons d'ordinaire que c'eſt la ſeule Fortune qui diſpoſe de telles choſes.

Des Seditions & des Troubles.

XLI.

IL ſeroit bon que les Gouuerneurs des peuples euſſent connoiſſance des tempeſtes d'Eſtat, qui ſont d'ordinaire plus grandes lors qu'entre les choſes il y a de l'eſgalité, tout ainſi que les orages du Ciel ſe monſtrẽt plus forts, quand ils arriuent enuiron l'Equinoxe. Comme il y a des vents cachez, & de ſecrettes tumeurs de la mer, qui precedent la tempeſte, de meſme dans les Eſtats,

Souuent nous ſommes aduiſez,
Que les fleches des plus ruſez
Seront contre nous decochées;
Et que le tumulte ſans yeux
Fera bien toſt aux furieux
Deſcouurir les guerres cachées.

Il eſt certain que les libelles diffamatoires, & les paroles dites auec trop de licence & d'effronterie, ſont autant de ſignes & de preſages de nouueaux remuëmens. Virgile voulant deſcrire la genealogie de la Re-

nommée la feint estre sœur des Geants, par ces vers:

La terre aux larges flancs, qui tout germe & conçoit
Pour le sang de ses fils, dont son sang rougissoit,
D'ire contre les Dieux & de fureur pousſée
Digne & derniere sœur d'Encelade & de Cée,
L'enfanta, comme on dit, aux pieds prompts & dispos,
Et dont les aisles n'ont besoin d'aucun repos.

Comme s'il eust voulu dire, que la Renommée & les bruits sont les vieilles restes des seditions du passé; bien que pour moy ie les appelle autant de preludes des tumultes qui nous menacent. Quoy qu'il en soit, il remarque fort à propos qu'entre ces tumultes se trouue la mesme difference que du frere à la sœur, ou du sexe masculin au feminin; principalement lors qu'il arriue que les meilleures actions de l'Estat, ensemble les plus plausibles, & celles qui doiuent donner de plus grands contentements, sont blasmées, & prises en mauuaise part.

Ce qui monstre assez quels sont les effects

de l'Enuie, qui ſelon Tacite a cette couſtume de confondre enſemble les bonnes & les mauuaiſes actions. Il ne s'enſuit pas pourtant qu'encore que les bruits ſoient comme autant d'auant-coureurs des ſeditions & des troubles, on y puiſſe apporter du remede en les ſupprimant auec trop de ſeuerité : La raiſon que i'en puis alleguer, eſt qu'à force de les meſpriſer on les ébranle dauantage ; comme au contraire on les fait viure plus long-temps quand on ſe peine trop à les eſtouffer. Auſſi cette ſorte d'obeyſſance dont parle Tacite, doit eſtre tenuë pour ſuſpecte : Et voila pourquoy parlant des ſoldats, il adjouſte, *Que dans leurs charges ils ne faiſoient que controoller les commandemens de leurs Chefs, au lieu de les mettre en execution.*

L'on doit tenir pour vn grand motif de deſobeyſſance & de rebellion, quand on ſe querelle ſur les commandemens qui ſont faits, ou lors que chacun ſe meſle de les expliquer à ſa mode. Or telle choſe aduient d'ordinaire, ſi ceux qui ſont pour la direction en parlent auec crainte, & les autres qui ſont pour elle, ſe meſlent d'en diſcourir à la volée & temerairement.

Suiuant cela Machiauel remarque fort

bien que lors qu'il aduient que les Grands, qui doiuent estre les communs Peres de la patrie, n'ont de la passion que pour vn party, l'effect qui s'en ensuit la pluspart du tẽps ressemble au vaisseau qui fait bris contre vn escueil, quand il pense tourner sa route ailleurs. L'exemple de cecy parust en France au temps de Hẽry troisiesme, qui veit tournée contre luy la mesme Ligue qu'il auoit faite. Et sans mentir quand l'authorité d'vn Prince ne se fait que *l'accessoire* d'vne cause; qu'il y a d'autres liens qui tiennent plus ferme que ceux des Souuerains: les Roys cõmencent alors d'estre mis hors de la possession de leur authorité.

D'ailleurs s'il arriue que les discords & les diuisions, ou les contraires partis soient en vogue, & maintenus ouuertement, c'est vn infallible presage que le respect qui se doit à la Souueraineté s'en va mis à bas. Car les mouuemens des Grands en vn Gouuernement doiuent estre comme ceux des Planetes sous le premier mobile, du mois selon l'ancienne opinion, qui est que chasque Planete est promptement emportée par son premier Mobile. & doucement, en sa propre *Motion*. C'est pourquoy quãd les Grãds agissent auec violence en leurs mouue-

mens particuliers, & comme Tacite l'exprime fort bien, *liberius, quam vt imperantium meminisſent*, c'eſt vne marque infallible, que leurs Spheres ſont en deſordre. C'eſt de ce meſme reſpect que Dieu ceint les Princes, qui ſe doiuent ſouuenir que luy-meſmes les voulant menaçer d'vn rigoureux chaſtiment, *Ie romperay*, dict-il, *la ceinture des Roys*.

Diſons encore, que les hommes ont bon beſoin de prier Dieu qu'il leur enuoye vne heureuſe ſaiſon, quand il ſe remarque de l'affoibliſſemẽt en l'vne des quatre Colomnes de l'Eſtat, qui ſont la Religion, la Iuſtice, le Conſeil, & le Threſor.

Mais laiſſant à part les preſages de la ſedition, deſquels neantmoins on peut tirer plus de lumiere de ce qui ſuit, voyons vn peu quelle eſt ſa matiere, quelles ſes cauſes, & quels les remedes qu'on y peut apporter. Ie dis donc touchant la matiere des Seditions, que c'eſt vne choſe à laquelle il faut ſoigneuſement prendre garde. Car pour les preuenir auec plus de ſeureté, ſi le temps le ſouffre, il en faut oſter le ſuiet : pource que ſi la matiere eſt combuſtible de ſoy, l'on aura bien de la peine à dire d'où viendra l'eſtincelle qui y mettra le feu. Les Se-

ditions ont deux sortes de matieres, à sçauoir les mescontentemens, & la pauureté. Les incommoditez de ceux dont la fortune est ruynée leur sont autant de motifs aux remuëmens. Lucan remarque fort bien le piteux estat des saisons qui precedent la guerre ciuile, quand il dit :

Icy l'vsure est meslée
Riche du bien venu d'ailleurs :
Icy la foy s'est esbranlée,
Et la guerre vtile à plusieurs.

Où il faut remarquer que par ces mots, *La guerre vtile à plusieurs*, nous est demonstrée vne marque certaine d'vn Estat disposé tout à fait aux seditions & aux troubles. Que si la diuision qui se fait entre les Grãds par la pauureté vient se joindre aux incommoditez du menu peuple, il est certain que le danger en sera plus apparent & plus grãd, pource qu'il n'est point de pire rebellion que celle du ventre.

Quant aux mescontentemens, l'on peut dire auec verité, qu'ils sont autant d'humeurs au corps Politique, propres à l'embraser d'vne chaleur extraordinaire. Or les Princes ne doiuent point donner à cognoistre, si la cause en est equitable ou iniuste ; de peur qu'ils ne semblent attribuer au me-

nu peuple plus de discretion qu'il n'en a; puisque la pluspart du temps il se rebute cõtre son propre bien. Qu'ils tiennent encore pour indifferent, si les offences d'où procedent tels mescontentemens sont grandes ou non, pource que les desplaisirs, où se treuue moins de ressentiment que de crainte, attirent apres eux les plus grands dangers.

Dolendi modus, timendi non item.

Auecque cela en matiere d'oppressions, les mesmes choses qui prouoquent la patience, lassent aussi le courage. Mais il n'en est pas de mesme des apprehensions. Aussi ne faut-il pas qu'vn Prince ou vn Estat se tienne par trop asseuré en ce qui touche ces mescontentemens, soit qu'il les ait veu arriuer souuent, ou qu'ils ayent duré long-temps sans attirer le danger. Car comme il est certain, que toutes sortes de fumées & de vapeurs ne se tournent pas tousiours en tempestes, il ne laisse pas pourtant d'estre vray, qu'encore que les tempestes se dissipent maintes fois, elles tombent à la fin, & se deschargẽt en quelque lieu. A quoy ne se rapporte pas mal ce prouerbe Espagnol, *Que la plus foible secousse suffit quelquesfois pour faire rompre la corde.*

Les causes & les motifs ordinaires des Seditions sont ceux-cy, la Religion, les impostz, le changement de coustumes & de loix, le mespris des priuileges, l'oppression generale, l'aduancement des hommes qui n'ont aucũ merite, la hayne enuers les Estrãgers, la cherté de viures, les Soldats debandez, les factions deuenuës desesperees, & bref tout ce qui desplaisant au peuple le ioint ensemble en vne cause commune.

Quant aux remedes, il y peut auoir aux Seditions quelques preseruatifs en general, mais la guerison se doit tousiours rapporter à la maladie en particulier, & ainsi estre laissée plustost pour conseil que pour vne regle.

Le premier remede ou precaution, est d'oster par toute sorte de voyes possibles la cause materielle des Seditions, dont nous auons desia parlé, qui est la disette ou l'incommodité en vn Estat. A quoy seruent grandement l'ouuerture & le bon mesnage du Commerce. Il est bon pour cet effect de cherir les *Manufactures*, de bannir l'oysiueté, de reprimer les grands excez par des loix *Sumptuaires*, de faire valoir le labourage, de regler le prix des marchandises, & moderer les impositions & les taxes, & ainsi du reste. En vn mot il faut prendre garde,

que le nombre du peuple qui eſt dans vn Eſtat, principalement s'il n'eſt point amoindry par la guerre, n'excede point la tyge du Royaume, qui le doit maintenir. Auſſi ne faut-il pas conſiderer le peuple par le nombre, veu que peu de gens qui deſpenſent beaucoup, & n'eſpargnent rien, ruinẽt vn Eſtat, pluſtoſt que ne faict vne grande multitude, qui deſpenſe moins, & qui en amaſſe dauantage. Pour ce ſujet vn nombre exceſſif de Nobleſſe, & tels autres degrez de qualité, en vne proportion par trop grãde pour le commun peuple, reduiſent incõtinent vn Eſtat en vne extréme neceſſité. Il en eſt de meſme du Clergé, quand il croiſt exceſſiuement, pource qu'il n'apporte rien au fonds; Ce qui arriue encore lors que dãs vn Collège il ſe treuue plus d'eſcoliers, qu'il n'y a de places à les pouruoir.

Il faut pareillement ſe reſſouuenir qu'en ce qui touche l'accroiſſement d'vn Eſtat qui doit eſtre ſur les eſtrangers, il y a trois choſes qu'vne nation vend à l'autre, à ſçauoir la commodité que la Nature donne à vn pays, la Manufacture, & le tranſport qui ſe fait des marchandiſes: de ſorte que ſi ces trois rouës vont bien, les richeſſes viendront auſſi aiſément que la marée du Prin-

temps. Ioint qu'il arriuera souuent que *Materiam superabit opus*, ie veux dire, par là que l'ouurage & le transport qui s'en fait sont meilleurs que la matiere; & enrichissent plustost vn Estat; comme il se remarque fort bien dans le Pays bas, où les peuples ont chez eux les meilleures mines du monde.

Mais sur tout l'on doit faire en sorte par vne bonne Police, que le threfor & les Finances d'vn Royaume ne se recueillent en peu de mains. Car autrement l'Estat pourroit auoir vn grand fonds, & toutesfois mourir de faim. L'argent est semblable à certaines graines qui ne valent rien si elles ne sont esparses & semées. Ce qui arriue principalement, quand l'on vse de si bonnes precautions contre l'vsure, qu'on l'empesche, comme c'est son ordinaire de deuorer la substance des vns & des autres.

Pour oster les mescõtentemẽs & les malheurs qui arriuent, l'experiẽce nous apprẽd qu'il y a deux portions de Sujets en châque Estat, à sçauoir la Noblesse, & le commun peuple. Quand l'vn de ces deux est mescontant, le danger n'est pas beaucoup à craindre, pource que le vulgaire est d'vn mouuement fort petit, s'il n'est pousſé par

les

Grãds; Et d'ailleurs ceux-cy ſont de peu de force, ſi la multitude n'eſt habile & preſte à ſe mouuoir d'elle meſme. Mais le principal danger aduient, quand les Grands attẽdent que le menu peuple trouble l'eau pour ſe declarer par apres eux-meſmes. Les Poëtes feignent que Iupiter cognoiſſant que tous les autres Dieux ſe vouloient ſaiſir de ſa perſonne, s'ayda du conſeil de Pallas, & enuoya querir Briarée, afin que ce Geant euſt à la ſecourir auec ſes cent mains. Par où ſans doutent ils veulent monſtrer combien eſt certaine la condition des Monarques qui s'aſſeurent de la bonne volonté du commun peuple.

Il n'eſt point de meilleure voye que de laiſſer aux meſcontentements vn paſſage libre, & vne liberté moderée, pourueu que cela ne ſe faſſe pour brauer autruy, ou auec importunité. Toute la raiſon que i'en puis donner c'eſt que celuy qui fait r'entrer au dedans l'humeur maligne & peccante, ou qui laiſſe croupir en l'interieur de la partie offencee vn ſang aduſte & tout corrõpu, court fortune d'y cauſer autant d'vlceres & d'apoſtumes.

En cecy l'exemple d'Epimettee ne conuiendroit pas mal à Prometée. Comme cet-

tuy cy s'apperceut que les douleurs, les cõuulsions, & les maux s'enuoloient hors du vase de Pandore, pour espandre leurs semences par tout le monde, il retint l'Esperance au fonds de la boëte. Ie veux dire par là que pour la conseruation d'vn Estat, il n'est point d'artifice comparable à l'espoir, ny point de meilleur antidote contre le poison des mescontentemens. D'ailleurs, c'est vne marque asseurée d'vn sage gouuernement, de venir à bout des choses que l'on pretend, cependant qu'on entretient d'esperance ceux ausquels l'on ne peut donner autre satisfaction. Et lors qu'on treuue le moyen de manier les affaires de telle sorte, que nul mal ne paroisse si grand qu'il n'y ait quelque yssuë par l'esperance; Ce qui est moins difficile à faire, à cause que les personnes particulieres & les factions sont assez secrettes à se flatter d'elles mesmes, ou du moins à brauer ce qu'elles ne peuuent croire.

Ie tiens encore pour vn grand coup d'Estat de sçauoir preuoir & empescher, qu'il n'y ait aucun Chef trop habile, dans le party duquel les mal contens se puissent ietter, & se fortifier de son aide. I'entends par tels Chefs ceux qui desia grands & mis en hon-

neur, teſmoignent eux-meſmes d'auoir de particuliers meſcontentemens, & dont les Confidents ont touſiours la veuë attachée ſur eux. Telles perſonnes doiuent touſiours eſtre gaignées & reconciliées à l'Eſtat d'vne façon qui ſoit & veritable & ſolide ; Ou bien il faut qu'on leur en oppoſe d'autres du meſme party, qui puiſſent diuiſer leur credit & leur reputation.

Ce n'eſt pas vn remede pire que les autres, de ſeparer & rompre les Aſſemblées des partis contraires à l'Eſtat : car en ce qui touche le bien de la Souueraineté, toute eſperance en eſt dehors, quand la partie ſaine eſt diuiſée, ou de mauuais accord, & lors que celle qui eſt maligne de ſoy ſe maintiẽt eſtroitement vnie, & en ſon entier.

I'ay autresfois remarqué que quelques paroles ſubtiles & r'affinées ſorties de la bouche des Princes, ont allumé des ſeditiõs. Ceſar ſe fit vn grand tort quand il dit, *Scylla neſciuit literas, non potuit dictare :* Car cela ruyna tout à fait l'eſperance qu'auoient les hommes, que toſt ou tard il quitteroit la Dictature. Galba ſe perdit par cette parole, *Legi à ſe militem non emi*, pource que cela mit les ſoldats hors de l'eſpoir des recompenſes & des largeſſes. Le meſme aduint à Pro-

bus, lors qu'il dit tout haut, *Si vixero, non opus erit amplius Romano imperio militibus*: paroles qui ietterent les soldats dans vn desespoir extréme; & ainsi des autres. Asseurément les Princes ont bon besoin de prendre garde à ce qu'ils disent en vn temps chatoüilleux, & quand les affaires sont pointilleuses: principalement s'il leur arriue d'vser de paroles succintes, qui volent au dehors, comme autant de traits picquans que l'on croit estre tirez de leurs plus secrettes intentions. Car quant aux grands discours ils paroissent foibles, & ne sont pas si tost remarquez.

En dernier lieu, les Princes doiuent touſjours auoir prés de leur personne, quelque Chef courageux & habile au fait des armes, pour s'en seruir au besoin à reprimer les cõmencemens des seditions & des troubles. Quand on manque de tels hommes, il aduient d'ordinaire que sur vne simple apparence du moindre remuëment tout le peuple se donne l'allarme, & que l'Estat court fortune de voir par espreuue ce que dit Tacite: *Les volontez d'vn chacun auoient pris vne si mauuaise habitude, que si quelques particuliers osoient entreprendre vn meschant acte, plusieurs y consentoient auſsi-tost, & tous*

l'enduroient. Or ce meſme Chef dont ie viens de parler, doit eſtre fidelle à l'Eſtat, ſe faire aimer du peuple, & viure en bonne intelligence auec les Officiers de la Iuſtice; autrement le remede eſt beaucoup pire que le mal.

De l'Amitié.

XLII.

IL euſt eſté bien difficile à celuy qui dit, *Qu'il faut que l'homme qui aime la ſolitude ſoit vne beſte ſauuage, ou vn Dieu*, de mettre enſemble plus de verité & de menſonge en moins de paroles, qu'il en met en celles-cy. Car il eſt certain qu'vne ſecrette haine, & vne inclination ennemie de la communauté des hommes, tiennent ie ne ſçay quoy des beſtes irraiſonnables; Comme au contraire, il n'eſt rien ſi faux que de penſer qu'il y doiue auoir aucun caractere de la nature diuine; ſi ce n'eſt que cela procede, non du contentement de la ſolitude, mais d'vn extreme deſir de ſe ſeparer ſoy-meſme de la compagnie des hom-

mes pour chercher vne communication plus digne & plus releuée. C'eſt de cette maniere d'entretien celeſte dõt ſe ſont flattez quelques Payens, en ſe l'attribuant fauſſement. De ce nombre ont eſté Epimenides de Crete. Empedocles de Sicile, & Apollonius de Thianée. Mais laiſſant à part ces Reſueurs, nous pouuons dire auec verité, que pluſieurs Hermites & ſaincts Peres de l'Egliſe, ont iouy d'vne ſemblable felicité dans les deſerts. Pour mieux faire entendre cecy, ie veux adiouſter, que les hommes ne ſçauent guere bien que c'eſt que la ſolitude, & combien loing elle s'eſtend Vne foule de peuple n'eſt pas proprement vne compagnie. Ie compare pluſieurs viſages enſemble à vne galerie, où ſe voyent diuers portraits: Et les paroles vuides d'affection ne rempliſſent pas mieux l'oreille que les inſtrumens de Muſique les moins harmonieux. A cecy ſe rapporte aſſez bien le prouerbe qui dit, *Qu'vne grande ville eſt vne grande ſolitude*, pource que les Amys y ſont eſpars, & comme ſemez de part & d'autre, ce qui eſt cauſe que pour eſtre eſloignez, ils ne ſe voyent pas ſi ſouuent. Mais nous pouuons paſſer outre, & ſouſtenir auecque raiſon, *Qu'il n'eſt point de ſolitude pareille à celle*

de l'homme qui manque d'Amis, sans lesquels le monde n'est proprement qu'vn desert. Tellement qu'il faut que celuy tienne de la beste plus que de l'homme, qui est nay sans inclination à l'Amitié. Le principal fruict que les Amis cueillent ensemble, c'est la consolation qu'ils ont à partager entr'eux les douleurs, & se descharger l'vn sur l'autre des inquietudes qui les trauaillent. L'experience nous apprend que les maladies qui estouffent & suffoquent en vn instant sont les pires & les plus dangereuses. Il en est de mesme de celles de l'esprit, Vous pouuez prendre de la teinture de roses pour vous rafraischir le foye, des fleurs de soulfre pour desopiler la rate, & du *Castoreum* pour fortifier le cerueau. Mais si vous voulez ouurir le cœur, vous ne treuuerez point de meilleur remede qu'vn vray Amy, auquel par vne confession volontaire vous pourrez hardiment faire part de vos douleurs, de vos ioyes, de vos apprehensions, de vos soupçons, & generalement de tout ce qui vous apportera de l'ennuy.

C'est vne chose estrange d'obseruer combien haut est le prix où les Roys font monter ce fruict d'Amitié dont nous parlons maintenant. Il est si grand en effect,

qu'ils le pourchaſſent maintesfois au hazard de leur perſonne, & de leur authorité. Car les Princes le peuuent cueillir difficilement, à cauſe de la diſtance qu'il y a de leur fortune à celle de leurs ſeruiteurs & de leurs ſubjets: Si ce n'eſt que s'en rendant capables, ils eſleuent quelques perſonnes pour eſtre par maniere de dire leurs eſgaux & leurs compagnons Telle choſe attire ſouuent apres ſoy de grandes diſgraces. Les langages modernes appellent ces gens-là *Priuados*, ou Fauorits, comme ſi c'eſtoit vn ſujet de grace ou de communication. Mais le nom Romain en touche l'vſage & la vraye cauſe, les appellant *Participes Curarum*, pource que c'eſt cela meſme qui eſtraint le nœud: Et c'eſt ce que nous voyons auoir eſté pratiqué, non ſeulement par les Princes foibles & paſſionnez, mais auſſi par les plus ſages & les plus grands Politiques qui ayent iamais regné. Eux-meſmes ont ſouuent fauoriſé de telle ſorte quelques-vns de leurs ſeruiteurs, qu'ils ſe ſont donnez l'vn à l'autre le nom d'Amy. Il s'en trouue auſſi qui ont ſouffert mutuellement d'eſtre appellez des meſmes noms, iuſques à vſer des meſmes termes, qui ſont receus parmy les particuliers.

Au temps que L. Sylla commandoit dans Rome, il esleua Pompée, qui eut depuis le surnom de *Grand*, à vn si haut degré d'authorité, que ce Chef osa bien se vanter à la fin d'estre plus puissant que Sylla. Car apres qu'il eut obtenu le Consulat pour vn de ses Amis, contre les brigues & les poursuites de Sylla, & que celuy-cy en ayant quelque ressentiment, commença d'en parler vn peu haut ; Pompée se retourna vers luy derechef, & en effect luy commanda de se taire, adjoustant pour toute raison, *Que l'ordinaire des hommes est d'adorer le Soleil leuant, plustost que le couchant.* A cecy est conforme l'exemple de D. Brutus, qui se mit si auant dans les bonnes graces de Iules Cesar, qu'il le fit son heritier apres son nepueu. Aussi fut-ce luy-mesme qui depuis gaigna sur luy le pouuoir de l'attirer à la mort. Car lors que Cesar voulut s'en aller au Senat pour diuertir son esprit de quelques mauuais presages qu'il auoit eus, principalement du songe funeste de Calphurnia, Brutus le leua tout doucement de sa chaire, & luy dit qu'il esperoit qu'auparauant que congedier le Senat sa femme feroit sans doute vn bien meilleur songe. A quoy i'adiouste que sa faueur estoit

si puissante & grãde qu'Antoine en vne sienne lettre, rapportée mot à mot dans vne des Philippiques de Ciceron, l'appelle Enchanteur, & Sorcier, comme s'il eust voulu dire qu'il auoit charmé Cesar. L'Histoire remarque qu'Auguste esleua Agrippa, de quelque bas lieu qu'il fust sorty à vn si haut degré d'honneur que lors qu'il se mit à consulter auecque Mecene, touchant le Mariage de sa fille Iulia, cet excellent Conseiller se licentia de luy dire, *Qu'il falloit, ou qu'il la mariast à Agrippa, ou qu'il le fist mourir pour ce qu'il l'auoit fait si grand qu'il n'y voyoit point d'autre chemin.* Seianus s'estoit tellement aduancé par la faueur de Tybere, qu'on parloit de l'vn & de l'autre comme d'vn seule personne Et vrayement cette Amitié se rendit assez remarquable par ces paroles de l'Empereur, lors que luy escriuant: *Ie n'ay pas voulu*, luy dict il, *vous tenir ces choses cachées pour la grande amitié qui est entre nous*, ce qui donna sujet au Senat pour marque de cette mutuelle affection, d'eleuer vn Autel à l'Amitié, comme à vne Deesse. Septimius Seuerus & Plãtianus auoient encore vne pareille inclination à s'aymer. Ce qui parut assez euident en ce que Septimius voulut que son fils aisné espousast la

fille de Plantianus, qu'il soustenoit mainte. fois lors qu'il faisoit de manifestes affronts à son fils. Aussi escriuit-il vne lettre au Senat en ces mesme termes; *I'ayme tellement cet homme, que ie souhaitte qu'il me suruiue.* Sans mentir si ces Princes eussent esté de l'humeur de Trajan & de Marc Aurele, on eust peu attribuer leur affection à vn excés de bon naturel. Mais estant si sages & si seueres, ils treuuerent en effect que leur propre felicité, bien qu'arriuée au plus haut poinct qu'on l'eust sceu desirer, n'estoit qu'à demy, si pour la faire ils n'eussent fait entiere elections de particuliers Amis. Dailleurs ce qu'il y a de plus remarquable en cecy, est qu'encore que ces Princes eussent des femmes, des fils, & des neueux, tout cela neantmoins n'estoit pas capable de les contenter, s'ils ne treuuoient vn parfaict Amy.

Il ne faut pas oublier icy ce que Philippe de Comines remarque du Duc Charles le Hardy, son premier maistre: *Il ne vouloit iamais*, dit-il, *communiquer ses affaires à personne, & encore moins les choses qui le trauailloient le plus dans l'ame*, La dessus il adjouste, que cette humeur cachée empira sur ses derniers iours & le mit hors de son bon sens. Mais Comines ne se fust possible point

trompé, s'il euſt faict ce meſme iugement de Louys vnzieſme ſon ſecond Maiſtre; de qui l'humeur retirée ne luy donna point de relaſche ny de repos ſur la fin de ſa vie. Ie treuue fort obſcur, & toutes fois veritable ce Symbole de Pytagore, *Cor ne edito*; ne mange point ton cœur; comme s'il vouloit dire en façon de parler aſſez difficile, que ceux qui mãquẽt de vrays Amis, auſquels ils ſe puiſſent ouurir, ſont des Cãnibales à leurs propres cœurs. Mais ie veux conclure ce premier fruict de l'Amitié par vne choſe vrayement admirable. C'eſt que la communication d'vn amy à l'autre produit deux effects contraires, en ce qu'elle redouble les ioyes, & ſepare en deux les afflictions. Car il n'y a celuy qui faiſant part de ſes bonnes fortunes à ſon Amy, ne s'en reſiouyſſe dauantage; & qui luy racontant ſes diſgraces, ne retranche vne partie de ſon deſplaiſir. Cela eſtant l'on peut dire auec beaucoup de raiſon, que l'Amitié produit dans l'eſprit de l'homme le meſme effect que les Alchymiſtes ont accouſtumé d'attribuer à leur *Elixir*, dont ils diſent que ſes operations, pour contraires qu'elles ſoient, ſe rapportent touſiours au bien & à la conſeruation de la Nature. Toutes fois, comme pour

prouuer cecy nous n'auons pas beaucoup besoin de l'ayde des Alchymistes, il nous suffira de le remarquer dãs le cours ordinaire des choses naturelles; où nous voyõs que l'vnion est ce qui fortifie les fonctions en vn corps; & qui d'ailleurs affoiblit & rend de nul effect toute impression violente: & de mesme en est-il des esprits.

Le second fruict de l'Amitié est tres excellent pour l'entendement; comme le premier l'est pareillement pour les affections. C'est elle aussi qui en dissipe les orages & les brouillards; Elle, dis-ie, qui donne vne vraye lumiere à l'esprit, en chassant bien loing la confusion & l'obscurité des pensées. Or cela doit estre entendu encore d'autre chose que du conseil fidele que les Amis reçoiuent entr'eux. Mais deuant qu'en venir là, il est certain que si quelqu'vn a l'esprit brouïllé de plusieurs pensées son entendement & ses sens s'esclairciront en communiquant auec son Amy; & qu'ainsi il maistrisera ses pensées auec plus de facilité; ioint que ce luy sera vn moyen de les gouuerner auecque plus d'ordre, & de voir pareillemẽt quel visage elles aurõt quand elles serõt transformées en paroles, & finalement de se surmonter soy mesme en sagesse, plus

par vn discours d'vne heure, que par la meditation d'vn iour. Themistocles eut raison de dire au Roy de Perse, *Que la parole estoit semblable aux toiles des Peintres mises en rondeaux, où la chose representée par la peinture ne paroist iamais si on ne les deploye.* C'est ainsi que ce second fruict de l'Amitié, qui ouure l'esprit, ne passe pas beaucoup plus auant qu'aux Amis qui sont capables de conseiller autruy. Que si l'on m'allegue que ceux-cy sont les meilleurs, ie respondray que cela n'empesche pas que l'homme ne se puisse instruire soy-mesme, ou mesme exposer au iour ses propres pensées, & aiguiser ses esprits contre vne pierre qui ne coupe point En vn mot, il seroit meilleur pour l'homme de descouurir aux marbres & aux statues ce qui l'afflige dans l'ame, que de se gesner par vne secrette contrainte.

Maintenant pour rendre accomply ce second fruict de l'Amitié, il y faut adiouster cét autre poinct, comme plus ouuert, & qui tombe plus souuent dans l'obseruation vulgaire, à sçauoir le fidele conseil d'vn Amy. Heraclite a raison de nous proposer cét Enigme, *Que la lumiere seiche est la meilleure, en quelque temps que ce soit.* Conformément à cela ie dis que la clairté qu'vn hom-

mereçoit par le conſeil d'vn autre eſt touſjours plus ſeiche & plus pure que celle qui vient de ſon propre iugement, pource qu'elle ſe fomente ordinairement de ſes propres affections: De cette façon entre le conſeil qu'on reçoit d'autruy, & celuy qu'on ſe dõne à ſoy-meſme, il y a autant de difference que du conſeil d'vn Amy à celuy d'vn flatteur: Car l homme eſt nay auec vne inclination de ſe chatoüiller volontairement. Ie ne treuue point de plus excellent remede contre la couſtume, que nous auons de nous flatter nous-meſme que la liberté d'vn Amy. Il y a deux ſortes de conſeils, dont l'vn appartient aux mœurs, & l'autre aux affaires. Pour le premier, le fidele aduis d'vne perſonne qui nous aime, eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe treuuer pour entretenir la ſanté de l'eſprit. S'appeller ſoy-meſme à vn compte de ſes propres actions trop eſtroit & trop rigoureux, eſt quelquesfois vne Medecine plus violente qu'il ne faut, & trop corroſiue. Lire des Liures de moralité eſt vne choſe qui n'a pas aſſez de vigueur & de force pour nous inſtruire du tout. Obſeruer nos fautes en autruy eſt vne action qui maintesfois ne s'accommode pas bien auecque nous-meſmes. Mais

s'aider du conſeil d'vn bon Amy eſt l'Antidote le plus excellent qu'on puiſſe prendre.

C'eſt vne choſe eſtrange de conſiderer les fautes que les plus grands commettent aux deſpens de leur reputation, pour n'auoir vn amy qui taſche de les en diuertir. *Telles gens*, dit ſainct Iacques, *imitẽt ceux qui ſe regardent dans vn miroir, & qui oublient incontinent leur propre figure.* Quant à ce qui touche les affaires, il y a peu d'apparence de croire que deux yeux ne voyent pas plus clair qu'vn, ou bien que ceux qui regardent deux ioüeurs ne remarquent mieux les cartes qu'eux-meſmes; ou qu'vn homme en colere ſoit ſi ſage que celuy qui compte les vingt-quatre lettres de l'Alphabet; ou qu'vn Mouſquet ſe puiſſe tirer plus aiſément ſur le bras que ſur vne fourchette, & ainſi de telles autres folles imaginations, de s'eſtimer ſeul capable de tout. De cecy l'on peut inferer que ſi quelque choſe rend vne affaire accomplie, c'eſt ſans doute l'aide d'vn profitable conſeil. Que ſi l'homme s'imagine de le pouuoir prendre en diuers temps, & de diuerſes perſonnes, il eſt fort à craindre qu'il ne tombe en deux grandes extremitez: l'vne, de n'eſtre fidellement conſeillé, pource que celuy à qui il s'adreſſera n'eſtant

pas

pas vrayement ſon Amy, n'aura eſgard qu'à ſon intereſt : l'autre de receuoir vn conſeil nuiſible, & où le mal & le remede ſeront enſemble meſlez, bien que celuy qui l'aura donné, n'ait point eu de mauuaiſe intentiõ; ce que i'appelle proprement ſe ſeruir d'vn Medecin tenu pour excellent en la gueriſon de la maladie dont vous vous plaignez, mais qui n'a point de cognoiſſance de voſtre complexion; Tellement que s'il vous ſoulage d'vn coſté, il vous bleſſera de l'autre : & par ce moyen en gueriſſant la maladie, il tuëra le malade. Vn vray Amy n'en ſera pas de meſme : Au contraire, s'il cognoiſt vne fois l'eſtat d'vne perſonne affligée, il aura touſiours ſoin de luy donner de ſi bons remedes, qu'ils ne le faſſent iamais tomber en de nouueaux accidens. Cela vous apprend à rejetter touſiours les conſeils foibles & eſgarez, de peur qu'au lieu de vous affermir, ils ne haſtent voſtre cheute.

A ces deux excellens fruicts de l'Amitié, qui ſont l'vnion des affections, & le ſupport du iugement, ſe ioint le troiſieſme, que ie compare à vne pomme de grenade pleine de pluſieurs petits pepins, comme en l'Amitié on conſidere pluſieurs ſecours, qui

naissent de la diuersité des occasions. Le meilleur moyen de representer au vif le grand vsage de l'Amitié, est de considerer combien il y a de choses qu'vn homme ne peut faire de soy; Par où il est euident que les Anciens n'ont pas assez bien exprimé les effects de l'Amitié, quand ils ont dict, *qu'vn Amy est vn autre soy mesme.* Mais de moy ie l'estime encore d'auantage. Les hommes ont leur temps, & meurent souuent dans les desirs des choses qu'ils ont prises le plus à cœur, comme d'auoir des enfans, d'acheuer quelque ouurage; & ainsi du reste. Mais si quelqu'vn a vn veritable Amy, il peut s'asseurer que le soing de ces choses sera continué apres luy. De cette façon l'homme a par maniere de dire deux vies en ses desirs. Vn corps ne peut occuper plus d'vne place? Mais où l'Amitié se treuue, tous les deuoirs de la vie luy sont comme octroyez en la personne aymée, par qui il les peut exercer. Combien y a t'il de choses qu'vn homme ne peut ny faire ny dire luy mesme auecque la bien-seance requise; Certainement on n'oseroit presque parler de son propre merite, & encore moins se louer, sans estre repris de vanité. L'on ne peut quelque fois se raualer iusques au poinct de

prier autruy, & de faire plusieurs autres actions semblables. Mais toutes ces choses, qui font rougir l'homme en sa propre bouche, ont fort bonne grace en celle d'vn parfait amy. Ainsi derechef vne mesme personne a plusieurs relations qui luy sont propres, & dont elle ne sçauroit se passer. L'homme ne peut parler à son fils qu'en qualité de Pere; à sa femme que comme son mary; ny à son ennemy que sur de certains termes de passion: au lieu qu'vn amy peut deuiser selon que le cas le requiert, & non pas comme il conuient à la personne. Mais pource que ce ne seroit iamais fait, si ie voulois mettre toutes ces choses en ligne de compte; Il me suffit de donner cette maxime, *Que là où l'homme ne peut pas bien iouer son personnage luy-mesme, il faut qu'il quitte la place, s'il n'a point d'Amy.*

De la Hardieſſe.

CE qui ſuit eſt vne penſée de Grammairien, aſſez commune: & toutesfois digne de la conſideration d'vn grand Philoſophe. Demoſthene interrogé quelle eſtoit la principale partie d'vn Orateur? C'*eſt l'Action*, reſpondit-il. Et apres celle-là? *l'Action*. Et en ſuite? *l'Action*. Cette qualité luy ſembla la meilleure de toutes, quoy que la Nature ne luy euſt point donné dauantage en ce qu'il recommandoit. C'eſt vne choſe qui paroiſt d'abord bien eſtrange de dire que la partie d'vn Orateur, qui n'eſt que ſuperficielle, & qui merite qu'on la nomme proprement *la Vertu d'vn Comedien*, doiue eſtre placée ſi haut par deſſus ces autres excellentes parties d'inuention, d'Elocution, & ainſi du reſte, comme ſi elle ſeule eſtoit la plus noble, & commandoit abſolument. Mais la raiſon la plus manifeſte qui ſe deſcouure en

cecy, c'eſt qu'à parler generalement, il y a touſiours plus du fol que du ſage en la Nature de l'homme. Et voila pourquoy entre les facultez naturelles, celles qui ſçauent le mieux ſurprendre les foibles penſées d'vne perſonne tiennent touſiours le haut bout. La Hardieſſe a de grandes conformitez auecque cecy; & c'eſt elle qui ſe donne vn puiſſant Empire dans les affaires publiques; ce qui n'empeſche pas neantmoins qu'elle ne ſoit la creature de l'ignorance & de la baſſeſſe. Elle meſme enſorcelle les courages laſches, & lie les mains & les pieds de ceux qui manquent d'eſprit. Quelquesfois auſſi elle gaigne l'aduantage ſur les plus ſages, principalement en vn temps de reuolution: C'eſt à cauſe de cela, qu'elle fait des merueilles dans les Eſtats populaires, quoy qu'elle aduance beaucoup moins parmy les Senats & les Souuerainetez. Il eſt vray qu'il n'eſt pas bon de s'y aſſeurer par trop, à cauſe qu'elle ne tient pas touſiours ſa promeſſe: Aſſeurément comme il y a des Charlatans pour le corps naturel, il s'en treuue auſſi pour le Politique. Mais il ne s'enſuit pas qu'vn Medecin doiue eſtre tenu pour habile homme, pour auoir eu plus d'heur que de ſcience en la gueriſon de quelques mala-

dies. Vous en verrez plusieurs qui sont temeraires iusques au poinct de vouloir faire passer leurs effronteries pour autant de miracles de Mahomet. L'on tient que ce faux Prophete ayant fait vn iour assembler le peuple, tascha de luy persuader qu'il vouloit attirer à soy vne Montagne, & destiner son plus haut sommet à offrir ses prieres pour les obseruateurs de sa Loy. Mais apres que le peuple se fut assemblé, & que Mahomet eust appellé la Montagne deux ou trois fois; comme il veit qu'elle ne bougeoit point, au lieu d'en rougir de honte: *Bien, Messieurs*, leur dit-il, *puis que la Montagne ne veut point venir à Mahomet, il faut que Mahomet s'y en aille luy-mesme.* Et voila iusques où va l'insolence de tels imposteurs, qui pour auoir manqué aux choses qu'ils ont promises, ne se reputent iamais: Au contraire, ils en deuiennent plus audacieux, & ne s'en mettent pas dauantage en peine. Sans mentir les hommes hardis font que les plus iudicieux ont du plaisir à les regarder; Et mesme la Hardiesse apporte ie ne sçay quoy de ridicule au vulgaire; pource qu'estant inseparable d'auec l'absurdité, il faut necessairement que ceux qui en vsent soient exposez à la risée de tout le monde.

Mais sur tout, il n'est point de plus grand contentement que de voir mis hors de garde vn homme effronté: Car alors il se ramasse en luy-mesme, & fait vne vraye posture de Faquin ; Ce qui procede de ce qu'en la honte lès esprits vont & viennent fort rarement ; là où en vne pareille occasion les hommes hardis demeurent tousjous sur vn mesme poinct ; Semblables à vn mat sans eschec, où le Roy demeure immobile, lors qu'il n'y a point de mat. Or d'autant que cette derniere partie est plus digne d'vne Satyre que d'vne obseruation serieuse, il nous suffira pour conclusion, de considerer que la hardiesse est tousiours aueugle, en ce qu'elle ne voit iamais ny les dangers, ny les accidens contraires : C'est pourquoy en quelque temps que ce soit elle se treuue moins propre en matiere de conseil que d'execution. Tellement que le vray employ des hommes hardis, est de ne iamais commander en chef, mais d'estre seconds & sous la conduite des autres ; & vrayement en ce qui touche le conseil il est fort bon de regarder les dangers; & en l'execution, de ne les voir pas, si ce n'est lors qu'ils sont trop grands.

De la Feintise, & de la Dissimulation.

XLIII.

LA Dissimulation n'est qu'vne maniere de feinte ruse; Elle demande vn esprit fort & vn cœur subtil, afin de cognoistre quand il est à propos de dire la verité, & de faire selon ses loix. Voila pourquoy c'est la plus foible sorte de ruse que celle des grands dissimulateurs. *Liuie*, dit Tacite, *rencontra fort bien, auec les artifices de son mary & la dissimulation de son fils*; par où il attribuë les ruses & les artifices à Auguste, & la dissimulation à Tybere. Et derechef quand Mucian encourageoit Vespasian à prendre les armes contre Vitellius. *Nous n'entreprenons point*, disoit-il, *contre le iugement subtil d'Auguste, ny contre l'extreme precaution, ou le secret de Tybere.* Ces proprietez d'artifice ou de ruse, & de dissimulation, ou de secret, sont sans doute des habitudes ou des facultez particulieres, & qui doiuent estre distinguées. Car si le

iugement de l'homme va presque au poinct de pouuoir discerner les choses qu'il faut descouurir, & celles qui doiuent estre cachées, ou monstrées à demy, y obseruant les personnes & le temps, cela s'appelle cognoistre les ruses d'Estat, & les artifices de la vie, comme Tacite les appelle. Vne habitude à la dissimulation, est vn obstacle, & vne incommodité. Que si l'homme ne sçait paruenir à ce degré de iugement, alors il luy doit estre permis de se tenir clos & couuert, & de dissimuler; Car là où quelqu'vn ne peut s'esgarer dans les choses particulieres, il est bon de prendre la meilleure voye en ce qui touche le general, & inciter les aueugles, qui marchent doucement, pource qu'ils ne voyent point. Certainement, les excellens hommes ont tousiours en leurs actions de la lumiere & de la franchise, & vn nom de certitude & de desir de la verité; En cela semblables aux cheuaux qu'on a dressez au manege, qui sçauent fort bien quand il faut tourner, & quand s'arrester: Ce qui fait qu'vsans de dissimulation quand il en est besoin, il arriue que la premiere opinion de leur bonne foy, & de l'integrité de leur vie, les rend quasi inuisibles.

Il y a trois degrez en l'homme, pour se cacher & se voiler soy-mesme. Le premier? quand il se rend si secret, qu'il oste à tous le moyen de le cognoistre: le second la dissimulation en la negatiue, lors qu'en l'exterieur il donne des signes de n'estre pas ce qu'il est: & le troisiesme la feintise en l'affirmatiue, & quand par des subtilitez inuentées exprés il pretend & feint d'estre ce qu'il n'est pas.

Pour le premier, qui est le secret, ie l'appelle vne vertu de Confesseur; & asseurément l'homme secret entend beaucoup de confessions: car qui s'ouurira iamais à vn babillard ou bien à vn rapporteur? Aussi voyons-nous que l'homme qui ne dit mot incite les autres à se descouurir à luy, tout ainsi que l'air le plus resserré succe par maniere de dire le plus ouuert. Et comme on ne se declare iamais à autruy que pour en receuoir en l'ame vne espece d'allegement; cela fait queles hommes secrets s'acquierẽt la cognoissance de beaucoup de choses. Ce qui arriue principalement, lors qu'ils deschargent plustost leurs pensées, qu'il n'en font part à autruy. En vn mot les mysteres sont reseruez au secret: outre qu'à n'en point mentir la nudité est aussi mal-seante à l'es-

prit qu'au corps : Et d'ailleurs quand les hommes ne s'ouurent point tout à fait, on les en reſpecte dauantage en leurs actions. Quant aux grands diſcoureurs, ils ſont ordinairement vains & credules tout enſemble. Car celuy qui publie ce qu'il ſçait, dict auſſi-toſt ce qu'il ne ſçait pas. C'eſt pourquoy l'on preſuppoſe pour maxime, qu'vne habitude de ſecret, eſt pleine de ruze & de moralité ; Et en cette partie il eſt bon que le viſage d'vne perſonne permette à ſa langue de parler. Car quand vn homme ſe deſcouure par les traicts de ſa contenance, c'eſt vne trahiſon & vne foibleſſe ; par où maintes-fois l'on en remarque plus que par les paroles meſmes : Touchant le ſecond poinct, qui eſt la diſſimulation, elle ſuit pluſieurs fois le ſecret par neceſſité, de telle ſorte que celuy qui le veut garder, doit eſtre diſſimulé en quelque degré, pource que les eſprits ſont aujourd'huy trop deliez, pour ſouffrir à vn homme de tenir enſemble vn maintien indifferent entre les deux, & d'eſtre ſecret, ſans faire tomber la balance de quelque coſté. Ils vous ſçauent ſi bien aſſieger vn homme auec des queſtions, & le manier auec tant d'artifice, que ſans vn ſilence abſurde, il faut qu'il monſtre vne in-

clination ou d'vne façon, ou d'autre, Car pour ce qui eſt des equiuoques & des termes d'oracle, ils ne ſçauroient durer ſi long temps? Et ainſi nul ne peut eſtre ſecret, s'il ne ſe forme à ſoy-meſme vn petit but à la diſſimulation.

Touchant le troiſieſme degré, qui eſt la feintiſe, ou la fauſſe profeſſion, ie la tiens pour la plus coupable & la moins Politique, excepté quand elle agit ſur quelques grands & rares ſujets; voyla pourquoy la couſtume generale de la feintiſe, qui eſt de ce dernier degré, eſt vn vice qui procede ou de la malice naturelle, ou de la crainte, ou d'vn eſprit qui a quelques defauts qu'il taſche de deguiſer; pource qu'il en eſt beſoin.

Les grands aduantages de la faintiſe & de la diſſimulation, ſont trois. Le premier pour aſſoupir l'oppoſition & pour vſer de ſurpriſe: Car où les intentiõs de qu'elqu'vn ſont vne fois publiees, c'eſt vne allarme, qui appelle tout ce qui peut eſtre contre ſes intentions. Le ſecond, pour ſe reſeruer vne eſpece de retraicte & de rendez-vous. Car ſi l'homme s'engage ſoy-meſme, par vne manifeſte declaration, il faut qu'il paſſe outre, ou qu'il tumbe. Le troiſieſme, pour mieux deſcouurir la penſée d'vn autre; pource que

les hõmes se trouueront difficilement contraires à celuy, qui s'ouure soy mesme, mais se laisseront aller bellement, & tourneront la liberté des paroles en celle des pensées; Suiuant cela les Espagnols n'vsent pas sans raison de ce Prouerbe, *Dy vn mensonge, & treuue la Verité*, comme s'il n'y auoit point de chemin que celuy de feintise pour descouurir ce que l'on desire sçauoir. Il y a aussi trois desaduantages que l'on peut opposer. Le premier, que la feintise, & la dissimulation s'accompagnent d'vne demonstration de crainte, laquelle en toute sorte d'affaires sert d'obstacle à la liberté des desirs. Le second, qu'elles contraignent & trauaillent les pensées de plusieurs; & font que l'homme se porte presque tout seul à ses propres fins, Le troisiesme & le plus grãd est, qu'elles priuent l'esprit d'vn des principaux instrumens qui soit pour l'action, à sçauoir de la confiance & de la croyance, En vn mot, ie ne treuue rien de meilleur en cecy, que d'estre ouuert en renommée & en opinion; secret en habitude, & dissimulé en vsage, selon que le temps le requiert; cõme aussi en ce qui est du pouuoir de se feindre, lors qu'il n'y a point de remede.

De l'Enuie.

XLIIII.

L'AMOVR & l'Enuie sont des passions que i'appelle des Enchantemens. Aussi les desirs de l'vne & de l'autre sont fort violens, & se tournent incontinent en imaginations. Ces affections se cõmuniquent facilement à la veue par le moyen des objects; qui produisent l'enchantement dont i'entends parler, s'il est vray qu'il s'y en treuue. Suiuant cela l'Escriture appelle fort à propos l'Enuie *vn mauuais œil*? Et les Astrologues nõment encore les malignes influences des Astres *de mauuais aspects*: par ou il semble qu'en l'action de l'Enuie on recognoisse tousiours vne maniere *d'irradiation* de l'œil. Certainement quelques vns ont esté si curieux, que de remarquer que lors que le coup ou la persecution d'vn œil enuieux fait le plus de mal, c'est quand la personne enuiée est considerée au siege d'honneur & de triomphe; pource que l'es-

clat exterieur redoublent les atteintes de l'Enuieux qui le considere en autruy. Mais laissant à part ces curiositez, bien que dignes d'estre reseruées pour vn autre temps, nous dirons quelles personnes sont les plus portées à enuier les autres, ou bien à estre enuiées elles-mesmes; & quelle difference il y a entre l'Enuie publique, & la particuliere.

Celuy qui n'a point de vertu en soy l'enuie tousiours en autruy; car les pensées des hommes buttent d'ordinaire à leur propre bien ou au mal des autres, dont ils essayent de supprimer la fortune, s'ils voyent qu'ils nayent pas assez de merite pour les esgaler.

L'homme qui veut tout faire, & tout sçauoir, est presque tousiours enuieux; car pour apprendre les affaires d'autruy, il est impossible que tout ce qu'on faict puisse concerner son propre interest. C'est pourquoy il faut necessairement qu'ils s'occupe à considerer la condition & l'aduancement des personnes. Celuy qui ne songe qu'à ses propres affaires peut trouuer beaucoup de matieres d'Enuie, à cause que cette passion, comme curieuse qu'elle est, se pourmene parmy les rües & ne garde point la maison. *Non est curiosus, quin idem sit ma-*

leuolus. Les personnes de noble extraction sont soupçonnées de porter enuie à ceux qui font vne nouuelle fortune; Ce qui procede de ce que la distance est changeé, & c'est alors cõme vne tromperie de l'œil, qui leur faict accroire qu'ils reculent tandis que les autres auancent. Les hõmes difformes, les Eunuques, les vieilles gẽs, & les bastards sont d'ordinaire enuieux. Car l'homme qui ne peut mettre en bon ordre ses propres affaires, faict tout ce qu'il peut pour ruiner celles d'autruy. Neãtmoins ces choses souffrent quelque exception, quand elles se rencontrent en vn genereux naturel, qui des defauts de la nature tasche d'en faire vne partie de son honneur cõme qui diroit qu'vn Eunuque ou vn impuissant auroit faict de grandes choses, affectant, s'il faut ainsi dire, l'honneur d'vn miracle; Dequoy l'histoire nous donne des preuues en la personne de l'Eunuque Narses, ou en celle d'Agesilaus & de Tamberlan, qui estoient manchots.

Il n'en aduient pas ainsi de ceux qui se releuent apres des calamitez & de mauuaises fortunes. Car ils sont comme des hommes que le temps a faict choir, & qui pensent que les afflictions des autres les tirent de leur propre misere.

Ceux

Ceux qui desirent d'exceller en diuerses choses, emportez de legereté & de vaine gloire, sont tousiours enuieux: aussi ne peuuent-ils manquer de trauail, estant impossible qu'entre plusieurs quelques-vns ne les surpassent; ce qui estoit le caractere de l'Empereur Adrian, qui enuioit mortellement les Riches, les Peintres, & les excellens Ouuriers, pource qu'il n'en pouuoit sçauoir autant qu'eux.

En dernier lieu, les proches parens, les compagnons d'office, & ceux qui ont esté esleuez ensemble, se rendent plus enclins à enuier leurs esgaux, quand ils sont en fortune; car cela leur monstre comme au doigt leur propre condition, & vient plustost à la cognoissance des autres: Ioinct que l'Enuie se redouble tousiours par le bruit & par le discours. Celle de Cain parût aussi fort maligne contre son frere Abel, pource qu'il n'y auoit personne qui regardast, quand son Sacrifice fut mieux receu.

Touchant ceux qui sont plus ou moins sujets à enuier; premierement les hommes de vertu eminente estant aduancez, sont moins enuiez: car il semble que leur fortune leur soit deüe, & personne n'enuie le payemẽt d'vne debte, mais bien plustost les grati-

fications & les liberalitez. Derechef l'Enuie eſt touſiours iointe auec la comparaiſon d'vn homme à l'autre, & où elle ne ſe treuue point, ce vice en eſt auſſi dehors: C'eſt pourquoy les Roys ne ſont point enuiez que par leurs ſemblables. Toutesfois il faut remarquer que les perſonnes indignes ſont plus enuiées de premier abord, & qu'aupres cela, elles ſurmontent mieux l'Enuie, au lieu que tout au contraire les gens de merite & de qualité, ſont plus enuiez lors que leur fortune continuë. Car auec le temps, bien que leur vertu ſoit touſiours en eſtat, ſi eſt-ce qu'elle n'a pas le meſme luſtre, à cauſe qu'il y vient de nouuelles perſonnes qui l'obſcurciſſent.

Les perſonnes de noble extraction ſont moins enuiées en leur aduancement, pource qu'il ſemble qu'õ ne leur face que le droit qui eſt deu à leur naiſſance, & qu'on n'adiouſte pas beaucoup à leur fortune. L'Enuie reſſemble aux rayons du Soleil, qui battent plus chaudement les riuages, ou les collines, que non pas le plat pays: Et pour la meſme raiſon ceux qui s'aduancent par degrez ſont moins enuiez que ces autres qui eſleuent leur fortune ſoudainement & tout à la fois. Ceux qui ont ioint à l'honneur de

leur naissance de grands voyages, suiuis d'extremes dangers, sõt moins sujets à estre enuiez. Cela procede de l'opinion qu'on a d'eux, qu'ils puissent sans beaucoup de peine entretenir leur Noblesse, ce qui faict que souuent ils touchent les cœurs de pitié. Aussi peut-on remarquer que les meilleurs & les subtils Politiques, pour grands qu'ils soient, se pleignẽt tousiours de la vie qu'ils menent, & necessent de s'escrier, *Quanta patimur!* non pas qu'ils ressentent & souffrent les maux qu'ils disent mais seulement pour r'abatre le trenchant de l'Enuie. Toutesfois cela doit s'entendre d'vne affaire, qui est mise sur vn homme, & non pas d'vne chose qu'il demande pour luy-mesme? Car il n'y a rien qui face croistre si fort l'Enuie, que l'ambition qu'on tesmoigne auoir pour les choses qui ne sont pas necessaires? ny rien qui l'esteigne plustost que lors qu'vne personne de grande qualité conserue tous les autres Officiers inferieurs en leurs plains droicts & dans les preéminences de leurs charges; par où il se faict autant d'escrans entre luy & l'Enuie.

Sur tous les autres, ceux-là sont le plus sujets à l'Enuie, qui se comportent en la grandeur de leur fortune d'vne façon insolente

& altiere, ne se treuuant iamais mieux que lors quils font paroistre combien ils sont grands, ou par vne pompe exterieure, ou en triomphant des trauerses que leur donnent leurs competiteurs; là où les hommes sages ne desdaignent point de s'immoler à l'Enuie, en souffrant quelquefois d'estre trauersez, & qu'on l'emporte sur eux en vne chose qui ne les touche pas beaucoup. Neantmoins il est tres-veritable que la moderation de la grandeur, qui se faict d'vne maniere simple & ouuerte (pourueu qu'elle soit sans arrogance, & sans vaine gloire) attire moins d'Enuie, que si l'on y procedoit plus subtillement & d'vne façon rusée: Car en cet endroit vn homme ne faict que desaduouer la fortune; & rendant manifeste le defaut qu'il y peut auoir en son merite, apprend simplement aux autres à l'enuier.

Pour conclusion de cette partie; comme nous auons dict au commencement que l'acte de l'Enuie a ie ne sçay quels charmes en soy, l'on ne peut mieux les guerir qu'à la façon des Sortileges, à sçauoir en reiettant le sort sur autruy. A ce propos ie diray que c'est l'ordinaire des grands personnages de produire touſiours en plein theatre quelqu'vn, sur qui ils r'abattent l'Enuie,

qui les pourroit trauailler eux meſmes; tantoſt ſur les domeſtiques & les ſeruiteurs, tantoſt ſur leurs compagnons d'office, & ainſi des autres. Pour cet effect ils ne manquent iamais d'hommes ſubtils, & entreprenans, qui taſchent à quelque prix que ce ſoit d'executer hardiment l'affaire qui leur eſt miſe entre les mains.

Que s'il eſt queſtiõ maintenant de parler de l'Enuie publique, encore y a-t'il quelque fruict, au lieu qu'en la particuliere il ne s'en treuue point. I'appelle l'Enuie publique *Oſtrachiſme*, qui faict eclypſer les hommes quand ils deuiennent trop grands. Auſſi eſt elle comme vn frein à quelques-vns d'entr'eux pour les arreſter, & les tenir dans les bornes.

L'Enuie eſtant appellée des Latins *Inuidia*, elle reçoit des langages modernes le nom de *meſcontentement*, dont nous auons parlé au Traicté des Seditions & des troubles. C'eſt vne maladie en vn Eſtat ſemblables à la Peſte. Car comme ſon infection s'eſpand ſur ce qui eſt ſain, & le gaſte, ainſi quand l'Enuie eſt vne fois entrée dans vn Eſtat, elle faict paroiſtre pernicieuſes les meilleures actions, & les met en mauuaiſe odeur; De ſorte qu'en y meſler de plauſibles

n'eſt proprement qu'vne foibleſſe d'eſprit, ioint à l'apprehenſion qu'on a de l'Enuie, dont le venin ſe rend alors plus contagieux; comme en matiere d'ordures & d'infections, plus on les redoute, & plus on les attire ſur ſoy.

L'Enuie publicque ſemble battre en premier lieu les principaux Officiers, pluſtoſt que les Roys & les Eſtats meſmes. Mais c'eſt vne regle bien aſſeurée, que ſi elle eſt grande ſur vn Miniſtre, quand la cauſe en luy n'en eſt que petite, ou tellement generale, qu'elle s'attache à tous les Officiers, il arriuera pour lors que pour eſtre cachée, elle ne laiſſera pas d'aſſaillir tous les membres de l'Eſtat. Et voylà ce que ie puis dire du meſcontentemẽt public, & de la difference qui s'y treuue auecque l'Enuie particuliere, dont nous auons traicté en premier lieu.

Nous adiouſterons cecy parlant generalement de l'Enuie, quelle eſt la plus importune de les paſſions, parmy leſquelles il ſe péut treuuer quelque relaſche, au lieu que celle-cy n'en a iamais. Suiuant cela l'on a fort biẽ dit, *Que l'Enuie ne ſçait point chommer de feſte*, pource qu'elle trauaille touſiours, maintenant ſur l'vn, & tantoſt ſur l'autre. Nous remarquerons encore que l'A-

mour & l'Enuie mettent vn homme à la geſne, ce que les autres paſſions ne font pas, pour n'eſtre point continuelles. Tellement qu'il n'y en a point de plus deſreglée ny de plus pernicieuſe que l'Enuie. Auſſi eſt-elle le propre attribut du Diable, qui eſt appellé, *L'homme enuieux qui ſeme de l'iuraye parmy le bon grain*; Ce qui monſtre aſſez qu'elle trauaille ſubtilement & touſiours dans l'obſcurité, au preiudice des bonnes choſes, comme eſt le fourmont, qui ſert de principale nourriture aux hommes.

Du Soupçon.

XLV.

LEs Soupçons dans les penſées ſont comme les Chauues-ſouris parmy les oyſeaux; & volent touſiours entre iour & nuict. Certainement il faut de neceſſité les tenir en arreſt, ou du moins y bien prendre garde, pource qu'ils ruinent la penſée de l'homme, perdent les meilleurs amys, & troublent les affaires de telle ſorte, qu'elles ne peuuent eſtre faittes ny conſtamment, ny auecque la diligence requiſe. D'ailleurs ils diſpoſent les Roys à la tyrannie, les Maris à la ialouſie, & les plus ſages à l'irreſolution. L'on peut dire de tels defauts, qu'ils procedent pluſtoſt du cerueau, que non pas du cœur, pource qu'ils prennent place dans les naturels les plus hardis. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy de Henry ſeptieſme Roy d'Angleterre. L'Hiſtoire remarque de luy, qu'il eſtoit l'homme du monde

le plus hardy, & que neantmoins il se laissoit porter d'inclination au Soupçon. Il est vray que l'experience nous apprend qu'il arriue peu souuent que les Soupçons soient nuisibles à des hommes de cette humeur. Cela procede de ce qu'ils ne les admettent iamais qu'apres vne meure deliberation, ou s'ils n'y voyent des apparences fort grandes. Au contraire ils empiettent si auant dans les naturels craintifs, qu'ils ne peuuent s'en distraire qu'auec toute la peine du monde. L'ignorance est la principale chose qui rend l'homme soupçonneux & deffiant. De maniere que pour s'exempter de ce vice, il seroit bon de ce rẽdre auparauãt capable de la connoissance de ce que l'on ne scait pas. Chose estrange! les hommes s'imaginent-ils que les personnes dont ils se seruent, ou auec qui ils ont des affaires à demesler, ayent quelque chose par dessus la condition humaine? Ont-ils si peu d'esprit, que de ne cõsiderer pas, qu'ils se proposent pour principal but leur propre interest, & qu'ils sont plus fideles à eux-mesmes qu'à ceux qui les employent? Cela estant ie ne treuue point de meilleur moyen pour moderer tels Soupçons que de les tenir quelquefois pour veritables, & neant-

moins leur donner vn frein, comme s'ils eſtoient faux. En tel cas l'on ne peut mieux faire que d'auoir recours à la preuoyance, pour couper chemin au ſineſtre éuenement de cequ'on ſoupçõne. Les défiãces que l'eſprit ſe donne à ſoy-meſme ſont cõparables à certains frelons, qui ne picquent point. Mais les ſoupçons que l'artifice nourrit, & qui ſont mis dans la teſte de l'hõme par les faux rapports qu'on luy fait, ont ſans doute leur aiguillon. Que s'il en faut parler plus auant, ie diray que pour s'aplanir vn chemin dans les défiãces, il n'eſt point de meilleur remede que de ſe communiquer franchement à la perſonne ſoupçonnée; Outre que c'eſt le vray moyen de s'eſclaicir des doutes qu'on peut auoir, l'on s'ouure vne connoiſſance de la verité plus ample qu'auparauant. Auecque cela l'on oblige celuy qu'on traicte de cette ſorte, à eſtre plus diſcret à l'aduenir, & à ne point faire naiſtre de nouueaux ſujets de défiance. Toutesfois ces choſes ne s'accommodent aucunement à l'humeur de ceux qui ſont d'vn naturel vil & abjet. Car ils ne ſeront iamais veritables, s'ils voyent qu'on les ait ſoupçonnez vne ſeule fois. L'Italien ne dict pas mal à ce propos, *Sospetto licentia fede*, pour

monſtrer par là que le ſoupçon eſt ce qui congedie la fidelité, & qui luy donne vne maniere de paſſe-port. Mais il me ſemble qu'il deuroit pluſtoſt l'expoſer au iour, afin de s'en deſcharger, & s'en desfaire pour vne fois.

De la Superſtition.

XLVI.

IL ſeroit beaucoup meilleur de n'auoir point du tout d'opinion de Dieu, que d'en auoir vne indigne de luy. L'vn s'appelle incredulité, & l'autre eſt proprement vne offence. Auſſi à n'en point mentir, la Superſtition eſt la reproche de la Deïté. Plutarque traittant cette matiere fort dignement, *Sans doute*, s'eſcrie-t'il, *i'aymerois beaucoup mieux qu'il fuſt dict, que Plutarque n'euſt iamais eſté dans le monde, que s'il luy eſtoit reproché d'y auoir veſcu, pour y manger ſes enfans ſi toſt qu'ils ſeroient nais, comme les Poëtes feignent de Saturne* Et d'autant que l'offence eſt en cecy plus grande enuers Dieu, le

danger en eſt auſſi plus grand à l'endroit des hommes. L'Atheiſme, bien que deteſtable de ſoy, laiſſe neantmoins à l'homme quelque ſentiment de Philoſophie, qui peut ſeruir comme de guide à vne Vertu Morale, quoy que la Religion n'y ſoit point. Au contraire la Superſtition met toutes choſes hors de leur rang, & s'eſleue vne monarchie abſoluë dans les eſprits des hommes. Le temps le plus enclin à l'Atheiſme a eſté celuy d'Auguſte, qui toutesfois s'eſt maintenu en paix dans les raiſons Politiques. Mais où la Superſtition s'eſt gliſſée, la confuſion de beaucoup d'Eſtats s'en eſt incontinent enſuiuie. C'eſt elle auſſi qu'on peut proprement appeller *vn premier Mobile nouueau*, qui emporte auec ſoy toutes les autres Spheres des Gouuernemens. Or comme on ne peut nier que le peuple ne ſoit le maiſtre de la Superſtition; en ce qui la touche, de quelque facon qu'on la conſidere, les ſages ſuiuent touſiours les fols, & les argumens s'accommodent à la Pratique en vn ordre renuerſé. Il fut dit grauement par quelques Prelats du Concile de Trente, ou la doctrine des gens de lettres eut vn merueilleux eſclat; *Que les ſçauans hommes, à l'imitation des*

Astrologues, ont cette coustume de feindre des Excentriques & des Epicycles, ou tels autres cercles imaginaires, afin d'obseruer les Phenomenes, encore qu'ils sçachent fort bien, que ces choses ne peuuent estre. I'obmets les causes de la Superstition, qui sont la pluspart du temps certaines coustumes desplaisantes & sensuelles, ensemble des apparences exterieures d'vn zele de Pharisien, des desirs qui naissent d'vn excez d'Ambition, & vne trop grande tolerence des nouueautez qui prennent leur visée aux choses diuines par les humaines (d'où ne peut s'ensuiure qu'vne meslange d'imaginations confuses) & finalement la Barbarie des temps ioincte aux calamitez publiques. A cecy i'adiouste, que la Superstition qui n'a point de voyle est vne chose desagreable. Car comme pour ressembler à vn homme, vn singe n'en est pas plus beau, ainsi la ressemblance de la Superstition à la Religion, est ce qui la rend plus difforme. C'est l'ordinaire des bonnes choses de se gaster & degenerer en vn nombre mal entassé de certaines obseruations pointilleuses, cõme nous voyons les meilleures viandes se corrõpre, & se changer en vermisseaux. Ie diray bien dauantage, c'est

qu'on peut estre superstitieux en euitant la Superstition. Ce qui aduient quand les hommes pensant mieux faire changent leur methode ordinaire, & se reculent de la Superstition de long temps receuë. C'est pourquoy il est grandement necessaire de prendre garde qu'il ne s'ensuiue de cecy le mesme effect que des Medecines des Empyriques, qui font euacuer pesle-mesle les bonnes & les mauuaises humeurs ? Chose qui est assez commune, & qui arriue ordinairement, quand le peuple se mesle d'en venir aux Reformations.

Des Balets, ou des Maſcarades, & des Triomphes.

XLVII.

Es choſes ne ſont propremẽt que des bagatelles, & ne meritent point d'éſtre miſes au rang des Obſeruations ſerieuſes. Toutes foispuisque les Princes y prennent plaiſir, il vaut beaucoup mieux qu'elles ſoient ornées de gentilleſſe, qu'enrichies de deſpenſe, Ie treuue qu'il y a du plaiſir à danſer aux chanſons, pourueu que cela ſe face en forme de Chœur accompagné d'vne Muſique rompue, dont les paroles ſoient appropriées à l'inuention. Il me ſemble encore que iouer en chantant eſt vne choſe de bonne grace, ſur tout en ce qui eſt du Dialogue. Auſſi quand i'uſe du terme de *ioüer*, i'entends parler de la Comedie, & non de la Danſer pource que de celle cy la façon en eſt mediocre & vulgaire, là où les voyes du Dialogue ſont eſgalement puiſſantes & fortes. Que ſi l'on

veut prendre le ton plus bas, il faut que les paroles en soient tragicques & fermes, au lieu d'estre gentiles & moles, ou trop foibles & delicates. Les Chœurs separez, ou qui se placent à l'oppositе, & dont les vns recommencent quand les autres finissent, apportent vn merueilleux contentement à ceux qui les considerent.

Quant aux Danses, qui par la difference des pas & des changemens representent diuerses figures, ie les appelle autant de curiositez d'enfant. Que s'il en faut traicter en general, il est necessaire de remarquer, que ie ne parle icy que des choses qui captiuent les sens naturellement, & qui ne regardent que les plus hautes merueilles. Les changemens des Scenes, pourueu qu'elles soient faittes sans bruit, sont des choses grandement agreables & belles; Car elles entretiennent l'œil, & l'esleuent deuant qu'il soit plein d'vn mesme objet. Mais sur tout il ne faut pas qu'elles manquent de lumieres qui soient diuersement colorées. Il est bon aussi que ceux qui sont masquez, ensemble les autres qui les suiuent, ayent quelques mouuemens sur la Scene mesme, deuant qu'ils viennent en bas. Car il n'est pas à croire combien

combien puiſſamment telle choſe attire l'œil faiſant qu'auec vn extreme plaiſir, il deſire voir ce qu'il ne peut parfaictement diſcerner. Pour le regard du chant, il doit eſtre net, agreable, & haut, au lieu d'auoir ie ne ſçay quoy de rude & d'enroué. I'en dis de meſme de tout le corps de Muſique, qui ne peut contenter ceux qui l'eſcoutent, ſi elle n'eſt haute & bien placée. De toutes les couleurs, dont le vif eſclat ſe redouble à la clairté des flambeaux, il n'en eſt point qui paroiſſent mieux que le blanc, l'incarnat, & le verd de mer, principalement ſur vn habit faict par bandes & & par eſcailles: & bien que la deſpenſe n'en ſoit pas grande, ſi eſt ce que l'equipage ne laiſſe point d'en eſtre honorable. Car pour la riche broderie, elle y eſt preſque perduë, & ne paroiſt que fort peu. Il faut que les habillemens de ceux qui danſent ſoient faicts de ſi bonne grace, qu'ils apportent ie ne ſçay quelle bien-ſeance à leur mine, apres qu'ils ont oſté leur Maſque; & tout cela doit reuſſir, ſelon la diuerſité de l'abillement qu'on a pris, ſoit que l'on repreſente vn Turc, vn Soldat, & vn Marinier, ou tel autre perſonnage, Il ne faut faire ny trop long, ny par conſequent trop en-

nuyeux les *Antimasques*, qui doiuent estre composez ordinairement de Bouffons, de Satyres, de Singes, d'hommes sauuages, d'animaux affreux, d'Esprits, de Sorciers, de Pigmées, de Nymphes, de Payſans, de Cupidons, des Statues mobiles, & d'autres choſes ſemblables: Car quant aux bons Genies ils ne ſont pas aſſez Comiques pour eſtre mis dans les *Antimaſques*. Mais ſur tout il faut prendre garde que la Muſique ſoit agreable, & qu'elle n'ait rien de melancholique, ſans oublier les delices des parfums; dont les douces exhalaiſons apportẽt à l'odorat vn contentement merueilleux. Les Balets qui ſont doubles, c'eſt à dire, compoſez d'hommes & de femmes, qui danſent peſle-meſle, ou ſeparément, adiouſtent beaucoup à la grace, & entretiennent les yeux d'vne agreable diuerſité. Mais tout cela n'eſt rien, ſi où ſe fait le Balet il n'y a autant d'eſpace, & d'eſtendüe qu'il en faut, pour euiter la foule & la confuſion.

Quant à ce qui touche les Iouſtes, ou les Tournois, & les combats à la barriere, l'on ne ſçauroit dire combien leur eſclat ſe releue, s'il aduient que les Tenans entrent au Camp, montez ſur des Chariots, principalement s'ils ſont tirez par des ani-

maux sauuages, tels que peuuent estre les Lions, les Ours, les Chameaux, & ainsi des autres. A quoy donnent encore vn grand ornement les diuersitez des equipages, des Liurees, des Armes, & des cheuaux. Mais c'est assez parlé de ces bagatelles.

Des Voyages.

XLVIII.

Es Voyages sont aux ieunes hommes vne partie de la nourriture, & aux vieillards vne partie de l'experience. Celuy qui void vn pays estranger, deuant qu'il en ait gousté la langue, s'en va proprement à l'eschole, & non pas à vn voyage. I'approuue fort que les ieunes gens voyent le monde, sous la conduitte d'vn Gouuerneur, ou de quelque seruiteur graue, & qui sçache comme l'on dit, & le pays, & la langue. Par ce moyen il sera capable de pouuoir dire à ceux qu'il conduit les choses qui meritẽt d'estre veües ensemble quelle cognoissance ils doiuent

rechercher, & les exercices ou les disciplines qui sont les plus conuenables pour estre apprises, selon les lieux. Ceux qui entreprendroient des voyages autrement, seroient, par maniere de dire, comme des oyseaux chapperonnez, & ne regarderoient que fort peu dehors. Cest vne chose estrange, qu'aux nauigations où il n'y a rien à voir que le Ciel & l'eau, les hommes font des obseruations iournalieres, & qu'ils les obmettent d'ordinaire en leurs voyages par terre, où il y a tant de merueilles à remarquer. Ie treuue pourtant qu'il est grandement necessaire de faire des memoires des objects les plus agreables qui se presentent aux yeux. Les choses qui doiuẽt estre veuës & obseruées en voyageant sont, les Cours des Roys, principalement lors qu'ils donnent audience aux Ambassadeurs; les Palais où se tient la Iustice, auec les procedures ordinaires qui s'y obseruent; les Assemblées du Clergé, les Eglises & les Monasteres; sans oublier les Monuments qui les embellissent; les murailles & les fortifications des villes; les havres & les ports de mer; les antiquitez & les ruines les plus remarquables; les Bibliotheques, les Colleges, les Disputes, & les Lectures publiques; la Nauiga-

tion. ou les equipages de mer; les Iardins, & les Maisons magnifiques, qui sont prés des grandes villes; les Arcenaux, & les Magasins d'armes; les Places du Change; les exercices de Cauallerie: les monstres des soldats, & choses semblables, Il ne faut pas negliger encore de se treuuer quelques fois aux Comedies. principalement si des personnes de qualité y frequentent, ny de chercher les occasions de voir les raretez, & les richesses des Cabinets. En vn mot, les ieunes Gentilshommes qui voyagent, ne doiuent rien obmettre de ce qu'il y a de rare & de beau dans les pays estrangers dont ils ne taschent d'auoir la veuë. De quoy leurs gouuerneurs, & ceux qui les seruent sont obligez de s'enquerir exactement, Pour ce qui touche les Triomphes, les Ballets, les Festins, les solemnitez des Nopces, les pompes funebres, les executions d'importance, & telles autres monstres publiques, ce sont choses dont il n'est pas besoin de faire ressouuenir les hommes; & neantmoins elles ne sont pas à reietter. Si vous desirez que celuy à qui vous faictes voir le monde, ait tousiours present deuant les yeux les choses qu'il aura veuës, vous y deuez proceder de cette sorte. Premierement deuant que se mettre

en chemin, comme nous auons desia dit, il faut qu'il ait vne introduction à la langue du pays où il s'en va voyager, & mesme que son gouuerneur sçache les coustumes ou les façons de viure qui s'y pratiquent. Qu'il n'oublie point aussi à porter vn liure, ou, s'il veut, vne carte qui luy represente les particularitez des lieux par où il passe. Auec cela que le voyageur mette par escrit ce qu'il y a de rare dans vne ville, & qu'il y demeure autant de temps qu'il en faut pour considerer ce qui merite d'y estre veu. Il est bon encore que durant le sejour qu'il y fait, il chãge souuent de logis d'vn bout de la ville à l'autre, ce qui est vn grand aimant pour faire des cognoissance. Qu'il fuye le plus qu'il pourra la compagnie de ceux de son pays, & qu'il prenne ses repas en des lieux qui ne soient la plus part du temps frequentez que de ceux de la nation parmy laquelle il se treuue. Au changement qu'il fera d'vn lieu à l'autre, qu'il tasche d'auoir des lettres de recommandation, qui l'adressent à quelque homme de qualité, qui soit residant à la ville où il voudra s'en aller, afin que ce luy soit vn moyen de se seruir de sa faueur en toutes les choses qu'il voudra sçauoir ou cognoistre. De cette façon il pourra voyager

promptement, & auec beaucoup de profit.

Quant aux cognoissances que l'on doit rechercher envoyageant, il me semble qu'il n'en est point de plus vtiles, que celles des Secretaires, ou de tels autres Agents employez par les Ambassadeurs : Car cela fait que celuy qui voyage en vne contrée s'acquiert par ce moyen l'experience de plusieurs pays. Il faut pareillement qu'il voye & qu'il visite les personnes eminentes en toute sorte de profession, & dont la reputation est cognüe parmy les Estrangers, afin de pouuoir dire si leur vie est conforme à ce qu'vn chacun leur attribüe. En quelque part que se treuue le voyageur, il se doit tousiours proposer d'euiter les querelles auec le plus de soin qu'il pourra. Elles se font d'ordinaire pour des maistresses, pour des santez dans le cabaret, pour la presence, & pour des paroles. Pour cet effect il prendra garde à ne frequenter parmy des mutins, de peur qu'ils ne l'engagent dans leur querelle.

Apres auoir voyagé de cette sorte; estant de retour en la maison, il ne faut pas qu'il laisse tout à faict derriere luy les pays qu'il à veus, mais que par ses lettres il entretienne vne correspondance auec ceux qui le meritent le mieux. Sur tout qu'il face si

bien que ſes voyages paroiſſent en ſes diſcours plus qu'en ſon habit. Il en donnera des teſmoignages, ſi en ſa façon de parler il ſe monſtre plus auiſé en ſes reſponſes, que prompt & actif à faire des contes inutiles. En vn mot il doit auoir cela de recommandable, de monſtrer à tous qu'il ne change point les mœurs de ſon pays pour celles des Eſtrangers, mais qu'il choiſit ſeulement quelques fleurs de ce qu'il a appris chez eux, pour les ioindre aux couſtumes du lieu de ſa naiſſance.

Des Delais.

XLIX.

IL eſt de la fortune comme d'vn marché, où le prix des choſes ſe raualle bien ſouuent, ſi l'on peut auoir patience: quelque fois auſſi elle reſſemble à l'offre de la Sybile; car d'abord elle met la choſe au plus iuſte prix, puis elle en conſomme vne partie apres l'autre, ſans en vouloir rien rabattre (car l'Occaſion, comme dit le Poëte, eſt chauue par derriere, & cheueluë par deuant) ou du moins elle nous preſente premierement ſa fiole par le goulet, afin qu'on la puiſſe prendre plus aiſément; & apres elle nous l'offre par le milieu, afin de nous la faire empoigner auec moins de facilité Aſſeurement il n'eſt point de plus grande ſineſſe que de ſçauoir choiſir vn vray temps, pour bien commencer les choſes, & les eſtablir par apres. Les perils, pour paroiſtre legers, ne le ſont pas moins; & il ſe trouuera que les dangers ont plus

trompé d'hommes qu'ils n'en ont forcé. Cela me fait croire qu'il vaut beaucoup mieux leur aller au deuant à moitié chemin, que faire trop longue garde sur leurs approches. Car à force de trop veiller, il est à craindre que l'homme ne s'endorme à la fin, & qui ne perde tout. Ie treuue aussi que c'est vne sorte d'extremité fort dangereuse, de tirer son coup deuant le temps, & de vouloir par vne vigilance trop prompte & hors de saison, apprendre aux dangers à s'en venir fondre sur nous. Ce qui vaut encore moins, est, de se laisser tromper par de vaines apprehensions, ainsi qu'il arriue souuent à ceux qui se monstrent au dos de leurs ennemis, à la reflexion que la Lune fait de son ombre. L'on ne sçauroit croire combien il importe de sçauoir prendre l'occasion à propos, cõme nous auons desia dict. C'est pourquoy en matiere des grandes actions, il est bon d'en commettre le commencement à des Argus à cent yeux, & la fin à des Briarées à cent mains. Ie veux dire par là, qu'il faut premierement tenir l'œil ouuert aux affaires, & les despescher par apres: car le heaume de Pluton, qui rend inuisible l'homme d'Estat, n'est autre chose que le secret au Cõseil, & la promptitude en

l'execution. Auſſi depuis qu'il eſt queſtion de voir la fin d'vne affaire, il n'y a point de fineſſe comparable à la diligence, qui eſt cõme le mouuement d'vne bale en l'air, qui vole ſi viſte, qu'elle deuãce l'action de lœil.

Des Nouueautez.

L.

COMME les creatures viuantes ſont mal formées, quãd elles viennent au monde, l'on peut aſſeurer lé meſme de toutes les nouueautez, qui ſont, par maniere de dire, autant de naiſſances du temps. Toutes fois comme ceux qui ont les premiers mis en honneur leur famille, ont d'ordinaire plus de merite que ces autres qui leur ſuccedent; ainſi lors que le premier exemple ſe treuue bon, il eſt rarement atteint par l'imitation. Le mal en la nature de l'homme a vn mouuement plus fort en la continuation; mais quant au bien il eſt plus puiſſant vers la fin. Aſſeurément il n'eſt point de medecine qui

ne ſerue à renouueller vn corps, & ainſi celuy ne peut eſperer que de nouueaux maux, qui ne veut point vſer de nouueaux remedes, car eſtant veritable que le temps engendre les nouueautez; ſi par ſon cours il altere les choſes au pire, ie vous laiſſe à penſer quelle en ſera la fin, s'il faut que le conſeil & la ſageſſe ne les changent en mieux? Et toutesfois, ſi ce que la couſtume a eſtabli n'eſt bon, du moins il eſt propre: Ioint que les choſes qui ont eſté long temps enſemble, ſont comme alliées les vnes auecque les autres, au lieu que les nouuelles ne s'accordent pas ſi bien. Que ſi elles ſont vtiles en quelque façon, elles ne laiſſent pas d'eſtre incommodes pour leur peu de conformité: tellement qu'il eſt d'elles comme des Eſtrangers, qui ſont plus admirez que fauoriſez. Cette verité paroiſtroit bien plus manifeſte, ſi le temps demeuroit touſiours le meſme, au lieu qu'en ſa reuolution ordinaire il eſt tellement inconſtant, que c'eſt luy qui fait qu'il n'y a pas moins de deſordre à s'obſtiner en la tyrannie de la couſtume, qu'en celle de la nouueauté. D'ailleurs ceux qui reſpectent trop les vieux temps, ne ſeruent que de mocquerie aux nouueaux. C'eſt pourquoy il ſeroit bon que les hommes

en leurs *innouations* suiuissent l'exemple du temps mesme, qui a cette coustume d'obseruer certains degrez à renouueller les choses, & de le faire insensiblement, qu'on peust bien à peine s'en apperceuoir; car autremeut tout ce qui est nouueau ne s'altere point, & s'il rend l'vn meilleur, sans doute il empire l'autre. Dauantage l'homme à qui il vient du secours, le prend pour vne bonne fortune, & en remercie le temps; Comme au contraire s'il se treuue offensé, il impute l'iniure receuë à celuy qui en est l'autheur. Il est bon aussi de ne s'attacher par trop aux experiences des Estats, si ce n'est en cas de necessité & d'vn profit manifeste; En quoy, ce me semble, il faut bien prendre garde que ce soit la reformation qui attire le changement, & non pas le desir *d'innouer* les choses, qui face naistre la reformation. En vn mot, encore qu'il ne faille point reietter la nouueauté, il est neantmoins necessaire de la tenir pour suspecte. Car comme dit l'Escriture, *Nous deuons premierement sonder le vieil chemin; puis regarder soigneusement autour de nous pour considerer quelle est la droicte voye; & l'ayant connue y marcher dedans.*

Des Propheties

LI.

CE n'eſt point mon intention de parler icy des Propheties diuines, ny des vieux Oracles des Payens, non plus que des predictions naturelles ; mais ſeulement de celle qui ont eſté de memoire certaine, & comme incogneuës en leurs cauſes. La Pithoniſſe dit à Saül, *Demain toy & ton fils ſerez auec moy.* Virgile ſemble auoir predict la grandeur de l'Empire Romain par les vers ſuiuans,

At domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, & qui naſcentur ab illis.

Nous auons encore vne Prophetie de la deſcouuerte de l'Amerique dans les Tragedies de Seneque, où il dict,

Venient annis
Sæcula ſeris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Typhiſque nouos

Detegat orbes, nec sit terris
Vltima Thule.

La fille de Policrates ayant songé que Iupiter baignoit son pere, & qu'Apollon le frottoit d'onguents, eut depuis l'effect de se sõge: Car il arriua que Polycrates fut mis en croix en vne place publique, où le Soleil par la force de ses rayons luy fit couler la sueur du corps, & la pluye le laua. I'allegueray sur ce mesme sujet, cet autre songe de Philippe de Macedoine, auquel il sembla en dormant, qu'il seelloit le ventre de sa femme; ce qu'il prit pour vne marque de sa sterilité: mais le Deuin Aristandre l'expliqua tout au contraire, & luy dit que la Reine estoit enceinte, tirant cette coniecture de ce qu'on n'a point accoustumé de seeller les vaisseaux vuides. Nous lisons qu'vn phantosme apparût à Marcus Brutus dans sa tente, & qu'il luy dist, *Philippis iterum me videbis.* Aquoy i'adiouste que ce traict de Tibere adressé à Galba, *Tu quoque Galba degustabis imperium*, luy fut comme vne prediction des amertumes qu'il eut depuis dans le gouuernement de l'Estat. Au temps de Vespasian il y auoit vne Prophetie au Leuant, *Que ceux qui viendroient de Iudee regneroient vn iour sur tout le monde*: paroles que nous sçauons deuoir estre

entendües du regne de nostre Sauueur, combien que Tacite les explique de l'Empire de Vespasian. La nuict auparauant que Domitian fust tué, il songea qu'vne teste d'or estoit comme entée sur le rebord de sõ col; Comme en effect ceux qui luy succederent depuis par plusieurs années, amenerent l'aage doré. A cecy se peut rapporter en quelque façon ce traict de HENRY sixiesme Roy d'Angleterre, lors que Henry septiesme encore ieune luy donnant à lauer, *Voicy*, dit-il, *le ieune homme qui doit succeder à la Couronne de laquell nous disputons*. Il me souuient qu'au temps que i'estois en France, i'ouys dire au Medecin Penas, que la Reyne ayant eu la curiosité de sçauoir l'horoscope de son Mary, le fit dresser sous vn nom emprunté par vn homme grandement sçauant en l'Astrologie; qui par ses supputations treuua que ce Prince seroit tué en duel. De quoy la Reyne fit si peu de compte, qu'elles s'en mocqua, pource que les apparences luy faisoient croire le Roy son mary estoit par dessus toute sorte d'apels & de duels, & neantmoins telle chose ne laissa pas d'arriuer miserablement. Car le Roy fut tué en vne course de lice, par les esclats du bois de Montgommery, qui luy donnerent

donnerent dans la visiere. La Reyne Elizabeth estoit en la fleur de son aage, & moy encore enfant, quand i'appris ce dire vulgaire, *Qu'il n'y auroit plus d'esperance à l'Angleterre, quand* HEMPE *seroit filé*: Prouerbe assez ambigu, mais qui depuis tint lieu d'vne prediction, pour monstrer que l'Angleterre s'en iroit en confusion apres le regne des Princes dont les noms commẽceroient par les lettres de ce mot HEMPE, qui furent Henry, Edouard, Marie, Philippe, & Elizabeth. Ce qui Dieu mercy ne s'est verifié qu'au seul changement du nom: car le principal tiltre du Roy n'est plus maintenãt d'Angleterre, mais de la grande Bretagne. Il y auoit aussi en l'an mil cinqcens huictante huict vne autre prediction qui ne me semble pas trop intelligible. Elle disoit, *Vn iour on verra venir la flotte noire de Nouuay, entre les rameaux & les fruicts; mais quand elle sera partie, l'Angleterre pourra bien bastir des maisons de chaux & de pierre, pource que la guerre en sera bannie.* Depuis il n'y eut celuy qui n'expliquast cette Prophetie de la flotte Espagnole, qui vint iusques aux costes d'Angleterre en l'an 88. A quoy se rapporte encore la prediction de Regio-Montanus,

Octogesimus octauus mirabilis annus.

Et vrayement on peut bien dire que de toutes les flottes qui ont vogué sur la mer, il ne s'en est iamais veu de plus redoutable que celle-cy, bien que neãtmoins elle le fut plustost en force qu'en nombre. I'obmets ce fabuleux songe de Cleon, qui luy faisoit croire en dormant qu'il estoit deuoré par vn Dragon. Ce qui s'expliquoit par raillerie des allarmes que luy donnoit vn sien ennemy, qui le troubloit infiniment. Il se treuue vne infinité de choses semblables, que ie laisse à part pour n'estre trop long, principalement si vous y comprenez les songes & les predictions de l'Astrologie iudiciaire. Car comme ce que i'en dis n'est fondé que sur la commune opinion que les Anciens en ont eüe, ie serois bien faſché d'en croire autre chose, si ce n'est que ces bagatelles meritent à bon droict d'estre mepriſees, & qu'elles ne sont bonnes qu'à passer pour des contes d'hyuer propres à estre dicts prés du feu. En quoy neantmoins si ie les estime dignes de mespris, ce n'est seulemẽt que pour la creance qu'on y voudroit adiouster. Car quant au reste, ie ne pense pas qu'il faille se rebuter tout à faict lors qu'on les oyt publier: au contraire, il est bon de tirer quelque profit du mal que ces curioſi-

rez ont causé, & considerer que ce n'est pas d'auiourd'huy que pour les supprimer, plusieurs loix grandement seueres ont esté faittes. Or ce qui les met le plus en credit cõsiste en trois choses, la premiere que les homme sçauent mieux remarquer quand telles predictions ont quelque succez, que lors qu'elles n'en ont point. Ce qu'ils obseruent encore touchãt les songes, pour en parler generallement. La seconde, que les coniectures vray semblables, & les traditions obscures se tournent souuent en autant de Propheties, cependãt que l'homme qui par vne inclination naturelle se porte à la curiosité de l'aduenir, croit qu'il n'y ait point de danger de predire ce que les autres ne font que coniecturer. De quoy sert d'exemple la prediction des vers de Seneque, dont nous auons parlé cy deuant, car de son temps l'on pouuoit par vne facile demonstration faire voir que le Globe de la terre par delà l'Atlantique, n'estoit point mer tout à faict, mais qu'il y auoit vn continent de grande estenduë, Outre qu'y adiouſtant la tradition qui se treuue dans le Timæe de Platon, & en son Atlantique, cela pouuoit encourager les Anciens à faire vne predictiõ, là dessus. La troisiesme, qu'il s'est treuué de tout

temps diuers esprits, qui ont pris plaisir à forger de semblables impostures qu'vne subtile malice & vne certaine oysiueté leur ont faict inuenter, apres qu'ils ont veu que les euenemens en estoient passez.

De l'Vsure.

LII.

PLVSIEVRS ont de subtiles inuectiues cõtre l'Vsure. Ils disent que c'est vne grande pitié que le Diable ait la part de Dieu, à sçauoir, le dixiesme de chasque chose. Que de tous les hommes l'Vsurier est celuy qui viole le plus cruellement le repos du iour du Sabat, à cause qu'il faict aller sa charruë tous les Dimanches, Qu'il est comparable à ces mouches guespes dont parle Virgile,

Ignauum fucos pecus à præsæpibus arcent:

Que cest luy qui enfreint le premier commandement que Dieu fit à l'homme, quand apres sa cheute il luy dict, *In sudore vultus tui comedes panem tuum,*

& non pas, *in ſudore vultus alieni*: En vn mot que les Vſuriers deuroient eſtre ſeparez du commun commerce des hommes: Que c'eſt contre la nature que l'argent engendre de l'argent, & ainſi du reſte. Mais pour moy, ie me contente de dire, que l'Vſure *eſt aliquid conceſſum propter duritiem cordis*: Car puis qu'il faut qu'il y ait de l'emprunt, & que les hommes ont le cœur ſi barbare & ſi endurcy, qu'ils ne veulent pas preſter librement, ils ſemblent vouloir inferer par là, que l'Vſure doiue eſtre permiſe. Quelques vns ont faict là deſſus de ſoupçonneuſes & ſubtiles propoſitions, de partis, de banques, d'intereſts, & de telles autres inuentions que la malice a forgees. Mais s'il eſt queſtiõ d'en parler ſainement, il eſt bon de nous propoſer deuant les yeux les commoditez & les incommoditez de l'Vſure, afin que le bien puiſſe eſtre ou balancé ou recueilly, & que par meſme moyen on mette ordre que cependant qu'on s'auance à ce qui eſt de meilleur, l'on ne rencontre le pire.

La premiere incommodité de l'Vſure conſiſte en ce qu'elle diminue le nombre des marchandiſes; Car n'eſtoit ce pareſſeux traffic, l'argent ne demeureroit point

inutile, mais seroit la plus part du temps employé à la marchandise, qui est comme la veine porte du bien d'vn Estat. La seconde perte qui en reuiet, c'est que les marchãds en sont appauuris, & ne peuuent pas si facilement venir à bout de leur traffic, s'il leur faut payer vne grande Vsure, semblables à ces pauures fermiers, ausquels les moyens de faire quelque profit sont ostez entierement lors qu'ils font vne trop grande rente des terres qu'ils tiennent d'autruy, & qu'ainsi ils ne les peuuent pas si bien mesnager. La troisiesme incommodité semble auoir ie ne sçay quoy d'incident aux deux autres, & causer le dechet des Doüanes des Princes & des Estats, qui ont leurs flus & leurs reflus par le moyen du commerce. Le quatriesme inconuenient qu'apporte l'Vsure, c'est qu'elle met en peu de mains les Finances d'vn Royaume; Car l'Vsure attire à soy tous les deniers du public par ses malicieuses pratiques, & ruine par ce moyen vn Estat, qui n'est iamais plus fleurissant que lors que le bien est espandu egalement en diuers lieux. I'adiouste à cecy que par ce commerce illicite, le prix des terres n'a plus de lieu, pource qu'on se sert ordinairement de l'argent, ou pour

exercer la marchandiſe, ou pour achepter des terres, ce qui eſt empeſché par l'Vſure, tant de l'vn que del'autre coſté. D'auantage c'eſt elle qui auilit toutes les nouuelles inuentions par le moyen deſquelles l'argent ſe remueroit, s'il n'eſtoit retenu par cette maniere d'entraue. En vn mot ce que l'Vſure a de plus inſupportable, c'eſt qu'on la peut veritablement appeller le chancre & la ruyne des biens de maintes perſonnes, d'où s'enſuit auec le temps vne pauureté publique.

Quand aux commoditez de l'Vſure, elles ſont telles. Premierement, bien qu'elle empeſche en quelque façon le train du cõmerce, ſi eſt-ce qu'elle ne laiſſe pas d'auoir d'autres moyens pour l'entretenir en vigueur. Car il eſt certain que la meilleure part du traffic eſt maintenüe par de ieunes marchands ſur les deniers qu'ils prẽnẽt à l'intereſt; De ſorte que ſi en tel cas l'Vſurier viẽt à retenir ou à retirer ſon argẽt, il eſt certain que le traffic en ceſſera pour vn temps. Secondement, par ces emprunts qui ſe font à intereſt, les neceſſitez de hommes ſont en quelque façon ſoulagées, qui leur ameneroit autrement vne ruine ſoudaine, en ce qu'ils ſeroient cõtraints de vẽdre leurs biẽs

& leurs terres à moindre prix, d'où il s'ẽsuiuroit que là où l'Vsure ne feroit par maniere de dire que les mascher vn peu, les mauuais marchez les aualleroient tout à faict. Quãt aux engagemẽs de terres ou de meubles, ie les mets dans le mesme train de l'Vsure, pource que ceux qui se mesl.nt de prester ne prẽnent ordinairement aucun gage sans interest, ou s'ils le font, ils veulent qu'il leur demeure, si l'on ne le retire au temps prefix. Ie diray à ce propos que i'ay autrefois cogneu vn hõme non moins riche en argent qu'il estoit cruel, qui souloit vser de ces termes à tout propos, *Le Diable emporte cette maudite engeance d'Vsure, qui empesche que les obligations, & tels autres gages que nous auons ne nous demeurent.* Troisiesmement si l'Vsure est tollerable en quelque chose, c'est en ce que l'on ne peut que vainement se persuader, qu'il y puisse auoir vne emprunt ordinaire sans profit, ioinct que s'il estoit defendu d'ẽprunter, il est impossible de croire combien grands seroient les inconueniens qui s'ensuiuroient. Cela estant ie tiens pour vne chose fort inutile de parler de l'abolition de l'Vsure, puis qu'à le bien considerer, il ne se treuuera point d'Estat, où elle n'ait pris pied en quelque façõ. Que s'il faut trai-

ter maintenant de la reformation des Vsures, il me semble qu'entre les commoditez & les desordres qui en procedent, il ya deux choses qu'il faut reconcilier ensemble: l'vne que la dent de l'Vsurier soit vn peu émoussee, afin qu'elle ne morde pas trop serré: l'autre que les moyẽs soient ouuerts pour inuiter ceux qui ont de l'argent à le prester aux Marchands, afin de continuer le commerce. Or cela ne se peut faire sans introduire deux differentes sortes d'Vsure, dont la premiere est la moindre, & la seconde la plus grãde. Car si vous reduisez l'Vsure à vn intereſt raisonnable, cõme il est certain que cela soulagera l'emprunteur, il n'y a pas de doute aussi, que le marchand sera mis en peine de treuuer de l'argent. En quoy ce me semble il faut remarquer que le gain qui se tire de la marchandise n'estant pas petit, ceux qui l'exercent peuuent supporter l'Vsure à vn assez bon intereſt, chose qui n'est pas facile aux autres.

Le meilleur aduis que i'aye à donner là dessus, est que l'Vsure peut estre reduite à deux sommes, dont l'vne est generale l'autre particuliere, & permise seulement à quelques personnes, & en certains lieux de trafic. Voila pourquoy il sera bõ de reduire

premierement l'Vsure à cinq pour cent, sãs que le public prenne aucune amẽde là dessus ; par ce moyen outre que le cours de l'emprunt ne sera point arresté, telle chose pourra soulager aux champs vne grande quantité d'emprunteurs. D'ailleurs cela rehaussera de beaucoup le prix des terres, qui apporteront six pour cent, & quelque chose de plus. Cela seruira par mesme raison à l'auancement des partis & des inuẽtions profitables, & fera que plusieurs accoustumez à de plus grands profits, se hazarderõt plustost à cecy, qu'à prendre à cinq pour cent. Secondement, il sera bon de permettre à certaines personnes de prester à des marchands de leur connoissance sur vn plus haut interest, & sur telles asseurances qu'on relasche quelque chose de la somme que les marchands auoient autrefois accoustumé de payer, afin que par cette reformation ceux qui feront des emprunts reçoiuent quelque soulagement. I'appreuue fort encore qu'il n'y ait point de banque ou de fonds commun, mais que chacun en particulier face profiter son argent ; non que ie vueille pourtant reietter l'vsage des banques, mais c'est pource qu'elles peuuent seruir difficilement, à cause de certains soup-

çons qui les accompagnent; sur tout il faut que l'Estat soit asseuré de quelque chose pour la permission de ces emprunts, & que le reste soit laissé au *Preteur*, qui se portera courageusemẽt en cette poursuitte, s'il voit qu'il y ait quelque rabbais; comme par exemple, il y a de l'apparence que celuy qui souloit prendre autrefois, dix ou neuf pour cent; descendra plustost à huict pour cent, qu'il n'abandonnera son train ordinaire de prester à l'interest, preferant tousiours les gains asseurez aux incertains. Or tels *Preteurs* ou Preuosts des marchands doiuent estre indefinis en leur nombre, & leur pouuoir restraint dans certaines villes, où le commerce s'exerce le plus. Car outre que par leur soing ils feront qu'en tel cas on obseruera les Edicts, ils feront cause que l'argent ne sera point transporté fort loing, & que ceux qui le presteront ne le mettront point en des mains incogunës,

Que si quelqu'vn me vient dire que telle chose semble veritablement, authoriser l'Vsure, qui n'estoit cy deuãt permise qu'en certains cas, ce que i'ay à luy respondre là dessus, est qu'il vaut beaucoup mieux permettre l'Vsure par vne declaration, que la souffrir en sa rage par conniuence.

De la Cholere.

LIII.

CE n'eſt qu'vne vanité de Stoïque de penſer qu'on puiſſe eſteindre entieremẽt la Cholere. Nous auons vn meilleur Oracle qui nous apprend le contraire. *Soyez en Cholere*, dit-il, *mais ne pechez point; & que le Soleil ne s'aille point coucher ſur voſtre courroux.* Or d'autant qu'il faut limiter la Cholere en ſon mouuement, & la reſerrer dans certaines bornes du temps; nous dirons premierement comme quoy l'on peut moderer l'inclination, & l'habitude naturelle à eſtre faſché. En ſecond lieu de quelle façon l'on doit tenir en arreſt les particuliers mouuemens de la Cholere: & troiſieſmement par quels moyens on peut retrancher cette paſſion, & l'appaiſer en autruy.

Pour le premier, il n'y a point d'autre chemin que de mediter exactement à part ſoy quels ſont les effets de la cholere, & comme

elle trouble la vie de l'homme. Le meilleur temps qu'on puisse choisir pour cela, c'est de regarder par derriere cette passion, quand sa premiere fougue s'en est allee. I'approuue fort l'opinion de Seneque, qui dit, *que la Cholere est comme vne ruine qui se démolit soy-mesme sur les choses qu'elle atteint les premieres, quand elle y tombe dessus.* Voila pourquoy nous sommes exhortez dans l'Escriture, *de posseder nos ames en patience*: par où il nous est monstré que celuy-là veritablement est hors de la possession de son ame, qui n'apporte point de moderatiõ aux choses qui le trauaillent: aussi ne faut-il pas que les hommes imitent les abeilles en ce que,

---animas in vulnere ponunt.

La Cholere est sans doute vne espece de lascheté, qui se fait cognoistre aisément parmy les sujets sur lesquels elle a de l'empire, qui sont ordinairement ou des enfans, ou de simples femmes, ou des malades, ou des vieillards. Cela estant, les hommes doiuent prendre garde à emporter leur Cholere par le mespris, & non par la crainte, afin qu'ils puissent gaigner l'auantage sur l'iniure au lieu de flechir sous elle. Et vrayment cela ne me semble pas si difficile qu'on di-

roit bien; & ie m'asseure qu'il sera aisé d'en venir à bout, pourueu qu'on puisse commander à soy-mesme.

Pour le second poinct, il faut sçauoir que les principales causes, & les motifs de la Cholere sõt trois; le premier est d'estre sensible à l'iniure, pource que l'hõme se fasche fort rarement s'il ne se sent offencé; & c'est pourquoy il faut de necessité que les personnes altieres & delicates se mettent souuent en Cholere, ce qui procede de ce qu'elles ont vne infinité de choses qui les importune, ausquelles les naturels les plus robustes se monstrent fort peu sensibles, Le second, est l'apprehension de l'iniure, principalement quand elle à des circonstances que nous attribuons à mespris: car l'experience nous fait voir d'ordinaire que le mespris à cela de propre d'affiler la Cholere, plus que le mal qu'on nous fait. D'où il s'ensuit que les hommes ingenieux à rechercher toutes les circonstances qui en dependent, ne peuuent commander à leur cholere, & s'y portent facilement. En dernier lieu, l'opinion que nous auons quelque fois d'estre offencez en nostre honneur, est ce qui aigrit en nous cette passion. A quoy toutesfois nous pourrions mettre remede, si nous a-

uions presenté deuant nos yeux, comme souloit dire Gonzalue, *Telam honoris crassiorem*, Mais pour moy ie ne treuue point de frein plus propre pour arrester la Cholere, que le soing de gaigner le temps, en se faisant tousiours accroire que l'occasion de se venger n'est point encore venuë, & qu'à la fin elle se presentera.

Or pour empescher que la Cholere ne soit nuisible à celuy qui s'y laisse emporter, il y a deux choses dont il faut qu'il se prenne garde. L'vne est l'extreme aigreur des paroles, principalement si elles ont leur aiguillon: car au prix de cela, i'estime peu de chose ce qu'on appelle *communia maledicta*; & de rechef qu'en la cholere l'homme ne releue aucuns secrets, pource que cela le rend indigne de se treuuer en compagnie. Secondement, vous deuez auoir en recommandation de ne rompre aucune sorte d'affaires dans l'accez de vostre courroux. Au contraire, quelque aigreur que vous tesmoignez, ne faites iamais rien qui ne soit reparable auecque le temps. Que s'il est question d'appaiser la Cholere en autruy, ou de la retrancher du tout, ie treuue que cela ne se peut mieux faire que par les choix du temps, quand les hommes s'emportent

le plus, & lors qu'ils sont disposez au pire. Dequoy l'õ peut venir à bout encore, si l'on rebute le plus haut poinct du mespris, comme nous auons desia dit; mais sur tout quãd on rapporte à quelqu'vn vne affaire qui est fascheuse de soy, il faut prendre vn temps propre à cela, pource que la premiere impression fait beaucoup; Puis separer autant qu'il se peut l'interpretation de l'injure d'auec le poinct du mespris, l'imputant à vne crainte, à vn faux donner à entendre, à vne passion, ou à telle autre chose semblable.

Des Colonies.

Des Colonies.

LIV.

LEs Colonies ſont entre les Anciens les œuures heroïques & primitiues. Quand le monde eſtoit en ſon premier âge, il en engendroit plus d'enfans; mais maintenant qu'il eſt vieil, il en engendre moins. Ie puis appeller auec raiſon les nouuelles Colonies les enfans des premiers Royaumes; & treuue fort bonne la Colonie, quand elle ſe fait en vne terre innocente. c'eſt à dire lors qu'on ne chaſſe point d'vn païs les vieux habitans, pour y en loger d'autres nouueaux; Car faire autrement ſeroit ſans doute arracher les plus profondes racines. Ie mets peu de difference à peupler vn païs & à planter des bois, pource qu'en l'vn & en l'autre, il faut que vous faciez voſtre compte de perdre prés de vingt années de profit, & de n'en attendre la recompenſe qu'à la fin. Sur quoy i'oſeray bien dire que la principale choſe qui a cauſé la ruine de la plus part des Colonies, ç'a eſté

d'en auoir voulu tirer de l'vtilité trop prõptement durant les premieres anneés. Car bien qu'vn soudain profit ne doiue point estre negligé, si est-ce qu'il ne le faut chercher qu'autant qu'il peut estre permis pour l'auancement de la Colonie. C'est vne chose non moins honteuse que maudite de prendre l'escume du peuple, & les hommes que leurs crimes ont rendu digne du supplice, pour s'en seruir en l'establissement d'vne Colonie. C'est le vray moyen de la ruiner entierement: car il est certain que tels hommes comme pernicieux, & meschans, desdaigneront le trauail, & qu'apres auoir despensé leurs viures, lassez de cette maniere de nouueauté, ils donnereront de mauuais aduis à ceux de leurs pays, afin de mettre la Colonie hors de credit. Quãt aux hõmes que vous enuoyez pour peupler vn pays, ils doiuẽt estre iardiniers, laboureurs, charpentiers, forgerons, menusiers, pescheurs, oyseleurs, cuisiniers, & boulangers, sans oublier quelque nombre d'apothiquaires. En vn pays de Colonie la premiere chose qu'il faut regarder, c'est quelle sorte de fruicts & de viures rend la cõtrée; comme, des chastaingnes, des noix, de põmes de pin, des oliues, des dactes, des

prunes, des ceriſes, du miel ſauuage, & telles autres choſes. Auecque cela vous deuez cõſiderer s'il y a des legumes ou des racines de perſil, des raues, des oignons, & des artichaux; Car pour ce qui eſt du froment, du ſeigle, & de l'auoine, il y a trop de peine, deuant qu'on en puiſſe recueillir le profit. Il eſt vray que vous pouuez commencer auec moins de trauail par les febues, & par les pois, qui ont cela de bon de ſeruir enſemble de pain & de viande. Vous n'oublierez pas auſſi l'vſage du ris, qui vient d'ordinaire en aſſez grande abondance, ioint que c'eſt vn fort bon aliment. Mais ſouuenez-vous ſur tout de pouruoir la Colonie d'vne bonne quantité de biſcuit, de farine d'auoine, de fleur de froment, & ainſi des autres choſes, dont il eſt bon de ſe fournir au commencemẽt, iuſqu'à ce que l'on puiſſe auoir du pain. Quant aux animaux qui ſont neceſſaires dans la Colonie, ie treuue qu'il en faut prẽdre de ceux qui ſont le moins maladifs, & qui multiplient en leur eſpece plus que les autres, tels que ſont les pourceaux, les cheures, les poules, les coqs d'Inde, les oyes, & les pigeõs domeſtiques.

Pour ce qui eſt de l'œconomie requiſe en la Colonie, il me ſemble qu'il eſt ne-

ceſſaire d'y meſnager les viures, auec autant de moderation que dans vne ville aſſiegée. Pour cet effet, il faut que la principale partie du fonds de la terre employé en iardins ou en bleds, ſoit ſoigneuſemẽt cultiuée pour les prouiſions du commun, ſans y comprendre ce que les particuliers doiuent auoir pour leur vſage. D'ailleurs il eſt grandemẽt à propos de conſiderer quelles commoditez apportent naturellement les lieux où l'on veut faire la Colonie, afin qu'ils puiſſent ſuppléer en partie aux grãds frais qui ſont neceſſaires pour l'eſtablir. Il faut neantmoins, que cela ne tourne point au preiudice du fonds principal, cõme il eſt arriué du Tobac en Virginie. Or pource que le bois manque fort rarement aux contrées que l'on veut peupler, il eſt important de ne point negligér tout ce qui touche la charpenterie. Que ſi le pays eſt fertile en mines de fer, & qu'il y ait des eaux, ſur leſquelles vous puiſſiez aſſeoir des moulins, il me ſemble que ce metail eſt vne excellente commodité où le bois abonde. I'appreuue fort auſſi de mettre en vſage la façon du ſel noir, ſi le climat y eſt propre. I'en dis autant de la ſoye, qui n'eſt pas vne petite cõmodité, pource qui eſt de la poix & de la ra-

ſine, elles ne manqueront point, ſi c'eſt en vn lieu où il y ait abondance de peupliers & de pins. Que ſi de hazard ils s'y treuue des racines douces, & des drogues exquiſes, il faudra ſe rẽdre ſoigneux de les recueillir, d'autant plus que le profit en ſera grand. Et c'eſt icy que ie comprens encore les diuerſes ſortes de ſauons, & autres choſes semblables dont l'on pourra s'aduiſer. Mais quoy qu'il en ſoit, gardez vous bien de fouiller trop auant dans la terre, c'eſt à dire que vous ne vous amuſiez point à chercher des mines, dont l'eſperance, comme incertaine qu'elle eſt la plus part du temps, fait que ceux qui trauaillent aux Colonies deuiennent pareſſeux en autre choſe.

Ie viens maintenant au gouuernement de la Colonie, qui doit ſans doute eſtre mis ſous la charge d'vn principal Chef, qui ſoit aſſiſté de pluſieurs Lieutenans, auſquels il donne l'authorité de faire obſeruer les loix militaires. Sur tout il faut que les nouueaux habitans facent leur profit de ce qu'ils ſont comme en vn deſert, & qu'ils ayent touſiours deuant les yeux le ſeruice de Dieu. Or pource qu'il eſt dangereux que le gouuernement de la Colonie depende d'vne trop grande quantité de Conſeillers & d'ẽ-

trepreneurs, l'on ne peut mieux faire que d'en moderer le nõbre, si la neceſſité le requiert. Il eſt raiſonnable auſſi que ceux qu'õ choiſit pour chefs, ſoient tirez du corps de la Nobleſſe, pluſtoſt que des compagnies de marchands, qui ne ſe fondent ordinairement que ſur le gaing preſent, & ſur leur particulier intereſt. D'auantage l'on doit auoir ſoing en ces nouueaux commencemens de donner quelques franchiſes & libertez de couſtumes, iuſques à ce que la Colonie ſoit entierement eſtablie; & en outre permettre aux habitãs, de tranſporter leurs commoditez aux lieux qui leur peuuent eſtre les plus profitables, ſi ce n'eſt qu'il y ait quelque cauſe particuliere pour l'ẽpeſcher. C'eſt vne indiſcretion bien grande, que de ruiner le deſſein d'vne Colonie. Cela ſe fait lors qu'on y enuoye trop toſt & hors de ſaiſon vne compagnie ſur l'autre. Ie ſuis donc d'auis, qu'on vſe de moderation en cecy, n'y mettant qu'autant de gens qu'il en faut, pour trauailler, & ſe garantir de toute incommodité. Les fondemẽs des Colonies ont autrefois eſté ruinez, ou du moins expoſez à vn manifeſte danger, pour les auoir ſcituez le long de la mer, ou poſſible en vn pays mareſcageux & mal ſain. Ce qui me fait croire qu'encore que cela ſe faſſe ſou-

uent, pour euiter les chariages & les autres incommoditez, il eſt neãtmoins bien meilleur de les baſtir vers le haut du courant des riuieres, que non pas le long de l'eau. Il importe encore beaucoup à la ſanté de la Colonie, qu'elle ait vne grande abondance de ſel, afin de s'en ſeruir en temps & lieu, pour la cõſeruation des prouiſions & des viures. Que s'il vous auient de faire vne Colonie en vn lieu où il y ait des Sauuages, vous deuez non ſeulement les entretenir par de petites ioliuetez qui leur peuuent eſtre incogneuës, mais vous comporter auec eux ſelon l'equité, & toutesfois auec vne garde ſuffiſãte. Sur tout ſouuenez vous de ne gaigner leur faueur en les ſecourant contre leurs ennemis, s'il leur auiẽt de les attaquer; comme au contraire; ſi c'eſt pour leur defence, ie treuue qu'il n'y a point de mal à les aſſiſter, nõ plus, qu'à enuoyer quelques vns d'entr'eux aux pays d'où leur vient la Colonie, afin qu'ils voyent que la condition de ceux qui vont habiter leurs contrées, eſt meilleure que la leur propre, & qu'ils la louënt lors qu'ils ſeront de retour. Quand la Colonie commence d'eſtre en vigueur, il eſt bon de la peupler de femmes auſſi bien que d'hommes, afin

qu'elle se prouigne de race en race. Ie veux conclurre par cet aduis, que la chose du monde la plus blasmable, c'est d'abandonner vne Colonie quād elle est sur le poinct de s'auancer à quelque degré. Car outre le deshonneur qui en reuient à ceux qui ne l'assistent point au besoin, ils se rendent coupables du sang de plusieurs personnes, qui sont veritablement dignes de pitié.

Des Bastimens.

LV.

LEs maisons sont basties pour y viure dedans, & non pour les regarder au dehors. C'est pourquoy il faut que l'vsage en soit preferé à la symmetrie, si ce n'est que l'on puisse auoir l'vn & l'autre. Ces curiositez superflues qu'on y apporte pour les rendre agreables à l'œil, ne sont bonnes que pour les Palais enchantez de nos Poëtes, qui les bastissent à peu de frais. Celuy qui entreprend de faire vn beau bastiment en vn lieu incommode & mal scitué, se met

luy meſme en priſon. Ou vous remarquerez que par vne mauuaiſe ſituation, ie n'entends pas ſeulement vn lieu, ou l'air eſt mal ſain, mais auſſi ou il eſt inegal, comme l'on peut voir en pluſieurs belles aſſietes iettées ſur quelques collines, & enuironnées de hautes montagnes, où la chaleur du Soleil abboutit de toute parts, outre que le vent s'y aſſemble par tourbillons. Ce qui fait que l'on y remarque, (& cela fort ſoudainement) d'auſſi grandes diuerſitez de chaud & de froid, comme ſi vous demeuriez en deux lieux differents, Or ſi quelque choſe rend mauuaiſe vne ſituation, c'eſt l'air ſans doute, s'il n'eſt aſſez bien temperé. A quoy vous pouuez adiouſter l'eſloignement des lieux où ſe tiennent les marchez, & les chemins dont l'abord eſt difficile. Que ſi vous conſultez auec Momus, vous treuuerez qu'vn mauuais voiſinage eſt ce qui l'a fait encore pire, I'obmets pluſieurs autres choſes qui l'incommodent, comme vne diſette d'eaux, de bois, d'ombrage, de fertilité; & vn meſlange de terres de diuerſe nature. I'adiouſte à cela l'inegalité du pays, qui manque d'vn aſpect agreable, & de lieux propres en quelques diſtances, pour le plaiſir du leurier & de l'oyſeau. Il faut

prẽdre garde auſſi, que la maiſon ne ſoit ny trop proche, ny trop eſloignée de la mer, ou qu'elle ait la commodité de quelque riuiere nauigable, & qui ne ſoit point ſujette aux desbordemens. Que ſi elle eſt trop eſloignée des grãdes citez, cela pourra rõpre le cours des affaires, ſi trop proche, il faudra craindre que toutes les prouiſions ne ſoient enleuées, ou du moins rencheries. Or comme il n'eſt pas poſſible de treuuer ces choſes enſemble, ainſi il eſt bon de les conoiſtre toutes, & d'y penſer exactement, afin d'en tirer le meilleur. Il eſt vray que s'il y a pluſieurs departemens, il les faudra diſpoſer de telle ſorte, que ce qui manquera à l'vn ſe retreuue en l'autre. Ie diray à ce propos que Luculle reſpondit fort bien à Pompée, lors qu'admirant en vne ſienne maiſon la magnificence de ſes galleries & de ſes chambres, qui eſtoient ſi amples & ſi claires qu'õ ne pouuoit rien voir de plus beau; *Aſſeurément*, luy dit-il, *voicy vn excellẽt lieu pour l'Eſté, mais que faictes vous en Hyuer?* En ſuitte dequoy Luculle fit cette reſponſe, *Quoy? ne me croyez vous pas auſſi ſage que quelques oyſeaux, qui changent touſiours de demeure, quãd le ſentiment naturel leur apprend que l'Hyuer s'approche?* Pour paſſer maintenant de la ſci-

tuation du lieu, à la maiſon meſme, nous imiterons Ciceron, lors qu'eſcriuant quelques liures de l'Eloquence, au premier il en donne les preceptes, & au dernier la perfection. Nous deſcrirons donc vn Palais de Prince, & en ferons vn petit modelle. Car c'eſt vne choſe bien eſtrãge de voir maintenant en Europe de ſi grands Baſtimens, tels que ſont le Vatican, l'Eſcurial, & quelques autres, ſans qu'il s'y treuue à peine vne belle ſalle, Voylà pourquoy ie dis que vous ne ſçauriez rendre vn Palais parfait, ſi vous n'auez d'eux departemens ſeparez, l'vn pour les feſtins, comme il eſt rapporté dans le liure d'Eſther; & l'autre pour les Officiers, ou pour les ſeruiteurs domeſtiques; ſi bien que tous deux ſeruent enſemble, & pour la magnificence & pour la demeure. Mais i'entends que les deux coſtez facent vne partie du frontiſpice de la maiſon, & qu'encore qu'ils ſoient differents par le dedans, ils ne laiſſent pas d'eſtre vniformes par le dehors. Auecque cela ie voudrois qu'il y euſt au milieu vne belle Tour en forme de Dome; & au departemẽt reſerué pour les feſtins, vne grande ſalle, haute d'enuiron quarãte pieds; & au deſſous vn lieu propre pour s'habiller, & ſe preparer aux iours de triomphe

& de ceremonie. Quand à l'autre coſté où eſt le departement des domeſtiques, ie deſire qu'il ſoit diuiſé premierement en vne ſalle, & en vne Chapelle, auec vne ſeparation entre deux. Pour plus grand embelliſſemẽt il faut qu'il y ait au bout deux cabinets, l'vn d'Hyuer, & l'autte d'Eſté. Au deſſous de ces departemens ſeront les cuiſines particulieres, auec les offices de Sõmellerie, Panneterie & autres ſemblables. Pour reuenir à la Tour, il ſera bon qu'elle ſoit cõpoſée de deux eſtages, chacun deſquels ait dixhuict pieds de hauteur, auec vn baluſtre aux enuirons, où ſeront miſes quelques ſtatuës, afin que le baſtiment en paroiſſe plus agreable. I'approuue fort auſſi qu'on diuiſe les departemens & que l'eſcalier par ou l'on monte aux chambres d'enhaut ſoit faict en forme de viz, & percé à iour de tous coſtez: où l'on pourra mettre à l'entour des ſtatuës de bois bronzées; & au plus haut faire quelque belle plate-forme. Cela vous ſeruira de logement au beſoin, ſi ce n'eſt que vous deſtiniez quelqu'vn des departemens d'embas pour vne ſalle du commun; pource qu'autrement vous auriez le diſner des ſeruiteurs apres le voſtre: car le flair des viandes monteroit en haut comme par vn

ſouſpirail. Voila pource qui eſt du frontiſpice de la maiſon, ou i'entends que la hauteur du premier eſcalier ſoit de ſeize pieds, qui ſera la hauteur du departemẽt d'embas.

Au delà du frontiſpice ou de la faciade, il y doit auoir vne belle court, qui ait à ſes quatre coings de beaux eſcaliers, par où l'on monte à de petites tours flancquées en dehors, non dans le rang de tout l'edifice, & proportionnées au baſtiment le plus bas. Cette court ne doit point eſtre pauée, de peur d'vne trop grande reflexiõ de chaleur en Eſté, & d'vne exceſſiue froideur en Hyuer. Il eſt vray qu'aux coſtez on y pourra faire quelques allées, & au milieu de petits ſentiers, qui ſeront pauez, & les quartiers ſemé d'herbe, qu'on aura ſoin de coupper également, mais non pas trop prés. Le departemẽt deſtiné pour les feſtins & pour les reſiouyſſances, doit eſtre compoſé de galleries magnifiques, ou y ait quantité de feneſtres colorées de diuerſes ſortes d'ouurages, placées d'vne egale diſtance, & qui par dehors s'auancent en rond. Du coſté du departement des domeſtiques, il y aura des chambres & des anti-chambres, pour y receuoir & entretenir les compagnies; le tout ſeitué de telle ſorte, que les chambres ſoiẽt

chaudes en Hyuer, & froides en Eſté. Vous verrez quelques fois de belles maiſons ſi ouuertes & ſi pleines de vitres, que vous ne ſçauez d'abord où vous mettre, pour vous parer du Soleil ou du froid. Or quoy que i'appreuue fort l'vſage des feneſtres courbées, ſi eſt-ce que dans les maiſons qui ſont baſties en la ville les droictes me ſemblent encore meilleures, à cauſe de l'egalité qu'il faut obſeruer du coſté des rües. Il eſt vray que ces autres ſont grandement propres pour la conference, outre qu'elles empeſchent l'entrée du vent & du ſoleil. Neantmoins ie ne voudrois pas qu'il y en euſt dauantage de quatre, qui regardaſſent dans la court par les coſtez ſeulement.

Au delà de cette premiere court, il faut qu'il y en ait vne autre petite par dedãs, qui ſoit d'egale proportion, & enuironné de beaux iardins. En ſon enclos elle aura pour la bien-ſeance pluſieurs arcades, auec vn pauillon pour s'y mettre à l'ombre en Eſté. L'ouuerture des feneſtres ne doit eſtre que du coſté du iardin; & le paué ſi vny, qu'il ne ſoit ny trop rude, ny auſſi trop enfoncé, afin d'éuiter toute humidité. Auecque cela qu'il y ait au milieu de cette court vne fontaine, ou quelque belle ſtatue, & qu'elle ſoit

pauée comme la premiere. Ces bastiments des deux costez pourront seruir de logement particulier, & les galleries aussi. Que si de hazard le Prince ou quelque autre personne de qualité tomboit malade, l'vne de ces galleries sera fort propre pour l'y loger, presuppoſé qu'il y ait tout auprés des chambres, des anti-chambres, des cabinets, & des garderobes. Voila pour ce qui est du second estage. Quãt à celuy d'ẽbas, il faut qu'il y ait vne belle gallerie ouuerte, sur des pilliers, & au troisiesme vne autre sẽblable à celle-cy, pour auoir la veue & la fraischeur du iardin. Aux deux coings du costé qui auance le plus, seront deux beaux cabinets gentiment pauez, bien tapissez, & vitrez d'vn beau cryſtal. Qu'il y ait aussi vne fenestre en forme de gallerie, qui s'auance droit ou milieu, ou pour l'embellir on pourra mettre toute sorte de gentillesses. Que si la situation le permettoit, ce seroit vne chose bien agreable qu'il y eust en la gallerie d'enhaut quelque fontaine; qui de la muraille s'espandist en diuers lieux. Voila tout ce que i'auois à vous dire touchant le modele de ce Palais. Mais pour l'embellir dauantage, ie treuuerois à propos qu'auparauant qu'en aborder l'entreé, il y eust

trois courts, la premiere en forme de pré, enuironnée d'vne simple muraille ; la seconde enjoliuée de creneaux ; & la troisiesme quarrée, sans estre enfermée que de terrasses plombées par haut, & par le dedans soustenuë de pilliers & d'arcades. Touchant les offices, ils doiuent estre à quelque distance, & auoir des galleries basses pour passer au Palais.

De la reuolution des Royaumes.

LVI.

SALOMON dit, *qu'il n'y a rien de nouueau sur la terre.* A cecy est conforme l'opinion de Platon qui s'imaginoit, *que toutes sortes de connoissances n'estoiẽt qu'vn ressouuenir.* Voila pourquoy Salomon en donne cette sentence, *Que toute nouueauté n'est qu'vn oubly.* Par où l'on peut voir que le fleuue de Lethe coulle aussibiẽ sur la terre que dessous. Vn Astrologue assez obscur soustient à ce propos, qu'il n'y auroit point d'indiuidu qui peust durer vn

seul

seul moment, si ce n'estoit pour deux choses, qui sont asseurées. La premiere, que les estoilles fixes demeurent tousiours en mesme distance les vnes des autres ; Et comme elles ne s'approchent iamais de plus prés, aussi ne s'en esloignent-elles point dauantage ; Et la seconde, que le mouuement iournalier obserue perpetuellemẽt son tẽps. Et vrayement il est certain que la matiere des choses est dans vn continuel flux, & qu'elle ne s'arreste iamais. Les deluges & les tremblemens de terre sont comparables à deux grands draps mortuaires, qui ensueliſſent toutes choses dans l'oubly. Car pour les seichereſſes & les embrasemens, ils ne destruisent & ne dépeuplẽt point tout à fait le monde. Le chariot de Phaëton ne fut que pour vn iour : les trois années de secheresse du temps d'Helie furent aussi particulieres & laisserent le peuple en vie. Les relations nous apprennent, que les grands embrasemens qui aduiennent assez souuent par l'esclat des foudres, aux Indes Occidentales, ne sont pas de lõgue durée. Mais touchant les deux autres sortes de destructions, qui se font par les deluges, & par les tremblemẽs de terre, il faut remarquer plus auãt, que les restes des peuples qui ont la fortune

d'en eſchapper, ſont communément gens de montagne & groſſiers, qui pour n'eſtre pas capables de rendre compte du temps paſſé, font que l'oubly en eſt auſſi grand, que ſi aucun ne s'en fuſt ſauué. Si vous conſiderez bien quels ſont les habitans des Indes Occidentales, il vous ſera facile de preuuer, que c'eſt vn peuple plus neuf & plus ieune que celuy du vieil monde. D'ailleurs il eſt vray-ſemblable, que la deſtruction qui s'y eſt faite cy-deuant n'eſt point aduenüe par vn tremblement de terre (comme vn des Preſtres Egyptiens dit à Solon touchãt l'iſle Atlantide) mais pluſtoſt par vn deluge particulier, à cauſe que les tremblemens de terre n'arriuent que fort rarement en ces contrées. Il eſt vray que d'vn autre coſté ils ont des riuieres ſi ſujetes aux desbordemens, que celles d'Aſie, d'Afrique, & d'Europe, ne ſont au prix d'elles que de bien petits ruiſſeaux. Leurs collines ſemblablemẽt & leurs montagnes ſont beaucoup plus hautes que celles de noſtre monde; Ce qui me fait croire, que par leur moyen ceux qui reſterent iadis de la generation des hommes, furent ſauuez d'vn tel deluge particulier. Quant à l'obſeruation que fait Machiauel là deſſus, lors qu'il dit que la ialouſie des ſectes

à diminué de beaucoup la memoire des choſes, blaſmant en cét endroit Gregoire le Grand, qui auoit fait tous ſes efforts, pour abolir l'antiquité Payenne. Ie treuue pour moy que cette ſorte de zele ne porte point vn grand coup, & qu'elle ne dure pas long-temps; comme l'on peut voir en la ſucceſſion de Sabinian, qui a fait reuiure les premieres antiquitez. Ie viens à la viciſſitude ou au changement du globe ſuperieur, & dis là-deſſus, que ce ſujet n'eſt pas propre pour la matiere dont nous traittons. Toutes fois il pourroit bien eſtre que la grande année de Platon auroit quelque effect, ſi le monde auoit à durer ſi long-temps qu'il dit, & non pas en renouuellant l'eſtat de ſemblables indiuidus autrement qu'en gros: car telle eſt l'opinion de ceux qui s'imaginent que les corps celeſtes ont des influēces plus exquiſes ſur les choſes d'embas, qu'elles n'ont pas veritablement. Il faut pourtant aduoüer que les cometes ont du pouuoir & de l'effect ſur cette groſſe maſſe de choſes. En quoy nos iugements ſe trompent ſouuent, pource que nous les guettons pluſtoſt en leurs cours, que nous ne les obſeruons ſagement en leurs effects; comme par exēple, quelle ſorte de Comete nous voyons,

quelle eſt ſa grandeur, quelle ſa couleur, & quelle les pointes de ſes rayons, enſemble ſa ſituation en la region des Cieux, ſa durée, & les diuers effets que produiſent ces incidens ioints enſemble.

Il me ſouuient d'auoir autresfois ouy dire vne choſe que ie n'ay peu croire d'abord, & ſur laquelle neantmoins ie me ſuis arreſté quelque peu; c'eſt qu'il a eſté obſerué qu'en certaines contrées du Pays-bas, chaque trente-cinquieſme année a de meſme ſuites & de meſmes reuolutions de ſaiſons; comme, de grandes gelees, des froids violents, des greſles, des pluyes, des ſeichereſſes, des Hyuers ſans froidure, des Eſtez auec fort peu de chaleur, & ainſi du reſte. Ce que par vn terme ordinaire ceux du pays ont accouſtumé d'appeller la *Prime*. Et certainement c'eſt vne remarque de laquelle ie fais mention d'autant plus volontiers, qu'en ayant medité les raiſons, ie trouue qu'elles ne ſont point ſans quelque apparence.

Mais laiſſant à part ces obſeruations de la Nature, pour venir à ce qui eſt des hõmes; Il me ſemble que la plus grande viciſſitude de choſes, qu'il y ait entr'eux, conſiſte en la reuolution des Religions & des Sectes, qui ſont par maniere de dire, comme autant de

cercles qui font mouuoir leurs esprits, & qui les gouuernent. La vraye Religion est bastie sur vn rocher: tout le reste n'est qu'vn sablon mouuant, que les vagues secoüent, & roulēt de toutes parts. De cecy l'on peut tirer vne consequence de la cause des nouuelles sectes, & en donner quelque aduis, aussi autant que la foibleſſe du iugemēt humain est capable de subsister dans les grandes reuolutions.

Quand la Religion dés long-temps receuë est deschirée par les discordes, & lors que la saincteté de ceux qui en font profession s'en va en decadence, de telle sorte, que le temps est plein de scandale, d'ignorance, & de barbarie; asseurémēt c'est vn presage de la venuë de quelque nouuelle secte, principalement s'il se leue quelque esprit estrange & extrauagant qui s'en vueille rendre le chef. L'exemple rendit manifeste cecy au temps de Mahomet, en qui tous ces poincts se rencontrerent lors qu'il publia sa pernicieuse loy. Il est vray neantmoins qu'vne nouuelle secte n'est pas à craindre, & ne peut s'épandre si elle n'a deux proprietez; l'vne est la destructio ou l'oppressiō de l'authorité qui est vne fois establie, parce qu'il n'y a rien de plus populaire que cela: l'autre

la licence effrenée des plaisirs sensuels, & de la vie voluptueuse: car quant aux heresies speculatiues, telles qu'estoient anciennement celles des Atriens, ou telles que sont auiourd'huy les opinions des Arminiens, encore que leur pouuoir soit grand sur l'esprit des hommes, si est-ce qu'elles ne produisent point de fortes alterations dans les Estats, si ce n'est par le moyen de quelque occasion politique. Les nouuelles sectes s'introduisent par trois façons, à sçauoir par la puissance des signes & des miracles, par la persuasion, & par la force des armes. Quãt aux Martyres, ie les mets au rang des miracles, à cause qu'ils semblent exceder la force de la nature humaine. Ie treuue qu'on en peut dire autant d'vne admirable & extraordinaire saincteté de vie. Asseurément il n'y a point de meilleur moyen pour arrester la naissance des sectes & des schismes nouueaux, que de reformer les abus, & accorder les petits differens; y procedant par les voyes de la douceur, non par les persecutions sanglantes. I'adiouste à cecy, qu'il est beaucoup meilleur d'attirer les principaux autheurs des nouueautez en les aduançant, que de les mettre dãs le desespoir par la violence & par l'amertume. Les reuolutions &

les changemens, dans les guerres ſont pluſieurs en nombre; mais ils paroiſſent principalement en trois choſes, à ſçauoir aux ſieges des places, aux armées & en la maniere de les conduire. Les guerres ſembloient iadis ſe mouuoir de l'Orient à l'Occidẽt. Car les Perſes, les Aſſyriens, les Arabes, & les Tartares, par qui les rauages les plus grands ont eſté faits, eſtoient tous peuples Orientaux, au contraire des Gaulois. Il ne ſe treuue pas neantmoins qu'ils ayent fait plus de deux inuaſions, l'vne en Gallogrece, & l'autre à Rome. Quoy qu'il en ſoit, l'Orient & l'Occident n'ont aucuns poincts de climats certains, ny les guerres aucune obſeruation aſſeurée. Il n'en eſt pas de meſme du Nord & du Midy, qui ſont fixes veritablement, de maniere qu'on n'a iamais veu, ou du moins fort rarement, que le peuple qui eſtoit bien auant dans le Midy, ſoit venu fondre ſur ceux du Nord, mais bien au cõtraire. Par où il eſt euidẽt que les pays Septẽtrionaux ſont naturellement les plus aguerris, ſoit que cela dépẽde de l'influence des aſtres, qui ſont en cét Hemiſphere, ou des grands continẽs du Nord; là où la partie Meridionale eſt preſque toute pleine de mer, ſelon ce que nous pouuons cognoiſtre. Poſſible auſſi que telle

choſe arriue, à cauſe du froid des parties Septentrionales, qui fait que ſans l'aide de la diſcipline, les corps ſont plus endurcis, & les courages plus eſchauffez.

La decadence d'vn grand Empire aduient rarement, qu'elle ne mene apres ſoy des guerres. Car cependant que les puiſſans empires ſubſiſtent, ils affoibliſſent & ruinent le pouuoir de ceux qu'ils ont ſubiuguez ſe repoſans ſur l'eſperance de leurs propres forces. Que ſi de cas fortuit celles-cy viennent à manquer, à lors ils ſont faits la proye des autres, & ne peuuent ſubſiſter plus long temps. L'exemple de ce que ie dis s'eſt veu manifeſte au declin de l'Empire Romain, & pareillement en celuy de Germanie apres Charlemagne, chaſque oiſeau reprenant ſa plume. Il en pourroit bien arriuer autant à l'Eſpagne, ſi elle ſe iettoit vne fois dans les diuiſions. Les accroiſſemens & les vnions des Royaumes ſont par meſme moyen les eſtincelles & les ſemences des guerres; Car lors qu'vn Eſtat deuient trop puiſſant, il eſt ſemblable à vn grand fleuue, qui n'eſt iamais ſans quelque desbordemẽt; comme il ſe peut remarquer aux Eſtats de Rome, de Turquie, d'Eſpagne, & ainſi du reſte. Que s'il ſe treuue des pays moins peu-

plez les vns que les autres, cela vient de l'obstination de plusieurs, qui desdaignent de se marier s'ils ne voyent deuant eux les moyens de pouuoir viure; chose qui se pratique aujourd'huy par tout, reserué en la Tartarie. Il n'y a point de danger qu'il se face de grands desbordemens de peuple; mais s'il arriue aussi que parmy ce nombre excessif, il y en ait qui sans preuoir les moyens de viure, mettent des enfans au monde, il est necessaire qu'vne fois ou deux en vn âge l'on en descharge vne partie sur d'autres nations, ce que les anciens habitans du Nord auoient autre-fois accoustumé de faire, & de ietter au sort pour voir lesquels d'ẽtr'eux demeureroient à la maison. ou s'en iroient chercher leur fortune en vn pays estranger. Depuis qu'vn Estat s'auilit, & qu'il se rend effeminé, il faut qu'il s'asseure d'auoir la guerre. Car tels Estats deuiennent ordinairement riches, lors qu'ils degenerent; & ainsi le butin & le dechet de valeur, eschauffent les courages les plus froids, & les portent aux armes.

En suitte de cecy ie diray, que pour ce qui est des armes mesme il est biẽ difficile qu'on les puisse faire tõber soubs vne obseruation, & soubs vne regle certaine, Et toutes fois

nous voyõs par eſpreuue, qu'elles ont leurs retours & leurs reuolutions, auſſi bien que les autres choſes du monde. Car il n'y a point de doute, que l'Artillerie eſtoit iadis cogneuë aux *Oxidraques*, peuples des Indes; & c'eſtoit ce que les Macedoniens appelloient *Tonnerre*, *Foudre*, & *Art Magique*. Il eſt certain auſſi que l'vſage en a eſté à la Chine il y a plus de deux mil ans. Quant aux conditions des armes, elles ſont telles; Premierement, que l'on s'en puiſſe ſeruir de loing, ce qui eſt vn excellent remede pour preuenir le danger dont on nous menaſſe, comme l'experience le monſtre par l'vſage des Mouſquets, des Piſtolets, & de telles autres armes à feu. Secondement, ce qu'il y a de conſiderable, c'eſt la violence du coup; en quoy le Canon a cét aduantage de ſurpaſſer toutes les inuentions, & les anciennes machines. Troiſieſmement, la commodité des armes à feu eſt grande, en ce qu'elles peuuent ſeruir en tout temps, pourueu que le tranſport n'en ſoit difficile.

Quant à la conduite de la guerre, En premier lieu les hommes s'arreſterent iadis ſur le nombre; puis ils eurent vn peu plus d'eſgard aux principales forces de l'armée, & à la valeur; deſtinant certains iours pour

ſe camper. En fin ils en vindrẽt aux eſpreuues à forces eſgales, & ſe monſtrerent plus ignorans qu'auparauant, à ranger les bataillons. Mais depuis ils s'arreſterent à vn certain nombre plus mediocre qu'il n'eſtoit grand: Et de là aux aduantages du lieu, aux ſtratageſmes, & à telles autres choſes, qu'ils continuerent touſiours, iuſques à ce qu'ils ſe rendirent plus habiles à mettre par ordre leurs bataillons.

En la ieuneſſe d'vn Eſtat, les armes fleuriſſent: En l'aage moyen, les Lettres, puis l'vn & l'autre enſemble pour quelque tẽps: Et finalement en ſon declin, la Marchandiſe & les Arts mechaniques ſont en vogue. Touchant les lettres, elles ont par maniere de dire la naiſſance de l'Eſtat, quand il n'eſt encore qu'en ſes commencemens, ou qu'en ſon enfance: Puis elles en ont la ieuneſſe, quand il deuient à ſon embonpoint: Apres, la force de ſes ans, lors qu'il eſt ſolide & affermy: Et en dernier lieu, elles-meſmes poſſedent ſes dernieres années, quand les changemens du temps l'ont rendu ſec & eſpuiſé. Mais c'eſt trop diſcouru de ces ſujets de reuolution, qu'il vaut mieux finir que cõtinuer, de peur qu'ils ne nous deſgouſtent.

D'ailleurs pour ce qui touche leur *Philologie*, ce n'eſt proprement qu'vn cercle d'ambiguitez & de contes fort inutiles, que i'eſtime à cauſe de cela moins propres pour cét eſcrit.

Fin des Eſſays.

OBSERVATIONS morales, pour bien cultiuer l'esprit, rapportées par l'Autheur, en son septiesme Liure de l'Accroissement des Sciences.

IE mets au rang des principaux fruicts de la vie les moyens de bien cultiuer l'esprit. Car sans eux la vie mesme est proprement comparable à quelque statuë que la main d'vn excellent Ouurier rend belle en apparence, mais qui en effect n'a point de vigueur ny de mouuement. Aristote nous declare en termes exprez cette verité, lors que pour la mettre en credit: *Ce n'est pas assez*, dit-il, *de sçauoir vne simple definition de la vertu, si l'on ne sçait encore de quelles choses elle se forme. Car il ne sert de rien à l'homme de la cognoistre,*

s'il n'apprend les moyens de l'acquerir. Pour cet effect il en faut rechercher les especes, & voir comme quoy elles se communiquent. C'est là nostre principal but afin que par cette cognoissance nous soyons rendus capables de tout ce que la Vertu a de grand. Ce qui ne reüssira iamais selon nostre deßein, si comme nous auons dict, nous n'en examinons les causes & les moyens. A cecy se rapporte ce que Ciceron atttribuë au plus ieune des Catons, quand il le loüe *d'auoir appris la Philosophie. non pour s'addonner à de vaines disputes comme plusieurs, mais bien pour s'estudier à bien viure.* Or quoy qu'au temps où nous sommes, peu de personnes se donnent le soing de cultiuer leur esprit, & de se proposer vne façon de viure qui ait pour bornes des regles certaines, cõformément à ce dire de Seneque, *qu'vn chacun s'amuse aux particularitez de la vie, mais que nul n'en considere le principal,* Si faut il pourtant que nous en disions nostre sentiment, en concluant auec Hipocrate, *Que ceux là sont malades d'esprit, qui ne sentent point de douleur durant les foiblesses & les maladies du corps.* Cela estant, il faut applicquer à telles gens des remedes, qui soiẽt propres à guerir l'vn & l'autre. Que si quelqu'vn vient à m'objecter là dessus, que la gueriſon

de l'esprit est vn pur effet de la Theologie: A cela ie respondray, que la science des choses diuines ne rejette point la *Philosophie morale*, qui la sert fidellement, & l'accompagne par tout. *Car tout ainsi qu'vne seruante a tousiours l'œil sur les mains de sa maistresse*, de cette mesme façon la Philosophie morale est obligée de seruir la Philosophie, & de luy rendre obeïssance, de telle sorte neantmoins qu'elle puisse retenir dans ses bornes quelques preceptes vtiles & necessaires.

Or comme cette derniere partie n'a pas esté reduitte encore en vn corps de doctrine, ie ne la considere iamais qu'elle ne me mette entierement dans l'admiration C'est pourquoy pour en traitter selon nostre ordinaire, il me semble qu'en elle mesme comme en la pratique de toute autre chose, il faut considerer ce qui est en nostre pouuoir, & ce qui ne l'est pas: Car l'vn est susceptible d'alteration, l'autre d'application seulement. Ainsi nous voyons que le Laboureur ne peut rien ny contre la nature du Soleil, ny contre le temperament de l'air: & que le Medecin n'a point vn empire absolu sur la complexion du malade, non plus que sur les crises ou sur la diuersité des changemens de la maladie. Il n'en est pas ainsi

de ce qui touche les moyens de cultiuer l'esprit, & de guerir ses foiblesses. Mais pour y paruenir il me semble que trois principales choses doiuent estre mises en consideratiõ, à sçauoir les diuers caracteres de la disposition naturelle, ensemble les affections & les remedes : Ce qui est encore pratiqué en ce qui est du corps, où l'on se propose la complexion du malade, la maladie, & la guerison. De ces trois choses il n'y a que la derniere qui soit en nostre pouuoir, les autres deux ne le sont pas. Et toutesfois il ne faut pas laisser d'en faire vne aussi exacte recherche, que si elles dépendoient de nous, pource que de leur cognoissance procede l'application des remedes.

Ie mets donc le premier article de cette doctrine sur la differẽce des esprits, qui doiuent estre diuersement cultiuez, selon que leurs caracteres sont diuers. En quoy neãtmoins ie n'entends aucunement parler de ces inclinations ordinaires enuers les vertus & les vices : ny de celles qui font naistre en nous les passions & les affections : mais bien de ces autres dispositions, qui sont plus profondes & plus auant enracinées: Et c'est icy que ie m'estonne grandement de ce qu'entre tant d'excellens Autheurs, qui ont escrit

escrit de la *Morale* & de *la Politique*, il ne s'en est point treuué, qui n'ayent obmis ou negligé cette partie; bien qu'elle serue de lumiere à toutes les deux. Suiuant cela, c'est auecques beaucoup de raison que dans les traditions de l'Astrologie, diuerses sortes d'inclinations sont attribuées aux esprits, selon les particulieres influences des Astres. Ainsi nous voyons que les vns sont nais à la contemplation, les autres aux affaires Politiques, les vns à la guerre, & les autres aux Arts? Cela se verifie encore par l'exemple des Poëtes, parmy lesquels ceux-cy sont propres à la Satyre, ceux là aux Poëmes Heroïques, ou si vous voulez, à la comedie, à la Tragedie, & à l'Epigramme. Mais le fonds principal de ce traitté se doit tirer des Historiens les plus prudens; Et non seulement des Eloges qu'on a accoustumé de rendre aux tumbeaux hommes illustres, mais aussi du corps entier de l'histoire, toutes les fois que telles personnes tiennent le haut du Theatre. Aussi telle representation y estant adioustée elle semble estre vne description veritable, plustost qu'vne censure de l'Eloge. Telle est dans Tite Liue celle de Scipion l'Africain, & de Caton l'aisné; Celle de Tibere, de Claudius, & de Nerõ, dans

Tacite: Celle de Septimius Seuerus, dans Herodian: Celle de Louys vnzieſme, dans Philippes de Commines: de Ferdinand Roy d'Eſpagne, & de l'Empereur Maximilian, enſemble des Papes Leon & Clement dans Guichardin. Car ces Eſcriuains ayant touſiours la veuë attachée ſur les portraicts qu'ils ont entrepris de faire de ces Princes, ne font preſques iamais point de mention des choſes par eux miſes à fin, qu'ils n'y adiouſtent à meſme temps quelques traits ſur leur inclination naturelle, & ſur leur façon de viure ordinaire. A quoy ils adiouſtent encore des relatiõs particulieres de la Cour de Rome, du Conclaue, des vies des Cardinaux, des Ambaſſades. & des lettres d'Eſtat. De ces ſubjets que nous venons d'alleguer, qui ſont aſſez amples d'eux meſmes, l'on en peut faire des traittez entiers. Or en ce qui regarde les matieres Politiques, nous ne voulons pas, comme c'eſt l'ordinaire des Hiſtoriens & des Poëtes en leurs deuis familiers, que ces charactères ſoient receus comme des images entieres de la Politique, mais pluſtoſt comme des lignes ſimple des images meſmes, qui meſlées enſemble forment toute ſorte de figures. A ce propos il eſt bon de ſçauoir quel eſt leur nombre,

quelle leur qualité, & comment elles dependẽt les vnes des autres, afin que de cette sorte l'on face par maniere de dire vne exacte & artificieuse diſſection des eſprits, & que les inclinations des hommes eſtans miſes en euidence l'on en tire des preceptes & des remedes pour en guerir la foibleſſe.

Or ce n'eſt pas les caracteres des eſprits imprimez par la nature, qui doiuent eſtre receus en ce traitté, mais ceux là encore, dont l'entendement ſe rend ſuſceptible par le moyen de l'aage, du ſexe, du pays, de la ſanté, des traits du viſage, & ainſi du reſte: Et ceux là pareillement qui nous traçent la condition des Princes, des Gentils-hommes, des Roturiers, des Riches, des Paures, des Magiſtrats, des Ignorãs, des Heureux, & des Miſerables. Conformement à cela nous liſons dans Plaute, que c'eſt vne eſpece de miracle de voir vn Vieillard qui ſoit liberal. Sainct Paul ayant à reprendre les Candiots, ſe ſert d'vne façon de parler poëtique, lors que pour monſtrer le naturel de ce peuple: *Ceux de Crete*, dict-il, *ſont touſiours menteurs, comme de mauuaiſes beſtes, & des ventres pareſſeux*, Saluſte remarque que les Princes naiſſent la plus part du temps auec cette inclination, de deſirer les choſes

qui se contrarient ensemble. Le sens de ses paroles est tel: *Comme les volontez des Roys sont ordinairement violentes; ainsi estans subiettes au changement elles-mesmes se font la guerre.* L'obseruation que Tacite fait là dessus, est que les charges publicques & les grãdes dignitez empirent les inclinations des hommes, bien plus souuent qu'elles ne les changent en mieux; Vertu qu'il n'attribuë qu'à vn seul Vespasien entre les Empereurs Romains. Pindare dit qu'vne fortune soudaine & trop fauorable, a cette coustume d'affoiblir l'esprit, & le rẽdre effeminé: ce qui procede de ce qu'il y en a plusieurs *qui n'ont pas l'esprit assez fort pour digerer vn bõheur qui est excessif.* A ces paroles se rapportent en quelque façon celles-cy, tirées des saincts lettres: *Que plus nous auons de richesses, & moins il y faut attacher son cœur*: Par où il nous est enseigné, qu'il n'y a pas tãt de peine à se maintenir dans vne mediocre fortune, qu'il y en a lors qu'ẽ son accroissemẽt elle se met à trauailler vn esprit. Ie sçay qu'Aristote en sa Rhetorique a fait quelques obseruatiõs, telles que peuuẽt estre celles dont nous venons de parler, & que plusieurs autres bõs Autheurs l'ont imité. Mais il ne se treuuera pas qu'ils les ayẽt iointes ensemble, &

reduites au corps de la *Philosophie Morale*, bien qu'elles en dependent directement: Ce qui me fait croire qu'ils ne sont pas moins blasmables en cette partie, que s'ils vouloient traitter de *l'Agriculture*, ou de la *Medecine*, sans connoistre la diuersité des terroirs, ny celle des complexiõs ou des habitudes des corps. A quoy neãtmoins nous deuons aspirer, principalement, si nous ne voulons imiter l'effronterie des Empyriques, qui ne daignent iamais sonder la cõplexion du malade, & n'ont qu'vn mesme remede pour la guerison de toutes sortes de maux.

A la doctrine *des Characteres des esprits*, doit estre jointe immediatement celle *des affections*, *& des passions*, qui sont proprement autant de maladies de l'ame. Car cõme les anciens Politiques parlant des *Democraties*, ont fort à propos *comparé le peuple à la Mer, & les Orateurs aux Vents*; pource que ce sont eux qui par leurs harangues seditieuses pouſſent la plus part du temps à la rebellion les foibles inclinations du vil populaire; qui sans cela se maintiendroient en vn estat calme & paisible: Ainsi la nature de l'esprit humain iouyroit d'vne pleine tranquillité, si les affections desreglées ne l'ebrã-

loient, & n'y mettoiẽt toutes choſes en deſordre: Et c'eſt icy que ie m'eſtonne encore, de ce qu'Ariſtote qui a tant cõpoſé de liures *de la Moralité*, n'a parlé de ces affectiõs qu'en ſes traittez de la Rhetorique, où neãtmoins elles ne me ſemblent neceſſaires, qu'entant que les preceptes de l'Art les peuuent eſmouuoir par occaſion. Car pour ce qui eſt de ſes diſcours *de la Douleur & de la Volupté*, ie treuue qu'ils n'appartiennent aucunemẽt à cecy: Et ſans mentir l'on peut dire que de l'vne à l'autre il y a la meſme proportiõ enuers les affections particulieres, que de la lumiere enuers les couleurs. Or il eſt certain qu'eſcrire de la lumiere en general, n'eſt pas proprement de la nature des couleurs en particulier.

Que s'il faut penetrer plus auãt dans cette matiere des *Affections* & des *Paſſions*, ie diray que de tous les anciens Autheurs les Stoïciens ont eſté les ſeuls qui y ont trauaillé plus exactement. Et toutefois encore y remarquera-t'on le defaut, en ce qu'au lieu d'en traitter les ſujets amplement, ils ſe ſont amuſez à certaines picoteries, & à des definitions vn peu trop ſubtiles. Mais pour en parler ſainemẽt, ie ne treuue point de meilleurs maiſtres de cette Science que les Hi-

ſtoriens & les Poëtes. Car ce ſont eux qui ont accouſtumé de nous repreſenter au vif comme quoy il faut eſmouuoir les affectiõs: Commẽt les adoucir ou les aſſoupir: Comment les tenir en arreſt, afin qu'elles ne paroiſſent: Comment les mettre en euidence pour ſecrettes qu'elles ſoient: Eux, dis-je, qui nous apprennent leurs diuers effects, leurs reuolutions, leurs contrarietez, & ainſi du reſte. En quoy, certes, ce qui me ſemble de plus admirable dans la morale, c'eſt que par le moyen d'vne affection l'on en peut ſurmonter vne autre, à l'imitation des Veneurs & des Oyſeleurs, dont les vns ſe ſeruent des beſtes à faire la chaſſe, & les autres des oyſeaux à prendre du gibier. Sur ce meſme fondement s'appuye encore l'vſage des recompences & des ſupplices, qu'on eſtablit exprés dans les Republiques bien policées, afin que par le moyen de la crainte & de l'eſperãce, toutes les autres paſſions nuiſibles ſoient eſtouffées. En vn mot comme en matiere de la conduite d'vn Eſtat, vne faction eſt ſouuent repouſſée, ou du moins retenuë en arreſt par vne autre faction, il en aduient de meſme en ce qui touche les ſecretes fonctions de l'ame, & le gouuernement interieur de l'eſprit.

L'AVTHEVR.

En la conclusion d'vne plus longue Preface.

IL ne m'importe qu'il se treuue des hommes, qui pour n'exceller qu'en leurs lieux cõmuns, appliquent les Paraboles à toute sorte de sujets vulgaires, sans en rechercher ny la veritable explication, ny les secrettes proprietez. Pour moy ie suis bien-content de paroistre apprentif en matiere de choses communes & basses, pourueu que laissant en arriere ce qui de soy-mesme est clair & facile, ie passe à de plus hautes pensees.

LA SAGESSE MYSTERIEVSE DES ANCIENS.

Demonſtrée en l'explication Morale de quelques-vnes de leurs Fables.

Par Meſsire FRANÇOIS BACON.

Caſſandre, ou la liberté de parler.

I.

L'ON dit que les diuers artifices de Caſſandre recherchée d'amour par Apollon, rendirent ſans effect la paſſion de ce Dieu ; mais qu'elle ne laiſſa pas de l'entretenir touſiours d'eſperance iuſques à ce qu'ayant

eu de luy le don de predire l'aduenir, & tout ce qu'elle desiroit d'en tirer sous de beaux semblans, en fin elle rejetta ses prieres ouuertement. Ce qui fut cause qu'Apollon ne luy pouuant plus oster vne chose qu'il luy auoit octroyée & qui toutes fois allumoit en luy le desir de s'en venger; pour n'en courir le reproche d'auoir esté mocqué par les artifices d'vne femme, s'aduisa d'adiouster au don par luy faict à Cassandre vne peine qu'il voulut estre telle, Que ses predictions, bien que tousiours veritables, ne pourroient induire personne à s'y arrester: Cõme en effect, quelques veritez qu'elle proferast, on ne la voulut iamais croire. Elle ne l'espreuua que trop, lors qu'ayant predict plusieurs fois les ruynes de sa patrie, il ne se treuua personne qui luy prestast l'oreille, ou qui eust la moindre creance en ses paroles.

Cette fable semble auoir esté feinte sur le sujet des remonstrances ou des conseils inutiles, & donnez hors de saison: Car les hommes d'vn naturel reuesche & fascheux, ne se veulent iamais soubmettre à Apollon, c'est à dire à celuy qui est Dieu de l'harmonie, pour remarquer & apprendre de luy la melodie des choses, ou par maniere

de dire, les tons graues ou subtils qu'se forment de la parole. Or comme il y a diuerses sortes d'oreilles, plus ou moins polies & sçauantes, ou grossieres & communes; ainsi les temps de parler ou de se taire sont differents.

De là vient que les plus prudens pour bõs, & profitables que soient les aduis qu'ils donnent, n'aduancent iamais rien auec toutes leurs persuasions; & qu'au lieu de voir reüssir leurs conseils, ils hastent plustost la ruyne de ceux ausquels ils les donnẽt. Mais en fin, le succez en est dommageable, & conforme à leur prediction, c'est alors que ceux-cy les tiennent tout à fait pour deuins, & pour hommes qui voyent, comme l'on dit, plus loing que leur nez. M. Caton d'Vticque nous sert d'vn fort bel exemple en cecy.

Ce grand homme sceut bien preuoir, ainsi que d'vn lieu haut éleué, la ruine de son païs ensemble la tyrannie qui preceda la conspiration, & finalement les animositez de Cesar & de Pompée, qu'il predit comme vn veritable oracle, long-temps auparauant qu'elles auinssent; Et cependant tous ses auis furent plus nuisibles qu'vtiles, & hasterent la perte de sa patrie. Ciceron le remarque

assez, & auec vne prudence esgale à son bien dire ordinaire, lors qu'escriuant à vn sien amy, *L'opinion de Ciceron*, dit-il, *ne me semble pas trop mauuaise; & neantmoins elle est quelquesfois nuisible à la Republique. La raison est pource qu'il parle comme s'il estoit en la Republique de Platon, & non pas dans la lie de Romulus.*

Tiphon, ou le Rebelle.

II.

LEs Poëtes ont feint que la Deesse Iunon faschée de ce que Iupiter auoit de soy-mesme enfanté Pallas, pria les Dieux qu'il luy fust permis encore à elle de pouuoir engendrer toute seule, sans la ioüissance de son mary. Ils disent là dessus, qu'elle fit si bien par ses importunes prieres, que sa demande luy fut en fin accordée: De maniere qu'ayant esbranlé la Terre, de ce mouuement violent nasquit aussi-tost Tiphon, monstre grand & horrible, qui fut donné à vn serpent comme à vne nourrice

qui eut soing de l'esleuer en son enfance. Mais il arriua depuis que deuenu grand & robuste, il fit la guerre au Pere des Dieux. En ce combat le pauure Iupiter tresbucha sous la force de ce Geant, qui l'ayant chargé sur ses espaules, le transporta en vn pays obscur & loingtain, où il le laissa tout impuissant & mutilé de ses mẽbres, apres luy auoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & soy. Peu apres il arriua que Mercure desroba ses nerfs au Geant, & qu'il les rendit à Iupiter, qui s'en estant renforcé, assaillit derechef Tiphon. La premiere atteinte qu'il luy dõna fut d'vn coup de foudre, qui luy fit respandre vne grande abondance de sang, d'où nasquit la venimeuse engeance des serpens qui sont sur la terre. Là dessus Tiphon vouloit mettre son salut en la fuite; mais il fut contraint de se laisser cheoir affoibly du coup qu'il auoit receu; Ce que voyant Iupiter, il le ietta sur le Mont Ætna, & ainsi il l'escrasa sous le faix de cette Montagne.

Cette fable a esté inuentée pour estre cõme vn symbole de la fortune des Roys, & des rebellions qu'on voit ordinairemẽt aduenir dans les Monarchies. Car les Roys sont, par maniere de dire, mariez auec leurs

Royaumes comme Iupiter l'eſt auec Iunõ. Mais il aduient auſſi la pluſpart du temps que l'habitude qu'ils ont priſe à regner, eſt la choſe du monde qui les trauaille dauantage, & qui les reduit pluſtoſt à la tyrãnie. De maniere que ſans ſe ſoucier de ſe tenir à l'auis ou au commun conſentement de leurs Eſtats ou de leur Senat, ils veulent tirer tout à eux, & n'engendrer que d'eux-meſmes: c'eſt à dire que leur intention eſt de gouuerner toutes choſes à leur plaiſir, & d'vne ſeule puiſſance abſoluë. Cependant tel procedé inſupportable à vn peuple, fait qu'il taſche encore de ſon coſté de creer vn Chef & de l'agrandir. Or comme ces menées naiſſent ordinairement des ſecrettes intelligences de la Nobleſſe & des plus grands du Royaume: apres qu'on les a bien diſſimulées, l'on taſche de faire ſouſleuer le peuple, d'où s'enſuit vne certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choſes reduites en tel eſtat ſe fomentent encor plus par la malignité naturelle du vulgaire, qui eſt vn ſerpent grandement dommageable aux Roys. Comme ces nouueaux troubles ont pris tant ſoit peu d'haleine & de force, ils aboutiſſent en fin à vne manifeſte Rebellion: Et d'autant que les

maux qui en reuiennent aux Roys & aux peuples ſont infinis, elle nous eſt repreſentée ſous l'horrible figure du mõſtre Tiphõ. On luy donne cent teſtes pour les diuerſes entrepriſes & les executions qu'elle fait. Les bouches qui vomiſſent le feu, denotent les embraſemens: & les ſerpẽs dont elle eſt enuironnée, demonſtrent les maladies contagieuſes qui l'accompagnẽt par tout, principalemẽt dans les ſieges des villes. Ses mains de fer ſignifient les aſſaſſinats & les meurtres; ſes griffes plus rauiſſantes que celles de l'Aigle, les extorſions & les voleries. En vn mot, tout ſon corps ſemé de plumes eſt vn hierogliphe des apprehenſions, & des nouuelles que les Courriers apportẽt à tout moment. Ces rebelliõs ſont quelquefois ſi puiſſantes, & ſe fortifient de telle ſorte, que les Roys, comme tranſportez ailleurs par les ſujets mutinez, ſont contraints de quitter leurs Throſnes, & leurs meilleures villes, pour ſe retirer en des lieux obſcurs, meſme aux plus loingtaines contrées de leur Royaume, apres auoir perdu leurs principaux nerfs, qui ſont l'argẽt & la Majeſté. Mais en fin, quãd leur prudẽce a bien cõbatu les diſgraces de la fortune, ils recouurẽt leurs nerfs par l'induſtrie & par la vertu de Mercure;

c'eſt à dire que deuenus affables & reconciliez auec les volõtez & les courages de leurs ſujets, ils regaignent ſouuẽt par leur moyen vne prompte aſſiſtance d'argent, & en eux-meſmes vne nouuelle vigueur, de leur propre authorité. Toutesfois ceux qui ſçauent ioindre la ruſe à la prudence, ſe gardent fort bien de tenter derechef la fortune, & d'en venir aux armes. Il eſt vray, qu'ils ſont touſjours attentifs à conſiderer ſi par quelque acte memorable, il y a moyen de ruyner la reputation des Rebelles.

Que ſi leur deſſein reüſſit, ces mutinez deuenus foibles à l'inſtant, & tous effrayez ſe tournent d'abord aux menaces & aux inſolences, qui ne ſont que ſifflemens de ſerpens. Mais en fin comme ils voyent leurs affaires au deſeſpoir, ils mettent toute leur aſſeurance en la fuite, ſi bien qu'ils commencent à ſe laiſſer cheoir, & c'eſt alors que les Roys ont beau moyen de leur mettre en queüe vne bonne armée, & de leur courir ſus en toute aſſeurance, pour les accabler comme auec le mont Ætna par les forces de leur Royaume.

Les Ciclopes, ou les Miniſtres de la Terreur.

III.

LA Fable raconte que Iupiter voulant punir la felonnie ou la grande cruauté des Ciclopes, les confina premierement au Tartare, où ils furent enfermez, & condamnez à perpetuité; mais que depuis la terre fit trouuer bon à Iupiter de les deliurer de cette priſon, pour s'en ſeruir à forger des armes & des machines à ſon vſage. La choſe ne fut pas ſi toſt accordée, que les Ciclopes ſe mirent à leur deuoir & à preparer des dards & tels autres inſtrumens de terreur, auec vne cõtinuelle fatigue accompagnée d'vn bruit eſtrange, & qui ſembloit menacer les hõmes. Quelque temps ſe paſſa là deſſus, au bout duquel il aduint vn iour que Iupiter ſe mit en colere contre Eſculape fils d'Apollon, pour auoir par ſes medicamens redonné la vie à vn mort. Or d'autant qu'il n'oſoit faire paroiſtre ſon courroux, pour le peu de

sujet qu'il auoit d'estre faſché d'vn acte ſi charitable & ſi ſignalé, il enuoya ſecrettement contre luy les Cyclopes, qui ne faillirent point à l'heure meſme de s'en deſpeſcher à coups de fleches. Cette offence eſmeut tellement Apollon, que pour s'en venger, il recourut comme eux à ſes dards; ſi bien que Iupiter n'y apportant aucun obſtacle, il les tua l'vn apres l'autre.

Cette feinte ſemble encore regarder les actions des Roys, la couſtume deſquels eſt de punir d'abord d'vn rigoureux chaſtiment les maluerſations de leurs Officiers, en les demettant de leurs charges, quand ils s'y comportent auec vne ſeuerité qui ſe tourne en felõnie. Mais apres les auoir ainſi traittez, ils ſont bien aiſes de les remettre en leur premiere dignité, induits à le faire par vn conſeil qui vient de la Terre c'eſt à dire qui eſt de ſoy des-hõneſte, ramparant, & tiré du profit particulier qui leur en reuient; ne ſe ſouciant nullement que l'execution en ſoit exacte & cruelle, pourueu que le gaing l'accompagne. Ceux cy cependant, meſchans de leur naturel, & rendus encore plus felons par leurs dernieres diſgraces, n'oublient rien de tout ce que la diligence peut requerir en telles affaires, ne

ſçachant que trop ce que l'on attẽd de leurs pourſuites. Or comme ils ſont peu ruſez à ſe remettre en grace, & trop ardans à l'acquiſition d'vne nouuelle faueur ; il aduient quelquefois, à leur perte, que prenant langue des ſignes ſecrets, ou des commandemens incertains que fait le Prince, ils paſſent outre en l'execution d'vn acte odieux : ce qui eſt la cauſe que les Princes effaçans la haine du fait, & bien aſſeurez de n'auoir iamais faute de tels inſtrumens de meſchancetez, les abandonnent entierement, & les laiſſent entre les mains des parens ou des amis de ceux qu'ils ont mal traittez. Et voila comme ils ſont faits la proye des accuſations & des inimitiez du peuple ; tellement qu'on peut bien dire d'eux, qu'ils meurent trop tard, & non pas à tort, cependant que les Roys en ont les acclamations & les applaudiſſemens d'allegreſſe.

Narciſſe, ou l'Amour de ſoy-meſme.

IV.

LA Nature auoit comblé Narciſſe de tant de beautez & de graces, qu'il eſtoit vn ſujet d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il ſe donnoit de ſoy-meſme à cauſe de ſa beauté, luy faiſoit auoir vn deſgouſt inſupportable de toutes choſes. Ainſi s'aimant vn peu trop, & au deſauantage de tous les autres, qu'il meſpriſoit, il ſe retira dans les foreſts, pour y mener vne vie ſolitaire parmy les plaiſirs de la chaſſe, auec quelques vns de ſes compagnons qui en eſtoient idolatres. Deſia meſme la Nymphe Echo commençoit d'en eſtre amoureuſe, & l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allaſt. Cependant qu'il paſſoit ainſi ſa vie, ſon Deſtin le conduiſoit d'ordinaire au bord d'vne claire fontaine pour s'y repoſer au plus chaud du iour. Ce fut là, que voyant à

ſa perte ſa propre image, il ſe mit à la contempler auec paſſion. Plus il ſe miroit dans cette onde, & plus il admiroit ſa beauté. Mais en fin ne ſe pouuant laſſer de regarder ſon portrait, l'excez du plaiſir qu'il prit le fit deuenir immobile; tellement qu'il fut changé en la fleur appellee de ſon nom. Or cette meſme fleur s'eſpanoüit au commencement du Printemps, & l'on tient qu'elle eſt conſacrée aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proſerpine, & aux Eumenides.

Cette fable repreſente le ſuccez & le naturel de ceux qui de la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la ſeule nature les a doüez, & non leur propre induſtrie, en tirent vn ſujet de s'aimer eux meſmes auec vne paſſion exceſſiue. Auſſi voit-on ordinairement que les eſprits qui en ſont là reduits, ne s'employent gueres volontiers au bien du public, ny aux affaires Politiques. Toute la raiſon que i'en puis alleguer eſt, que dans l'eſtat de la vie qu'ils menẽt, il leur aduient ſouuent d'eſtre baffoüez & tenus à meſpris; De maniere que ſe voyans ainſi mocquez, ils ſe troublent & s'auiliſſent. C'eſt pourquoy la pluſpart du temps ils ſe retirent aux champs, pour y mener vne vie

ſolitaire & priuée, auec quelques-vns de ceux qui ont accouſtumé de les courtiſer, & qui, pareils à la Nymphe Echo, les flattent en tout ce qu'ils diſent, & les ſecondent touſiours, auec vne complaiſance de paroles. Cependant ceux cy gaſtez & rendus encore plus vains, tant par la conuerſation de telles perſonnes, que par leur façon de viure, demeurent comme eſperdus & rauis dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux meſmes. De cét amour propre ſe forme en eux vne extreme faineantiſe, & vn aſſoupiſſement qui les ſaiſit de toutes parts, & les engourdit ſi fort, que toute la viuacité de l'eſprit les abandonne auſſi-toſt: Et voila pourquoy les hommes de cette humeur ſont fort à propos comparez aux fleurs du Printẽps. La raiſon eſt, pource que tels eſprits fleuriſſent & ſont en eſtime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent ſur l'aage, ils ne font que languir; ſi bien que tout l'eſpoir qu'on s'eſt donné d'eux ſe perd & s'eſuanoüit. A cecy ſe rapporte encore, que la fleur ſuſdite eſt voüée aux Dieux infernaux, pour monſtrer que les hommes de cette eſtoffe ne ſont bons à rien. Car les Anciens auoient accouſtumé de conſacrer aux ombres & aux Deïtez infernales

tout ce qui ne portoit aucun fruict, & qui ne faisoit que passer, comme le vaisseau, qui voguant en pleine mer, fend les vagues legerement, & sans laisser aucune trace de la route qu'il tient.

Styx, ou, les Conuentions.

V.

TOVTES les fables sont pleines de cét vnique serment dont les Dieux celestes auoient accoustumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur restast à la repentance. Par ce serment ils n'inuoquoient point de Maiesté du Ciel, ny point d'attribut diuin, mais bien le seul Styx, qu'ils feignoient estre vn certain fleuue d'Enfer, qui serpentant par la Cour de Dis, y rouloit ses ondes, & tournoyoit en diuers endroits. C'estoit la seule formalité qu'ils obseruoient en iurant, hors laquelle nul autre serment ne leur sembloit inuio-

lable ny ferme. Que ſi quelqu'vn y contreuenoit il encouroit le nõ de la peine de Pariure, que les dieux redoutoient ſur toute autre choſe; outre que durant quelques années il eſtoit banny des feſtins & des aſſemblées des Dieux.

Cette fable a ie ne ſçay quel rapport auec les accords & les traittez que les Princes font d'ordinaire, où la Verité ne faict voir que trop clairement, que les conuentions confirmées par quelque ſerment & ſolemnité que ce ſoit ne ſont gueres fermes; Tellement qu'on peut bien dire que tels ſermens ſe pratiquent plutoſt par vne certaine monſtre d'honneur, de reputation, & de compliment, que pour vn teſmoignage de foy, d'aſſeurance & de veritable effect. Que ſi meſme on y adiouſte les liens de la parenté, comme de certains ſermens de la nature, enſemble les reciproques merites, cela nẽpeſche point que parmy pluſieurs tous ces liens ne ſe treuuent inferieurs à l'ambition, au particulier intereſt, & à la licẽce de commander. Telle choſe eſt d'autant plus facile qu'il eſt bien ayſé aux Princes de couurir enſemble leur conuoitiſe, & d'authoriſer le peu de ſincerité de leur foy par diuers pretextes, & par de belles apparences, comme

n'ayans à rẽdre compte à perſonne qui leur ſerue d'arbitre. Par ainſi il ne leur reſte qu'vn propre & ſeul fondement de bonne foy, laquelle ne conſiſte point en aucune Deïté celeſte, mais bien en la neceſſité (qui eſt aux grands vne puiſſante Deeſſe) enſemble au danger que peut encourir leur Eſtat, en la communication du profit particulier. La Neceſſité nous eſt grandement bien repreſẽteé par le Styx, fleuue fatal, & qu'on ne peut repaſſer Ce fut le Dieu qu'inuocqua l'Athenien Iphicrates en la concluſion de la paix qu'il fit auec les Lacedemoniens, Or d'autant que luy ſeul profera tout ouuertement ce que pluſieurs autres s'imaginoient en l'eſprit ſans dire mot, il ne ſera pas hors de propos de rapporter icy ſes propres paroles. Ce grand homme s'aduiſant que les Lacedemoniens ne faiſoient qu'inuenter & propoſer vne infinité de ruſes, de loix & de diuers liens, pour eſtreindre & arreſter les conditions de paix, ſe mit à parler ainſi: *L'on ne peut, ô Lacedemoniens, treuuer qu'vn ſeul lien parmy vous, ny eſtablir qu'vne ſeule aſſeurance; que nous tiendrons pour inuiolable, ſi vous nous aſſeurez, de nous auoir accordé & remis entre les mains des choſes qui vous ayent oſté le pouuoir d'offencer autruy, quand meſmes*

vous en auriez toute la volonté qu'on ſçauroit dire. Cela monſtre aſſez que s'il n'y a plus de lieu à l'offence, ou ſi des accords & des articles rompus s'enſuit vn peril euident de perdre l'Eſtat, ou d'amoindrir enſemble le reuenu du public, l'on peut bien en fin eſtimer tels accords inuiolables & ſaincts, ou pour mieux dire, confirmez comme auec vn ſerment preſté ſur le fleuue Sryx, cependant qu'on eſt en vne perpetuelle apprehenſion d'eſtre banny pour vn temps du banquet des Dieux, ſous lequel nom les Anciens nous ont voulu ſignifier les prerogatiues & les raiſons d'vn Eſtat, enſemble l'abondance & le bon-heur qui peuuent l'accompagner.

Pan, ou, la Nature.

VI.

LEs Anciens voulant repreſenter la Nature, l'ont fort exactement deſcrite ſous la perſonne de Pan: & toutesfois ils ne parlent point de la genealogie de ce Dieu. Les vns luy donnent pour pere Mercure, & les autres luy attribuent vne extraction bien differente. Car ils diſent que Penelope s'eſtant abandonnée à la paſſion de tous les Amans qui la recherchoient, engendra Pan leur commun enfant, pour eſtre né de ce meſlange d'accouplemens. Cette meſme opinion a ſans doute donné ſujet à quelques-vns des plus modernes d'approprier au nom de Penelope l'ancienne fable de Pan; choſe qui n'eſt que trop commune à pluſieurs, dont la couſtume eſt de rapporter les vieilles narrations aux perſonnes & aux noms de plus fraiſche memoire, ſans s'aduiſer de la grande abſurdité qui s'en enſuit,

comme l'on peut remarquer icy pour deux raiſons; l'vne, que Pan, Dieu fort ancien, eſtoit long temps auant Vlyſſe; & l'autre, que ſi quelque particuliere vertu rendoit Penelope recõmandable, c'eſtoit ſans doute ſa chaſteté. Il ne faut non plus oublier icy la troiſieſme generation qui s'attribuë au Dieu Pan, à ſçauoir qu'il naſquit de Iupiter & d'Ibrie, qui ſignifie iniure ou affrõt. Mais de quelque façon qu'il ait eſté engendré, on luy donne pour ſœurs les trois Parques. Les Anciens le peignoient auec des cornes aiguës qui s'eſleuoient vers le Ciel, tout velu par le corps, & portant la barbe longue. Il eſtoit my-homme & my-beſte, depuis le haut iuſques en bas, & auoit des pieds de chevre. Pour marque de ſa puiſſance, il portoit en ſa main droicte vne fluſte à ſept tuyaux: en la gauche vne houlette recourbée par le haut bout, & ſe couuroit de la peau d'vn Leopard. Entre les plus honorables charges qu'on luy donnoit, il ſe pouuoit vanter d'eſtre le Dieu des Chaſſeurs, des Bergers, & de tous les villageois en general. Luy-meſme preſidoit encore aux Montagnes, & apres Mercure eſtoit le ſecond Meſſager des Dieux. Les Nymphes le recognoiſſant pour leur Chef, ne ceſſoient de

sauteller & danser tout autour de luy. Auecque cela les Satyres le courtisoient d'ordinaire, principalement les plus vieux d'entr'eux, appellez Silenes. I'obmets le pouuoir qu'il auoit de trauailler les esprits de certaines terreurs superstitieuses & vaines, qu'on nommoit autrement *Paniques* pour ce mesme sujet Les effects de son courage & de sa vaillance ne furent pas en grand nombre. Il deffia Cupidon à la lutte, qui le vainquit, & print dans ses rets le Geant Tiphon. L'on raconte encore de luy que sa bonne fortune voulut, qu'allant à la chasse il descouurit la Deesse Ceres, laquelle surprise de regret & de fascherie à cause du rauissement de Proserpine, auoit grandement mis en peine tous les Dieux, qui pour la chercher s'estoient separez l'vn de l'autre. Ayant eu l'asseurance de se dire aussi grand Musicien qu'Apollon, il fut declaré victorieux par Midas, à qui des oreilles d'asne furent données secrettement, pour punition d'auoir fait vn iugement si iniuste & si temeraire. L'on ne raconte pas beaucoup de choses des Amours de Pan; dequoy ie m'estonne d'autant plus, qu'entre les Dieux à peine s'en trouuoit-il vn seul qui ne fust de complexion amoureuse: tout ce qu'on en

dit, c'eſt qu'il ayma la Nymphe Echo (& méme qu'il la tint pour ſa femme) enſemble vne autre Nymphe appellée Siringue; & que Cupidon l'embarqua dans cet amour pour ſe venger de la hardieſſe qu'il auoit priſe de le deffier à la lutte. C'eſt merueille qu'il n'eut aucuns enfans, puiſque l'ordinaire des Dieux, principalement des maſles, eſt d'eſtre fecõds. Il eſt vray qu'on luy donnoit comme pour fille vne certaine *Iambe*, qui ſouloit entretenir ſes hoſtes auecque des contes faits à plaiſir, pour les inciter à rire; meſmes qu'elques-vns tenoient qu'il auoit eu cette fille de ſa femme Echo.

Dans toutes les anciennes fables ie n'en treuue point de plus excellente que cette-cy, ny qui ſoit pleine de plus de ſecrets & de myſteres de la Nature: Par le nom de Pan nous eſt repreſentée l'Vniuerſelle generalité des choſes; ou ſi vous voulez, cette meſme Nature dont nous venons de parler. Les Philoſophes n'ont iamais que deux opinions touchãt ſon origine, comme en effect ils n'en ſçauroient auoir dauantage. Car il faut de neceſſité qu'elle procede ou de Mercure, qui eſt le *Verbe diuin*, ou des cõfuſes ſemẽces des choſes. Pour le regard du premier, outre que les ſaincts Eſcrits n'y mettẽt

aucune doute, les Philosophes ne le nient non plus, ceux-là principalement dont les argumens ont approché de la Diuinité de plus prés. C'est vne maxime infaillible, que tous ceux qui ont mis vn principe aux choses, l'ont rapporté à Dieu, ou du moins que luy donnant vne matiere, ils l'ont estimée diuerse en puissance. De maniere que tout ce different aboutit à vne telle distribution, à sçauoir que le monde a pris son origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Riuaux.

Il chantoit, curieux, comme en vn profond vuide
Se pouuoient assembler les semences des corps,
Des ames, de la terre, & de la mer liquide,
Puis, comme desliant leurs incogneus ressorts
Ils venoient à s'vnir pour animer l'essence
De ce grand Vniuers, & luy donner naissance.

La troisiesme generation de Pan est telle, qu'il semble, comme l'on dit, que les Grecs ayent eu le vent des mysteres des Iuifs, par le moyens des Egyptiens, ou que la cognoissance leur en soit venuë par quelque autre voye: C'est icy qu'ẽ ce qui touche

l'eſtat du monde, ie le conſidere, non en ſa pure naiſſance, mais tel qu'il fut apres la cheute d'Adam, à ſçauoir ſujet à corruption & à peché ; ſuiuant quoy l'eſtat dont ie parle ſe peut appeller en certaine façon creature de Dieu & du peché meſme. Les trois differentes generations de Pan peuuent encore ſembler veritables, ſi l'on en fait vne diſtinction, qui ſoit conforme aux temps & aux choſes. Car ce Pan, tel que nous le contemplons maintenant, & à qui nous deferons plus d'honneur qu'il n'eſt requis, prẽd ſon origine du *Verbe diuin*, moyennant la matiere confuſe, la *preuarication*, & la corruption s'y faiſans vne entrée au dedans. Or c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on luy donne pour ſœurs les Deſtinées & la Nature des choſes. Car c'eſt la liaiſon des cauſes naturelles qui attire auec ſoy la naiſſance, la durée, la fin, la decadence, les eminences, les defauts, & l'heureuſe iſſuë des choſes, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriuer par la volonté du deſtin. L'on attribue encore au monde les cornes, qui ſont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aigues par le bout.

Cela nous apprend qu'en quelque choſe que ce ſoit, il n'eſt point de Nature qui

qui n'aboutisse en pointe & en pyramide? Par exemple, les Indiuidus, comme infinis, se rassemblent auec les Especes, qui sont encore plusieurs en nombre; les Especes mõtent par apres iusques aux Genres, qui s'esleuans au dessus se resserrent plus generalement, si bien qu'il semble à la fin que la Nature se reduise toute en vn corps. Or ie ne pẽse pas qu'on s'estonne si les cornes de Pan s'auoisinent des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plustost les Idées vniuerselles paruiennent en certaine façon aux choses diuines, & qu'il n'est pas difficile de passer bien-tost de la Metaphysique à la Theologie naturelle. Disons encore, que c'est auec beaucoup de gentillesse, & de verité qu'on dépeint le corps de la Nature tout velu, à cause des rayons des choses, qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde ont leurs rayons, les vnes plus, & les autres moins. Cela se descouure assez clairement en la puissance visuelle, & en chaque vertu qui opere vn peu de loing, de qui l'on peut dire veritablement qu'elle darde ses rais par dehors. Mais entre les poils du Dieu Pan, ceux de sa barbe paroissent fort longs, pour monstrer que les rayons des corps celestes

penetrent mieux, & qu'ils operent de beaucoup plus loing que ceux de tout autre corps. De là vient que le Soleil nous semble barbu, quand il eslance icy bas quelques-vns de ses rayons, en perçant le nuage qui s'oppose à sa clarté. La Nature nous est aussi representée par deux formes, pour la difference qu'il y a des corps superieurs aux inferieurs. Les superieurs sont à bon droict denotez sous vne figure humaine, tant à cause de leur beauté & de l'esgalité de leurs mouuemens, que pour la constance & l'empire qu'ils ont sur la terre, & sur les choses terrestres. Quant aux inferieurs, il leur doit suffire d'estre peints en bestes irraisonnables & brutes, puis qu'ils n'ont rien de reglé, outre que ce sont les corps celestes qui les gouuernẽt. Or cette mesme description du corps appartient à la participation des Especes, veu qu'on ne peut dire d'aucune Nature qu'elle soit simple, mais bien qu'elle participe de tous les deux. Ainsi nous voyõs que l'homme a ie ne sçay quoy de commun auec la plante, & la plante vne partie du corps inanimé; ce qui monstre assez qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne soit composé de l'espece superieure & de l'inferieure. Quant à l'Alle-

gorie des pieds de chevre, ie treuue qu'elle eſt fort ſubtile, à cauſe du mouuement des corps celeſtes aux parties ſuperieures de l'air & du Ciel. Car comme la chevre eſt vn animal diſpos à monter, & qui grimpe d'ordinaire ſur les rochers, y ſautelant à petits bonds; les choſes deſtinées au globe inferieur en font de meſme, auec vne merueilleuſe viſteſſe, comme il eſt aiſé de remarquer aux nuées, & dans les autres Meteores. Les enſeignes de l'harmonie & de la Souueraineté que le Dieu Pan porte en ſes mains, ne ſont pas ſans vn myſtere particulier. Par ſa fluſte à ſept tuyaux il faut entendre le concert & l'harmonie des choſes; ou pluſtoſt, la concorde compoſée d'vn meſlange de contraires accords, & cauſée par le mouuement des ſept Eſtoiles errantes. Sa houlette eſt grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui ſont en partie tortuës & droictes: Mais ſur tout, ce qu'il y a de courbé dans les parties d'enhaut monſtre que les œuures de la Prouidence diuine ſe font dans le monde par diuers tournoyemens, & qu'à telles fois lors que nous attendons le ſuccez de quelque affaire, nous en voyons reüſſir vn autre, à laquelle nous ne penſons nullement: comme il aduint en la

vente de Ioseph en Egypte, & ainsi des autres. Nous espreuuons ordinairement dans les Estats Politiques que ceux qui les veulẽt gouuerner auec la prudence requise, ont recours à diuers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen desquelles ils ne laissent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils iugent luy pouuoir estre profitable & vtile; ce qui nous apprend qu'il n'est point de Sceptre ny de baston pour vn symbole d'Empire, qui veritablement ne se plie & ne se courbe par le haut bout. L'on a feint que le manteau de Pan estoit d'vne peau de Leopard, semé de petites taches, pour mõstrer que le Ciel est embelly d'Estoiles, la mer de diuerses Isles, & la terre de fleurs. D'ailleurs, les choses particulieres ont accoustumé d'estre diuerses autour de la surface, qui leur sert comme de toict. L'office de Pan ne se pouuoit proposer ny expliquer plus au vif qu'en le faisant Dieu des Chasseurs. La raison que i'en donne est, que toute action naturelle, tant le mouuement que le progrez, ne sçauroit mieux estre comparé qu'a vne chasse. Les Arts & les Sciences chassent apres leurs propres œuures, & les dessems des hommes ont pareillemẽt leurs pretentions, & leur fin. En vn mot l'on

peut dire à bon droict que les actions naturelles vont toutes à la chasse, lors que par des moyens artificieux & subtils, elles cherchent ce qui peut contenter leur gouſt; enſemble les plaiſirs & les delices du corps:

Le Lyon ſuit le Loup, & le Loup va chaſſant

La Chevre trop laſcive, &c.

L'on tient que Pan eſt le Dieu de tous les Laboureurs en general, pource qu'en leur maniere de viure ils ſont les hommes du monde les plus conformes à la Nature, qui tout au contraire eſt corrompuë dans les villes, & à la Cour des grands Roys, par vn excés de deſguiſemens & d'affetteries. Ce dire du Poëte le demonſtre, lors que parlant de la fille encor ieune & à marier, il dit,

Qu'elle a de ſoy la plus petite part.

Or l'on attribuë plus particulierement au Dieu Pan le gouuernement des Montagnes, pource que la Nature des choſes ſe deſcouure mieux des lieux hauts eſleuez, que des baſſes vallées; ſi bien que tels lieux ſont les plus propres à la contemplation. De dire maintenant que Pan eſt apres Mercure vn ſecond Meſſager des Dieux, c'eſt vne Allegorie toute diuine; eſtant veritable qu'apres le *Verbe diuin* la forme de cét Vni-

uers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience diuine Ce Cantique du Royal Prophete le teſmoigne aſſez :

Les Cieux vont publiant la gloire du grand Dieu,
Et le Firmament dit, Ie ſuis la creature,
Et l'œuure de ſes mains, &c.

Les Nymphes font paſſer le temps au Dieu Pan, c'eſt à dire les Ames : car les delices du monde ſont les ames des viuans, & luy-meſme eſt leur conducteur. Nous voyons auſſi que les choſes ſuiuent leur inclination naturelle, comme leur chef, autour duquel elles danſent l'vne apres l'autre, auec vne infinie diuerſité cõforme à leur propre couſtume, ſans mettre iamais aucune fin à leur mouuement. Quelque part où ſe puiſſe tranſporter cette Nature, ſignifiée par le Dieu Pan, elle eſt touſiours accompagnée des Satyres & des Silenes, c'eſt à dire de la Ieuneſſe. Car il n'y a rien dans le monde qui ne ſe laiſſe flaiſtrir à la fin, apres auoir pouſſé les rejettons de la premiere vigueur : De maniere que ſi quelqu'vn regarde de bien prés, comme vn ſecond Democrite, les affections de l'vn & de l'autre aage, il les treuuera poſſible auſſi ridicules que celles des Satyres & des Silenes. Quant à la doctrine,

qui nous eſt propoſée touchant les terreurs paniques, elle me ſemble inuẽtée auec beaucoup de prudẽce. Il n'y a celuy qui ne ſçache que tous les hõmes en general tiẽnent de la Nature vne certaine crainte & vne apprehẽſion de la vie, ou de l'eſſence qu'on appelle *Conſeruatrice*, capable d'effacer & de bannir tous les maux qui leur peuuent ſuruenir. Il eſt vray neãtmoins que cette meſme Nature ne ſçait tenir aucune mediocrité, veu que ce luy eſt vne choſe ordinaire de meſler enſemble les apprehenſions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'eſt pourquoy ſi des yeux de l'ame on pouuoit penetrer bien auãt dãs la nature des choſes, on les treuueroit toutes pleines de telles erreurs, principalemẽt les affaires humaines, leſquelles dũrant l'affliction & l'aduerſité ne manquent iamais d'eſtre fort trauaillées d'vne certaine ſuperſtition, qui ne peut mieux eſtre comparée qu'à vne terreur Panique. Par l'audace de Pã, qui fut ſi hardy que de deffier Cupidõ au combat, les Poëtes nous ont voulu repreſenter, que la matiere a ie ne ſçay quelle inclination, & vn certain appetit à ruyner le monde, & à le reduire à ſon ancien chaos: mais que l'extreme concorde, ou l'vniõ des choſes, denotée par l'Amour, ou par le Dieu

Cupidon, tient cette violence en arreſt, & la contraint de ne point ſortir des bornes ny hors de l'ordre requis: tellement que c'eſt vn grand bien pour les hommes & pour les choſes du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy ſe rapporte encore ce qui aduint à Tiphon, lors qu'il ſe treuua pris dans les rets. Car quelques grãdes & extraordinaires que puiſſent eſtre les choſes, veu que Tiphon ſignifie tumeur, ſoit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empeſche que la Nature n'enueloppe en des filets indiſſolubles, les ſuperfluitez de ces corps, & qu'elle ne les lie comme vne chaine de diamãs, afin qu'ils ne ſortent point hors de leurs bornes. Pour le regard de ce qu'on attribuë à ce Dieu, qu'allant à la chaſſe, le bon-heur voulut pour luy ſeul qu'il treuuaſt la Deeſſe Ceres, & que tous les autres Dieux ne la peurent iamais rencontrer, quelque deuoir qu'ils en fiſſent, cela contient vn aduis grandement veritable & prudent, à ſçauoir que ce n'eſt pas des Philoſophes comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'inuention des choſes vtiles, & bien-ſeantes à la vie, quand meſme ils employeroient à cét effect toutes les forces de leur eſprit: mais

seulemẽt du Dieu Pan, c'eſt à dire de la ſubtile experience & de la recognoiſſance vniuerſelle de l'Eſtat du monde ; inuention qui n'aduient la pluſpart du temps, que par accident, & comme en chaſſant. Par le deffy de Pan & d'Apollon en l'Art de la Muſique, & par ce qui en aduint, nous eſt enſeignée cette ſalutaire doctrine ; Qu'il eſt impoſſible que celuy qui a trop bonne opinion de ſoy-meſme, & qui ſe iette hors des limites, puiſſe reſſerrer des liens de ſobrieté la raiſon & le iugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux ſortes d'harmonie ou de Muſique ; l'vne de la prouidence diuine, & l'autre de l'humaine raiſon. Le gouuernement des choſes du monde, & les plus ſecrets iugemens de Dieu, ſonnent à l'entendement humain, ou pour mieux dire aux oreilles des mortels, ie ne ſçay quoy de rude, & de diſcordant. Or bien que cette ignorance ſoit auec beaucoup de raiſon declarée par des oreilles d'aſne, il eſt vray neantmoins qu'on les porte ordinairement en cachette, & non pas en public : d'où vient que le groſſier populaire ne peut ny voir ny remarquer la difformité de tels iugemens. Bref, il ne faut pas s'eſtõner, ſi l'on a dit que le Dieu Pan n'aimoit que la Deeſſe

Echo, pour monſtrer que le monde iouït de ſoy meſme, & en ſoy de toutes les autres choſes. Et comme celuy qui aime, ne deſire que de jouïr: le deſir n'a point de lieu, où l'abondance ſe treuue. Voila pourquoy le mõde comme content de ſoy-meſme eſt ſans amours, & sãs deſirs de iouïr, ſi ce n'eſt poſſible qu'il aime le Diſcours, repreſenté par les Nymphes, & par l'Echo, ou, s'il eſt plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellẽtes parties de la parole, l'on choiſit la ſeule Echo pour la marier auec le monde. Auſſi eſt-elle la vraye Philoſophie, qui repete fidellement les paroles de l'Vniuers, qui eſcrit ce que ſa bouche luy dicte, & qui n'eſtãt qu'vne reſſemblance, & vne reflection de luy-meſme, n'y adjouſte rien du ſien, & ne fait ſeulemẽt que reïterer les mots apres lui. Il appartient encore à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns enfans, eſtant veritable que le monde engendre, quant à ſes parties, mais pour le regard de ſon tout, comme quoy peut-il engendrer, ſi hors de luy-meſme il ne ſe treuue aucun corps? Touchant ſa fille putatiue appellée *Iambe*, c'eſt vne certaine addition à la fable, ſagement inuentée pour repreſenter les Sciences, qui agiſſent autour de la nature

des choſes, & s'eſtendent par tout en quelque temps que ce ſoit : mais qui ſont en effect inutiles, & comme autant d'enfans expoſez : tantoſt plaiſantes, à cauſe de leur cajollerie, & quelquesfois auſſi faſcheuſes & importunes.

Perſée, ou la Guerre.

VII.

LA fable dit que Perſée eut commandement de la Deeſſe Pallas d'aller couper la teſte à Meduſe, qui cauſoit pluſieurs grãds degaſts aux peuples d'Occident dans les dernieres contrées d'Eſpagne. Car ce monſtre eſtoit ſi felon & ſi horrible, que par la veuë il chãgeoit les hommes en pierres. Or d'autant que toutes les autres Gorgonnes étoiẽt invulnerables, & Meduſe ſeule ſujette à la mort, Perſée s'appreſtant à vne ſi genereuſe entrepriſe, receut des dieux des armes & des preſẽs. Mercure luy dõna ſes talõnieres, Pluton ſon heaume, Pallas ſon bouclier

& ſon miroir. Ainſi quoy qu'il fuſt aſſez biẽ pourueu de forces, au lieu d'attaquer Minerue de plein abord, il tourna ſes pas vers les Grecs. Celles-cy eſtoient encore ſœurs des Gorgonnes, Mais nées d'vne autre mere, & dés leurs naiſſance venuës au monde auec les rides au front, & toutes chenuës. Elles n'auoient ſeulement qu'vne dent & vn œil, dont elles ſe ſeruoiẽt en cõmun. Quand quelqu'vne de leur troupe vouloit ſortir ſelon l'occurrẽce, elle ſouloit prendre cet œil auec cette dent, & à ſon retour elle poſoit l'vn & l'autre. Elles preſterent donc leur dent & leur œil à Perſée; qui s'eſtimant alors bien armé s'en alla droit à Meduſe pour l'aſſaillir. Ce luy fut vn grand aduantage de la treuuer endormie; & toutes fois la peur qu'il eut qu'elle s'eſueillaſt luy oſta l'aſſeurance de la regarder; De maniere que luy tournant le dos, & tenant ſa veuë attachée ſur le miroir de Pallas, il approcha cette Gorgonne: & luy couppa la teſte d'vn coup qu'il luy deſchargea deſſus. Du ſang de Meduſe ainſi reſpandu naſquit auſſi toſt le cheual Pegaſe, ayant des aiſles ſur les deux flancs. Perſée attacha depuis le chef de Meduſe à l'Eſcu de Pallas, qui retint touſiours cette force occulte, de rendre

esperdus, & cõme hors d'eux mesmes tous ceux qui le regardoient.

Il ne faut point mettre en doute que cette fable n'ayt esté inuentée pour monstrer la discretiõ & la prudẽce requise à faire la guerre. Elle nous propose trois preceptes grandement profitables & graues, ou comme venus du conseil de Pallas, touchant la deliberation & la resolution qu'il faut suiure en l'ẽtreprise de quelque faict d'armes. Le premier est, qu'aucun ne se doit trop mettre en peine de subiuguer les peuples voisins, attẽdu qu'il y a differẽce entre accroistre le patrimoine & l'empire; En ce qui touche les particulieres possessions, il est certain qu'on y peut estre induict par le facile accez des terres voisines. Mais quand il est question d'eslargir les bornes d'vn Empire, il faut auoir plus d'esgard au profit qui en reuient, & à l'occasion de faire la guerre que non pas aux confins, quelques proches qu'ils puissent estre. Ainsi les Romains s'estoient bien à peine ouuert vn passage au delà la Ligurie du costé de l'Occident, quand par la force des armes & de leur Empire, ils auoient desia subiugé les Prouinces de l'Orient iusques aux limites du Mont Taurus. Le second precepte consiste à prendre vn extre-

me ſoing, pour cognoiſtre ſi les cauſes de faire la guerre sõt honorables & iuſtes. C'eſt le vray moyẽ de rẽdre enſemble les ſoldats prompts à combattre, & les ſujets touſiours preſts à contribuer aux deſpenſes qui ſont neceſſaires. Par cette meſme voye on ſe dõne vne entrée aux alliances, qui eſt grandement aduantageuſe & facile, outre que pluſieurs commoditez en reuiennent. Or il n'y peut auoir de plus iuſte pretexte d'eſmouuoir la guerre, que l'intention d'exterminer la tyrannie ſous laquelle le peuple gemit, deſtitué de vigueur & de force; comme ſi le regard de Meduſe l'auoit terraſſé. Le troiſieſme enſeignement ſe tire de ce qui eſt adjouſté à la fable, auec vne merueilleuſe prudence, à ſçauoir que Perſée n'aſſaillit que celle des Gorgonnes (par leſquelles nous eſt repreſentée la guerre) qui eſtoit ſujette à la mort. Cela nous apprend, qu'il ne faut iamais entreprendre vne guerre, qu'auparauant on ne ſçache bien le moyen de l'acheminer à ſa fin. Auſſi Perſée n'entrant point en des eſperances de ſi large eſtẽduë, & comme infinies, fit prouiſion de tout ce qu'il iugea neceſſaire pour le duel qu'il s'en alloit faire, & ſembla tirer la bonne fortune auecques ſoy: Car il fut doüé de la viſteſſe

de Mercure, du profond conseil de l'Orque, & de la prouidence de Pallas. Or ie treuue encore fort à propos de remarquer que ses aisles estoient entées à ses pieds, & nõ pas à ses espaules, pour monstrer que la dexterité n'est pas tant requise aux premieres entreprises de la guerre, qu'à celles qui suiuẽt, & à la necessité de les secourir. La plus grande & plus ordinaire faute qu'on puisse faire en matiere de guerre, aduient lors que les pourſuittes & les forces du secours ne correspondent point à la promptitude, ny à la dexterité des commencemens. Bref, le heaume de Pluton laissé à part (qui souloit rendre les hommes inuisibles, ce qui est vne parabole assez de soy) il me semble que la prouidence est auec beaucoup d'esprit diuisée du bouclier & du miroir : Car il ne faut pas que l'homme se serue seulemẽt de cette prouidence, qui repousse cõme vn escu les coups qui luy sont portez, mais bien de cette autre encore, par le moyen de laquelle, cõme auec le miroir de Pallas, les forces, les conseils, & les desmarches de l'ennemy se mettẽt en euidẽce. C'est pourquoy quelque fort & courageux que fust Persée, il recõnut bien que pour entreprendre la guerre, il luy mãquoit ie ne sçay quoy de grãde importã-

ce: ce qui fut cauſe qu'il s'en alla treuuer les Grees.

Par celles-cy ſont denotées les trahiſons, ou les ſœurs des guerres, qui neantmoins n'ont rien de legitime, veu que les guerres teſmoignent vne grandeur de courage, & les trahiſons vn effect de baſſeſſe & de laſcheté. Auſſi les inquietudes & les continuelles apprehenſions qui accompagnent les traiſtres, nous ſont fort gentiment denotées par la naiſſance de ces meſmes Grees, qui vindrent au monde chenuës & vieilles. D'ailleurs les forces des traiſtres deuant qu'aboutir à vne manifeſte rebellion, conſiſtent ou en l'œil ou en la dent; pource que toute action des ſujets qui ont du meſcontement & de la mauuaiſe volonté, a cela de propre de regarder de loing, & de mordre. De plus, l'vſage de cét œil & de cette dent, ſemble eſtre commun, pource que les deſſeins des traiſtres paſſent entre eux, & courent de l'vn à l'autre. Ils n'ont tous qu'vne dent, quand ils veulent mordre, & chantent touſiours vne meſme notte: tellement qu'il n'en faut ouyr qu'vn ſeul, pour ſçauoir tout ce que les autres veulent dire. Perſée fit donc bien de gaigner ces Grees, afin qu'elles l'accommodaſſent de

cét

cét œil & de cette dent: de l'œil pour eſpier de loing : & de la dent, afin de ſemer de faux bruits, de cauſer des inimitiez, & d'irriter les courages des hommes. Apres tous ces preparatifs s'enſuiuit l'action militaire, pour l'execution de laquelle il treuua Minerue endormie; ce qui nous apprend qu'vn guerrier bien aduiſé doit prendre ſon ennemy au deſpourueu, & ſur le point qu'il ſe deffie le moins, quand il s'eſtime l'homme du monde le plus aſſeuré. C'eſt alors que le miroir de Pallas luy eſt grandement neceſſaire, pour ce que pluſieurs, deuant que s'engager aux dangers, peuuent auec attention & ſubtilité penetrer dans les reſolutiõs de l'ennemy. Mais l'vſage de ce miroir eſt principalemẽt requis à l'inſtãt de ce meſme peril, afin de voir l'eſtat du dãger, & de ne ſe laiſſer esblouyr à la crainte; ce qui nous eſt figuré par le regard de Perſée deſtourné du chef de Meduſe. La guerre eſtant ainſi miſe à fin, deux principaux effects s'en enſuiuẽt. Le premier eſt la generation, ou la naiſſance de Pegaſe, qui eſt vn ſymbole aſſez euidẽt de la Renõmée, qui vole de toutes parts, & s'en va publiant les loüanges de la Victoire, Le ſecond depend de la teſte de Meduſe attachée au bouclier de Pallas, qui eſt

vne espece de secours si excellent, qu'il n'a point son pareil; estant veritable qu'vne signalée entreprise, & vn memorable fait d'armes, heureusement conduit à sa fin, suffisent ensemble, pour tenir en arrest tous les desordres des ennemis, & pour rendre la mal-veillance assoupie.

Endimion, ou, le Fauorit.

VIII.

'ON dit que la Lune amoureuse du Berger Endimion, vsoit d'vne plaisante inuention pour le voir. Car s'estant aduisée qu'il reposoit d'ordinaire en vne certaine grotte que la Nature auoit taillée dans les rochers Larmiens, elle descendoit du Ciel à diuerses fois, puis y remontoit apres auoir donné maints baisers à son fidelle Berger. Cependant tant s'en faut que ce repos, ou cette oysiueté luy fust dõmageable, qu'au contraire la Lune augmentoit ses troupeaux, & les engraissoit, si bien que ceux des autres Bergers n'estoient ny si

beaux, ny en si grand nombre que les siens.

Par cette fable nous sont figurez les deportemens des Princes, qui chargez de soin & enclins à la défiance ne reçoiuent pas si facilement en leur entretien familier des hommes trop vigilans, qu'ils admettent ceux qui sont d'vn naturel tranquille, & qui s'acommodant à tout ce que le Prince veut, n'en recherchent point plus auãt les causes; tellement qu'ils viuent auec leur Maistre, comme s'ils estoient endormis, & priuez de toute cognoissance, se monstrant plustost obeyssans que trop pointilleux en complimens. Auec telles gens les Princes se raualent de leur Majesté, comme la Lune de son Ciel, & sans auoir esgard à leur personne, (car ce leur est vne maniere de fardeau, de paroistre tousiours serieux) ils ont accoustumé de s'entretenir familierement auec eux, bien asseurez de le pouuoir faire. Il n'y eut iamais Prince plus difficile à contenter que Tibere, en qui l'on remarqua particulieremẽt que ses plus grands fauorits estoiẽt ceux qui sçauoient le mieux dissimuler ses deportemens ordinaires, & faire les endormis; bien qu'ils en eussent vne vraye & entiere cognoissance. Cette façon de viure estoit encore familiere à Louys vnziesme

Roy de France, Prince fort accort, & qui sçauoit esplucher les choses d'vn bout à l'autre. Or ce n'est pas sans sujet, que la fable met en auant la grotte d'Endimion, pour monstrer que ceux à qui les Princes tesmoignent des affections particulieres, ont accoustumé d'auoir certaines retraittes delicieuses, qui les inuitent au repos, & à s'y descharger de leurs plus serieuses affaires. Ceux qui sçauent viure comme cela ne peuuent manquer de faire fortune: car s'il aduient que le Prince ne les esleue point aux honneurs, cela n'empesche pas que les aymant d'vne veritable affection, plustost que pour l'interest particulier, il ne les comble de richesses.

La Sœur des Geants, ou, la Renommée.

IX.

LEs Poëtes racontent que les Geants furent si hardis, que de faire la guerre à Iupiter & aux autres Dieux, qui les vainquirent & les escarterent à coups de foudre. Là dessus ils disent que la terre irritée contre les Dieux, pour auoir mal traitté ses enfans, s'en voulut venger: & qu'à cét effect elle mit au monde la renommée, derniere sœur des Geants.

Le but de cette fable estre tel: Par la Terre les Poëtes ont voulu donner à cognoistre le naturel du vil populaire. Ce monstre ne cesse iamais de s'enfler en audace contre ceux qui ont puissance sur luy; ny d'auoir de nouueaux desirs qui le portent aux factions. Ce qui est cause qu'aux premieres occasions qui se presentent, il enfante aussi-tost des Rebelles & Seditieux, qui sont si meschans & si effrontez, que de conspirer contre leurs propres Princes, auec inten-

tion de les abatre du tout. Cependant s'il aduient que tels mutins soient desfaits, le mesme naturel du menu peuple en produit d'autres encores pires. C'est alors que se descouurant tout à fait ennemy de la tranquillité du public, il engẽdre de mauuais bruits, & les seme de toutes parts. Durant ce desordre l'on n'entend parler d'autre chose que murmures malings & secrets, de nouuelles malencontreuses, & de choses semblables, afin de rendre plus odieux ceux qui gouuernent l'Estat. Par où l'on peut voir que les actions des Rebelles, & les bruits tendans à sedition ne different ny d'extraction ny de genealogie, mais seulement de sexe; celles-cy estans comme femelles, & ces autres pouuant estre appellez masles.

Acteon, & Penthée, ou le Curieux.

X.

LA curiosité des hommes à rechercher auec passion les choses secrettes, peut estre tenuë en arrest par la consideration de ces deux exemples anciẽs, l'vn d'Acteon, & l'autre de Penthée. Acteõ ayant veu de cas fortuit la chassereſſe Diane toute nüe, fut transformé en Cerf, & deschiré par ses propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il osa mõter sur vn arbre en intention de regarder les Sacrifices de Bacchus, qui se faisoient en secret, il deuint si hors de soy-mesme, & si transporté, qu'il luy sembloit que toutes choses fussent doubles; tellement qu'il croyoit voir deux Soleils, & deux Thebes; l'vn faisoit courir vers l'autre, & rebrousser chemin pour en approcher: De cette façon quelque part qu'il se tournast, il n'auoit iamais de repos:

Ainſi l'inſensé Penthée
Voit les infernales ſœurs,
Et les flambeaux puniſſeurs
De leur troupe reuoltée:
Il voit deux Thebes paroiſtre,
Et deux Soleils radieux
Se deſcouurans à ſes yeux
Luy ſemblent leur flame accroiſtre.

La premiere de ces fables ſe rapporte aux ſecrets des Princes, & l'autre à ceux de Dieu. Car il eſt hors de doute que les ſuiets qui n'eſtans admis aux ſecrets de leurs Souuerains, cherchent à les deſcouurir contre la volonté de leurs Maiſtres, ſe rendent à la fin odieux: ce qui eſt cauſe que s'aſſeurans d'eſtre mal traittez, comme ils voyẽt qu'on cherche de toutes parts les occaſions de leur nuire, ils viuent en Cerfs, c'eſt à dire pleins de ſoupçons & d'inquietudes. Auſſi la pluſpart du temps il arriue qu'ils ſont accuſez & ruynez par leurs propres domeſtiques, qui les declarẽt aux Princes, pour ſe mettre bien auprés d'eux: car où l'offence du Prince eſt manifeſte, en tel cas les ſeruiteurs ſont autãt de traiſtres: & ainſi tels curieux ſont fort ſujets à finir comme le pauure Acteon.

Quant à la diſgrace de Penthée, elle fut differente: car les hommes qui ſont ſi mal

aduisez de ne se souuenir pas que la Nature les a fait naistre mortels, se promettent d'atteindre iusques aux mysteres diuins, par les hauts degrez de la Nature & de la Philosophie, comme s'ils estoient montez sur vn arbre: Ce qui est cause que pour punition de leur trop haute curiosité, l'inconstance & l'incertitude ne les abandonnent iamais. La grande difference qui se treuue entre la lumiere de la Nature & celle d'enhaut, fait qu'ils ne peuuẽt discerner les choses, & qu'il leur semble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie & l'eslection de la volonté dependent de l'entendement; il s'ensuit encore, que non moins en la volonté mesme qu'en l'opinion, ils ne cessent de chanceller; comme changeans de vouloir à tout coup, & que de cette façon ils voyent deux villes de Thebes, qui nous figurent la fin & les bornes des actions: pource que Penthée auoit à Thebes sa maison, & son lieu de retraitte. De là vient en fin que ceux-cy ne sçauent où aller, & que leur dessein n'ayant point de but, ils se treuuent comme agitez de vagues, & trauaillez en particulier des soudaines saillies de leur esprit, qui les roulent & les trauersent de toutes parts.

Orphée, ou la Philosophie.

VI.

LA fable qu'on a publiée d'Orphée, qui n'a iamais esté fidelement expliquée, nous figure la ressemblance de toute la Philosophie. Car la personne d'Orphée (homme merueilleux & vrayement diuin, si excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de son harmonie il attiroit à soy toutes choses) est capable de nous conduire à la description de la Philosophie, par vn chemin grandement facile: estant veritable que les trauaux de luy-mesme surpassent en merite les fatigues d'Hercule; tout ainsi que les effects de la sagesse gaignent le dessus à ceux de la force. Orphée aimoit tellement sa femme, que la mort l'ayant rauie au plus beau de son aage, la grande confiance qu'il auoit en la douceur de sa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, esperant que par ses prieres il fléchiroit à pitié les Ombres;

comme, en effect son esperance eut le succez qu'il se promettoit. Car les ayans appaisées & addoucies par les charmes de sa voix & de sa lyre, il fit si bien qu'il luy fut permis de reprendre sa femme, & la ramener; auec condition neantmoins qu'elle marcheroit la derniere, & que luy ne regarderoit iamais derriere soy, qu'il ne iouïst de la lumiere diuine. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fust hors de tout danger quand l'impatience de son amour, & l'inquietude où il estoit, luy firent rompre sa promesse; & ainsi sa femme tomba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphée fut si grand, qu'il ne voulut plus depuis ouïr parler d'aucune femme, & se retira dans les solitudes. Ce fut là que par les charmes de sa Lyre, & de sa belle voix, il put si bien attirer à soy toutes sortes de bestes, que se despoüillans de leur naturel sauuage, sans se laisser plus emporter à la felonnie, ny aux aiguillons de leurs furieuses brutalitez, ny au gourmand appetit de se saouller, & de courir apres la curée; elles l'enuironnoient cõme en vn Theatre, & n'auoient de l'intention que pour ouyr la melodie de cette lyre, qui les appriuoisoit de ceste sorte. Disons encore que cette Musique auoit tant de pouuoir & de force, qu'elle

esbranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les forests, qui se trãsportoient de leurs places, pour l'entourer auec vn merueilleux ordre. Il fut quelque temps à voir auec admiration l'heureux succez de ces prodiges, lors qu'il aduint finalement que les femmes de Thrace espriſes & forcenées des furieux aiguillons du Dieu Bacchus, se mirent à faire vn bruit si horrible auec leurs cornets enroüez, qu'il ne fust plus possible d'ouyr la Musique d'Orphée.

Ainsi toute cete force, qui estoit comme le lien de cet ordre venant à se rompre, la confusion s'y mesla tout aussi-toſt : de sorte que les animaux retournans à leur naturel sauuage, se firent la guerre l'vn à l'autre comme auparauant ; outre que les rochers & les forests reprirent leurs premieres places : Bref, Orphée mesme fut mis en pieces par ces forcenées, qui en semerent les membres par la cãpagne. Helicon, fleuue consacré aux Muses s'attrista de telle sorte de cette mort, que du regret qu'il en eut il cacha son eau dans les lieux soubterrains ? puis il en fit derechef rejallir la source par vn autre endroict.

L'intention de cette fable me semble estre telle: La Musique d'Orphée eut ces deux proprietez, d'appaiser les Enfers, & d'attirer à soy les bestes sauuages & les forests; L'vn se peut rapporter fort a propos à la Philosophie Naturelle, l'autre à la Morale & à la Ciuile.

Car pour en parler veritablement, la plus excellente œuure de la Philosophie Naturelle consiste, à sçauoir rendre à vn corps sa premiere forme, apres l'auoir cõme renouuellé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre: & pareillement (ce qui semble estre le moindre degré des operations naturelles) à conseruer ce mesme corps en estat, & en retarder la dissolution & la putrefaction.

Or presuppoſant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effect autrement, qu'en y procedant par la voye des temperaments que la Nature requiert, comme par la parfaicte harmonie d'vne Lyre, & par vn concert accomply.

Que si la chose semble trop difficile de soy, la principale raison pour laquelle on n'en vient pas à bout la pluspart du temps, ne procede, comme il est vray-sem-

blable, que d'vn ſoin trop curieux & hors de ſaiſon, qui ſe ioinct à vn excez d'impatience. Doncques la Philoſophie s'attriſtant auec beaucoup de raiſon de ne pouuoir ſuffire à vn tel effect, ſe tourne du coſté des choſes humaines, & par le moyen des perſuaſions & de la force de l'eloquence, diſtillant dans les courages des hommes l'amour de la vertu, de la paix, & de l'equité, elle fait que les peuples s'vniſſent tous en vn corps, qu'ils reçoiuent tres-volontiers le joug des loix, & que ſe ſoubmettans à l'Empire, ils oublient entierement leurs affections indomptées en eſcoutant les preceptes de la diſcipline, auſquels ils rendent obeyſſance. De cette vnion de volontez il s'enſuit en fin qu'ils ſe baſtiſſent des villes & des maiſons, que les campagnes ſont labourées, les iardins cultiuez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante. Suiuant cecy, la fable n'a pas feint hors de propos que les rochers & les bois eſtoient tranſportez enſemble hors de leur lieu naturel, par l'harmonieuſe Lyre d'Orphée. Or c'eſt auec vn fort bon ordre, accompagné d'vne excellente inuention, que le ſoin des choſes ciuiles ſuit apres le vain effort qu'on a fait de renouueller le corps humain, & de le maintenir tous-jours

en vne parfaite ſanté; & voila pourquoy l'ineuitable neceſſité de la mort, qui ne ſe fait que trop cognoiſtre par ſes effects, inſpire dans les courages des hommes vn ardent deſir de ſe mettre en honneur par leurs merites, & par le moyen d'vne loüable reputation. D'auantage la fable n'adiouſte pas ſans ſujet, qu'Orphée ayant perdu ſon Eſpouſe, quitta les fẽmes & le mariage, pource que les plaiſirs des nopces, & l'amour des enfans deſtournent les hommes des choſes grandes, & des plus ſublimes merites enuers la patrie, lors qu'ils ſe cõtentẽt de chercher l'immortalité dans vne longue ſuitte d'enfans, pluſtoſt que de l'acquerir eux meſmes par leurs beaux faits. Adiouſtõs à cecy qu'encore que les œuures de la Sageſſe paroiſſent le plus entre les choſes humaines, elles ne laiſſent pas d'eſtre encloſes dans leurs limites: Car il aduient ſouuent qu'apres que les Royaumes & les Eſtats ont eſté bien fleuriſſans durant quelque temps, ils ſe treuuent finalement expoſez aux contraires orages des troubles des ſeditions, & des guerres. C'eſt alors que dans ces deſordres les loix deuiennẽt muettes d'abord, & que les hommes retournent au premier train de leurs peruerſes inclinations: alors,

dis-je, l'on ne voit que degasts & ruynes, tant parmy les champs que dans les Citez. Que s'il aduient que telles fureurs soient de trop longue durée, il est certain que la Philosophie mesme, & les bonnes lettres, sont aussi-tost desmembrées ; De maniere que s'il en reste quelque eschantillon en fort peu d'endroits, c'est comme vne table qui se treuue apres le naufrage. En vne deplorable saison, la Barbarie est si auant introduite dans le monde, que les eaux d'Helicon cachent sous la terre leurs viues sources, iusques à ce qu'apres la reuolution ordinaire des choses, elles rejalliſſent derechef, & s'épandent parmy d'autres peuples.

Le Ciel, ou l'Origine.

XII.

LEs Poëtes disent que le Ciel est le plus ancien de tous les Dieux & que son fils Saturne l'ayant chastré d'vn coup de sa faux, engendra depuis vn grand nombre d'enfans, que luy mesme deuora; Mais qu'vn seul Iupiter eschappé de ce vacarme, & deuenu grand, chassa dans les Enfers son pere Saturne, & luy osta son Royaume, outre qu'il luy coupa les genitoires de la mesme faulx dont il auoit abbatu ceux du Ciel son pere, & les jetta dans la mer, d'où nasquit Venus la mere d'Amour. Iupiter estoit à peine estably en son Royaume, quand il eut deux guerres sanglãtes: la premiere fut cõtre les Tirans, en laquelle il se seruit grãdement du secours du Soleil, qui seul d'entr'eux fauorisoit son party. La seconde cõtre les Geants, qui furent encore exterminez, & dõptés par les armes de Iupiter qui resta par ce moyen

paisible possesseur de son Royaume.

I'appelle cette fable vn vray Enigme de l'origine des choses, qui ne differe pas beaucoup de cette espece de Philosophie que Democrite retint depuis. Celuy cy fut le seul de tous les Anciens, qui sceut le mieux esclaircir l'eternité de la matiere, mais qui neantmoins nia l'eternelle durée du monde: En quoy il approche en certaine façon de la narration de la saincte Escriture, qui met la matiere informe deuant les œuures des six iours de la creation. Cette fable nous apprend que le Ciel est ce circuit ou cette concauité qui contient en soy la matiere, *Que Saturne est cette mesme matiere*, qui oste à son pere tout moyen d'engendrer, pource que la quantité de la matiere est touſiours la mesme, la Nature ne pouuant ny croistre, ny diminuer en sa quantité susdite; Que les agitations & les mouuemens de la matiere ont produict premierement les conionctions des choses imparfaictes, & mal vnies; mais que la succession du temps à donné naissance à ce bastiment, ensemble le moyen de defendre, & de conseruer sa forme. C'est pourquoy par le Royaume de Saturne nous est denotée la premiere distribution de l'Eternité, tout ainsi que luy-mesme

fut dit auoir deuoré ſes propres enfans, à cauſe des ordinaires diſſolutions des choſes, & de leur peu de durée. La ſeconde diſtribution de l'Eternité s'entend par le Royaume de Iupiter, qui extermina dans le Tartare ces continuelles & paſſageres reuolutions. Le Tartare, ou l'Enfer, denote les troubles, & ſemble ſignifier l'eſpace qui eſt au milieu, à ſçauoir entre la plus baſſe partie du Ciel, & les interieures parties de la terre; dans lequel eſpace principalement les troubles, la fragilité, la mort, ou les corruptions ſe trouuent. D'ailleurs, quand on dit que durant cette premiere generation des choſes, aduenuë ſous le regne de Saturne, Venus n'eſtoit pas encore née, c'eſt pour monſtrer que lors qu'en la generalité de la matiere, le diſcord gaignoit le deſſus, & ſurpaſſoit l'vnion en puiſſance, il falloit de neceſſité que la reuolution ou le changement ſe fiſt par tout, en l'edifice du monde. Telles furent doncques les generations des choſes, deuant que Saturne fuſt mutilé. Mais cette maniere de generation venant à ceſſer, il en ſucceda tout auſſi toſt vne autre à ſa place, qui ſe fit par le moyen de Venus, lors que l'vnion des choſes eut pris ſon accroiſſement, & gaigné l'aduantage ſur le diſcord; ſi bien

que le changement ne proceda que par les parties, l'Architecture vniuerſelle demeurant ferme, & en ſon entier. Auſſi Saturne fut bien chaſſé de ſon Royaume, mais non pas mis à mort, pource qu'on eut opinion que le monde pouuoit recheoir en ſon ancienne cõfuſion, & dans les inter-regnes. Le Poete Lucrece prioit les Dieux que telle choſe n'aduint pas de ſon temps quand il diſoit.

Que le ſort en cette ſaiſon,
Chaſſe de nous ce malencontre,
Nous l'apprenant par la raiſon,
Pluſtoſt que l'effect nous le monſtre.

Ils diſent encore qu'apres que le monde ſe fut arreſté par ſa propre force, cette tranquilité n'aduint pas à meſme temps, mais qu'aux Regions celeſtes s'enſuiuirent premierement des mouuemens remarquables, qui par la force du Soleil, lequel tient le premier rang entre les corps celeſtes, furent ſi bien arreſtez, que depuis le monde ſe conſerua touſiours en eſtat. A quoy ils adiouſtent, qu'en ces premiers commencemens, aduindrẽt aux parties inferieures des debordemens, des tempeſtes, des vents, & des tremblemens de terre vniuerſels, qui ne furent pas ſi toſt diſſipez, que l'vnion des cho-

ſes en fut plus calme, & de plus longue durée. Mais de moy, c'eſt mon opinion que l'on peut veritablement affirmer l'vn & l'autre de cette fable; à ſçauoir qu'elle cõprend en ſoy la Philoſophie, & que la Philoſophie contient la fable. Il eſt vray que la Foy nous apprend que ces choſes ne ſont proprement que les oracles du ſens, qui jà de long temps ont ceſſé, eſtant veritable que la matiere enſemble & l'edifice du monde ne ſe doiuent rapporter qu'à Dieu ſeul, qui en eſt le ſouuerain Createur.

Protée, ou, la Matiere.

XIII.

LE vieillard Protée, comme diſent les Poetes, ſeruit de Berger à Neptune, & fut appellé, *trois fois tres-grand*, pour la merueilleuſe cognoiſſance qu'il auoit de l'aduenir; car il ne prediſoit pas ſeulement le futur, mais encore le paſſé & le preſent: de maniere qu'outre ſa grande intelligence en l'art de deuiner, il eſtoit comme Ambaſſadeur & interprete de pluſieurs ſecrets, & de toute l'an-

tiquité. Son ordinaire sejour estoit dans vne grande cauerne, où il auoit accoustumé de conter sur le midy ses troupeaux de balenes, & de s'endormir là dessus Ceux qui se vouloient seruir de luy en quelque chose, n'en pouuoient venir àbout autremẽt qu'en le liant estroictement par les bras: Alors comme il se voyoit enchaisné, pour se deslier plus facilement, il auoit accoustumé de prendre toutes sortes de formes esmerueillables, & de se transmuer tantost en feu, tantost en riuiere, & maintenant en beste sauuage; iusqu'à ce qu'en fin il reprenoit sa premiere forme.

Le sẽs de cette fictiõ Poëtique semble toucher les secrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Soubs la persõne de Protée est denotée cette mesme Matiere, qui est la chose la plus ancienne apres Dieu, Elle faict sa demeure en la concauité du Ciel, cõme dans vne cauerne, & sert le Dieu Neptune, pource qu'il n'est point d'action ny point de distribution de la nature, qui ne s'exerce principalement dans les choses liquides. Par les troupeaux de Protée sont figurées les ordinaires especes des animaux, des plantes & des metaux; ou la matiere s'espand & se cõserue de telle sorte, qu'ayãt vne

fois acheué de former ſes eſpeces, & faict ce qui eſt de ſon deuoir, l'on diroit par apres qu'elle dort & ſe repoſe, sãs faire le moindre effort de s'appreſter à la procreation d'aucune autre eſpece. & c'eſt ce qui nous eſt figuré par le compte que faict Protée de ſes troupeaux deuãt que dormir; A quoy il ne s'amuſe, ny au matin, ny au ſoir, mais en plein midy, pource que la generatiõ & la corruption des choſes ne ſe font iamais qu'en leur ſaiſon legitime, & lors que la matiere bien preparée, & diposée comme il faut ſe produisẽt les eſpeces des choſes. Or ce temps doit tenir vn milieu entre les premiers principes des choſes, & la derniere vieilleſſe d'elles-meſmes; tel qu'il fut en la premiere creation de chaque eſpece, comme la ſaincte Eſcriture nous l'apprend: Car par la vertu de cette parole de Dieu, *Producat*, la matiere obeit auſſi-toſt au commandement de ſon Createur, ſans ſuiure ſes circu'ations ordinaires; ſi bien que tout à coup il ſe mit à reduire en acte ſes œuures, & fit l'eſpece La fable de Protée, libre & deſlié auec ſon beſtail, eſtend iuſques icy ſa narration, & nous monſtre que l'vniuerſelle generalité des choſes auec ſa fabrique, & ſa tiſſure ordinaire, eſt la face de la matiere, qui n'eſtant ny liée ny

resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiate*. Toutesfois s'il aduient qu'vn esprit qui excelle en la cognoissance des secrets de la Nature, la trauaille & la violente en quelque façon, comme si c'estoit auec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut aduenir que par la Toute-puissance de Dieu) c'est alors que se treuuant reduite à cette extremité, elle se transforme & se change en maintes transmutations & en plusieurs ressemblances de choses, du tout admirables, iusqu'à ce qu'enfin ayant fait son tour, & paruenüe à sa periode, elle est sur le poinct de retourner en son premier estat, si la violence fatale va cõtinuant. Alors le moyen de lier estroittement la matiere sera plus aisée, si on l'étraint par les bras, c'est à dire par les extremitez. Pour le regard de ce que la fable adjouste de Protée, qu'il fut vn excellent Deuin, par qui furent cogneus trois diuers temps, qui sont le passé, le present, & l'aduenir, cela se rapporte encore fort bien à la matiere. Car pour auoir vne parfaite connoissance des proprietez, & du progrez d'elle-mesme, il faut de necessité comprendre ensemble le principal acte des choses, qui ont esté desia faites, qui se font & qui se

feront, bien que cette cognoiſſance ne s'eſtende point à chaque partie en ſon particulier.

Memnon, ou, l'Auorton.

XIV.

LEs Poëtes ont feint que Memnon fils de l'Aurore, ſignalé par les beaux faits d'armes, & par la grande eſtime que tout le monde faiſoit de luy, s'en alla courageuſement à la guerre de Troye, où plein d'vne fougue de ieuneſſe, & d'vne ardeur trop precipitée de s'acquerir de l'honneur en cõbatant, il oſa bien défier Achille le plus valeureux des Grecs, de la main duquel il mourut. Comme on faiſoit ſes funerailles, l'on tient que Iupiter touché de compaſſion de la mort de ce ieune Guerrier, fit paroiſtre à ſon honneur certains oyſeaux qui lamenterent cette perte par leurs chants funebres & triſtes. L'on dit encore que la ſtatuë de Memnon frappée des rayons du Soleil leuant, auoit cette proprieté,

de faire ouyr ie ne sçay quelle voix lamentable.

Cette fable se peut entendre de plusieurs ieunes hommes de qui l'on se propose de grandes choses, qui s'auortent tout à coup, & lors qu'on y pense le moins, par des accidens mortels & tragiques. Ceux-cy comme enfans de l'Aurore, enflez par la beauté des choses exterieures & vaines, osent par dessus leurs forces, & défient les Heros au combat; de sorte que la parole n'estant pas esgale, ils y laissent la vie, bien que par vn excez de courage. Cependant, il n'est celuy que le regret de leur mort ne touche bien auãt dans le cœur: pource que de toutes les disgraces des mortels, il n'en est point de plus deplorable, ny de plus sensible à la cõpassion, que celle qui nous fait voir la fleur de la vertu couppée deuant qu'estre esclose. Car ce premier aage n'ayant pas esté de si longue durée, qu'il ait peu engendrer de l'enuie, ou de la haine, & ainsi apporter de l'allegemẽt au dueil de la mort, ou du moins moderer la compassion; de là vient que les gemissements & les plaintes comparées à des oyseaux funestes, ne volent pas seulement autour du tombeau de ces ieunes courages, mais que le regret qui s'en ensuit n'est

pas si tost effacé ; Ce qui aduient principalement en certaines occasions, comme en la naissance des nouueaux troubles, & en celle des choses grandes ; par où comme par les rayons du Soleil leuant cette perte se renouuelle auec vne déplorable memoire.

Titon, ou l'Assouuissement.

XV.

IE treuue excellente la fable de Titon, qui dit que l'Aurore en estant amoureuse, & desirant d'en auoir vne perpetuelle iouyssance, demanda cette grace à Iupiter, que ce sien Amant fust inuincible aux traits de la mort. Mais l'imprudence de son sexe luy fit oublier d'adiouster à sa requeste, que luy-mesme eut à viure à iamais exempt des langueurs du dernier aage. Ainsi le mesme destin qui affranchit Titon des Loix de la mort, n'empescha pas qu'vne ennuyeuse & miserable vieillesse ne le surprist : Cõme en effect il ne peut arriuer autrement qu'vn

homme destiné à ne mourir pas, ne ressente en fin les foiblesses de cét aage, qui s'appesantit de iour en iour. Aussi cela fut cause que Iupiter esmeu de la fortune de ce miserable, le conuertit en Cigale.

Cette fable est vn ingenieux crayon & vne veritable description de la Volupté, qui semble si delicieuse en son Aurore, que les hommes voudroient volontiers qu'elle fust inseparable. Cependant ils ne se souciẽt pas qu'ils peuuent, en y pensant le moins, estre surpris d'vn certain dégoust d'elle-mesme, comme d'vne triste vieillesse. De là vient, en fin, que l'homme priué de tout plaisir par l'vsage du sentiment, & n'ayant rien de vif en soy que le desir & l'affection, ne fait seulement que criailler, comme la Cigale, ne prenant plaisir qu'à raconter le bon temps qu'il s'est donné durant sa ieunesse. Cela se remarque assez souuent aux champions de Venus & de Mars, dont les vns ont tousiours à la bouche des contes d'Amour, & les autres des stratagesmes de guerre, dont ils entretiennent les escoutans: pareils aux Cigales, la vigueur desquelles se resout tout en bruit & en voix.

L'Amoureux de Iunon, ou la Vergongne.

XVI.

LEs Poëtes ont feint que Iupiter voulant auoir iouyſſance de ſes amours, prit pluſieurs & diuerſes formes, comme de Taureau, d'Aigle, de Cygne, de pluye d'or, & ainſi des autres; mais que lors qu'il voulut desbaucher Iunon, il ſe reueſtit d'vne forme tout à fait abjecte & ridicule, à ſçauoir de celle d'vn miſerable Coucu, tout baigné de pluye, tremblottant & à demy-mort.

Cette fable eſt inuentée fort iudicieuſement, & tirée des façons de faire qui ſont ordinaires à pluſieurs. Le ſens en eſt tel, Que les hommes ne doiuent iamais auoir ſi bonne opinion d'eux-meſmes, de s'imaginer que la monſtre de leurs vertus les puiſſe mettre en honneur, & aux bonnes graces de tous. Car telle choſe ne reüſſit que ſelõ le naturel & l'humeur de ceux qu'ils courtiſẽt.

Que s'il se rencontre que ces gens là n'ayent rien de recommandable, & qui les esleue pardessus le commun; mais tout au contraire qu'ils soient d'vn naturel altier & malin, (ce qui nous est representé sous la figure de Iunon) que les Protendans sçachent qu'en tel cas il faut que ioüant vn autre personnage ils se despoüillent de tout ce qui a le moindre eschantillon d'honneur & d'honnesteté. S'ils font autrement, qu'ils s'asseurent que leur prudence ne leur seruira pas beaucoup. Ie dis bien dauantage, c'est qu'estans à la suitte de telles personnes, il ne leur suffira pas de se raualer à quelque action seruile, s'ils ne se transforment entierement, & s'aneantissent dans la bassesse.

Cupidon, ou l'Atome.

XVII.

LEs choſes que les Poëtes racontent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuuent pas eſtre toutes appropriées àvne certaine perſonne. Et toutesfois ſi elles ſont differentes, c'eſt de telle ſorte que bien qu'on rejette la confuſion des perſonnes, l'on ne laiſſe pas d'en retenir la reſſemblance. Ils diſent qu'Amour eſt le plus ancien de tous les Dieux, & par conſequēt de toute autre choſe, horſmis le chaos, auec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent iamais honoré de tiltres diuins, ou du nom de Dieu. L'on ne luy donne ny pere ny mere, ſi ce n'eſt que quelques-vns le font enfant de la Nuict. Mais ce fut luy-meſme qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choſes du monde. Les proprietez qu'on luy attribuë ſont quatre, à ſçauoir d'eſtre touſjours Enfant, Aueugle, Nud, & Archer.

Ils mettent encore vn autre Amour, qui eſt fils de Venus, & le plus ieune de tous les Dieux. A celuy-là ſe donnent pareillement les proprietez du plus ancien Amour cy-deuant alleguées, qui luy ſont conuenables en quelque façon.

La fable penetre entierement dans la premiere naiſſance de la Nature. Cet Amour ſemble eſtre l'appetit, ou l'eguillon de la premiere matiere, ou bien pour mieux s'expliquer, le mouuement naturel de l'Atome. Car luy-meſme eſt cette force ancienne & vnique, qui forme de tout la matiere Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dependant d'aucune cauſe (or la cauſe eſt pere de l'effect) mais bien de cette ſeule force. L'on ne peut donner aucune cauſe de la Nature, ſi nous en exceptons Dieu, qui eſt auant toute choſe: & ainſi il n'eſt ny cauſe efficiente ny autre, qui ſoit plus cognüe à la Nature: tellement qu'elle n'eſt ny genre ny forme. Quoy qu'il en ſoit, elle eſt poſitiue, & ne peut eſtre expliquée. Et quād bien il y auroit moyen de ſçauoir ſon progrez, l'on n'y pourroit iamais paruenir par ſa cauſe: cette force eſtant apres Dieu la cauſe des cauſes, & elle-meſme ſans cauſe. Or d'autant que les hommes ſont hors d'eſperance de pouuoir

uoir comprendre vn si haut secret, quelque recherche qu'ils en fassent, c'est auec beaucoup de raison qu'on feint que cecy est vn voile obscur de la nuict. Cela fait dire au sainct Philosophe, *Que Dieu a fait toutes choses belles en leur saison, & qu'il a laissé le monde aux disputes des humains ; mais de telle sorte, qu'ils ne pourront iamais treuuer les œuures qu'il a produites depuis le commencement iusques à la fin.* Et de verité la loy de Nature reduite en sommaire, ou, si vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu sur les eschantillons des choses pour les conjoindre (de la *repetition* & *multiplication*, desquelles se forme toute diuersité) peut bien toucher legerement les pensées des hommes, & non pas s'y soubmettre.

La science des Grecs à descouuurir les principes des choses materielles paroist plus subtile & plus exacte que toute autre Philosophie. Mais quãd il est question de mettre en euidence les principes des mouuements, c'est alors qu'on la trouue fort lasche & rampante. Cela se remarque en particulier au sujet dont nous discourons à present ou elle ne voit gueres clair, & en parle encore auec moins de perfection. Car l'opinion des Pe-

ripateticiens traictãs de l'aiguillon de la matiere par la priuation, n'a rien que de vaines paroles, & publient seulement la chose, au lieu de la faire voir par demonstratiõ. Ceux qui rapportent cecy à Dieu, ne parlent pas mal, mais y montent en sautant, plustost que par eschellons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait vne seule loy establie par la bouche de Dieu, & qui agist auec la Nature. C'est d'elle mesme dont nous auons parlé cy-deuant, & qui est contenüe en ces paroles, *Les œuures que Dieu a faictes depuis le commencement iusques à la fin.* Democrite considerant cette Philosophie de plus haut que les autres, apres auoir faict son Atome de telle grandeur qu'il se figure, ne luy attribüe qu'vn seul Cupidon, ny qu'vn mouuement, y en adjoustant vn autre par forme de comparaison. Car il est d'opinion que toutes choses courent proprement vers le centre du monde, & que ce qui contient en soy plus de matiere, s'en allant au mesme centre auec plus de vistesse, frappe ce qui en a le moins, & le chasse en haut vers son contraire. Mais cette pensée me semble encore trop resserrée, & recherchée, auec moins de preuoyance qu'il n'en faudroit, veu qu'il est impossible que la circulation

des choſes celeſtes, ou leur eſtendue & leur reſtreſſiſſement, puiſſent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure touchant l'accidentaire agitation des Atomes, elle aboutit à des bagatelles, & à vne pure ignorance des choſes; ce qui nous eſt figuré par ce Cupidon enueloppé des tenebres de la Nuict. Conſiderons maintenant les quatre proprietez qu'on luy donne: C'eſt fort à propos qu'on le feint touſiours Enfant, pource que les choſes compoſées ſont d'ordinaire plus grandes & plus ſujettes à l'aage, mais pour le regard de leurs premieres ſemences, ou de leurs Atomes, ils ne ſortent iamais d'enfance. A cecy ſe raporte fort bien, que l'Amour eſt nud, pour monſtrer qu'il n'eſt rien de compoſé, qui ne ſoit comme couuert d'vn maſque, & deſguiſé, ſi on le conſidere de prés. Auſſi pour en parler proprement, ces premiers eſchantillons des choſes ſont tous nuds & deſcouuerts. De l'aueuglement de Cupidon, l'on en tire vne allegorie fort iudicieuſe, à ſçauoir que ce Cupidon quelque puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas beaucoup preuoyant, puis qu'il marche à taſtons comme les aueugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la Sageſſe diuine, que des choſes qui ont le moins de

prouidence, & qui sont comme aueugles, il en tire cet ordre & cette beauté par vne certaine loy fatale. La derniere proprieté de Cupidon est d'estre Archer, c'est a dire, que cette Vertu est telle, qu'elle opere de loing, comme la fleche décochée de la main d'vn puissant Archer. Car presuppoſant l'Atome & le Vuide, il s'ensuit de necessité que la vertu de l'Atome opere de loing. Si cela n'estoit, aucun mouuement ne s'en pourroit ensuiure, à cause de l'opposition de l'Atome; au contraire, toutes choses demeureroient assoupies & immobiles. Touchant le dernier Cupidon, c'est auec beaucoup de raison qu'il est tenu pour le plus ieune de tous les Dieux, n'ayãt peu se mettre en vigueur qu'apres que toutes les especes furent ordonnées. Or bien qu'en cette description, l'Allegorie semble faire ioug, & se transporter à ce qui touche les coustumes, elle ne laisse pas pour cela d'auoir ie ne sçay quelle conformité auec l'ancien Amour: Car à le prendre en general Venus esueille & prouocque l'affection de procréer, que son fils Cupidon applique à l'indiuidu. La disposition generale vient donc de Venus, & la plus exacte simpathie, de Cupidon. Ainsi celle-là depend des plus proches os-

casions, & celle-cy naist des principes les plus hauts, & qui ont vne certaine fatalité, comme de cet ancien Cupidon, duquel toute simpathie deriue.

Diomede, ou, le Zele.

XVIII.

LEs signalez faits d'armes de Diomede rendoient sa gloire fleurissante de toutes parts, quand la Deesse Pallas, qui l'aymoit grandement, & qui le recognoissoit vn peu trop prompt, luy dit vn iour qu'il frappast hardiment sur Venus, s'il la rencontroit dans la meslée. Il aduint donc peu apres que Diomede ne manqua point de mettre en execution le commandement de la Deesse, & de blesser Venus au bras droict; Acte qui luy reüssit sans chastiment durant quelque temps. Ainsi apres s'estre bien mis en honneur par ses illustres proüesses, il s'en retourna en son pays, où apres auoir esprouué plusieurs fascheuses disgraces, il fut contraint finalement de s'enfuir en Italie à la

mercy d'vn peuple eſtranger. A ſon arriuée la bonne fortune le fauoriſant plus qu'auparauant luy donna pour hoſte le Roy Daunus, qui l'honora de pluſieurs dons, outre que des ſtatuës luy furent dreſſées en diuers lieux du pays. Mais il aduint depuis, que ce meſme peuple vers lequel Diomede s'eſtoit retiré, ſe ſentant affligé de pluſieurs grands fleaux, le Roy Daunus s'aduiſa que la cauſe en procedoit de ce qu'il auoit donné entrée en ſon pays à vn homme impie, mal voulu des Dieux, & qui auoit bien eu l'aſſeurance d'aſſaillir à force d'armes vne Deeſſe, qu'on ne pouuoit toucher ſeulement, ſans commettre vne grande impieté. Pour donc deliurer ſon pays, pollué des meſchancetez de ſon hoſte, ſçachant qu'il valoit mieux violer le droict d'hoſpitalité, que le reſpect qui ſe doit à la Religion, il fit trancher la teſte à Diomede; & voulut en outre que ſes ſtatües fuſſent deſmolies, afin qu'à l'aduenir il n'en reſtaſt aucune memoire. Il y auoit ſi peu d'aſſeurance à ſouſpirer pour vn ſi eſtrange accident, que ſes compagnons meſmes s'abandonnans aux gemiſſemens & aux larmes, à cauſe de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyſeaux de l'eſpece des Cygnes, qui chantent ie ne

ſçay quoy de lugubre & de doux quand leur derniere heure eſt venüe.

Le ſujet de cette fiction n'eſt pas commun. Car toutes les autres fables ne diſent point qu'aucun Heros, reſerué vn ſeul Diomede, ait iamais eſté ſi hardy d'attaquer vne Diuinité les armes à la main. Cette fable nous ſemble dépeindre l'image & la fortune d'vn homme, qui de propos deliberé n'a point d'autre but en ſes actions, que de vouloir par la ſeule force pourſuiure & exterminer quelque ſorte de culte diuin ou de Religion, quoy que vaine & legere. Or bien que les ſanglants vacarmes entrepris pour la Religion fuſſent incogneus aux Payens, eſtant veritable que les Dieux des Gentils n'eſtoient nullement ialoux de leur culte, qui eſt le propre attribut du vray Dieu) il ſemble neantmoins qu'en ces premiers ſiecles la ſageſſe eſtoit ſi grande & ſi ample, que par le moyen des meditations & des ſimulachres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouuoient ſçauoir par experience. Ie dy donc que ceux qui par des effects de ſang & de feu, ou bien par l'aigreur des ſupplices, taſchent d'arracher, & d'abolir quelque Secte ou quelque Religion, bien que vaine, gaſtée, corrompüe & infame (dequoy Ve-

nus eſt vn hyerogliphe) & qui ſe peinent à la corriger & la conuaincre par les armes, pluſtoſt que par la force de la raiſon, de la doctrine, & de la ſainɛteté de vie, ou par le poids des exemples & de l'authorité, ſont poſſible incitez à cela par la Deeſſe Pallas, c'eſt à dire par vne certaine prudence violente, & par vn iugement trop ſeuere : L'efficace, ou la vigueur de ces choſes les fait entrer ſi auant dans la conſideration de ces tromperies, & des abus qui s'enſuiuent de telles fautes, qu'eſmeus enſemble d'vn bon zele, & d'vne haine conceuë contre les fauſſetez, ils s'acquierent fortuitement & pour quelque temps vne grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choſes moderées ne peuuent eſtre agreables, eſtimant tous les autres froids & timides, horſmis ceux cy, publiẽ leurs merites par tout, & les loüe comme inſignes deffenſeurs de la Religion & de la Verité. Et toutefois cette eſpece de bonheur & de gloire paruient rarement au bout de ſa courſe : D'où il s'enſuit que ſi par la mort elle n'éuite bien toſt la reuolution des choſes, comme toute autre violence, ſa proſperité ſe perd ſur la fin. Mais s'il aduient auſſi que les affaires changent de face, ou

que la Secte raualée & persecutée, vienne à se releuer, & à prendre de nouuelles forces, c'est alors que les hommes voyent leur zele indiscrette & condamné, leur imprudence abbatuë, leur nom rendu odieux, & tous les honneurs qui leur estoient auparauant deferez changez en autant d'opprobres & d'infamies. L'accident tragique de Diomede, tué par son hoste mesme, nous apprend que les troubles suscitez pour la Religion, allumẽt entre les plus proches parens vne infinité de trahisons & d'embusches. Les defenses faites de pleurer la mort, sur peine de punition, seruent à monstrer que les hommes ont vne inclination naturelle à la pitié, quelques grandes que puissent estre les fautes commises; Que ceux qui sont ennemis des meschancetez, ne laissent pas de tesmoigner des effects de compassion, touchez des miseres des personnes qui les ont commises; & qu'ainsi il faut bien qu'vn mal ait atteint son extremité, quand on ne donne point de lieu à la pitié, comme il aduient ordinairement en la cause de la Religion & de l'impieté, ou si les hommes font le moindre semblant d'auoir de la cõpassion pour autruy, ils sont remarquez aussi-tost, & tenus pour suspects. Au con-

traire, les gemiſſemens & les pleurs des cõpagnons de Diomede, c'eſt à dire de ceux d'vne Secte & d vne meſme opinion, ont accouſtumé de reüſſir aúſſi harmonieux & ſubtils, que les chants des Cygnes ou des oyſeaux, en la forme deſquels ils furent changez. Cette partie de l'Allegorie eſt encore fort remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le ſujet de la vraye Religiõ, ont accouſtumé comme de beaux Cygnes de fléchir les courages par de merueilleuſes façons, & de viure long-temps dans la memoire des hommes, ſans qu'ils en puiſſent eſtre effacez.

Dedale, ou le Mechanique.

XIX

LEs Anciens, soubs la personne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu esbaucher la pratique & l'industrie mechanique, ensemble les artifices illicites & employez à quelque vsage mauuais de soy. Dedale estoit banny loing de son pays, pour auoir mis à mort vn sien compagnon emulateur de son Art; & toutesfois dans cet exil il ne laissoit pas d'estre le bien venu chez les Princes, & recherché par les habitans des villes où il se trouuoit. Aussi, pour en dire le vray, il auoit faict plusieurs beaux ouurages, tant à l'honneur des Dieux, que pour l'embellissement des Citez, & des places publicques, qui neantmoins ne le mirent pas tant en estime que ses artifices illicites. Ce fut luy qui donna l'inuention à Pasiphaë d'assouuir la brutale ardeur de s'accoupler auec vn taureau; tel-

lement que de la méchante industrie de cettuy-cy, & de son pernicieux esprit s'ensuiuit l'infame & malheureuse naissance du Minotaure, à qui la ieune Noblesse seruoit de pasture & de proye. Luy mesme adjoustant mal sur mal, pour plus grande asseurance de ce monstre, inuenta le Labirinthe, qui fut appellé, Dedale, du nom de son Autheur, ouurage autant signalé par son artifice, qu'il estoit pernicieux pour sa fin, & pour son vsage. Or pour se rendre ensemble fameux, & en l'inuention qu'il donnoit de faire du mal, & sçauant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inuenteur luy mesme de l'ingenieux moyen de se tirer auec vn fil des sinueux destours de ce labyrinthe. La fable adiouste que Minos estoit si grand ennemy de Dedale, qu'il le poursuiuoit en tout temps auec vn soin accompagné d'vne estrãge seuerité; mais que Dedale trouuoit tousiours l'inuention de s'eschapper de ses embusches. Bref, ce fut luy qui apprit l'art de voler à son fils Icare; qui par vn defaut d'experience joinct à vn excez de vanité se laissa cheoir dans l'eau où il se noya.

Il semble que l'intelligence de cette fable soit telle. Par sa premiere entrée nous est dé-

couuerte l'enuie, qui se treuue ordinairemẽt entre les plus excellens ouuriers, sur qui l'emulation a tant de force & d'empire, qu'elle semble ne mourir iamais parmy eux. A cela succede la consideration de la peine, de laquelle Dedale fut chastié, lors que sans preuoyance & contre les maximes d'Estat on se contenta de l'enuoyer en exil. En quoy certes l'on n'eut pas seulement l'esprit de s'aduiser qu'en quelque part que les bons Ouuriers se treuuent, ils sont tousiours les bien-venus parmy tous les peuples, si bien que l'exil ne peut seruir de supplice à celuy qui excelle en son Art. Il est fort difficile que les autres conditions & les differentes manieres de viure fleurissent hors de leur pays; mais quant à celle d'vn bon Ouurier, le plus grand accroissement qu'elle prenne est entre les Estrangers: Car en ce qui touche la Mechanique, c'est vne coustume enracinée dans les esprits des hommes de priser plus les ouuriers qui viennent de loin, que ceux de leur propre pays. Venons maintenant au grand profit qui s'ensuit de l'vsage des Arts mechaniques, qui nous est declaré par la suitte de cette fable. Il est hors de doute que la vie humaine est grandement redeuable à ces Arts, puis que d'eux,

meſmes comme d'vn riche threſor ont eſté tirées beaucoup de choſes vtiles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des villes, & à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes Et toutesfois de cette meſme ſource rejailliſſent les inſtrumens de la paillardiſe, & de la mort meſme Car laiſſans à part le meſtier des porteurs de poulets, nous ſçauons aſſez que l'inuention des poiſons, enſemble les machines de guerre, & ſemblables peſtes, dont l'vſage ne doit s'attribuer qu'à la Mechanique, ſurpaſſent en cruauté le fabuleux Minotaure, au grand preiudice de tous les hommes.

Ie treuue excellente l'allegorie du Labirinthe; ſous laquelle nous eſt esbauchée l'vniuerſelle nature de la Mechanique Les choſes les plus ingenieuſes & les plus accomplies, peuuent eſtre eſtimées autant de labirinthes, tant pour leurs diuers deſtours, que pour la reſſemblance qui paroiſt entr'elles; tellement que s'il eſt queſtion de les diſcerner & de les regir, il faut que ce ſoit auec le ſeul fil de l'experience, pluſtoſt que par la force du iugement. A quoy ne ſe rapporte pas mal, que le meſme Ouurier qui fut inuenteur des obliques deſtours de ce labirinthe, treuua le moyen de s'en tirer

auec vn fil, pource que l'vſage des Arts Mechaniques eſt comme ambigu, attendu qu'ils ſont auſſi toſt nuiſibles que profitables, & que leur force ſemble ſe reſoudre d'elle-meſme. D'ailleurs les artifices illicites ſont la plus part du temps pourſuiuis par le Roy Minos, c'eſt à dire par les loix, qui les condamnent, & qui en defendent l'vſage au peuple. Ce qui n'empeſche pas que pour eſtre ainſi defendus, ils n'ayent leur rendez-vous, & leur retraicte par tout. Tacite le remarque fort bien, lors qu'en vne choſe aſſez conforme à celle-cy, parlant des Mathematiciens, & des faiſeurs d'horoſcopes; c'*eſt vne maniere d'hommes*, dit-il, *auſquels on enioindra bien de vuider noſtre ville, & qui neantmoins y ſeront touſiours retenus.* Or nous voyons d'ordinaire que les Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puiſſent eſtre, ſe raualent de leur reputation auec le temps, s'ils treuuent le moindre obſtacle à l'effect de ce qu'ils promettent, & que pareils à Icare ils tombent en bas, à cauſe de la trop grande monſtre qu'ils font d'eux-meſmes. Et de vray ils ſont pluſtoſt conuaincus par leur propre crainte, que tenus en arreſt par la puiſſance des Loix.

Erichton, ou, l'Imposture.

XX.

LEs Poëtes feignent, que Vulcan embrazé de l'amour de Minerue, la voulut forcer vn jour, & qu'en cette lutte amoureuse de sa semence respandue sur la terre nasquit le monstre Erichton, qui en ses parties d'enhaut estoit grandement bien proportioné, mais si difforme en celles d'embas, que ses flancs & les jambes alloient tousiours en restressissant, comme le corps d'vne aiguille. Ils disent là dessus que luy mesme ne sçachant que trop cette sienne diformité, fut le premier inuenteur de l'vsage du coche ; afin que par ce moyen il peust ensemble faire monstre de la plus belle partie de son corps, & cacher la plus laide.

Cette fable, autant admirable que prodigieuse, nous apprend que l'Art (qui pour le grand vsage du feu nous est representé par Vulcan) ne paruient que bien rarement à la fin

la fin destinée, de quelque façon que l'on puisse trauailler & violenter les corps, pour surmonter la Nature, qui pour l'extreme soing de ses œuures nous est ombragée sous la personne de la Deesse Minerue Il est vray neantmoins que de ces efforts comme d'vne lutte, se forment des generations imparfaites, & certains ouurages defectueux, qui paroissent beaux à la veuë, mais dont l'vsage est chancelant & debile ; Cependant les imposteurs ne laissent pas d'en faire parade, & de les mener comme en triomphe auec vn grand & abusif appareil. Cela se remarque d'ordinaire, tant aux effects de la Chymie, que dans les subtilitez ingenieuses. Car les hommes, s'obstinans par coustume en leurs opinions, & en leurs premiers desseins, luttent plustost auec la Nature, qu'ils ne recherchent ses embrassemens par les voyes de l'obeyssance, & du culte requis.

Deucalion, ou, la Renouation.

XXI.

LA Fable dict qu'apres que le Deluge vniuerſel eut emporté tous les habitans de la terre, Deucalion & Pirra demeurez ſeuls, & ardamment deſireux de renouueller la race des hommes, apprirent de la bouche de l'Oracle, que toutes choſes leur reuſſiroient ſelon leur deſir, ſi prenant les os de leur mere, ils les iettoient derriere eux. D'abord cét Oracle les affligea grandement, & les mit comme au deſeſpoir de ne venir iamais à bout de leur intention. Car la terre eſtant tout à fait bouleuerſée par le Deluge, ils ne pouuoient eſperer de recognoiſtre la tumbe où repoſoient les os de leurs meres. Mais ils ſceurent enfin que la Terre eſtoit la commune mere de tous, & que par ſes oſſemens il falloit entendre les pierres.

Cette fable nous ſemble deſcouurir vn ſecret de la Nature, & corriger vne erreur qui n'eſt que trop familiere aux eſprits des hommes : car l'ignorance les porte ordinairement à croire, que les choſes ſe renouuellent par le moyen de leur putrefaction, comme le Phenix croiſt de ſa propre cendre. Mais de moy ie ne penſe pas que cela ſe puiſſe aucunement, veu que telles matieres ſont deſia paruenuës au bout de leur courſe, & renduës entierement incapables de ſeruir de principes aux meſmes choſes. C'eſt pourquoy le meilleur eſt de retourner en arriere aux principes qui ſont les plus communs.

Nemesis, ou la Vengeance, ou, la Vicissitude.

XII.

NEMESIS, selon la Fable, fut vne Deesse reuerée d'vn chacun, & redoutable à ceux qui estoient le plus en fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la nuict, & nous la peignent ainsi. Elle auoit des aisles au dos, sur la teste vne couronne, en sa main droicte vn jauelot de hestre, & en la gauche vn vase dans lequel estoient enclos certains Ethiopiens: bref, elle estoit montée sur vn cerf, animal d'isnelle vistesse à la course.

Le sujet de cette feinte semble estre tel. Par le nom de Nemesis, la Vengeance est signifiée assez clairement. Car la principale charge de cette Deesse, comme de quelque Tribun du peuple, estoit de se glisser dans la constante & perpetuelle felicité des plus fortunez; d'y apporter de l'empeschement, de tenir en arrest les insolences & les prof-

peritez auſſi, quelques innocentes & moderées qu'elles fuſſent, comme n'eſtant permis d'admettre au banquet des Dieux aucun de la race des hommes, ſi ce n'eſtoit pour luy faire vn affront. Auſſi à n'en point mentir, ie ne lis iamais ce chapitre de C. Pline, où il raconte les diſgraces & les miſeres d'Auguſte Ceſar (bien que pour moy ie le tienne pour vn Prince grandement heureux, qui auoit de la Nature vne certaine induſtrie de ſçauoir gouuerner la fortune & de la poſſeder entierement, ſi bien qu'il fut impoſſible de remarquer iamais en ſon eſprit la moindre apparence d'orgueil; d'inconſtance, de laſcheté, de confuſion, & de baſſeſſe de courage, veu qu'il ſe monſtroit quelquesfois reſolu de mourir volontairement, qu'à meſme temps ie ne me figure, qu'il falloit que cette Deeſſe fuſt bien puiſſante de tirer vne telle Victime ſur ſon Autel. Elle eſtoit fille de l'Ocean & de la nuict, c'eſt à dire de la reuolution des choſes, & du iugement diuin, obſcur, & ſecret. Telle reuolution, ou pluſtoſt cette viciſſitude nous eſt fort proprement denotée par l'Ocean, à cauſe de ſon perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuict, elle eſt vn ſymbole de la prouidence diuine. Les Payens

meſme ont ſceu fort bien remarquer cette Nemeſis Nocturne ; pour monſtrer que le iugement des hommes eſt fort different de celuy de Dieu.

Riphée y tõba mort, accident lamentable,
Bien qu'il fuſt des Troyens vn Chef tres-equitable,
Le plus aymé des Dieux, & le plus iuſte auſſi :
Mais quoy ? les Immortels le voulurent ainſi.

Nemeſis eſt deſcrite auec des aiſles, à cauſe des ſoudaines reuolutions des accidens humains qui aduiennent alors qu'on y penſe le moins : Auſſi le ſouuenir que nous auons des affaires du paſſé nous fait voir qu'il eſt preſque touſiours aduenu que les grands hommes, & les plus aduiſez ont treuué leur perte dans les dangers qu'ils ont meſpriſez. Ainſi M Ciceron ayant eu aduis de la part de Decius Brutus, de la mauuaiſe volonté qu'Octauius Ceſar auoit pour luy, & de ſon courage vlceré, ne luy fit point d'autre reſponſe que celle-cy, *Vrayement, mon cher Brutus, ie vous ayme d'autant plus que mon deuoir m'y oblige, ayant pris la peine de me donner aduis de toutes ces bagatelles, qui ne*

meritent pas qu'on en parle. Par l'enseigne de Souueraineté que Nemesis a sur la teste, est signifié l'enuieux & le malin naturel du Commun, qui a cette coustume de se resjoüir, & de couronner Nemesis, quand il void tomber du haut de la roüe les plus aduancez en fortune. Elle porte en sa main droicte vne lance ou vn jauelot, pour en trauerser ceux que bon luy semble. Quant aux autres, qu'elle ne veut point tout à fait abbatre sous le joug des miseres & des disgraces, elle leur met deuant les yeux la bouteille ou la fiolle, qu'elle soustient de sa main gauche, ou se descouure vn spectacle & malencontreux & hideux à voir: Car les grands du monde, ou ceux qui sont esleuez au plus haut comble des felicitez de la terre, se representent sans cesse la mort, les maladies, les disgraces, les trahisons, qui leur sont tramées par les artifices des leurs; bref, les embusches des ennemis, les reuolutions des affaires & autres tels accidents, qui semblent autant de Mores dans cette fiolle, qui est effroyable à la veüe des regardans. Virgile descriuant le fait d'armes de Cleopatre en la Iournée Actiacque, adiouste auec beaucoup d'eloquence & de grace.

La Royne auec ſon luth ſemond de toutes parts
Les ardans eſcadrons qui ſuiuent le Dieu Mars;
Et ne voit pas encore la piqueure mortelle
De deux cruels ſerpens s'enuenimer contre elle.

Et de vray, elle ne tarda guere à voir les bataillons tous entiers de ces Ethyopiens, ſe repreſenter à ſes yeux, quelque part qu'elle ſe tournaſt. En vn mot, ce n'eſt pas ſans raiſon que la fable adiouſte ſur la fin, que Nemeſis eſt aſſiſe ſur vn cerf. Car bien que cét animal ſoit plein de viuacité, il peut arriuer neantmoins que l'homme rauy par la mort en la fleur de ſon aage preuienne & eſuite les coups de Nemeſis; comme au contraire il faut neceſſairement qu'il luy ſoit ſujet, s'il deuient puiſſant, & auancé à vne grande fortune.

Achelous, ou le Duel.

XXIII.

LEs Anciens escriuent, que Hercule & Achelous ayant querelle ensemble pour les nopces de Dejanire, en vindrent finalement aux mains. Là dessus, ils adiouſtent qu'Achelous ayant sous diuerses formes, & selon le pouuoir qu'il en auoit, assailly Hercule, prit finalement celle d'vn fort taureau : De quoy s'aduisant Hercule, & retenant touſiours la figure humaine, il se rua de toute sa force sur cét animal, auquel il rompit l'vne de ses cornes, ce qui affligea de telle sorte Achelous, que pour la recouurer il fit vn present à Hercule de la corne qu'on appelle *d'Amalthee*, ou d'Abondance.

Cette fable appartient proprement aux entrepriſes militaires. Car les preparatifs de la guerre faits par la partie qui deffend, &

qui nous eſt repreſentée par le fleuue Achelous, ſont differents & de pluſieurs ſortes. Quant à l'aſſaillant, ſes forces ſont compoſées d'vne armée nauale. Mais pour le regard de celuy qui attẽd l'ẽnemy ſur ſes propres terres, l'on ne ſçauroit croire combien il a de choſes à faire. Il luy faut tantoſt fortifier les places, ou les demanteler, tantoſt leuer des gens, & les appeller des champs aux villes, ou les mettre en garniſon dans les principales fortereſſes : & maintenant faire des ponts tous nouueaux, & abbatre les vieux, tenir l'armeé preſte, la pourueoir de viures, & les partager entre les ſoldats : Bref, il ne manque iamais d'occupation ny ſur les riuieres, ny dãs les ports, ny au creux des montaignes, ny parmy les foreſts, ou ailleurs.

De maniere qu'au iour du combat il change de face, en ptend vne autre toute nouuelle, & en fait eſpreuue. Ainſi, quand il a bien diſpoſé toutes choſes, & mis en eſtat ſes preparatifs, c'eſt alors qu'il nous repreſente au vif la forme & les beuglemens d'vn taureau qui entre au combat. Or comme l'aſſaillant ne cherche qu'à donner la bataille, l'apprehenſion qu'il a de manquer de viures, dans les terres de l'en-

nemy luy fait haſter ſon entrepriſe. Que ſi la bonne fortune veut qu'il gaigne la victoire par ſes proüeſſes, & qu'ainſi il rompe par maniere de dire vne corne à ſon ennemy, il obtient que luy-meſme alors affoibly de reputation & tout tremblotant mettre ſon ſalut en la fuitte, & ſe retranche en d'autres lieux fortifiez, & plus aſſeurez, afin de s'y pourvoir de nouuelles forces. Par ce moyen, outre que la ville demeure en la puiſſance du Vainqueur, le butin en eſt aux ſoldats; ce qu'on peut tenir pour vne eſpece de corne d'Amalthée.

Bacchus, ou la Conuoitise.

XXIV.

NOvs lisons que Semele amoureuse de Iupiter, l'obligea d'vn inuiolable serment, à luy promettre de ne l'esconduire d'aucune chose qu'elle luy peust demander, si bien qu'ayant requis le pere des Dieux de s'accoupler auec elle, de mesme qu'auec Iunon, son indiscrette demande fut cause qu'elle mourut dans les flammes. Apres sa mort, l'enfant qu'elle auoit conçeu dans son ventre, en fut tiré dehors, & mis par Iupiter en son propre flanc, iusques à ce que le terme destiné à l'accouchement arriua. Cependant, ce Roy des Dieux ne pouuoit marcher, & sembloit estre boiteux, pour la grande incommodité que luy causoit cét enfant, qui pour ce sujet fut appellé Bacchus, ou Denis, à cause de la peine qu'il luy donna, durant qu'il fut dans sa cuisse. Mais apres qu'il fut venu au monde, Proserpine eut charge de l'esleuer durant quel-

ques années. Son visage auoit de l'air de celuy d'vne femme; tellement qu'il paroissoit ambigu du sexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & enseuely quelque espace de temps, au bout duquel il reuint au monde. En sa ieunesse il inuenta le premier, l'vsage du vin, & les moyens de cultiuer la vigne; ce qui le mit si fort en estime, qu'il subiugua tout le monde, iusques aux dernieres contrées des Indes. On le voyoit ordinairement sur vn char tiré par des tygres, & autour de luy certains demõs, tous difformes, appellez Cubales, qui trepignoient deuant ce Dieu, dont la compagnie estoit encore honorée de celle des Muses. Il prit à femme Ariadne, apres que Thesée l'eut abandonnée. Les anciens luy consacroient le lierre, & le disoient estre inuenteur de certaines ceremonies qu'ils nommoient sacrées: bien qu'elles fussent pleines de fureur, de desbauche & de cruauté; Aussi son vray mestier estoit de rendre les autres forcenez, & de tourner la raison en rage. Il est certain qu'aux festes solemnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ses Prestresses, à sçauoir Pentée, & Orphée, l'vn pour auoir voulu regarder ses ceremonies du

haut d'vn arbre & l'autre en ioüant de sa lyre. Or peu s'en faut que les proüesses de ce Dieu ne se confondent auec celles de Iupiter.

Cette fable a ie ne sçay quel rapport auec la coustume, ou l'habitude, ne s'en pouuant treuuer de meilleure en toute la Philosophie, Morale, Sous la personne de Bacchus, ou de Denis, nous est descrite la nature de la Conuoitise, ou de la Passion. La mere de la plus nuisible Cõuoitise qu'on puisse treuuer, n'est autre que l'appetit, ou le desir d'vn bien apparent; Cette Passion se conçoit par vne enuie illicite, deuãt qu'estre bien entenduë, ou examinée. Mais lors que l'affection commence à bouillir, sa propre mere, à sçauoir la nature du bien, se ruine & se perd dans vn embrazement superflu. Ainsi tant qu'il se treuue de la conuoitise dans l'esprit de l'homme, qui en est comme le pere signifié par Iupiter, elle se cache, & se nourrit au dedans principalement en la partie inferieure; où elle picque l'ame si auant, que ses actions en sont incommodées, & vont de trauers. Mais depuis que par le moyen du consentement & de l'habitude, elle est confirmée & reduitte en acte, Proserpine prend le soin de l'esleuer

durãt quelque temps; Cela veut dire qu'elle cherche à se cacher aux lieux escartez & soustterrains, iusques à ce que secouant le frein de la honte, & de l'apprehension, elle deuient effrontée, & se couure du pretexte de quelque Vertu, mesprisant finalement l'infamie. Il est encore tres-veritable qu'vne forte affectiõ semble auoir vn sexe ambigu, pource que son impetuosité tient de l'homme, & son impuissance de la femme. Ils ont feint que Bacchus reuint en vie apres estre mort, pour monstrer qu'il ne faut pas adiouster foy aux passions, qui ont cela de propre, de paroistre endormies, & cõme esteintes, mais qui ne manquent iamais de se resueiller bien tost, quand l'occasion s'en presente, ou lors qu'elles ont tant soit peu de matiere. Quant à l'inuention de la vigne ie la treuue ingenieuse & prudente, pource que toute affection est accorte & actiue à chercher des allechemens. Mais entre tant de choses qui sont paruenuës à la cognoissance des hommes, il n'en est point de plus puissante que le vin, pour esueiller, & enflammer quelque passion que ce soit: Aussi tout le reste n'a rien de commun auecque cecy. L'on attribuë à Baccus l'honneur d'auoir conquis plusieurs Prouinces, & entrepris vne guerre

eternelle, pour ce que la Conuoitise ne se contente iamais des choses acquises; au contraire elle veut tousiours passer outre, espriſe d'vn desir qui est insatiable & sans fin. Les tygres se tiennent auprés d'vne passion desreglée, & tirent son char, pour monstrer que lors que l'affection ne va plus à pied, mais en coche, ayant gaigné la victoire sur la raison, elle se monstre cruelle & indomptable à tous ceux qui s'oppoſent à ses forces. Ce n'est non plus sans subject que certains demons ridicules sautent autour du chariot de Bacchus, à cause que toute passion desbordée produict aux yeux, en la bouche, & aux actions des mouuemens inciuils, brutaux, mal seants, & pleins de legereté; d'où vient que tel paroist agreable à soy mesme en quelque signalée affection de cholere, d'arrogance, ou d'amour qui semble tout à faict ridicule & difforme aux autres. Les Muses tiennent compagnie à Bacchus, pour denoter qu'il n'est point d'affection qui ne semble fauorisée de quelque doctrine; Et c'est en cecy que la complaisance des esprits amoindrit la majesté des Muses, lors qu'elles se rendent esclaues de l'affection, au lieu d'estre les guides de la vie. Entre les autres allegories celle-cy me plaist à sçauoir que

Bacchus

Bacchus se rendit amoureux d'vne femme abandonnée d'vn autre mary ; estant certain que l'affection veut & desire ce que l'experience a rebuté. Où i'aduise tous ceux qui se rendent esclaues de leurs propres affections, & qui les suiuant ne font qu'accroistre le prix des choses dont ils veulent joüir (soit qu'elles consistent aux honneurs, aux richesses, aux amours, en la gloire, en la science, ou en telle autre qualité) qu'ils suiuent indiscrettement des passions, que les autres ont quittées il y a long-temps, apres les auoir esprouuées.

Le lierre fut consacré à Bacchus auec beaucoup de mystere. Cét arbre a cela de propre de conseruer sa verdure en Hyuer, puis de ramper autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'affection, qui par le moyen de la repugnance, & de l'inhibition, comme par vne certaine antiperistase, ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyuer, à l'imitation du lierre. Pour le regard du second, l'excez de la passion, qui predomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se meslant comme le lierre, & tournoyant parmy eux. Ce n'est pas merueille encore, si les

coustumes superstitieuses s'attribuent au Dieu Bacchus; estant veritable que toute affection desreglée se laisse emporter entierement aux fausses religions, & qu'elle se tourne en fureur, s'il luy aduient d'assieger l'homme auec trop d'effort & de violence. L'outrage fait à Penthée par les Prestresses de Bacchus, qui le desmembrerent auec Orphée, nous apprend qu'vne affection ardente se rend ordinairement reueſche, & contraire, tant aux curieuses recherches, qu'aux aduis salutaires & libres. Bref, la cõfusion entre les personnes de Bacchus, & de Iupiter, peut estre fort proprement adaptée à nostre propos, veu que les entrepriſes illustres & honorables, ioinctes aux merites signalez & glorieux, procedent tantost de la valeur, ou de la raison, & tantost d'vne affection cachée, ou d'vne conuoitise secrette, quelques loüanges qu'y puissent apporter les langues, & les voix de la Renommée, de maniere qu'il n'est pas beaucoup facile de distinguer les faits de Bacchus d'auec ceux de Iupiter.

Atalante, ou, le Gain.

XXV.

ATalante estant fort prompte à la course, donna vn deffy à Hypomene, pour esprouuer lequel d'entre eux iroit plus viste, & gaigneroit la victoire. Les conditions de ce cõbat furent, qu'en cas qu'Hypomene vainquist, il auroit pour femme Atalante; & qu'au contraire s'il demeuroit vaincu, il le payeroit aux despens de sa vie. Il sembloit fort aisé de iuger à qui demeureroit la victoire, puis qu'Atalante, inuincible à la course, s'estoit desia mise en honneur par la ruyne de plusieurs, ausquels elle auoit gaigné le deuant: Ce qui fut cause qu'Hypomene ayant recours à la tromperie & à l'artifice, fit prouision de trois pommes d'or, & les porta quand & soy. Comme il fut donc question d'entrer dans la lice, Atalante ne manqua point de deuancer

Hypomene, qui se voyant laissé en arriere recourut à son artifice, jettant à mesme tẽps l'vne des trois pommes d'or à la veuë d'Atalante, non en pleine lice, mais à l'escart, pour l'amuser dauantage, & la mieux destourner de sa route. Ainsi la conuoitise, commune aux femmes, & la beauté de la pomme, l'allecherent si bien, qu'au lieu de courre tout droict, elle tourna ses pas vers la pomme afin de la prendre. Cependant Hypomene eut loisir de s'auancer vn peu, & de laisser Atalante derriere soy. Mais par le moyen de sa naturelle vistesse elle ne tarda gueres à reparer le dommage du temps perdu; & mesme elle gaigna le deuant à Hypomene, qui neantmoins l'ayant amusée auecque ses pommes d'or iusques à la troisiesme fois, fit en sorte qu'en fin il demeura victorieux, non tant par les effects de son courage, que par ceux de son propre artifice.

Cette feinte nous semble proposer vne remarquable allegorie du combat de l'Art auec la Nature. Car il est certain que l'Art signifié par Atalante, se rend par sa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne treuue point d'empeschement ny d'obstacle; & qu'ainsi par la

grande viſteſſe de ſon cours il atteint le premier au but. L'experience nous apprẽd cecy tous les iours; comme par exemple, le fruict de l'arbre qui enté ſe treuue bien meilleur que celuy qui prend ſon accroiſſement par le moyen du noyau que l'on plante. I'adiouſte à cecy qu'en la generation des pierres, la terre fangeuſe de ſoy ne s'endurcit pas ſi toſt qu'elle fait quand on y cuiſt des carreaux de brique. Que s'il eſt queſtion de venir aux choſes morales, l'on peut remarquer qu'vn allegement de douleur, enſemble la conſolation qui s'enſuit apres quelque perte, ſe donnent tous deux vne entrée dans l'ame par la longueur du tẽps, comme par vn bien-fait de la Nature; au lieu que la Philoſophie, qui ſemble eſtre le vray Art de bien viure, n'vſe point de delay, & nous preſente auſſi-toſt le temps propre à la conſolation. Ie ſçay neantmoins qu'il eſt vray que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces priuileges de l'Art ſont retardez au grand dommage des choſes humaines; Car parmy les ſciences & les Arts il ne s'en eſt iamais ttouué aucun, qui ait conſtamment continué iuſques à la fin ſa vraye & legitime courſe, pour y atteindre comme ſon à but. Au contraire,

c'eſt l'ordinaire des Arts commencez d'abreger leur cours, & de le quitter pour ſe tourner au gain, & à leur propre commodite, à l'imitation d'Atalante:

Sa courſe elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'eſt doncques pas merueille, s'il n'eſt permis à l'Art de ſurpaſſer la Nature, & de la ruyner quand il l'auroit vaincuë, à cauſe des conditions & des loix de ce deffy: mais il y a bien dequoy s'eſtonner du contraire, à ſçauoir de ce que l'Art demeure ſous le pouuoir de la Nature, luy obeyſſant comme fait la femme à ſon mary.

Promethée, ou, l'Eſtat de l'homme.

XXVI.

LEs Anciens nous ont voulu faire accoire, que l'homme eſtoit l'ouurage de Promethée, qui ne le peſtrit que de boüe, ſi ce n'eſt qu'il meſla parmy cette maſſe les parties de diuers animaux. Ils adiouſtent à cela, que luy-meſme voulant deffendre ſon ouurage, & ſe faire eſtimer enſemble autheur & conſeruateur de la race des hommes, monta ſecrettemẽt au Ciel portant auec ſoy certains faiſſeaux de jonc, qu'il alluma prés du chariot du Soleil; & qu'ainſi retourné qu'il fut ſur la terre, il apprit aux mortels l'vſage du feu. Mais au lieu que ce bon office de Promethée meritoit de trouuer quelque effect de reconnoiſſance parmy les hommes, ils oſerent bien conſpirer contre luy, & l'accuſer pardeuant Iupiter. Cette accuſation luy pleut grandement, & à tous les autres Dieux, ſi bien qu'outre le don qu'ils firent aux hom-

mes du commun vſage de cét Element, ils les obligerent encore d'vn nouueau preſent, qui merite bien d'eſtre preferé à tous les autres, à ſçauoir d'vne perpetuelle ieuneſſe. Dequoy les hommes fort contens, mais mal conſeillez, s'aduiſerent de charger vn aſne du don qu'ils auoient receu des Dieux. Il aduint donc qu'à ſon retour le pauure aſne ſe trouuant grandement affligé de ſoif, rencontra ſur le bord d'vne fontaine vn ſerpent, qui eſtoit comme la garde de cette eau, & qui ne luy voulut iamais permettre d'en boire, qu'à condition qu'il luy donneroit ce qu'il portoit ſur ſon dos. Le miſerable aſne accepta d'abord cette condition, & ainſi pour vn peu d'eau, le pouuoir de renouueller ſa ieuneſſe, paſſa des hommes aux ſerpens. Quelque temps apres Promethée plus malicieux que iamais, & reconcilié auecque les hommes depuis qu'ils furent fruſtrez de la recompenſe receuë, s'irrita ſi fort contre Iupiter, qu'il oſa bien meſler au ſacrifice la tromperie. Car on tient qu'immolant vne fois deux taureaux à Iupiter, il enferma la chair & la graiſſe de tous les deux, dans la peau d'vn ſeul, & qu'il remplit d'os l'autre peau, priant le pere des Dieux auec vne action couuerte d'vn

faux zele, & d'vne Religion deſguiſée, de choiſir pour ſon ſacrifice l'vn de ces bœufs. Or bien que Iupiter deteſtaſt la ruſe & la mauuaiſe foy de Promethée, neantmoins pour auoir ſujet de s'en venger, il choiſit le bœuf tout plein d'os, & alors tournant ſon bras à la vengeance, comme il vit qu'il ne pouuoit reprimer autrement l'inſolence de Promethée, qu'en affligeant toute la race des hommes (que cét impie tenoit pour ſes creatures) il commanda à Vulcan de luy former vne femme belle par excellence, & qui fut appellée Pandore, pource que pour la rendre plus accomplie, chacun des Dieux y contribua quelque choſe du ſien. On luy mit en main par apres vn excellent vaſe, dans lequel furent enfermées toutes ſortes de diſgraces & la ſeule Eſperance laiſſée au fonds; Promethée fut le premier que Pandore alla trouuer auecque le vaſe, pour voir ſi de cas fortuit il ne ſe mettroit point à l'ouurir; mais luy cauteleux & ſubtil, ne manqua pas de le rejetter. Pandore ſe voyant ainſi meſpriſée s'en alla trouuer Epimethée, frere de Promethée, de la complexion duquel il differoit grandement. Cettuy-cy ſans autre delay ouurit temerairement le vaſe, Puis comme il vit que tous les maux y

enclos s'enuoloient dehors, il s'aduisa de le fermer à la haste, & de toute sa force, mais il n'estoit desia plus temps, si bien que tout ce qu'il put faire fut d'y retenir l'Esperance, qui demeura seule au fonds de la boëte. En fin Iupiter imputant à Promethée plusieurs grands & enormes forfaits; comme d'auoir desrobé le feu du Ciel, & desdaigné sa Mejesté diuine, en luy offrãt vn Sacrifice plein de tromperie; ensemble de s'estre mocqué du don receu de la part des Dieux, y adiousta ce nouueau crime, d'auoir voulu prendre à force la Deesse Pallas. L'ayant donc estroittement fait lier, il s'aduisa de rendre eternel son supplice. Pour cét effect il commanda tout aussi-tost qu'il fust mené au mont Caucase, & là si bien attaché qu'il n'eust plus moyen de se remuer. Dauantage, pour le tourmenter plus sensiblement, il voulut qu'vn aigle se repeust de son foye, & qu'il en creust autant de nuict, que l'oyseau en auroit becqueté de iour; tellement que par ce moyen sa douleur ne manquoit iamais de matiere, bien qu'ils disent qu'elle finist auec le temps, & que Hercule ayant nauigé par tout l'Ocean dans vne coupe que luy donna le Soleil, aborda finalement au mont Caucase, où il deliura

Promethée, tuant à coups de flesches l'oyseau qui le bourreloit. Certains peuples instituerent depuis à l'honneur de Promethée les jeux des porte-flambeaux, ainsi appellez, pource que si le flambeau de quelqu'vn des joüeurs venoit à s'esteindre en courant, il estoit contraint de se retirer, & de ceder la victoire au suiuant: De cette façon celuy-là gaignoit entierement le prix, qui le premier de tous portoit le flambeau tousiours allumé, iusques à ce qu'on luy donnast le signal de s'en reuenir.

Cette fable est pleine de plusieurs vrayes & graues contemplatiõs, dont les vnes ont esté iusques à present assez bien remarquées, sans qu'on ayt aucunement touché aux autres. Il est euident que Promethée signifie la Prouidence, à laquelle les Anciens ont attribué la generalité de toutes choses, de qui la *Constitution* de l'homme est tirée. Or ceste mesme generalité est le propre ouurage de la Prouidence. L'on peut alleguer pour raison de cecy, que la nature de l'homme a le siege de la Prouidence en l'esprit, & en l'intellect. Mais d'autant qu'en certaine façon il semble incroyable, & cõme impossible de tirer la raison & l'entendement des principes qui n'ont ny sens ny

intelligence, il faut conclure de neceſſité, que la Prouidence eſt infuſe en l'ame de l'homme par le moyen du Modele, de l'intention & de la confirmation d'vne autre Prouidence plus grande. Cecy nous eſt propoſé plus particulierement par cette conſideration. *Que l'homme eſt comme le centre du monde*, quant aux cauſes finales; De maniere que ſi luy meſme en eſt retranché, il faudra que tout le reſte s'eſgare, & qu'il chancelle de part & d'autre, ſe diuiſant de ſoy ſans s'acheminer à aucune fin. Car comme toutes les choſes du monde ſeruent à l'homme, il tire auſſi l'vſage, & le fruit de chacune d'elles: Ainſi voyons nous que les tournoyemens des Eſtoiles ſeruent pour la diſtinction des ſaiſons, & pour la diſtribution des parties du monde: que les Meteores nous mettent dans les moyens de preuoir les tempeſtes & les orages, de tenir la vraye route en la nauigation, & d'entrer en la cognoiſſance des machines, & des artifices de guerre. Ainſi, dis-je, les animaux & les plantes de toutes ſortes ſeruent grandement à la vie, ſoit pour ſe veſtir, ou pour s'entretenir la ſanté par medicaments, ou finalement pour le plaiſir des mortels; ſi bien qu'il ſemble que les choſes de l'vniuers

n'agiſſent ſeulement que pour l'homme. Or ce n'a pas eſté ſans vn grand myſtere, que les Poetes ont feint qu'en cette maſſe & premiere preparation, Promethée y meſla confuſément dans la boüe les parties tirees de diuerſes choſes viuantes; eſtant veritable que de toutes les matieres, cõtenües en ce grand Vniuers, l'homme eſt le plus *mixte*, & le plus *composé*: d'ou vient qu'auec beaucoup de raiſon les Anciens l'ont appellé vn petit monde. Il eſt vray que les Philoſophes Chymiques épluchent de trop prés la beauté de ce mot, *Microcoſme*; lors que le prenant au pied de la lettre, ils veulent que toute ſorte de Mineral, & de vegetable, ou telle autre choſe proportionnee à cecy, ſe deſcouure en l'homme. Toutesfois, il eſt bien certain, comme nous auons deſia dict, que le corps humain ſe treuue *mixte* & *organique* par deſſus toute autre choſe; ce qui fait que ſes vertus & ſes proprietez en ſont d'autant plus admirables; Car les forces des ſimples, bien que certaines, & promptes à l'operation, ne ſont pas en grand nombre, pource que le meſlange ne les emouſſe point. & ne les balance non plus en aucune façon que ce ſoit. Or eſt il que le nombre & l'exellence des vertus qui

se treuuent au corps humain, habitent dans le meslange & en la cõposition, ce qui n'empesche pas que l'homme en ses principes ne semble estre vne chose desarmée, nüe & rétiue à se pouuoir soulager soy mesme, comme ayant besoing de beaucoup de cõmoditez. C'est pourquoy Promethée fit en sorte de recouurer promptement du feu, dont le propre est de fournir aux hommes vne infinité d'allegemens & de secours necessaires à la vie. Certes si l'ame est appellée *la forme des formes*, & la main *l'instrument des instruments*, c'est auec beaucoup de raison que le feu merite d'estre nommé *le secours des secours*, attendu que de luy les Arts mechaniques, & les sciences mesmes reçoiuent vne prompte assistance par des moyens qui sont infinis. La façon auec laquelle Promethée desroba ce feu, me semble encore fort bien descrite selon la nature de la chose. Il approcha (disent les Poëtes) du chariot du Soleil vne baguette de jong appellée *Ferule*, pour monstrer que le feu s'engendre de la violente collision des corps, par le moyen de laquelle les matieres se subtilisent, reçoiuent mouuement, & se rendent susceptibles de la chaleur du Ciel. De cette façon elles rauissent par des

voyes occultes, & comme à la desrobée ce mesme feu au chariot du Soleil. A cette parabole se joint vne chose fort remarquable, à sçauoir; qu'au lieu de recognoistre vn si grand bien-fait, les hommes eurent recours à la mescognoissance, se plaignans à Iupiter, & de Promethée, & du Feu. Dequoy neãtmoins Iupiter fut tellemẽt aise, qu'il les combla d'vne nouuelle liberalité. Mais à quel propos, dira t'on, approuuer, & recognoistre l'ingratitude commise contre son Autheur, puis qu'elle est vn vice qui contient tous les autres vices ensemble?

Cette Allegorie se doit entendre tout autrement, à sçauoir que les plaintes des hommes faites contre la Nature, & contre l'Art, procedent d'vn esprit fort bien moderé, & reüssissent heureusement; mais que le contraire est desplaisant, & desagreable aux Dieux. Car ceux qui sont excessifs à sur hausser la nature humaine, ensemble les arts qu'ils ont receus, & qui tournent en admiration les choses dont ils jouyssent, iusques à vouloir qu'on estime parfaites les sciences dont ils font profession, ne deferẽt point à la nature diuine le respect qu'ils luy deuroient rendre, puis qu'ils semblent vouloir esgaler à sa perfection les choses qui

leur ſont particulieres & propres. D'ailleurs, telles gens ſont peu profitables aux hommes, en ce que ſe faiſant accroire d'auoir atteint au plus haut ſommet des choſes, quand ils les ont acheuées, ils ne cherchent point à paſſer plus outre. Au contraire, ceux qui ſe plaignent de la Nature & des Arts, retiennent veritablement en eux vn reſſentiment d'eſprit plus modeſte, & ſe ſentent de iour en iour eſguillonnez à vne nouuelle induſtrie, & à d'autres inuentions. Ce qui fait que ie ne puis aſſez m'eſtonner de l'ignorance & du mauuais Genie de quelques-vns, qui pour ſeruir à l'arrogance de peu de perſonnes reuerent tellement la Philoſophie des Peripateticiens (qui neãtmoins n'eſt qu'vn petit eſchantillon de la ſageſſe des Grecs) qu'ils rendent non ſeulement inutile, mais encore ſuſpecte, & cõme perilleuſe toute accuſation faite contre elle-meſme. A quel propos approuuer l'opinion du furieux Empedocles, ou celle du reſueur Democrite, qui neantmoins ne fut pas entierement deſpourueu de modeſtie, lors qu'en ſe plaignant il dit, que toutes choſes nous ſont cachées, que nous ſommes de vrais ignorans, que nous ne voyons rien, que la verité demeure comme ſubmergée

au

au profond d'vn puits, & que le faux se mesle d'vne estrange façon auec le vray. Et toutesfois cette opinion des Academiciens ne s'estant point tout à fait iettée dans l'excez, possible vaudroit-il mieux approuuer Empedocles & Democrite, que l'eschole d'Aristote, pour auoir eu trop bonne opinion de soy-mesme. Les hommes doiuent donc estre aduertis en cecy, que les accusations de la nature des arts sont si agreables à Dieu, qu'elles impetrent de la diuine bonté de nouuelles aumosnes, & de nouueaux dons: que les plaintes de Promethée, bien qu'autheur & maistre, quelques fortes & violentes qu'elles fussent, sont plus saines & plus vtiles que les superfluës actions de graces: finalement que penser d'estre bien riche, est vne chose qui se doit mettre entre les principaux sujets de la pauureté. Quant au don que les hommes receurent des Dieux, pour auoir accusé Promethée (qui fut, vne fleur de perpetuelle ieunesse) il est tel, que les Anciens sembloient n'auoir perdu l'esperance de treuuer des medicamens & des remedes propres à retarder la vieillesse, & prolonger la vie. Ils ont mis aussi ces remedes au rang des choses que les hommes ont perdues par leur non-

chalance, apres les auoir possedées (si bien qu'elles sont restées sans effect) plustost qu'entre celles qui leur ont esté tout à faict desniées. Car il est euident, qu'apres que les hommes eurent appris le vray vsage du feu, & que les abus qui se commettent dans les arts, furent manifestement descouuerts, la diuine liberalité ne faillit pas d'octroyer tous ces dons aux hommes, qui firent vne grande faute de les mettre sur le dos d'vn asne paresseux & retif. Cét asne ne semble estre autre chose que l'experience, si assoupie & si lasse d'aller, que ses pas de tortuë & tardifs ont donné lieu à cette ancienne plainte, que la vie est courte, & l'art fort long. Et de verité c'est mon opinion que les deux facultez de la Dogmatique, n'ont iamais esté bien jointes ensemble, & qu'on a mis ces nouueaux dons de Dieu, sur vne certaine Philosophie *abstracte*, comme sur vn leger oyseau, ou sur la tardiue & paresseuse experience: comme sur vn asne retif. Il est vray que cét asne ne nous seroit pas vn Augure d'vn trop grand mal, si les accidens du chemin & de la soif ne le trauersoient. Ie pense pour moy que si quelqu'vn s'attache constamment a l'experience, comme à vne certaine loy, il ne portera pas

en vain les accroiſſemens de la liberalité Diuine, pourueu qu'au milieu du chemin il ne luy vienne vne ſoif de ces vaines experiences, qui regardent le gain & la vanité, & qu'il quitte là toutes ces alterations, pour mieux porter le fardeau dont il s'eſt chargé. La fable adiouſte, que ce don de ieuneſſe paſſa des hommes aux ſerpens, tant par vne maniere d'ornement, que poſſible pour les faire rougir de honte en leur monſtrant comme ny par le moyen de leur feu, ny de tous les preceptes de l'art, ils ne peuuent acquerir vne choſe que la meſme Nature a dõnée à pluſieurs autres animaux Quant à la ſoudaine reconciliation des hommes auec Promethée, apres eſtre deſcheus de leurs eſperances, elle contient en ſoy vn aduis prudent & vtile, comme apprenant aux hommes combien eſt grande leur inconſtance & leur temerité, en matiere d'experiences nouuelles. Car ſi l'effect ne reüſſit ſelon leurs deſirs, ils abandonnent auſſi-toſt l'entrepriſe commencée; & retournant haſtiuement à leurs premieres couſtumes, ſe reconcilient auec elles. Ayant deſcrit l'eſtat de l'homme, & tout ce qui touche les arts & les choſes intellectuelles, la fable paſſe plus auant à la Religion: car le culte diuin

accompagna l'exercice des arts, & fut auſſitoſt ſaly par l'hypocriſie: c'eſt pourquoy par ce double ſacrifice nous eſt fort à propos repreſentée la perſonne du vray Religieux, & de l'hypocrite auſſi. En l'vn, le ſacrifice eſt gras, & les flammes auec les douces odeurs en montent iuſques au Ciel, c'eſt à dire, les ſinceres affections, & le zele à la gloire de Dieu: outre qu'au dedans ſe voyẽt les entrailles de la Charité, & les chairs profitables & ſaines: Mais pour le regard de cet autre, il n'a que les os arides & ſecs, qui neantmoins rempliſſent la peau, & reſſemblent à quelque belle victime. Par où nous ſont denotées les apparences de ceux qui ſous de beaux ſemblans de pieté font mine d'eſtre gens de bien par des actions deſguiſées d'hypocriſie, & qui ſeruent pluſtoſt à vne vaine monſtre qu'à vne deuotion veritable. Ce que ie treuue encore plus déplorable en cecy, eſt, qu'il ne ſuffit point à ceux-cy d'offrir de ſemblables ſacrifices à Dieu, s'ils ne font accroire aux autres que c'eſt Dieu meſme qui les a eſleus à cét effect.

Le Prophete ſe plaint de telles gens, quãd il dit en la perſonne de Dieu: *Num tandem hoc eſt illud ieiunium quod elegi, vt homo ani-*

mam ſuam in diem vnum affligat, & caput inſtar iunceæ demittat?

Apres l'eſtat de la Religion, la parabole ſe tourne aux couſtumes, & aux conditions de la vie humaine. C'eſt vne choſe aſſez commune & rapportée fort à propos, que Pando e ſignifie la luxure & la volupté, laquelle apres les arts & les fonctions de la vie ciuile, s'embraze de ſes propres plaiſirs comme du don du feu; d'ou vient qu'on la tient creature de Vulcan, pource que c'eſt luy qui repreſente le feu. De cette volupté comme d'vne ſource ſe ſont eſpandus ſur la terre des maux infinis, tant au corps qu'en l'ame des hommes, & pareillement en leurs biens; à quoy ſe joint le trop tardif repentir. Bref, c'eſt elle qui a ruyné l'eſtat de chacun en particulier, & en general, les Republiques & les Royaumes. Il eſt vray encore que de cette fontaine les guerres, les troubles, & les tyrannies ont pris leur premiere origine. Icy l'on peut remarquer fort à propos que cette fable nous dépeint gentiment deux conditions de vie, comme autant de modeles & de portraits, ſous les deux perſonnes de Prometée, & d'Epimetée. Ceux qui ſuiuent la ſecte d'Epimetée n'ont point de preuoyance, & ne ſçauent aucune-

ment considerer les euenemens. Ils ne font estat que des choses presentes & delicieuses à leur gouſt ; ce qui est cause qu'ils sont trauaillez d'vne infinité d'angoisses & de miseres, qui ne cessent de leur faire la guerre. Cependant ils ne laissent pas de se donner du bon temps ; & mesme pour le peu de pratique qu'ils ont des choses du monde, ils vont roulant dans leur esprit plusieurs vaines esperances dont ils s'entretiennent cõme de quelque songe agreable ; ce qui leur semble seruir en certaine façon pour adoucir l'amertume de leur misere. Le mesme n'aduient pas aux escholiers de Promethée, c'est à dire aux hommes prudens, qui par la consideration de l'aduenir euitent subtilement plusieurs disgraces qui les menassent, & les rejettent bien loing. Mais il est vray aussi que tels hommes se priuent volontairement de beaucoup de plaisirs, qu'ils sont comme traistres à leur inclination, &, ce qui est encore pire, qu'ils se trauaillent & se cõsument eux mesmes d'vne infinité d'apprehẽsions & de soins. De cette façon, cõme ils sont liez contre les escueils de la necessité, des soucis sans nombre, (signifiez par l'aigle, pource qu'ils sont *volatiles*) les mordent & les rongent au plus profond des en-

trailles. Que s'il aduient par fois que la nuict donne quelque relasche à leur mal, & le laisse vn peu respirer, c'est de telle sorte qu'ils retournent aussi-tost à leurs premieres inquietudes, & à leurs ordinaires apprehensions. Tellement qu'il se treuue peu de personnes si heureuses d'vn & d'autre costé, que de jouyr ensemble des commoditez de la preuoyance, & d'estre libres des maux qui mettent vn esprit en desordre. Nul ne peut atteindre à vn si parfait bon-heur, autrement que par le moyen d'Hercule, c'est à dire de la force ou de la constance, qui a cela de propre d'estre tousiours preste contre toutes sortes d'euenemens, de se monstrer esgale dans les faueurs, & dans les disgraces de la fortune, de preuoir sans apprehension, de iouyr sans ennuy, & d'endurer sans impatience. D'ailleurs on peut remarquer que cette vertu de Promethée n'estoit point naturelle, mais bien accidentaire, & acquise pour l'assistance d'autruy. Car il est vray qu'aucune force naturelle ne pouuoit suffire à vn si grãd effect. Promethée receut donc cette vertu de l'Ocean & du Soleil, puis il l'apporta sur la terre : par où nous est monstré, qu'elle-mesme se tire de la sagesse comme du Soleil, ensemble de la medita-

tion de l'inconſtance, & des flots de la vie humaine, qui battent les pauures mortels, comme ceux qui nauigent ſur l'Ocean. Virgile a fort bien ioint ces deux choſes, quand il a dit,

Heureux l'homme qui peut auoir la cognoiſſance
Des choſes d'icy bas, & qui ſçait ſurmonter
La peur, & le Deſtin qu'on ne peut eſuiter,
De l'auare Acheron meſpriſant la puiſſance.

La fable adiouſte encore fort gentiment, pour mieux renforcer, & conſoler le courage des hommes, que ce grand Heros paſſa la mer dans vne couppe, afin qu'ils ne s'eſtonnent trop par la conſideration des angoiſſes & fragilitez de la nature, & qu'en s'excuſant ils ne diſent qu'elle n'eſt point capable de tant de force, & d'vne ſi grande Conſtance. Le Philoſophe Seneque nous remet en memoire cecy, lors qu'il dit, *Que c'eſt vne grande choſe d'auoir enſemble la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu.* Mais il eſt temps maintenant de reprendre

vn poinct que i'ay à deſſein laiſſé en arriere pour n'interrompre la liaiſon des choſes, à ſçauoir l'effort que fit Promethée à la pudicité de Minerue. Ce fut veritablement pour punition de ce crime, qu'vn aigle luy deſchira les entrailles. Cela nous eſt vn ſymbole de l'extreme vanité des hommes, qui bouffis d'orgueil pour la cognoiſſance qu'ils ont des arts, & des ſciences, taſchent bien ſouuent de ſouſmettre aux ſens, & à l'humaine raiſon la Sapience diuine; d'où s'enſuit infailliblement la ruine de leur eſprit, & vn chagrin qui les eſguillonne touſiours. Il faut donc auec vn iugement ſobre & modeſte faire diſtinction des choſes humaines, & des diuines, & des oracles des ſens auecque ceux de la foy, ſi ce n'eſt poſſible que les hommes ſe laiſſent emporter à des maximes heretiques, & à ie ne ſçay quelle Philoſophie capricieuſe. Venons maintenant aux feſtes & aux jeux inſtituez à l'honneur de Promethée, où les hommes couroient, ayans en main des flambeaux ardens Cecy appartient propremẽt à la cognoiſſance des arts, & des ſciences, & contient en ſoy ce prudent aduis. Qu'il faut attendre la perfection des ſciences, de la ſucceſſion des fatigues, pluſtoſt que la promptitude & viua-

cité de perſonne. Car il ſe peut faire que ceux qui ont plus de viſteſſe à la courſe ne ſont pas ſi propres à conſeruer leur flãbeau touſiours allumé, eſtant veritable que l'on peut auſſi-toſt eſteindre vn flambeau en courant viſte qu'en allant bellement. Mais il ſemble que ja de long temps l'on quitte tout à fait ces courſes & ces combats: Car nous voyons que les ſciences ont fleury, principalement ſous leurs premiers autheurs, comme par exemple au temps d'Ariſtote, de Galien, d'Euclide, & de Ptolomée; & que la poſterité n'a fait ny taſché de faire beaucoup de choſes. L'on deuroit donc bien deſirer que ces ieux à l'honneur de Promethée ou de l'humaine nature, ſe renouuellaſſent, que l'emulation & la bonne yſſuë entraſſent en lice, & que la ſcience ne dependiſt point du tremblotant & freſle flambeau d'vn ſeul. Cela doit inciter les hommes à s'eſueiller, & à faire preuue de leurs forces, afin de ne croire que tout le fonds de la ſcience depende du foible cerueau d'vne poignée de gens. Voila ce qui me ſemble auoir eſté esbauché par cette fable aſſez commune, & publiée par les eſcrits des Anciens.

Ie ne puis nier qu'elle ne contienne enco-

re plusieurs grandes choses, dont le merueilleux accord sert de beaucoup aux mysteres de nostre foy. Mais il me semble sur tout que la nauigation d'Hercule dans vne couppe, pour la deliurance de Promethée, est vne figure du Verbe eternel descendu du Ciel, & enclos dans le fraisle vaisseau de la chair humaine pour la redemption dès mortels.

Cette matiere est si haute, que ie m'oste à moy-mesme toute licence d'en discourir, afin que ie ne me serue d'vn feu estranger & emprunté pour l'allumer sur l'Autel du Seigneur.

Scylla, & Icare, ou la voye du milieu.

XXVII.

LA mediocrité, ou la voye du milieu eſt grandement loüable és choſes morales, és intellectuelles moins eſtimées mais profitable & vtile. Il eſt vray qu'en matiere d'affaires Politiques ſeulement elle eſt fort ſuſpecte, ſi bien que l'homme s'en doit ſeruir auec iugement. En ce qui touche les choſes morales, la mediocrité nous eſt deſmonſtrée par le chemin preſcrit à Icare, & pour le regard des intellectuelles, par le deſtroit qui ſe treuue entre Scylla, & Carybde, eſcueils rendus fameux par les perils qu'on y court. Icare eut commandement de ſon pere, qu'ayant à trauerſer la mer par ſon vol, il tint vn milieu entre le haut & le bas, de peur que ſes aiſles de cire ne luy fiſſent courir fortune, s'il aduenoit que s'eſleuant trop haut la cire fondiſt, s'il en appro-

choit de trop prés. Mais Icare emporté d'vne fougue de ieuneſſe voulut s'eſleuer trop haut, & ainſi ſe precipita dans la mer.

Cette feinte aſſez facile & commune, monſtre que la voye de la Vertu s'ouure droictement entre le defaut & l'excez. Il ne faut pas s'eſtonner ſi la ruyne d'Icare s'enſuit de l'excez, vice commun aux ieunes gens, comme le defaut l'eſt à la vieilleſſe. Ce nonobſtant de ces deux extremitez, ou de ces voyes vicieuſes, il choiſit celle qui l'eſtoit le moins; car le defaut eſt eſtimé touſiours pire que l'excez, veu que ce dernier a ie ne ſçay quoy de magnanime, qui s'auoiſine du Ciel, & vne certaine reſſemblance auec le vol de l'oyſeau; là où le defaut ſe traine par terre auec les Reptiles. C'eſt pourquoy Heraclite dit fort bien, *que la Lumiere qui eſt ſeiche eſt vne fort bonne ame*: car ſi l'ame s'abreuue de l'humeur de la terre, elle degenere entierement, bien que d'vn autre coſté la mediocrité y ſoit requiſe; afin que cette ſeichereſſe rende la lumiere plus ſubtile, ſans aboutir neantmoins à vn embraſement. Or d'autant que ces choſes ſont aſſez cogneues d'vn chacun, ie viens au deſtroit de Scylle, & de Carybde, où il eſt beſoin de faire l'experience en la naui-

gation, & d'auoir vn peu de bonne fortune: car si les vaisseaux chocquent Scylle de cas fortuit, ils sont bris contre les escueils, & sont engloutis par les bancs de sable, s'ils costoyent Carybde de trop prés. La principale force de cette fable semble estre (car nous la toucherons succinctement, bien qu'elle attire auec soy vne longue contemplation) qu'en quelque doctrine & science que ce soit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut tousiours tenir vn milieu entre les distinctions, & les golphes des choses vniuerselles, pource que ces deux bancs sont fort sujets à exposer au naufrage les esprits & les arts aussi.

Sphinx, ou la Science.

XXVIII.

LEs Anciens ont tenu le Sphinx pour vn monſtre qui paroiſſoit diuerſement à la veuë. Il auoit le viſage & la voix d'vne ieune fille, les plumes d'vn oyſeau, & les pieds d'vn griffon. Sa demeure ordinaire eſtoit au pays de Thebes, ſur le ſommet d'vne haute montagne, d'où il ſortoit pour ſe mettre en embuſche dans les grands chemins; puis aſſailly qu'il auoit, & reduit ſous ſa puiſſance les voyageurs, il leur propoſoit certains enigmes embroüillez & obſcurs, qu'on eſtimoit venir de la part des Muſes. Si ceux auſquels il les propoſoit eſtoient ſi malheureux de ne ſçauoir expliquer & reſoudre ſes demandes confuſes, & ambiguës, il les deſchiroit auſſi-toſt. Cette miſere ayant duré long-tẽps, les Thebains propoſerent pour recompenſe l'Empire de Thebes à qui conque pourroit expliquer les Enigmes du Sphinx, puis qu'il

n'y auoit point d'autre moyen pour le vaincre.

La grandeur de ce salaire esmeut tellement Oedipe, homme prudent, & plein de viuacité, mais incommodé de ses jambes, qu'il se resolut d'é venir à l'espreuue. S'estãt donc presenté au monstre auec beaucoup de confiance, d'abord il luy fut demandé quel pouuoit estre l'animal, qui vient au monde à quatre pieds, qui n'en a que deux par apres, puis trois, & à la fin quatre, comme auparauant. Oedipe respondit à cecy, sans s'estonner, que cét animal n'estoit autre que l'hõme, qui apres sa naissance semble aller à quatre pieds, tant qu'il est enfant, se soustenant par le moyen de ses jambes & de ses mains; mais deuenu grandelet au bout d'vn temps, il ne se sert que de deux pieds, iusques à ce qu'en sa vieillesse il prẽd vn baston pour s'appuyer, si bien qu'il semble auoir trois pieds: & finalement en son dernier aage, ses nerfs estans affoiblis, il demeure couché dans son lict où il rampe comme s'il en auoit quatre. Oedipe ayant gaigné la victoire par cette veritable response, donna la mort au monstre, dont le corps fut mis sur vn asne, & ainsi mené en triomphe. Dauantage, on le fit Roy des Thebains,

Thebains, conformément aux conditions accordées.

Cette fable, qui n'eſt pas moins ingenieuſe que belle, ſemble auoir eſté feinte ſur la ſcience ioincte à la pratique. Car ce n'eſt pas ſans raiſon que la ſcience peut eſtre appellée vn monſtre, à cauſe qu'elle produit dans les eſprits des ignorans d'eſtranges eſtonnemens. Elle eſt differente de figure & de veüe, pour les diuerſitez des ſujets auſquels elle s'occupe; ſon viſage reſſemble à celuy d'vne femme, & ſa voix auſſi, à cauſe de ſa grace & de ſon diſcours. On luy donne des aiſles, pource que ſes inuentions diſcourent & volent en meſme temps: car les ſciences ſe communiquent entre elles, comme nous voyons qu'en vn inſtant vn feu en allume vn autre. C'eſt fort à propos qu'on luy attribuë des griffes aiguës & rauiſſantes, pour monſtrer que les arguments & les axiomes des ſciences penetrent bien auant dans l'eſprit, & qu'ils s'y attachent de telle ſorte, qu'il luy eſt preſque impoſſible de bouger, ny de ſe deliurer. Le ſainct Philoſophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages ſont comme des aiguillons, & des cloux qui penetrent fort auant.* Or il n'eſt point de ſcience qui ne ſemble

faire ſa demeure au ſommet des mõtagnes: car on la tient de ſoy pour vne choſe ſublime, & qui d'enhaut deſcouure l'ignorance de toutes parts, comme du ſommet de quelque rocher. L'on feint encore que la ſcience ſe met en embuſche aux chemins publics, pource qu'en quelque lieu qu'on ſe trouue durant ce pelerinage de la vie humaine, il ſe preſente touſiours aſſez de matiere & de ſujet à la contemplation. Ce monſtre propoſe aux hommes des queſtiõs difficiles, & des enigmes diuers, approuuez des Muſes, & poſſible ennemis de la cruauté durant qu'ils font leur ſejour parmy elles. Car tant que nos eſtudes, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la ſcience, l'entendement n'eſt ny reſſerré ny geſné : au contraire, il diſcourt libremẽt, & quelque doute qu'il puiſſe auoir, il ſemble receuoir vne eſpece de plaiſir. Mais depuis que ces enigmes paſſent des Muſes au Sphinx, c'eſt à dire, à la pratique, ſi bien qu'ils mettent en inquietude l'actiõ, l'election, & la reſolution, c'eſt alors que les enigmes commencent d'eſtre faſcheux & cruels, d'où s'enſuit qu'en cas qu'on ne les puiſſe expliquer, ny reſoudre, ils trauaillẽt eſtrangement les eſprits des hommes, iuſ-

ques à les distraire de toutes parts, & les déchirer entierement. C'est pourquoy deux conditions se proposent en cét enigme, à sçauoir la ruyne de l'esprit à celuy qui ne les sçait expliquer, & l'empire à quiconque en donne l'intelligence : Car l'homme qui entend bien vne chose, en acquiert la fin ; & il n'est point d'ouurier qui n'ait de l'empire sur son ouurage. Bref, ces enigmes sont de deux sortes; dont l'vne comprend la nature des choses, & l'autre celle de l'hõme ; Aussi deux empires sont les recompenses de ceux qui les sçauent expliquer, à sçauoir l'empire sur la nature, & l'empire sur les hommes. La prõpre & derniere fin de la vraye Physique n'est autre que l'empire sur les choses naturelles, c'est à dire sur le corps, sur la medecine, & sur vne infinité d'autres choses, bien que dans les escholes les Professeurs se contentent de tout ce qui se presente d'abord, semblent mespriser & comme rejetter les choses & leurs effects. L'enigme proposé à Oedipe, pour l'explication duquel il s'acquit le Royaume de Thebes, appartenoit à la nature des humains. Aussi celuy qui a penetré comme il faut dans celle de l'homme, peut de soy-mesme forger sa fortune, & se dire nay pour commander, cho-

se qui fut attribuée autresfois aux arts des Romains,

Souuienne toy, Romain, de regir sous tes loix
Les peuples de la terre, &c.

Suiuant ce que ie viens de dire, ce ne fut pas sans sujet qu'Auguste Cesar prit pour emblesme le Sphinx, soit qu'il le fist à dessein, ou de cas fortuit. Et vrayement ce Prince plus sçauant que tout autre aux maximes d'Estat, expliqua fort heureusement durant le cours de sa vie plusieurs enigmes sur la nature de l'homme; En quoy certes s'il eût manqué d'inclination, & de viuacité, il fust tombé plusieurs fois en des perils manifestes, & qui eussent attiré sa ruyne. La fable adiouste que le corps du monstre vaincu fut mis sur vn asne. ce qui me semble inuenté auec beaucoup de gentillesse, pour monstrer qu'il n'est point de chose si subtile ny si cachée qui ne puisse estre comprise par vn esprit pesãt & retif, apres auoir esté publiée, & bien entenduë. Il ne faut point oublier icy, que le Sphinx fut vaincu par vn homme, qui auoit les iambes toutes gastées, estant certain que ceux qui courent à la haste à l'explication des enigmes, sont en fin vaincus par le Sphinx, & qu'au lieu de venir

veritablement aux raisons & aux effects, ils ne font que lasser & deschirer leur esprit à force de controuerses & de disputes.

Proserpine, ou, l'Esprit.

XXIX.

On dit de Pluton, que l'Enfer luy estant escheu en partage, il perdit toute esperance de se pouuoir iamais marier auec quelque Deïté celeste, s'il y procedoit par les voyes qui sont ordinaires à l'Amour: si bien qu'il falloit de necessité qu'il tournast ses desseins au rauissement. Il sçeut donc si bien prendre son temps, qu'il rauit Proserpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueilloit des Narcisses dans les prairies de la Sicile, & ainsi l'ayant enleuée dans son coche, il la mena droict aux lieux soubterrains. A son arriuée elle fut receuë fort honorablement, & appellée Roine des Enfers. Cependant sa mere Ceres ne pouuant trouuer en aucun lieu cette siéne fille, qu'elle aymoit vniquement, en fut

si fascheé, qu'elle s'en alla courir tout le monde, tenant en sa main vn flambeau allumé, pour la descouurir plus facilement. Mais comme elle vid que toute cette recherche estoit vaine, & qu'il y auoit quelque apparence que sa demeure estoit aux Enfers, elle eut recours aux gemissemens, & aux larmes, ne cessant d'importuner Iupiter de luy faire rendre sa fille. En fin, ses prieres luy firent obtenir, que si Proserpine n'auoit encore gousté d'aucune chose de celles qui estoient en enfer, il seroit permis à Ceres de l'enleuer, condition qui fut grãdement contraire à Ceres, pource qu'il se treuua que Proserpine auoit mangé trois grains d'vne pomme de grenade. Pour tout cela, Ceres ne quittant point son entreprise, recourut derechef aux plaintes & aux prieres. De maniere que Iupiter ordonna que Proserpine partageant le temps de l'année seroit six mois auec son mary, & autant de temps auec sa mere. Il aduint depuis que Thesée, & Pirithous tascherent auec vne merueilleuse audace d'enleuer Proserpine de la couche de Pluton; mais le malheur voulut pour eux, que lassez du chemin apres estre arriuez là bas, ils s'allerent asseoir sur vne pierre, d'où ils ne peu-

rent iamais bouger, mais y demeurent attachez eternellement. Le Royaume des Enfers demeura doncques à Proſerpine, à laquelle fut deferé vn excellent priuilege. C'eſtoit vne loy generale que quiconque deſcendroit aux Enfers n'en pourroit iamais reuenir. Or à cette loy l'on adiouſta cette exception, que ſi quelqu'vn portoit vn rameau d'or en la maiſon de Proſerpine, il auroit moyen d'aller en ces lieux, & d'en reuenir. Ce rameau, vnique en ſon eſpece, ſe treuuoit dans vne grande & obſcure foreſt, & n'auoit aucun tyge. Il pouſſoit d'vn autre arbre que du ſien ſes rameaux dorez, dont les fueilles reſſembloiẽt à des gluaux: que ſi l'on en couppoit vn, il en croiſſoit auſſi-toſt vn autre.

Cette fable, qui appartient à la Nature, ſemble eſplucher de prés la force, l'abondance, & la fecondité qui ſe treuuent aux lieux ſouſterrains: c'eſt d'ou les choſes du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes, iuſqu'à ce qu'elles retournent à leur premier eſtre, & qu'il s'en fait vne entiere reſolution. Par Proſerpine les Anciens ont voulu ſignifier cet Eſprit celeſte, qui ſe cache & ſe renferme dans la terre, repreſentée par Pluton; cet Eſprit, dis-ie,

qui ſeparé du globe ſuperieur, ſe retient ſoy-meſme, comme il nous eſt declaré par ces vers:

Soit que par la fraicheur il faille que la terre
Les ſemences du Ciel dans ſes veines reſſerre.

L'on feint que cé meſme eſprit à eſté enleué de terre, pource qu'il eſt impoſſible de le rendre *fixe*, tant qu'on luy donne le temps de ſe rendre *volatile* par le dehors: ſi bien que par vne ſoudaine diſtraction on le voit congeler & fixer, comme ſi quelqu'vn vouloit meſler enſemble l'air auec l'eau. ce qui ne ſe peut autrement que par le moyen d'vne *circulation* rapide, & precipitée: Ainſi l'on voit ces deux corps aſſemblez dans leur propre eſcume, & l'Air comme enleué hors de l'eau. Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on adiouſte, que le rauiſſement de Proſerpine aduint lors qu'elle cueilloit des Narciſſes ſur les valleés, pource que Narciſſe prend ſon nom de l'aſſoupiſſement qui le ſaiſit quand il fut changé en cette fleur. Cela nous apprend qu'il faut rauir l'eſprit de la matiere terreſtre, le preparer, & le diſpoſer, quand il commence de s'endurcir & ſe *congeler*. C'eſt encore auec vne grande raiſon qu'on attribuë à Proſerpine vn honneur qui n'appartient à aucune autre Deïté, quand

on l'appelle dame & maistresse de *Dis*, à cause que cet Esprit gouuerne toutes choses en ces lieux souterrains sans qu'il sẽble que Pluton, qui en est estonné, s'en apperçoiue luy mesme. C'est encore ce mesme Esprit que les forces celestes, denotées par Ceres, taschent de tirer & reünir auec vn soin merueilleux. Quant au flambeau tout ardent qui se voit dans la main de Ceres, il nous figure sans doute le Soleil, qui court autour de la terre, & qui auroit plus de force que toute autre chose à recouurer Proserpine, si cela se pouuoit, & si elle ne demeuroit immobile, & ferme, La raison de cecy nous est fort bien expliquée par les conditions accordées entre Iupiter & Ceres, estant certain qu'il y a deux moyens de resserrer l'Esprit en vne matiere solide & terrestre. Le premier se peut par obstructiõ, ou *constipation*, qui est vne pure violence & vn emprisonnement: Le second, par l'administration de l'aliment proportionné: en quoy ne se treuue rien de violent, ny qui agisse auec resistence : car l'esprit enclos treuuant dequoy se nourrir, ne cherche point à se rendre *volatile*, & demeure *fixe* en sa propre terre. Cela nous est demonstré par la pomme de grenade que Pro-

ſerpine gouſta; qui fut cauſe que ſa mere Ceres ne la pût tirer des enfers, lors qu'à cét effect elle s'en alloit tournoyant tout le monde auec vn flambeau. Auſſi l'eſprit qui ſe treuue és metaux & dans les corps mineraux, s'y reſſerre principalement à cauſe de la ſolidité de leur maſſe; Mais celuy des animaux & des plantes, habite des corps qui ſont poreux, tellement que le chemin d'en ſortir luy ſeroit ouuert, s'il n'y eſtoit retenu par le gouſt, & par le plaiſir qu'il y prend. Quãt à la condition de ſix mois, elle n'eſt autre qu'vne gentille deſcription de la diuiſion de l'an; veu que cét eſprit eſpandu par la terre pour le regard des choſes vegetables, s'eſleue durant l'Eſté aux parties d'enhaut, & ſe rencontre en Hyuer en celles d'enbas. Ie viens maintenant à l'effort que Theſée & Pirithous firent enſemble de mettre Proſerpine hors des Enfers. Ce nous eſt vn exemple, qu'il aduient ſouuent que les plus ſubtils eſprits qui ſur la terre deſcendent dans pluſieurs corps, ne peuuẽt ſi bien faire, que de tirer & vnir à eux les eſprits ſouſterrains; mais qu'au contraire eſtant vne fois fixes, & incorporez, ils ne s'eſleuent iamais plus en haut: tellement que Proſerpine augmente par leur moyen,

& ſon empire & ſon monde. Pour le regard du rameau d'or, ie diray, que c'eſt icy que nous ne pouuons plus ſouſtenir l'effort des Philoſophes Chymiques, qui ſe promettẽt de reformer entierement les corps naturels, & de les tirer par maniere de dire de leur Enfer. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que la Chymie ne peut auoir vn fondemẽt de Theorie. I'ay belle peur encore qu'en matiere de pratique elle n'ait aucunes erres aſſeurées, Ie la laiſſe donc à part, pour venir à ce dernier poinct de noſtre Fable. Nous auons vne cognoiſſance certaine tirée de pluſieurs figures des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour vne choſe du tout impoſſible, de pouuoir en quelque partie renouueller & reformer les corps naturels; bien que neãtmoins telle choſe leur ait touſiours ſemblé cachée, & hors de la voye ordinaire. A quoy ſe rapporte poſſible cette feinte, que ce rameau d'or ſe treuuoit dans vne eſpaiſſe foreſt entre vne infinité d'autres arbres. Ils ont feint qu'il eſtoit d'or, pour denoter la longue durée de ce metal, le repreſentant comme enté, à cauſe que c'eſt de l'art ſeulement qu'il faut eſperer vn tel effect, & non d'aucune medecine, non plus que d'aucun moyen qui ſoit naturel & ſimple.

Metis, ou le Conſeil.

XXX.

L'Ancienne fable raconte que Iupiter ayant eſpouſé Metis, c'eſt à dire le Conſeil, elle demeura enceinte de luy. Dequoy le pere des Dieux s'eſtant aduiſé, il la deuora tout auſſi toſt, ſans vouloir attendre qu'elle accouchaſt; ſi bien que luy-meſme deuint gros, & enfanta Pallas, qui par vn merueilleux effect naſquit de ſon cerueau tout armé.

Le ſens de cette fable, qui d'abord ſemble monſtrueuſe, & hors de toute apparence, contient vne grande maxime d'Eſtat. Car elle monſtre auec quelle induſtrie les Roys ont accouſtumé de ſe gouuerner en leurs Conſeils, afin de conſeruer enſemble leur Grandeur & leur Majeſté, & d'en augmenter la force & l'eſclat enuers leurs ſubjets. Les Princes tiennent pour maxime, que c'eſt vne choſe qui ne deroge nullement à eur Majeſté, d'eſtre comme mariez auec

leur Conſeil, & de n'entreprendre rien que par l'aduis de leurs Conſeillers, principalement en matiere d'affaires qui ſont importantes à leur Eſtat. Toutes fois quand il eſt queſtion de faire vn Edict (action qui correſpond à l'enfantement) en tel cas ils ne permettent point à leur Conſeil de paſſer plus outre, afin qu'il ne ſemble que tels proceders dependent de la volonté de leur Conſeil. C'eſt pourquoy les Princes (ſi ce n'eſt en matiere des choſes dont ils deſirent effacer la haine & l'inimitié) ont accouſtumé de rapporter à eux meſmes tout ce qui par leurs Conſeillers a eſté faict, & comme formé dans le corps de leur Conſeil, afin qu'il ſemble que l'Edict prononcé ne ſoit venu d'autre que d'eux, non plus que l'execution, figurée par la Deeſſe Pallas, qui naſquit armée. Ce qui monſtre que tels arreſts ſe donnẽt vne pleine puiſſance en ſortãt, & qu'ils attirent auec eux vne certaine neceſſité. Or ce n'eſt pas aſſez que l'authorité d'vn Roy ſoit ioincte à telles executions, non plus qu'vne volonté qui ne ſoit ſubiette à perſonne; s'il ne ſe treuue des hommes qui de leur propre chef, c'eſt à dire par leur prudence, mettent au iour la reſolution, & l'ordonnance vne fois conceuë,

Les Sirenes, ou, la Volupté.

XXXI.

LA Fable des Sirenes s'approprie fort bien, mais en vn sens assez commun, aux pernicieux allechemens de la Volupté. Sur quoy ie diray que la Sageſſe des Anciens eſt comme vn raiſin qui n'a pas eſté bien eſpraint; car quelque choſe qu'on en puiſſe tirer, le meilleur y demeure touſiours. Les Sirenes, filles d'Achelous, & de Terpſichore, qui eſt vne des neuf Muſes, eurent des aiſles du commencement: mais elles en furent en fin priuées, pour auoir temerairement deffié les Sœurs d'Apollon. De leurs plumes les Muſes en firent des guirlandes, depuis elles eurent touſiours des aiſles ſur leur chef, hors-mis la mere des Sirenes. Leur ſejour ordinaire eſtoit en certaines Iſles delicieuſes, d'où deſcouurant les nauires qui venoient de loing, apres les auoir abordées, elles amuſoient premierement par leur chant ceux

qui nauigeoiẽt, puis les charmoient de telle sorte, qu'elles leur donnoient la mort, s'il leur aduenoit de tomber vne fois en leur puissance. Elles ne chantoient pas tousiours vne mesme note, mais allechoient vn chacun par les moyens qui leur sembloient le plus conformes à son inclination. Cependant, la perte estoit si grande, que leurs Isles se descouuroient de fort loing, toutes blanchies d'ossemens pitoyables, restes des corps qu'on n'auoit daigné enseuelir. A ce mal vniuersel furent trouuez deux sortes de remedes, l'vn par Vlysse, & l'autre par Orphée. Les compagnons d'Vlysse eurent commandement de leur Chef de se bien boucher les oreilles de cire. Luy mesme desirant d'en voir l'espreuue, & de s'exempter du peril qui le menaçoit, se fit attacher fort & ferme au mast du nauire, faisant aux siens des inhibitions expresses qu'ils n'eussent à le destacher, quelques instantes prieres qu'il leur en fist. Pour le regard d'Orphée, sans se reduire aux fers & aux chaines, il se mit à chanter tout haut sur la lyre les louanges des Dieux; & ce fut le moyen par lequel il se tira du danger, apres auoir euité les chants des Syrenes.

Cette fiction regarde les façons de viure

des hommes, & semble contenir en soy vne parabole non moins euidente que belle. Les Voluptez, qui par maniere de dire procedent d'vne trop grãde abondance de choses, & d'vn excez de plaisir, souloient autrefois comme aisles ravir les personnes par leurs premiers allechemens: mais la science à faict en sorte de tenir en arrest tant soit peu l'esprit humain, & de penser à ce qui luy peut aduenir; si bien que par ce moyen elle a couppé les aisles aux Voluptez, chose qui est aduenuë au plus grand honneur des Muses. Car depuis que par l'exemple de quelques-vns l'on descouurit que la Philosophie pouuoit faire naistre le mespris de la Volupté, on la tint aussi tost pour vne science assez forte pour esleuer l'ame au dessus de la terre, où elle estoit attachée, & rendre comme celestes les pẽsées humaines, dont la vigueur est au chef. La mere des Sirenes demeura seule sans aisles, & fut contrainte d'allerà pied. Celle cy n'est sans doute autre chose qu'vn amas de sciences legeres, & qui n'estans inuentées que pour la Volupté, semblent neantmoins auoir esté grandement estimées par ce Petronius, qui apres auoir receu vn arrest de mort, chercha les delices au bord de sa fosse; de sorte,

comme

cõmme dit Tacite, que se voulant seruir des lettres à sa consolation, il ne leut rien de conforme à la Constance, s'amusant à proferer des vers pleins de bagatelles, tels que ceux cy:

Passons, ma chere Lesbie,
Heureusement nostre vie,
Et n'estimons vn festu
Le trop seuere langage
Des vieillards, dont la vertu
S'abbat sur le dernier aage.

& ces autres.

Que le vieillard au droict s'applique,
Et qu'vn esprit melancholique
Examine auec passion
Le vice, ou la perfection.

Tel sçauoir semble vouloir derechef oster la couronne aux Muses, & rendre aux Sirenes leurs aisles. Nous auons desia dit que leur sejour estoit en certaines Isles, pour monstrer que les plaisirs cherchent ordinairement des lieux retirez, & qu'ils s'escartent de la compagnie des hommes. Quant au

chant artificiel des Syrenes, & au dommage qui s'en enſuiuit, c'eſt vne choſe ſi commune à tous, qu'elle n'a pas beſoin d'interprete. Ce qu'on dit des oſſemens des corps qu'elles deuoroient, qui ſe deſcouuroient de loing comme des montagnes blanchiſſantes, eſt vne choſe qui tient plus du ſubtil que du vray-ſemblable : Et toutesfois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy ne ſeruent de gueres contre la corruption des Voluptez, quelques clairs & manifeſtes qu'ils ſoient. Il ne reſte maintenãt que le ſymbole des remedes, qui n'eſt ny ſecret, ny deſtitué de prudence. Car trois choſes nous ſont propoſées, pour guerir vn mal ſi grand & ſi violent que celuy-cy, dont il y en a deux qui viennent de la Philoſophie, & le troiſieſme de la Religion.

Le premier moyen d'éuiter le danger, eſt de luy reſiſter d'abord en fuyant ſoigneuſement toutes les occaſions, qui peuuent tenter l'eſprit, ou bien le porter au mal. Dequoy nous eſt vne figure la prudence qu'eurent les compagnons d'Vlyſſe à ſe boucher les oreilles de cire, remede qui s'applique ordinairement aux courages mediocres &

rampans, au lieu que les esprits sublimes & genereux ont moyen de se treuuer en seureté, mesme au milieu des voluptez, pourueu qu'auparauant ils se soient fortifiez d'vne ferme resolution. Ie diray bien dauantage, c'est qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres vertus, & de descouurir la brutalité des voluptez jointe à vn excez de folie, la contemplans plustost pour la mespriser, que pour en approuuer l'vsage. C'est ce que dit Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est treuué plongé, il conclud par cette belle sentence, *La Sapience ne m'a iamais abandonné.*

Aussi est-il veritable que ces Heros peuuent quelquefois demeurer comme immobiles au milieu des plaisirs, & se tenir debout dans leurs precipices, pourueu neãtmoins qu'à l'imitation d'Vlysse ils defendẽt à ceux de leur Conseil de ne leur obeyr en ce qui est nuisible, & capable de leur corrompre l'esprit. Mais de tous les remedes que nous venons de donner, il n'en est point de plus grande efficace que celuy d'Orphée, qui rendit sans effect les voix des Syrenes, en chantant les loüanges des

Dieux. Par où nous sommes aduisez que les meditations des choses diuines surpassent en douceur & en force tous les plaisirs & les chatoüillemens de nos sens.

RECVEIL D'APOPHTEGMES VIEVX ET NOVVEAVX.

Par Meßire FRANÇOIS BACON.

IVLES Ceſar a fait vn *Recueil d'Apophtegmes*, comme l'on peut voir en vne des Epiſtres de Ciceron. Ie n'ay rien à dire là deſſus, touchant vne ſi excellente façon d'eſcrire, ſinon que c'eſt vn grand dommage qu'vn liure de ce merite ait eſté perdu; car ie m'imagine que les traittez en eſtoient rares & iudicieux: là où ceux de Plutarque, de Stobée, & de quelques autres d'entre les Modernes, ne ſont pas ſi bien eſpurez, qu'il ne s'y rencontre touſiours quelque peu de lie.

De tous les traits du langage, ie n'en treuue point de plus subtils que les *Apophtegmes*. Les Latins les appellent pour cét effect, *Mucrones verborum*, c'est à dire, *les pointes des mots*. Suiuant cela, Ciceron les compare fort gentimẽt *à des Salines*, pource qu'ils sont comme vn sel qui donne le gouſt à diuerſes choſes. Car vous pouuez, non ſeulement les accommoder à voſtre vſage, mais encore les entre-meſler dans vn long diſcours, & les adapter par occaſion au ſujet dont vous voulez parler. Durant ma maladie, i'ay par maniere de diuertiſſement paſſé pardeſſus les vieux, n'en obmettant pas vn ſeul iuſques aux plus vulgaires. Car pluſieurs choſes, bien que communes, ne laiſſent pas d'eſtre excellentes. En quoy ie n'ay point eu d'eſgard à la condition des perſonnes qui les peuuent auoir proferez, & meſme i'en ay adiouſté pluſieurs nouueaux que le temps & l'oubly euſſent peut-eſtre enſeuelis.

I.

Apres que la Reyne Elizabeth eut auancé Ralegh, vn iour comme elle ioüoit de l'Eſpinette, le Comte d'Oxford & quelques autres Seigneurs eſtans auprés d'elle, il arriua que le rebord & les ſautereaux de cét

inſtrument vindrent à ſe deſmonter, ſi bien que l'harmonie en fut rompuë ; Alors le Comte d'Oxford & les autres auecque luy ſe mirent à ſoufrire, & à dire quelques mots à l'aureille. A quoy la Reyne ayant pris garde, elle voulut ſçauoir quel en eſtoit le ſujet. *Madame*, reſpondit le Comte d'Oxfort, *ce qui m'oblige à rire, c'eſt de voir que les ſautereaux montent, lors que les chefs ou les teſtes deſcendent.*

II.

En la conference qui ſe fit en l'aſſemblée generale des Eſtats entre la Nobleſſe & le peuple touchant vn roolle de comptables, y fut compriſe vne requeſte à ce que les terres dont ils jouyſſoient peuſſent eſtre arreſtées pour les arrerages deubs à la Reyne. Surquoy le peuple eſtant d'auis que cela s'entendiſt de l'aduenir, & non pas du paſſé, le grand Threſorier prit la parole, & dit, *Quoy? Meſſieurs, ſi vous auiez perdu voſtre bourſe en chemin, lequel des deux voudriez-vous faire, ou regarder deuant ou derriere? la Reyne a perdu ſa bourſe, c'eſt à vous donc à payer les arrerages.*

III.

La Reyne Elizabeth s'en eſtant allée à la Chapelle le meſme matin qu'elle fut cou-

ronnée, Messire Iean Rinsford, homme qui se mesloit de bouffonner, fut apoſté par quelques gens plus ſages que luy, pour dire à ſa Majeſté, que puis qu'au temps de ſon couronnement les priſonniers eſtoient deliurez, il luy pleuſt permettre qu'on en miſt en liberté quatre des principaux. La Reyne luy demanda là deſſus, quelles gens c'eſtoient, *Madame*, reſpondit-il, *ils ſont quatre, à ſçauoir, Matthieu, Marc, Luc, & Iean, qui depuis vn long-temps empriſonnez dans la langue Latine n'ont point maintenant de plus grand deſir que de conuerſer en Anglois auec le peuple.* La Reyne le regardant alors auec vne contenance graue, *Rinsfort*, luy dit-elle, *il ſeroit bon qu'ils euſſent parlé enſemble, pour ſçauoir d'eux d'où ils ſont, s'ils demandent d'eſtre deliurez.*

IV.

Meſſire Nicolas Bacon Garde des Sceaux d'Angleterre, enquis par la Reyne Elizabeth touchant ce qui luy ſembloit de quelques permiſſions ou licence de certains partiſans, *Madame*, luy reſpondit il, *Ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'il eſt veritable que*, licentia omnes deteriores ſumus.

V.

Le bouffon Pas fut vn fort long-temps

sans approcher la personne de la Reyne, à cause de son humeur audacieuse & picquãte; mais à la fin on pria sa Majesté de souffrir qu'il eust entrée en sa chambre, sur l'asseurance qu'il ne diroit rien qui fust hors des bornes. On le mena donc à sa Majesté, qui le voyant d'abord; *Et bien, Pas*, luy dit-elle, *ne nous venez vous point maintenant reprocher nos fautes? Nenny, Madame*, respondit le bouffon, *car ce n'est pas ma coustume de discourir des choses dont toute la ville parle.*

VI.

Lors que le Comte d'Essex, eut leué des troupes pour s'en aller au secours de Roüen, il se treuua qu'il fit vingt-quatre Cheualiers tous incommodez. Dequoy la Reyne aduertie, *Vrayement*, dit-elle, *Monsieur le General eust bien fait, si deuant que creer ses Cheualiers il eust fait bastir vn Hospital.*

VII.

Vn grand Officier du Royaume se voyãt en vn extreme danger de perdre sa charge, sa femme fit en sorte par ses bonnes sollicitations, & par ses pratiques, qu'elle le remit en estat; ce qui donna sujet à vn certain railleur de dire, *qu'il eust esté escrasé s'il ne se fust sauué par le moyen de ses cornes.*

VIII.

Le meſme iour qu'on mena dans la tour de Londres la Reyne Anne de Boullen, pour y auoir la teſte trenchée, elle appella vn des Gentilshommes de la Chambre, auquel elle tint ce langage, *Recommandez moy au Roy, & luy dites qu'il s'eſt monſtré grãdement conſtant en l'auancement de ma fortune, où il a procedé par degrez. Car de ſimple Damoiſelle il m'a fait Marquiſe, & de Marquiſe Reyne; de maniere que maintenant qu'il n'y a point de qualité plus eminente que cette derniere, en ce qui touche l'honneur du monde, il veut que ie ſois martyre.*

IX.

En vn Sermon que l'Eueſque Latomer fit à la Cour: *Meſſieurs*, dit-il, *i'ay ſouuent ouy qu'on ſe plaignoit que le Roy eſtoit pauure, & meſme ſi i'ay bonne ſouuenance, ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'on propoſe de le faire riche. Pour cét effect ie me ſuis aduiſé d'vn excellent moyen; c'eſt que vous tachiez de luy faire auoir quelque bon office: car tous ſes officiers treuuent bien-toſt le moyen de s'enrichir.*

X.

Apres vne longue contention qu'eut Ceſar Borgia auec les Seigneurs de la Romagne, à la fin il fit ſon accord, à condition

qu'il ne les appelleroit point tous enſemble, ny en perſonne, ny en meſme temps. Ce qu'ils faiſoient à cauſe de la cognoiſſance qu'ils auoient de ſon dangereux naturel, afin que s'il luy aduenoit de les trahir, quelques-vns peuſſent eſtre libres pour reuencher les autres. Neantmoins par ſes artifices & ſes beaux ſemblans il gaigna tant ſur leur confiance, que de les faire venir à *Sena Gallia*, où tous furent taillez en pieces Dequoy le Pape Alexandre ayant eu aduis, comme d'vne choſe heureuſement reüſſie, mais pleine de perfidie : *Ce ſont eux*, dit-il, *qui ont failly, pource qu'ils ont rompu l'accord, pour y eſtre venus les premiers tous enſemble.*

XI.

Meſſire Thomas Morus n'ayant au commencement que des filles, ſa femme prioit touſiours Dieu qu'il luy donnaſt vn garçon. Elle en eut vn à la fin, mais qui fut ſi niais, qu'en l'aage viril il ſembloit tenir de l'enfant. Morus dit à ce propos, *Que ſa femme auoit ſi long-temps deſiré vn garçon, qu'en fin elle en auoit vn, qui ſeroit touſiours enfant tant qu'il viuroit.*

XII.

Le iour que Meſſire Thomas Morus fut

decapité ; pour empeſcher que ſon poil, qu'il auoit laiſſé croiſtre dans la priſon, n'eſmeut à compaſſion ceux qui le verroient, on luy enuoya vn Barbier, qui luy ayant demandé, *s'il ne luy plaiſoit pas qu'on luy coupaſt les cheueux? Mon amy*, luy dit-il, *i'ay à t'aduertir que le Roy & moy auons vn procez pour ma teſte, & que ie ne veux point faire de deſpenſe pour elle, iuſques à ce que le different en ſoit vuidé.*

XIII.

Eſtienne Gardiner Eueſque de Vvinchester, & grand defenſeur de la Religion Catholique Romaine, auoit accouſtumé de dire, *que les Proteſtans qui ſe fondent ſur l'Eſcriture reſſemblent à des Courriers, qui apportẽt la verité dans leurs lettres, & le menſonge en leur boucche.*

XIV.

Ceux de Lacedemone eſtans aſſiegez par les Atheniens au fort de Pyles, qui fut à la fin gaigné; comme quelques-vns y furent mis à mort & les autres pris ; vn ſoldat dit par raillerie à vn priſonnier : *O les braues gẽs que ceux-cy, qui ont perdu leur vie au fort de Pyles? Vrayement*, reſpondit le priſonnier, *l'vſage des fleches de Perſe doit eſtre perdu, ſi de cette ſorte on peut choiſir vn vaillant homme.*

XV.

Apres la defaite du ieune Cyrus, Phalinus fut enuoyé par le Roy en l'armée des Grecs, bien que la victoire penchast desia de leur costé, pour leur commander de rendre les armes. Dequoy les ennemis ayant fait refus, Phalinus se tournant vers Clearchus; *Bien* dit-il, *ie vous fais scauoir de la part du Roy, qu'il vous declare la guerre, si vous abandonnez la place où vous estes campez maintenant? Comme au contraire, si vous n'en bougez, il s'offre d'en venir à vne trefue. C'est à vous à me dire quelle response vous desirez que ie luy face. Ce que le Roy veut*, respondit Clearque, *nous le voulons bien aussi*: *Comment cela?* respondit Phalinus. *Si nous bougeons*, repartit Clearque, *qu'on nous face la guerre, sinon, nous sommes contens de nous arrester sur la trêue*: & ainsi il tint couuerte son intention.

XVI.

Clodius estoit vn ieune Seigneur fort seditieux, qui pour s'aquitter eut recours à des Iuges corrompus par de bonnes sommes d'argent. Mais deuant que passer outre dans cette sentence, les Iuges prierent le senat de leur donner de bonnes gardes, afin qu'ils peussent agir librement & selon

leur conſcience. Tout le monde le condamna là deſſus, & neantmoins le iour d'apres il fut acquitté Le lendemain Catulus voyant enſemble quelques-vns de ceux qui l'auoient traitté ſi fauorablement ; *Quoy*, leur dict-il, *qui vous obligeoit à nous demander des gardes ? Auiez-vous peur que voſtre argent vous fuſt pris?*

XVII.

Il y a pluſieurs hommes ceux-la principalement qui affettent vne grauité ridicule, qui ont accouſtumé de branſler la teſte, cependant que les autres parlent. Lionnel Cramfeilt ſouloit dire à ce propos, *Que telles gens, à l'imitation de ceux qui ſecouënt vne bouteille, remuent la teſte pour voir s'il y a quelque peu d'eſprit, ou non.*

XVIII.

Meſſire Thomas Morus, homme qui durant ſa vie eut vne exellente veine à la gauſſerie, vn peu auparauant qu'auoir la teſte trenchée, cõme il s'apperceut que pour cet effet on le mettoit ſur le bloq, & que ſa barbe l'incommodoit, pour ce qu'il la portoit fort longue : *Courage*, dit-il, *en la tirant à coſté, voicy qui n'a point offencé le Roy.*

XIX.

Ce meſme Morus voyant qu'vn Gentil-

homme, qui auoit vn procez à la Chancellerie, luy enuoyoit presenter par vn sien valet deux flaccons d'argent, n'en fit point d'autre semblant, sinon qu'apres auoir appellé vn de ses domestiques; *Ayez soing*, luy dit il, *de mener cet homme à ma caue, & de luy donner du meilleur vin que i'aye.* Puis se tournant vers le seruiteur, *Mon amy*, adjousta-il, *dites à vostre Maistre qu'il ne l'espargne pas s'il le trouue bon.*

XX.

Apres que Diogene eut pris garde que le Royaume de Macedoine ayant esté bien prés de sa cheute, commançoit à se releuer; sur la demade qu'on luy fit deuant que mourir, *comme quoy il desiroit estre enseuely. Mon visage contre terre*, respondit-il, *car ie preuoy que dans peu de temps le monde tournera tout au rebours, & qu'ainsi ie seray à mon seant.*

XXI.

Caton l'aisné souloit dire, *que les Romains ressembloient à des brebis, qu'il est plus aisé de mener par trouppeaux, que d'en conduire vne seule*

XXII.

Vn ieune Gentil-homme dédaigna grandement Themistocle en sa plus basse fortune, quelques demonstrations d'amitié que

luy peuſt donner cet excellent Capitaine. Mais vn peu apres l'ayant voulu rechercher, comme il apperceut que les affaires auoient changé de face; *Il n'eſt plus temps*, luy reſpondit Themiſtocle, *nous ſommes depuis deuenus ſages.*

XXIII.

Le Philoſophe Demonas interrogé vn peu deuant que mourir, *de quelle façon il deſiroit eſtre enſeuely? Mes amis*, reſpondit-il, *ne vous mettez point en peine de cela. Qu'il vous ſuffiſe que la putrefaction & l'ordure me ſeruiront de tombeau.* Vn de ſes amis bien eſtonné de cette reſponſe; *Serez-vous content*, continua-t'il, *que voſtre corps ſeruiſt de paſture aux corbeaux & aux chiens? Pourquoy non*, repliqua Demonas, *eſt-ce vne ſi grande faute, qu'ayant cherché à faire du bien aux hommes durant ma vie, mon corps en faſſe aux beſtes apres ma mort?*

XXIV.

Iean Robert importuné par ſon Tailleur de luy arreſter ſes comptes, & luy faire vne obligation qui fuſt ſignée de ſa main, & paſſée pardeuant vn Notaire, *I'en ſuis content*, luy dit Robert, *pourueu qu'aucun ne le ſçache.* Mais il aduint depuis que le Tailleur luy ayant rapporté l'obligation pour la ſigner,

ce

ce bon payeur la prit à l'instant, & la deschirant comme en colere : *En bonne foy*, s'escria-t'il, *vous me traittez mal: car m'ayant promis que personne n'en sçauroit rien, vous n'auez pas laissé de faire mettre*, A tous ceux qui ces presentes verront, sçauoir faisons, &c.

XXV.

Lors que Licurgue estoit apres à reformer l'Estat de Lacedemone, vn des Magistrats ayant proposé par forme d'auis ; qu'il falloit absolument le reduire en vne esgalité populaire, Lycurgue offensé d'vne si sotte proposition, *Monsieur*, luy respondit-il, *commencez vous-mesme d'obseruer cette maxime en vostre maison, & puis nous essayerons de vous imiter.*

XXVI.

Phocion l'Athenien, homme grandement seuere, & qui ne ployoit en aucune façon sous la volonté du Vulgaire, apperceut vn iour que ce monstre à cent testes luy applaudissoit sur quelques poincts d'vne harangue qu'il faisoit en public, & se tournant vers vn sien amy ; *Ay-ie failly*, luy demanda-il, *ou bien est-ce que ceux-cy s'offensent de mes paroles?*

XXVII.

Messire Gautier Ralexhort, auoit accoustumé de dire des Damoiselles de la Reyne Elizabeth, *Qu'elles ressembloient à des Sorcieres, en ce qu'elles pouuoient faire du mal, & point de bien.*

XXVIII.

Bion l'Atheiste voyant dans vn Temple de Neptune quelques tableaux de ceux qui s'estoient sauuez du naufrage, apres auoir fait des vœux à ce Dieu, comme on luy demanda là dessus, *Si cela ne suffisoit pas pour luy faire recognoistre les puissances celestes? Ouy,* respondit-il, *si l'on me pouuoit monstrer icy les portraits de ceux, qui auec toutes leurs prieres n'ont pas laissé de perir.*

XXIX.

Le mesme Bion souloit dire, *Que de tous ceux qui aymoient Alcibiades, Socrate estoit le seul qui le tenoit par les oreilles.*

XXX.

Vn iour que Bias faisoit voile, il suruint vne grande tempeste, durant laquelle les Mariniers qui estoient des hommes fort dissolus, se mirent à inuoquer leurs Dieux. A quoy Bias ayant pris garde; *Taisez-vous,* leur dit-il, *meschans, & faites en sorte qu'ils ne sçachent pas seulement que vous estes icy, de*

peur que nous ne perissions.

XXXI.

Vn Ministre estãt priué de sa charge, pour n'y estre aucunement propre, dit à quelques vns, *Que puis qu'on l'empeschoit de l'exercer, il en cousteroit la vie à plus de cent hommes.* Vn sien ennemy l'accusa là dessus, si bien qu'estant amené deuant le Iuge, afin qu'il eust à s'expliquer, *Ie n'ay rien mis en auant*, dit-il, *que ie ne sois prest d'executer. Car si l'on m'empesche d'estre Ministre, ie me feray Medecin, & ainsi ie m'asseure que ie seray cause de la mort de plus de cent hommes.*

XXXII.

Il y eut vn Philosophe au temps de Tybere, qui portant sa veüe sur le visage de Caius, dit de luy, *Que ce n'estoit rien que bouë meslée de sang.*

XXXIII.

Alcibiades estant allé treuuer Pericles, fut contrainct d'attendre vn peu, deuant que parler à luy. Mais apres qu'on l'eut fait entrer, & que Pericles se fut excusé sur ce qu'il s'estudioit à rendre son compte, *Croyez moy*, luy respondit Alcibiades, *estudiez-vous plustost à n'en rendre point.*

XXXIV.

Ciceron estant à disner en compagnie,

vne vieille Dame vint à parler de son âge, & soustint qu'elle n'auoit que quarante ans, Sur quoy vn des amys de Ciceron luy ayant dict à l'oreille, qu'elle estoit beaucoup plus aagée qu'elle ne disoit: *Qu'y feriez vous*, luy respondit Ciceron, *i'aurois tort de ne le croire pas, puis qu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit tousiours le mesme.*

XXXV.

Iules Cesar voyant qu'vn soldat estoit si effronté que de se vanter deuant luy des playes qu'il auoit receuës à la guerre, quoy qu'il fut grandement poltron. *Ne t'amuse point à cela*, luy dit-il, *& pense seulement de quelle façon tu regarderas par derriere, la premiere fois qu'il t'aduiendra de la fuitte.*

XXXVI.

Mendoza Vice-roy du Perou souloit dire, *que le Roy d'Espagne ne pouuoit dõner de meilleur gouuernement que celuy du Perou reserué qu'il estoit vn peu trop esloigné de Madril.*

XXXVII.

Le fils du Secretaire Boorne entretint quelque temps la femme d'vn Gentil-homme de Cheropcher, separée d'auec son mary. Mais en fin apres qu'il se fut bien lassé d'elle, il s'en alla treuuer le mary & luy offrit pour reparation la somme de six milles li-

ures s'il la vouloit reprendre. Le Gentilhomme tenté par cette offre, se conseilla là dessus ou Seigneur Henry de Sidney, auquel il dict, que sa femme auoit resolu de changer de vie, & d'ailleurs que pour luy en parler franchement, il auoit grand besoin de six mille liures qu'on luy offroit, ioint qu'il estoit quelques fois bien aise de treuuer vne femme à ses costez. Le Seigneur Sidney le voyant resolu à cela: *Sur ma foy*, luy dit-il, *ie vous conseille de la reprendre, & l'argent auec elle. Par ce moyen l'aduantage qui vous en reuiendra sera grand: Car au lieu que que les autres Cornards n'ont seulement que de simples cornes, vous en aurez de toutes dorées.*

XXXVIII.

Quand Vespasian quitta la Iudée, pour s'en aller prendre possession de l'Empire, il passa en Alexandrie, où demeuroient les deux fameux Philosophes Apollonius & Euphrates. Alors apres que deuant vne bonne compagnie il les eut ouy parler vn assez long temps du gouuernement Politique, à la fin lassé de leur dispute il se retira. Mais en s'en allant il ne peut s'empescher de se mocquer d'eux, pour auoir treuué leurs discours vn peu trop speculatifs, & tels qu'ils ne pouuoiẽt estre reduits en pratique.

Ce qui fut cauſe qu'en les blaſmant : *Ie voudrois*, dit-il, *pouuoir gouuerner les hommes ſages, ou qu'eux-meſmes me gouuernaſſent.*

XXXIX.

Le meſme Veſpaſian ayant demandé à Apollonius quelle auoit eſté la cauſe de la ruyne de Neron? *Cet Empereur*, luy reſpõdit-il, *ioüoit fort bien de la Harpe, mais en matiere de gouuernement il auoit cette mauuaiſe couſtume, tantoſt de tendre trop les cordes, & maintenant de les tenir trop laſches, & trop rauaiées.*

XL.

Alonſo Carillo voyant que ſon Maiſtre d'Hoſtel ſe plaignoit à luy de ſa trop grande deſpenſe, luy demanda en quoy principalement elle conſiſtoit? Luy eſtant reſpõdu, qu'elle procedoit d'auoir trop de ſeruiteurs, Alonſo voulut que le Maiſtre d'Hoſtel luy donnaſt vn roolle de tous ceux qui luy eſtoient neceſſaires, & de ces autres qui ne l'eſtoient pas ; Surquoy prenant occaſion de le lire en la preſence de la pluſpart de ſes domeſtiques : *Bien*, dit-il, *ie veux que ceux-cy demeurẽt, pource que i'ay beſoin d'eux; & que ceux-là ne bougent non plus, à cauſe qu'ils ont affaire de moy.*

XLI.

La Reyne Elizabeth disoit d'ordinaire, *Que ceux qui tenoient ses fermes & ses doüanes, la traittoient à l'imitation des femmes qui vendent des fraizes, qui ont accoustumé de mettre les plus grosses au haut du panier, & les moindres au fonds*; Que de certe mesme façon les partisans luy faisoient toucher de bonnes sommes durant les ptemieres années, mais que par apres ils ne manquoient pas d'artifices pour en faire raualer le prix.

XLII.

Elle-mesme en quelques-vnes de ses instructions à ses plus grands Officiers, *les souloit comparer à des vestemẽs*: qui sont estroits la premiere fois qu'on les met; & qui ne s'eslargissent que trop, apres qu'on les a portez quelque temps.

XLIII.

Le Docteur Marburey souloit dire, *Que Dieu estoit contraint de traitter auec les meschans, comme les hommes auecque les rosses qui sont dans les prez.* Car comme on ne les sçauroit prendre, si l'on ne les met à la porte, ainsi les vicieux ne peuuent mieux estre pris qu'à l'heure de la mort.

XLIV.

Le Philosophe Thales s'estant laissé cheoir dans vne riuiere, comme il contemploit les Astres, il luy dit là dessus, *Que s'il eust regardé dans l'eau il eust bien peu voir les estoilles: comme au contraire en regardant les estoilles il ne pouuoit du tout point voir l'eau.*

XLV.

La Reyne Elizabeth ayant ouy parler d'vn certain liure, de la deposition de Richard second, & de l'aduenement de Henry quatriesme, que l'on supposoit auoir esté composé par le Docteur Etvvoard? qui pour cet effect estoit detenu prisonnier dans la Tour; voulut sçauoir du sieur Bacon, qui pour lors estoit de son Conseil, s'il n'y auoit point dans ce liure quelques maximes contre l'Estat? Bacon se proposant alors d'obliger le prisonnier & d'adoucir ensemble l'aigreur de la Reyne; *Non, Madame,* luy respondit-il, *vostre Majesté peut s'asseurer qu'en ce liure il n'y a point de trahison mais beaucoup de felonnie. Comment cela?* repliqua la Reyne; *C'est pource qu'il a desrobé les pensées & les maximes d'Estat de Tacite.*

XLVI.

Lors que le sieur Porphant estoit Orateur de la seconde Chambre de l'Assemblée des

Eſtats, & qu'il s'y fut fait pluſieurs Seances ſans rien aduancer, la Reyne Elizabeth luy ayant demandé; *Et bien Monſieur l'Orateur, qu'eſt ce qui s'eſt paſſé en voſtre Chambre? Sept ſepmaines, Madame*, luy reſpondit-il.

XLVII.

Pource que le Pape Sixte eſtoit fils d'vn pauure homme, & la maiſon de ſon pere ſi mal couuerte, que le Soleil y penetroit de toutes parts; pour monſtrer qu'il n'auoit point oublié le lieu de ſa naiſſance, il ſouloit dire, *Qu'il eſtoit ſorty d'vne maiſon tres-illuſtre.*

XLVIII.

Lors que le Roy d'Eſpagne ſe fit maiſtre du Royaume de Portugal, il donna charge à ſon Lieutenant de prendre bien garde que les gens de guerre ne fiſſent aucuns rauages dans le païs, de peur d'irriter les courages du peuple. Ce qui fut ſi exactemẽt obſerué, que les ſoldats Eſpagnols dirent depuis, *Qu'ils auoient conquis le Portugal par les meſmes voyes qu'il faut tenir pour gaigner le Royaume des Cieux, à ſcauoir par ieuſnes, & par abſtinence du bien d'autruy.*

XLIX.

Ciceron ayant marié ſa fillle à Dolabella, qui tenoit le party de Ceſar, & Pompée eſ-

pouſé Iulia fille de Ceſar meſme? il aduint depuis qu'ilsprindrent les armes l'vn contre l'autre; mais apres que Pompée eut paſſé la mer, & Ceſar pris poſſeſſion de l'Italie, Ciceron s'y eſtant arreſté quelque temps, fit voile depuis, pour s'en aller ioindre Pompée, qui le voyant arriué; *Vous eſtes le bien venu*, luy dit-il, *mais où auez vous laiſſé voſtre gendre?* *Auecque voſtre beau pere*, luy reſpondit Ciceron.

L.

Neron auoit accouſtumé de dire de Seneque ſon Precepteur, *Que ſon ſtile eſtoit comme du mortier fait auec du ſablon, où il n'y auoit point de chaulx.*

LI.

Le dernier Comte d'Eſſex demanda au ſieur Sauille, ce qu'il luy ſembloit des Poëtes? A quoy il luy reſpondit, *Qu'il les croyoit les meilleurs de tous les Autheurs, apres ceux qui eſcriuoient en proſe.*

LII.

Le ſieur Maſſon, Regent au College de la Trinité, ayant fait prier vn de ſes compagnons de luy preſter vn certein liure, eut pour répõſe ces mots: *Ie ne deſire pas que mes liures ſortent de ma chambre. Mais s'il plaiſt à voſtre Maiſtre de venir ſur le lieu, il y lira dedãs*

tant qu'il luy plaira. Quelques iours apres ce meſme Pedant fit prier Maſſon de luy preſter ſon ſoufflet. Ce qui luy ſeruant de ſujet d'en auoir ſa reuanche; *Sans mentir,* dit-il au valet du Pedant, *il me faſche de preſter mon ſoufflet hors ma chambre. Mais ſi voſtre maistre veut prendre la peine d'y venir il ne tiendra qu'à luy qu'il n'y ſouffle tant qu'il voudra.*

LIII.

Meſſire Henry Vvotton parlant des Critiques ſouloit dire d'eux *Qu'ils estoient ſemblables à ceux qui espouſſetent les habits des Seigneurs.*

LIV.

La brutalité de Neron alla iuſques à ce poinct, qu'il fit priuer vn ieune garçon de la partie qui faict les hommes, comme s'il euſt voulu l'eſpouſer: action qui fut ſi ſenſible à vn Senateur Romain, qu'abordant vn de ſes amys, *C'eſt vn grand dommage,* luy dict-il tout bas, *que le pere de Neron n'auoit vne telle femme.*

LV.

Vn peu apres que Galba eut ſuccedé à Neron, vn Senateur Romain voyant que la foibleſſe de l'aage expoſoit le nouueau ſucceſſeur à la riſée des ieunes gens, ſe mit à

dire publiquement, *Qu'il valoit beaucoup mieux viure en vn lieu où rien n'eſtoit permis, que dans vn Eſtat où la licence & l'impunité regnoient.*

LVI.

Vn couureur Flamand eſtant tombé du haut d'vne maiſon ſur vn Gentil-homme Eſpagnol, qu'il tua fortuitement, ſans ſe faire beaucoup de mal; le plus proche heritier de l'Eſpagnol ſe mit à pourſuiure cette mort. En quoy il ſe monſtra ſi obſtiné, qu'il ne voulut entendre à aucun accord, quelque offre d'argent qu'on luy fiſt. Le Iuge ordonna là deſſus contre l'Eſpagnol *Que puis qu'on ne le pouuoit contenter autrement que par la mort du Couureur, qu'il euſt à monter ſur le toict de la maiſon & à ſe laiſſer cheoir ſur luy.*

LVII.

Comme c'eſtoit la couſtume de la Reine Elizabeth de trainer en longueur ceux qui luy preſentoient des requeſtes? pour l'entretenir en cette humeur, le grand Threſorier Bourlay luy diſoit ordinairement? *Madame, vous auez raiſon de les faire attendre: car ſi vous les expediez ſi toſt, ce ſeroit le vray moyen de les reduire à importuner voſtre Maieſté.*

LVIII.

Lors que Vespasian fut fait Empereur, il se treuue qu'il estoit hors de Rome auecque Titus son fils aisné. Cependant comme Domitian n'en bougeoit, il se mit à brouïller les affaires, & fit plusieurs changemẽs dans la ville, iusques à démettre de leurs charges les nouueaux Officiers, pour en establir de nouueaux. Mais en fin apres que Vespasian fut de retour de Rome, & que Domitian l'eut abordé, *Mon fils*, luy dit l'Empereur, *i'apprehendois desia que vous ne fussiez en estat de m'enuoyer vn successeur comme aux autres.*

LIX.

François premier Roy de France auoit accoustumé de se desguiser quelques fois pour se donner du plaisir. De maniere qu'vn iour, comme il se pourmenoit prés de Paris, accompagné du Cardinal de Bourbon, ayant rencontré fortuitement vn payſan, qui portoit soubs son bras vne paire de souliers neufs? *Nostre Dame*, luy dit-il, *vous auez bien là de beaux souliers, que vous ont-ils coustẽ? Deuinez?* respondit le payſan? *cinq sols*, repartit le Roy, *certainement*, repliqua le bon homme, *vous n'auez menty que d'vn carolus* Le Cardinal prit là dessus

la parolle, & s'addreſſant au Paiſan? *Ah, vilain!* s'eſcria t'il, *tu-es mort: Ne vois tu pas que c'eſt le Roy? Nenny ſans doute*, dit le Payſan, *Et le diable emporte celuy de nous deux qui le ſçauoit.*

LX.

Quand il fut queſtion d'examiner en plein Senat, les complices de la cõſpiration faicte par Scribonianus contre l'Empereur Claudius, vn de ſes affranchis qui ſe tenoit debout derriere luy, & qui pouuoit beaucoup ſur ſon eſprit, ſe mit à parler deuant luy fort impudemment: Puis s'attaquant par mocquerie à l'vn de ceux qu'on examinoit, qui eſtoit pareillement affranchy de Scribonianus; *Monſieur*, luy dit-il, *reſpondez moy, qu'euſſiez-vous faict, ſi Scribonianus euſt eſté Empereur? En tel cas*, luy repartit l'autre: *ie me fuſtenu debout derriere ſa chaire, ſans dire le moindre mot.*

LXI.

Apres que Denys Tyran de Sicile eut perdu le tiltre de Souuerain, & qu'il fut venu à Corinthe, où la neceſſité le força de s'ayder d'vn foüet de Pedant, au lieu de Sceptre qu'il auoit accouſtumé de porter: il fut viſité par vn certain railleur, qui deuant qu'entrer ſe mit à ſecoüer ſon habillement, cou-

ſtume ordinaire à ceux qui le viſitoient, durant qu'il eſtoit Tiran. Mais Denys ne pouuãt ſouffrir cet affront *Ie vous prie*, luy dit-il, *de faire cela pluſtoſt au ſortir de ma chãbre, que lors que vous y entrez, afin que nous puiſſions voir ſi vous n'emportez rien de ceans.*

LXII.

Annibal ſouloit dire de Fabius Maximus & de Marcellus, dõt l'vn le ſerroit de prés, & l'autre l'attaquoit vertement, *Qu'il redoutoit Fabius comme vn Pedant, & Marcellus comme vn ennemy.*

LXIII.

Vn matin qu'il faiſoit grand froid, Diogene s'en vint à la place publique, & pour exercer ſa patience s'y tint tout nud deuant vn chacun. Cependant, comme pluſieurs perſonnes qui s'eſtoient aſſemblées autour de luy, ne le pouuoient regarder ſans que la compaſſion les touchaſt, Platon, qui vint à paſſer par là, cognoiſſant bien que ce qu'il en faiſoit n'eſtoit que pour eſtre veu, *Si vous en auez pitié*, dit-il au peuple, *vous ne pouuez mieux faire que de ne le point regarder.*

LXIV.

Sackford, Maiſtre des Requeſtes de la Reine Elizabeth, l'auoit pluſieurs fois priée

de luy donner audience, ſans qu'il l'euſt iamais peu obtenir. A la fin il ſe reſolut vn iour de l'aller treuuer, lors qu'elle faiſoit la viſite ordinaire de ſes Prouinces. Mais bien à peine fut-il entré dans la chambre, que la Reine le regardant, *Fy vilain*, luy dit-elle, *tuas là des bottes qui puënt*. Sackford ſurpris par ces paroles; *Pardonnez, moy, Madame*, reſpondit-il, *ce ne ſont pas mes bottes neufues qui ſentent mauuais, mais bien les vieilles requeſtes que ie vous garde.*

LXV.

Vn certain ſe plaignoit de ce que ſon biſayeul, ſon grand pere, & ſon pere eſtoient tous morts ſur la mer. *Si cela eſt*, reſpondit vn autre, *ie n'y voudrois iamais aller*. *Pourquoy non?* continua t'il; *où eſt-ce que voſtre biſayeul & voſtre grand pere ſont morts; Aſſeurément*, adjouſta celuy, cy, *ils ont finy leurs iours dans leurs licts. Si i'eſtois donc comme vous*, conclud l'autre, *ie ne me mettrois iamais au lict*.

LXVI.

Ariſtippe voyant que Denys de Syracuſe luy refuſoit vne choſe qu'il luy demandoit inſtamment, s'aduiſa de ſe proſterner à ſes pieds, ſi bien qu'il l'obtint par ce moyen. Alors vn de la compagnie ayant dict tout bas

bas à Aristippe; *Quoy? faut il qu'vn Philosophe tel que vous estes, se iette aux pieds d'vn Tyran, pour venir about d'vne affaire; Ce n'est pas ma faute*, respondit Aristippe, *mais bien celle de Denys, qui a ses oreilles à ses pieds.*

LXVII.

Auguste ayant sceu qu'il y auoit dans Rome vn ieune homme qui luy ressembloit grandement, commanda qu'on le fist venir; & apres l'auoir bien regardé, *Parlez mon Amy*, luy dit-il, *vostre mere n'est elle iamais venuë a Rome? Nenny*, respondit le ieune homme, *mais mon pere y a bien esté quelquefois.*

LXVIII.

Vn Medecin voulut persuader à vn bon Beuueur, que pour se guerir du mal des yeux, il ne falloit pas qu'il beust du vin, ou du moins qu'il le trempast bien. Mais luy qui ne se cognoissoit point à cela: *Au contraire*, respondit-il, *ie treuue qu'il n'y a point de danger que ie le boiue tout pur, pour ce quand i'ay mal aux yeux c'est l'eau qui en sort, & non pas le vin.*

LXIX.

Au temps que Messire Thomas Morus estoit Chancelier, il auoit accoustumé de s'asseoir en vn balustre en oyant la Messe,

& sa femme en vn poulpitre vn peu plus bas. Mais d'autant que le poulpitre estoit hors de veuë? si tost que la Messe estoit acheuée l'Escuyer se presentoit à elle,& luy disoit *Madame, Monseigneur s'en est allé.* Depuis estant aduenu à cet excellent homme d'estre demis de sa charge, le premier iour d'apres qu'il ouyt la Messe auec sa femme, pour luy tesmoigner sa disgrace, il fit luy mesme l'office de l'Escuyer, vsant comme luy de ce terme ordinaire, *Madame, Monseigneur s'en est allé.*

LXX.

A l'ouuerture ordinaire des Escoles, vn Bachelier ayant pris pour These, *Qu'vne Aristocratie estoit meilleure qu'vne Monarchie;* vn certain qui deuoit disputer, & qui estoit vn ieune desbauché, l'en reprit publiquement, disant, *Que luy qui n'estoit qu'vn homme priué se faisoit grand tort de mettre en auant vne question d'Estat.* L'autre luy respondit là dessus: *Qu'il offensoit le priuilege des Escoliers, qui se treuueroient gesnez par des contraintes insupportables, s'il falloit qu'ils fussent reduits à ne proposer iamais d'autres questions que celles qu'ils auroient pratiquées. Et pour vous le confirmer encore mieux,* adjouta-il, *nous mesme vous auons bien ouy quelque-*

fois disputer de la vertu, sans que pour cela personne ose soustenir que vous la mettiez en pratique.

LXXI.

Cette question estant mise en auant, *S'il y auoit plus d'esprit dans les grosses testes que dans les petites?* il y en eut vn qui prenant la parole, *Il faut* dit-il, *que les grandes ayent le sens meilleur que les petites, par la necessité de cette maxime, que,* Omne maius continet in se minus.

LXXII.

Solon pleuroit la mort de son fils, lors qu'vn de ses amis luy disant pour le consoler, *Que les pleurs ne le feroient point reuenir? Helas,* respondit-il, *c'est seulement pour cela que ie m'afflige, à cause que ie scay bien que mes larmes n'y peuuent apporter du remede.*

LXXIII.

Le mesme Solon enquis par quelqu'vn, *S'il auoit donné aux Atheniens les meilleures loix? Ouy,* respondit-il, *les meilleures de celles qu'ils ont voulu receuoir.*

LXXIIII.

Aristipe interrogé, *pourquoy les hommes donnoient plus volontiers aux pauures, qu'aux Philosophes? C'est.* respondit-il, *pource qu'ils croyent deuenir plustost l'vn que l'autre*

LXXV.

Alexandre parlant de Craterus & d'Epheſtion, qui eſtoient ſes deux fauorits, ſouloit dire d'eux, *qu'Epheſtion aimoit Alexandre, & que Craterus aimoit le Roy.*

LXVI.

Liuia ſe pourmenoit vn iour par la ville, quand elle eut à rencontre des ieunes hommes qui faiſoient les inſolens, & s'en alloient danſans tous nuds par les ruës. Là deſſus il prit enuie à Auguſte de les faire chaſtier rigoureuſement : mais Liuia pour l'en deſtourner, luy dit, *Que ces hommes brutaux n'eſtoient non plus capables que des ſtatues, d'eſmouuoir les honneſtes femmes.*

LXXVII.

Pource que l'Empereur Auguſte, & depuis Septimius Seuerus, auoient tous deux faict de grands maux au commencement de leur Empire, & de grands biens ſur la fin; l'on ſouloit dire d'eux. *Qu'ils ne deuoient iamais eſtre nais, ou qu'ils ne deuoient iamais mourir.*

LXXVIII.

Alonſo d'Aragon diſoit d'ordinaire à la louange de la vieilleſſe, *Qu'il falloit touſiours tenir pour bonnes ces quatre choſes, le vieil bois, le vin vieil, les vieux Amis, & les vieux Autheurs.*

LXXIX.

Isabelle Reine d'Espagne souloit dire, *que la bonne mine seruoit aux personnes d'vne lettre de recommandation assez ample.*

LXXX.

Trajan parlant de cette espece de ialousie commune à ces mauuais Princes qui cherchent à faire mourir ceux qui aspirent à leur succession, disoit, *Que iamais Roy n'auoit mis à mort son successeur.*

LXXXI.

Quand on voulut representer à Alexandre le Grand l'auantage qu'auoit Antipater par dessus les autres, en ce qu'il estoit imperieux & hardy; ioint que luy seul de tous ses Lieutenans n'auoit point pris la pourpre, se contentant de porter l'habillement noir à la façon des Macedoniens; *Il est vray*, respondit Alexandre, *Antipater est par le dehors tout couuert de noir, mais ce n'est que pourpre au dedans.*

LXXXII.

L'extreme plaisir que prenoit aux bastimens l'Empereur Constantin le Grand, faisoit qu'on le comparoit à l'herbe Parietaire; pour ce que son nom se voyoit graué par toutes les murailles.

LXXXIII.

Philippe de Macedoine se voyant importuné de bannier vn de ses subjets qui auoit mesdit de luy, dit, *Qu'il valoit beaucoup mieux qu'il en parlast en vn lieu où l'on les cognoissoit tous deux, que non pas là où l'vn & l'autre estoient incognus.*

LXXXIV.

Vn Capitaine Grec ayant à donner vn aduis aux Alliez, qui s'estoient ioints contre les Lacedemoniens, dit, *Qu'il leur conseilloit de s'en aller tout droict en Lacedemone? Qu'au reste l'Estat de Sparte ressembloit aux riuieres, qui deuiennent ordinairemẽt puissantes, quand elles ont pris vn grand cours, & sont foibles en leur source.*

LXXXV.

Alonso d'Aragon souloit dire de soy mesme. *Qu'il estoit vn grand Necromancien, pource qu'il auoit accoustumé de prendre conseil des morts,* entendant parler de ses liures.

LXXXVI.

Platon donnoit à disner à quelques-vns de ses amis en vne chambre richement parée: où Diogene estant venu, la premiere chose qu'il fit, fut de se veautrer sur vn fort beau lit, disant, *Qu'il fouloit aux pieds l'orgueil de Platon.*

LXXXVII.

Vn Yurogne estant accusé d'auoir mesdit de son Seigneur, *Il est vray*, dit il, *i'ay parlé fort mal à propos; & si le vin n'eust manqué, i'eusse dit encore pis.*

LXXXVIII.

Pompée ayant eu commission d'enuoyer des grains à Rome en vn temps d'extreme famine, fut aduerty par les Matelots de ne se mettre point si-tost sur la mer, de peur d'y laisser la vie, pour ce que la tempeste estoit grande. Mais luy sans s'estonner de cela; *Il est necessaire*, dit-il, *que ie m'embarque promptement, & non pas que ie viue.*

LXXXIX.

Trajan souloit dire, *Que la Chambre des Comptes d'vn Roy estoit semblable à la Rate, qui ne s'enfloit iamais, que tout le reste du corps ne se treuuast mal.*

XC.

Vn certain bouffon, qu'on appelloit Scot estant assis de l'autre costé de la table de Charles le Chauue, qui pour son contentement luy en auoit donné la permission, le Roy luy demanda quelle difference il y auoit entre *Scot* & *Sot?* A quoy le boufon respondit, *Qu'il n'y auoit que la table.*

XCI.

Ethelvvolde Eueſque de Vvincheſter, vendit durant la famine tous les riches ornemens de l'Egliſe, afin de pouuoir donner du pain aux pauures. & dict là deſſus, *Qu'il n'eſtoit raiſonnable que les Temples morts fuſſent parez richement, & que les viuans mouruſſent de faim.*

XCII.

Vne veufue grandement riche, & roturiere ayant eſpouſé vn Gentil-homme de tres-noble famille, mais grandement incommodé. Iean Robert ſe mit à dire ſur ce ſujet, *Que ce mariage reſſembloit à vn boudin noir, & que pour le faire bon l'vn auoit fourny le ſang, & l'autre la graiſſe.*

XCIII.

Demoſthene voyant qu'Eſchines luy reprochoit, *Que ſes paroles ſentoient l'huile; Si eſt ce pourtant*, luy reſpondit-il, *que ie treuue vne grande difference entre ce que vous & moy faiſons à la clairté de la lampe.*

XCIV.

L'Orateur Demades eſtant deſia vieil, aymoit grandement à parler, & encore plus à manger, Antipater diſoit là deſſus, *Qu'il reſſembloit à vn ſacrifice, ou rien n'eſtoit laiſſé de reſte que la langue & le ventre.*

XCV.

Au temps que l'infortuné Prince Edoüard 2, estoit entre les mains de ses Bourreaux ; qui le pourmenoient de part & d'autre, de telle sorte que nul ne pouuoit apprendre où il estoit, ils le firent asseoir vn iour sur le bord d'vne riuiere, & le raserent pour le mieux desguiser, prenans pour cet effect de l'eau froide. Cependant le Roy reduit à vn si piteux estat, *Quittez-là cette eau froide*, leur dit-il, *en voicy de toute chaude pour me laver*; Et ce disant il respandit vne grande abondance de larmes.

XCVI.

En vn voyage de guerre que le Turc fit en Perse, estant aduenu qu'à cause de l'estroit passage d'Armenie les Bachas se meirent à consulter par quel chemin ils y entreroient: vn certain boufon, qui se treuua là, se tournant vers eux? *C'est vne chose estrange*, dit-il, *de ce que vous estes si en peine comment vous passerez les monts, & qu'il ne se treuue personne qui prenne le soin de vous en faire sortir.*

XCVII.

Vn des Peres dit, *Qu'entre la mort des ieunes gens & celle des vieillards, il n'y a que cela de difference, que les vieux s'en vont à la mort au lieu que tout au contraire, la mort va treu-*

uer les ieunes.

XCVIII.

Philon Iuif comparoit fort à propos le ſens au Soleil. Car comme cet aſtre ſeelle, par maniere de dire, le Globe des Cieux, & ouure celuy de la terre, *Ainſi le ſens obſcurcit les choſes celeſtes, & reuele les terreſtres.*

XCIX.

Caſſius eſtant desfait par les Parthes, qui auoient des fléches pour armes principales, s'enfuit en la ville de Carnas, où il n'oſa pas ſeiourner beaucoup, de peur d'eſtre pourſuiuy, & aſſiegé. Surquoy vn Aſtrologue qu'il auoit en ſa compagnie, le penſant bien conſeiller, *Monſieur*, luy dit-il, *ie deſirerois fort, que ne vouluſſiez point partir d'icy, iuſques à ce que la Lune fuſt au ſigne du Scorpion.* Mais Caſſius ſe mocquant de luy; *Ce n'eſt pas cela*, luy reſpondit-il, *ie n'ay peur que de celuy du Sagitaire.*

C.

Apres la bataille de Graniq, Darius fit pluſieurs belles offres à Alexandre; qui deuant que paſſer outre en voulut auoir l'aduis de ſes Capitaines: Et ce fut alors que Parmenion, le voyant comme irreſolu? *Aſſeurément*, luy dit-il, *ſi i'eſtois Alexandre ie ſerois bien content d'accepter ces offres? Et moy*, reſ-

pondit Alexandre, *Si i'estois Parmenion, ie les accepterois aussi.*

CI.

Ce mesme Alexandre souloit dire, *Qu'il se cognoissoit estre mortel par deux choses, par le dormir, & par la volupté,*

CII.

Auguste Cesar estant inuité à souper par vn de ses amis, auec qui il auoit eu de grandes familiaritez durant ses moindres fortunes, & n'ayant receu de luy qu'vn traittement ordinaire, *Mon hoste,* dit-il, en s'en allant, *ie ne pensois pas que vous & moy fussiez si familiers que nous sommes.*

CIII.

Auguste Cesar s'estonnoit de ce qu'Alexandre n'ayant plus d'autre conqueste à faire, craignoit de manquer d'ouurage. *Puis qu'il est beaucoup plus difficile de conseruer que de conquerir.*

CIV.

Lors qu'on vint dire à Antigonus que ses ennemis auoiẽt de si espaisses volées de fleches, qu'ils en couuroient le Soleil, *Tant mieux,* respondit-il, *ce sera le vray moyen de combatre à l'ombre, aussi bien fait-il grand chaud.*

CV.

Auguste Cesar ayant sceu par les lettres

de Liuie, quelques paroles qui auoient eſté dittes contre tous deux; *Ma chere Liuie*, luy reſcriuit-il, *ne vous mettez pas en peine de ces langages, & vous contentez que ſi nous ne pouuons empeſcher qu'on ne parle de nous en mauuaiſe part, du moins nous ſçaurons bien mettre ordre que l'on ne nous faſſe du mal.*

CVI.

Philon compare les fauorits des grands Princes à des iettons, *qui ſe mettent tantoſt pour vn, tantoſt pour dix, & valent auſſi quelquesfois cent de nombre.*

CVII.

Vn Chicaneur ſe voyant rebutté par Theodoſe ſur vne demande qu'il luy faiſoit: *Sire*, luy dit-il, *ſouuenez-vous que voſtre promeſſe vous y oblige: Ouy*, reſpondit l'Empereur, *pourueu que cela ſe puiſſe faire ſans iniuſtice.*

CVIII.

Apres qu'Agathocles ſe fut rendu maiſtre de Syracuſe, & qu'il eût fait eſclaues les habitans, qui durant le ſiege l'auoient traitté auec toute ſorte de paroles de meſpris & de mocquerie: *Meſſieurs*, leur dit-il, *ſi vous continuez maintenant à m'iniurier, comme vous auez fait par le paſſé, ie le diray à vos maiſtres.*

CIX.

Denis estonné des grandes meschancetez de son fils; *Auez-vous iamais ouy*, luy dit-il, *que i'aye fait de si mauuaises actions? Nenny*, respondit le fils, *aussi n'auiez-vous pas vn Tyran pour vostre pere. Vous auez raison*, repliqua Denis, *mais si vous allés tousiours ce train, asseurément vous n'aurez iamais vn Tyran pour vostre fils.*

CX.

Le Philosophe Callisthene, qui suiuoit la Cour d'Alexandre, qu'il haïssoit neantmoins, interrogé par quel moyen l'on pourroit deuenir le plus fameux du monde? *Cela ne se peut*, respondit-il, *qu'en surmontant celuy qui s'y est acquis plus d'empire.*

CXI.

Quand quelque homme de qualité s'en alloit disner auecque Messire Edoüard Cosse, sans l'en aduertir: *Bien*, luy disoit-il, *puisque vous n'auez daigné m'aduertir que vous viendrez, vous disnerez auecque moy: mais si vous m'eussiez fait sçauoir vostre venuë, i'eusse disné auecque vous.*

CXII.

Les soldats voulurent vn iour faire semblant de se mutiner, afin que Cesar leur accordast vne chose qu'ils sçauoient

eſtre conforme à leur deſir, bien que neantmoins ils n'oſaſſent la demander. Mais apres qu'on eut impoſé ſilence, & que l'Empereur les eut appellez du nom de Bourgeois, qui ſe donnoit d'ordinaire au peuple, ils ſe mutinerent encore plus fort, & ne voulurent iamais ſouffrir qu'il continuaſt, iuſqu'à ce qu'il leur euſt donné le tiltre de *Soldats*. Tellement que par ce ſeul mot il appaiſa toute l'eſmotion.

CXIII.

Ceſar ſe mocquant de Sylla, pour ce qu'il auoit reſigné ſa Dictature, ſouloit dire de luy, *Que c'eſtoit vn homme qui ignoroit les lettres, & qui ne pouuoit dicter.*

CXIIII.

Seneque parlant de Ceſar, diſoit de luy, *Qu'il auoit bien-toſt remis ſon eſpée dans le fourreau, ſans qu'il euſt neantmoins poſé les armes.*

CXV.

Diogene gueuſant vn iour, comme c'eſtoit ſa couſtume, s'adreſſa à celuy de la compagnie qui eſtoit le plus prodigue. Vn certain le baſoüant là deſſus; *Voilà*, dit-il, *ce grand courage que vous teſmoignez auoir. Quand vous trouuez quelqu'vn*

qui eſt liberal, vous tirez de luy le plus que vous pouuez. Ouy, reſpondit Diogene, *mais vous ne voyez pas que c'eſt mon intention de faire qu'il iouue de ſon reſte.*

CXVI.

Iaſon de Theſſalie conſeilloit aux hommes *d'entreprendre quelquesfois certaines choſes iniuſtement, afin d'en faire pluſieurs auecque iuſtice.*

CXVII.

Comme la Reyne Elizabeth faiſoit la viſite ordinaire de ſes Prouinces, elle voulut voir la maiſon qu'auoit à Redgraue Meſſire Nicolas Bacon, pour lors Garde des Seaux d'Angleterre. Mais apres qu'elle l'eut bien conſiderée ; *Monſieur le Chancelier*, luy dit-elle, *quelle petite maiſon auez-vous icy ? Madame*, reſpondit Bacon, *ma maiſon eſt aſſez grande pour moy ; Mais c'eſt voſtre Majeſté, qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.*

CXVIII.

Themiſtocles voyant qu'vn Ambaſſadeur d'vne petite Republique l'entretenoit de grandes affaires: *Mon amy*, luy dit il, *vos paroles auroient beſoin d'vn Empire.*

CXIX.

Ageſilaus ſe ſentant importuné d'ouyr

vn homme qui contre-faisoit grandement bien le Rossignol, *Qu'est-il besoin*, dit-il, *que ie l'escoute, puis que i'ay ouy chanter le Rossignol mesme?*

CXX.

Vn certain homme croyant obliger vn Cardinal, s'aduisa de luy dire qu'il luy auoit amené vne fort belle haquenée blãche, mais que par malheur elle estoit demeurée estropiée le lõg du chemin. Le Cardinal apres l'auoir bien escouté; *Sçauez vous ce que vous ferez*, luy respondit-il, *allez vous en trouuer tels & tels Cardinaux*, qu'il luy nomma iusques à vne demy douzaine, *& leur en dittes autant: Par ce moyen vous obligerez six hommes, au lieu que si vostre cheual ne se fust bleßé, vous n'en eußiez obligé qu'vn seul.*

CXXI.

En vn traicté de paix qui se fit auec les Lacedemoniens, quand il fut question de proposer les moyens de le faire obseruer auec seureté, Ephicrates dit, *Que les Atheniens ne vouloient receuoir aucune asseurance, autrement, qu'en cas que les Lacedemoniens leur accordaßent des choses, qui les empeschaßent de leur nuire quand ils le voudroient.*

CXXII.

Euripide parlant des personnes qui pour

estre

aduancées en aage ne laissoient pas d'estre belles, *D'vn beau corps*, disoit-il, *le printemps n'est pas seulement agreable, mais aussi l'Automne.*

CXXIII.

Apres vne sanglante bataille il arriua au camp de Gonzaluo vn Cheualier grandement bien monté, & armé de toutes pieces; Diego de Mendoza ayant voulu sçauoir qu'il estoit *Monseigneur*, respondit vn Capitaine *c'est sans doute, le feu de S. Elene, qui ne paroist iamais qu'apres vne grande tempeste.*

CXXIV.

Vn Capitaine enuoyé contre l'ennemy, auec si peu de forces qu'elles n'estoient pas capables d'executer vne si haute entreprise, s'en retourna vers son General, & le pria de reprendre la moitié des Soldats qu'il luy auoit donnez. Pourquoy donc? luy demanda le General; *C'est*, respondit le Capitaine, *pource qu'il est meilleur que peu de gens meurent, que beaucoup.*

CXXV.

Cresus interrogé par Cambyses, pourquoy la paix luy sembloit meilleure que la guerre? *Ie l'estime ainsi*, respondit Cambyses, *pource qu'en temps de paix les enfans ensepelissent leurs peres; au lieu que durant la*

guerre les peres font les funerailles de leurs enfans.

CXXVI.

Vn fourrier faſché de ce qu'vn Gentilhomme le querelloit pour l'auoir mal logé; *Monſieur*, luy dit-il, *ſi vous voulez que voſtre logis vous ſemble agreable, vous n'auez qu'à coucher dehors.*

CXXVII.

Vn Page voyant que ſon Gouuerneur luy commandoit de reprendre ſes habits apres luy auoir donné le foüet *Prenez-les vous meſmes?* dit-il, *car ce ſont les profits du bourreau.*

CXXVIII.

Les nouuelles de la mort d'vn certain Gẽtil-homme eſtans venuës en vne compagnie où il y auoit pluſieurs de ſes creanciers; Sans mentir, dit l'vn d'eux, il m'emporte cinq cens eſcus: & à moy d'eux cens, reſpondit l'autre. Ainſi chacun ſe plaignant de la perte que luy cauſoit cette mort, il y en eut vn qui pour les conſoler tous; *A ce que ie voy*, conclut-il, *vous m'apprenez qu'encore qu'on n'emporte rien en l'autre monde, ſi eſt-ce qu'on ne laiſſe pas d'y apporter quelque choſe du bien d'autruy.*

CXXIX.

François Caruajal, apres s'eſtre fait chef des rebelles du Peru, auoit maintes fois mis en des-route Diego Centeno l'vn des principaux chefs du party de l'Empereur. Mais il aduint depuis que Gaſca Lieutenant general de l'armée l'ayant fait ſon priſonnier de guerre, le meit ſoubs la garde de Diego Centeno, qui ne ſe ſouuenant plus du paſſé, luy fit toute ſorte de bons traittemens. Dequoy Caruajal bien eſtonné: Cheualier, luy dit-il, qui eſtes-vous, ie vous prie, qui me traittez ſi courtoiſſement? ie ſuis Diego Centeno, luy reſpondit le Capitaine, ne me cognoiſſez vous pas? *Nenny ſans mentir*, repartit Caruajal, *car cy-deuant i'ay ſi bien accouſtumé de voir voſtre dos, que voſtre viſage m'eſt incognu.*

CXXX.

Ce meſme Caruajal aagé de 75. ans, voyant qu'on le mettoit dans vn tumbereau, pour le mener au ſupplice, *Quoy?* dit-il, *me veut on mettre encore dans le berceau?*

CXXXI.

Les Eſpagnols ont vn prouerbe qui dit, *Que l'amour ſans fin, n'a point de fin*: par où ils veulẽt dire que l'amour dure long temps, lors qu'elle commance ſans ancune conſi-

deration particuliere.

CXXXII.

Caton eſtant deſia vieil, & ſa femme morte, s'aduiſa d'en eſpouſer vne ieune. Son fils le viſita quelque temps apres, & luy dict, Quoy? mon pere, vous ay-je fait quelque offence qui vous ait obligé à mettre vne maraſtre dans la maiſon? *Nenny*, reſpondit Caton, *au contraire, ie vous ay touſiours treuué tellement à mon gré, qu'à l'aduenir ie ſeray bien aiſe d'engendrer beaucoup d'enfans tels que vous.*

CXXXIII.

L'Orateur Craſſus ne pût s'empeſcher de pleurer, quand on l'aduertit de la mort de ſa *Murene*, poiſſon ainſi appellé des Latins, qu'il auoit nourry & appriuoiſé. Quelque temps apres Domitius s'eſtant mis à conteſter auec luy en plein Senat, *N'eſt-il pas vray*, luy dit-il, *que vous auez pleuré la mort de voſtre Murene? Ie l'aduouë*, reſpondit Craſſus, *mais c'eſt plus que vous n'auez faict pour vos deux femmes.*

CXXXIV.

Philippe pere d'Alexandre ſembloit ſommeiller dans ſon Throſne, vn iour qu'il oyoit vn criminel; & neantmoins il ne laiſſa pas de prononcer vn arreſt contre luy.

De quoy le criminel bien faſché: *I'en appelle*, s'eſcria-t'il, *Comment cela?* reſpondit le Roy tout eſmeu, *De Philippe qui eſt endormy à Philippe eſueillé, pour me donner audience.*

CXXXV.

Ce meſme Philippe ayant voulu ſouſtenir contre vn Muſicien quelques poincts touchant les principes de ſon art? *Vueillent les Dieux*, dict le Muſicien, *que voſtre fortune ne ſoit point ſi mauuaiſe que de ſçauoir cecy mieux que moy.*

CXXXVI.

Vn Philoſophe ayant oſé ſouſtenir contre l'Empereur Adrian vn argument aſſez fort de ſoy, mais dont il s'eſtoit mal acquité, vn de ſes amis qui l'auoit oüy l'abordant de prés; Sans mentir luy dict-il, vous me ſemblaſtes dernierement vn autre homme que vous n'eſtes, quand ie vous vis diſputer contre l'Empereur, & luy accorder ſans apparence les propoſitions qu'il vous faiſoit. *Vous auez quelque raiſon*, reſpondit le Philoſophe; *mais dites-moy ie vous prie, ſi vous euſſiez eſté à ma place, euſſiez-vous voulu quereller vn homme qui commande à trente Legions.*

CXXXVII.

Diogene interrogé, pourquoy les Philosophes s'accoſtoient des riches bien plus ſouuent que les riches n'abordoient les Philoſophes? *C'eſt*, reſpondit-il, *pource que les vns ſcauent dequoy ils manquent, & les autres ne le ſcauent pas.*

CXXXVIII.

Demetrius Roy de Macedoine importuné fort long temps de prendre la requeſte que luy preſentoit vne pauure femme, reſpondoit touſiours qu'il n'auoit pas loiſir. Ce qui obligea la femme à luy dire ; *Que puis qu'il vouloit ceſſer de rendre à chacun la Iuſtice, qu'il ceſſaſt auſſi d'eſtre Roy.*

CXXXIX.

Ce meſme Demetrius faiſoit couſtume de negliger les affaires de ſon Eſtat, pour s'abandonner entierement aux voluptez. De maniere qu'vn iour comme ſon pere Antigonus le viſitoit, il rencontra fortuitement à la porte de ſa Chambre vn beau ieune Gentilhomme qui en ſortoit. Antigonus entra là deſſus ; & ſur ce que Demetrius luy dit, qu'vn accez de fiévre venoit de le quitter, *Ie le croy*, reſpondit-il, *& c'eſt ſans doute ce que ie viens de rencontrer à la porte.*

CXL.

Apres qu'vn certain Marchand fut mort, & que pour le payement d'vne partie de ſes debtes, l'on eut mis en vente ſes biens & ſes meubles, vn homme qui l'auoit cogneu ne voulut auoir qu'vn ſeul oreiller; & interogé pourquoy il n'achetoit autre choſe: *Il ſuffit*, dit-il, *que i'aye cette piece, car il faut bien dire que cet oreiller eſt fort propre pour le repos, puis que ſon Maiſtre, quelque endebté qu'il fut, ne laiſſoit pas de dormir deſſus.*

CXLI.

Vne Damoiſelle eſtant abordée par vn de ſes ſeruiteurs, comme elle s'en alloit aux champs en litiere; *Mon Dieu!* luy dit-elle, *comment m'auez-vous peu recognoiſtre? Cela m'a eſté facile*, reſpondit-il, *pource qu'à voſtre abord mes playes ont commencé de ſaigner.* Par où il faiſoit alluſion à la tradition commune, que les playes d'vn corps s'ouurẽt & ſaignent en la preſence de celuy qui en a eſté le meurtrier.

CXLII.

Vn Gentil-homme auoit accouſtumé de faire donner des ſerenades à vne Damoiſelle qui ne l'aymoit point, & qui meſme l'auoit prié maintes-fois de ſe retirer, De maniere qu'vne fois comme il continüoit à

l'importuner de ſes aubades à la faueur de la nuict, la Damoiſelle ſe meit à faire greſler ſur les Muſiciẽs quantité de pierres dont elle auoit fait prouiſiõ. Là deſſus vn de la troupe ſe tournant vers le Gentil-homme amoureux? *Ah! Monſieur*, luy dit-il, *que voſtre Muſique à de force, puis qu'à l'imitation de celle d'Orphée elle attire les pierres, & les fait danſer.*

CXLIII.

Caton l'aiſné ſouloit dire, *que les Sages en apprennent plus des fols, que les fols n'en apprennent des Sages.*

CXLIV.

Anaxagoras eſtant aduerty, que les Atheniens l'auoient condamné à la mort *N'importe*, dit-il, *eux-meſmes s'y ſont comdamnez auſſi bien que moy par les communes loix de la Nature.*

CXLV.

Lors que Demoſthene s'enfuyoit de la bataille, *Ce que i'en fais* dit-il, *n'eſt qu'afin de pouuoir de rechef combatre.*

CXLVI.

Vn Athenien s'addreſſant vn iour à Antalcidas? *Aſſeurément*, luy dit-il, *vous autres Lacedemoniens n'eſtes que des ignorans.* *Il eſt vray*, reſpondit Atalcidas? *car nous n'a-*

nons appris de vous aucune sorte de vice.

CXLVII.

Alexandre inuité par son pere à courir aux jeux Olimpiques, pour ce qu'il estoit grandement dispos: I'*en suis content*, dit il *pourueu qu'il n'y ait que des Roys qui courent auecque moy.*

CXLVIII.

Lors qu'Alexandre passa en Asie, il combla de richesses tous ses Capitaines, & ne se lassa iamais de leur donner. Parmenion estonné de ces liberalitez; *Quoy?* luy dit-il, *Sire, ne vous reseruez-vous rien pour vous? Ouy*, respondit Alexandre, *ie me reserue l'esperance.*

CXLIX.

Antigonus auoit accoustumé de se desguiser, & de s'en aller aux têtes des Soldats, pour apprendre ce que l'on y disoit de luy. De maniere que ayant ouy fortuitement quelques-vns qui en meldisoient, *Compagnons*, leur dit-il, *si vous voulez parler ainsi à mon desauantage, vous m'obligerez de vous tirer vn peu plus à l'escart.*

CL.

Vespasian voyant que son fils Titus le reprenoit de ce qu'il auoit mis vn impost sur les vrines, prit vne poignée de ce mes-

me argent qui en procedoit ; puis apres qu'il luy euſt demandé, *ſi l'odeur de ce gain l'offenſoit* ? & que Titus eût reſpondu que nenny, *Et toutesfois*, repliqua Veſpaſian, *il ne vient d'autre choſe que de l'vrine.*

CLI.

Apres que Neron eut ſuccedé à Domitian, dont les tyrannies auoient ruyné pluſieurs grandes familles par les artifices de Marcellus & de Regulus, vn iour comme l'Empereur ſouppoit en particulier auec cinq ou ſix de ſes amis, il ſe mit à diſcourir de la tyrannie du temps paſſé. Sur quoy ayant mis en ieu les deux perſonnages dõt nous auons parlé cy-deuant ; *Que ferions-nous*, dit-il, *ſi nous les tenions maintenant ? Qu'en ferions-nous ?* reſpondit le plus hardy de la compagnie, *nous les inuiterions à ſouper icy.*

CLII.

Vn certain trouua fortuitement vn gros lingot d'or enfoüy dans la maiſon de ſon grand-pere. A l'heure meſme il en aduertit l'Empereur, qui pour toute reſponſe luy fit reſcrire ce mot, *Vſez-en.* Mais luy s'eſtant aduiſé d'adjouſter pour replique, que ce threſor eſtoit beaucoup plus grand que ſa condition ne requeroit, *Abuſez-en donc,*

luy respondit l'Empereur.

CLIII.

Vn Espagnol nommé Coran s'estant mis sur les loüanges de son pere parmy les pots & les verres, *Ie proteste*, dit-il, *qu'entre tous les hommes ie n'euſſe iamais ſceu auoir vn meilleur pere que celuy-cy. Non pas meſme quand c'euſt eſté Abraham*, adjousta Messire Henry Sauil, pour donner vne atteinte à Coran sur ce qu'on le croyoit estre de race de Iuif.

CLIV.

Gonzaluo souloit dire, *que l'honneur d'vn ſoldat deuoit eſtre d'vne toile d'araignée bien forte*, voulant monstrer par là qu'il ne falloit pas que cette toile fust si deliée, & si curieusement tissuë, que chasque petite disgrace fust capable de s'y prendre, & s'y attacher.

CLV.

Aymez comme ſi vous deuiez haïr, disoit Bias. *& haiſſez comme ſi vous deuiez aymer par apres.*

CLVI.

Solon se voulant mocquer de Cresus, lors qu'il luy faisoit monstre de ses thresors; *Voyla qui va bien*, luy dit-il, *Mais tout cet or tombera entre les mains du premier qui viendra pourueu que ſon fer ſoit meilleur que le voſtre.*

CLVII.

Vn Gentil-homme equippé d'orangé, ſe preſenta à la barriere pour y rompre, & fit extremement mal. Le iour d'apres il y vint auſſi auecque des armes vertes, & il fit encore pire. Vn des aſſiſtans ayant pris garde à cela. *D'où vient*, dit-il, *que ce Cheualier change de liurée? Aſſeurement*, reſpondit vn autre, *c'eſt afin que l'on puiſſe voir que le vert a paru auec plus mauuaiſe grace que l'orangé.*

CLVIII.

Ariſtippe diſoit, *que les hommes qui s'addonnoient aux ſciences particulieres, & negligeoient la Philoſophie, eſtoient ſemblables à ceux qui recherchoient Penelope, & qui ne laiſſoient pas de courtiſer les Damoiſelles ſuiuantes.*

CLIX.

Platon reprit aigrement vn certain ieune homme, pource qu'il entroit dans vne maiſon diſſoluë. Mais luy s'eſtant excuſé ſur ce que ce n'eſtoit rien que cela ; Ie *treuue pourtant*, reſpondit Platon, *que la couſtume n'eſt pas ſi peu de choſe que vous diriez bien.*

CLX.

Comme les Romains auoient vne loy tres-expreſſe contre les extorſiõs des Gou-

uerneurs des Prouinces, Ciceron dit en vne harangue par luy faite au peuple, qu'il croyoit que les Prouinces presenteroient requeste à l'Estat de Rome, *afin que cette loy fust restablie, & remise en sa premiere vigueur; Car*, adiousta-il, *les Gouuerneurs ne demandoient cy-deuant qu'autant de gages qu'il leur en falloit, pour subuenir à leurs affaires. Mais maintenant ils en exigent eux-mesmes plus qu'il n'en faut pour les Iuges & pour les Magistrats.*

CLXI.

Archidamas Roy de Lacedemone, ayãt receu des lettres fort auantageuses de Philippe Roy de Macedoine, aprés la bataille de Cheronée, par luy gaignée sur les Atheniens, luy rescriuit, *Que s'il mesuroit son ombre il ne la treuueroit pas alors plus longue qu'elle estoit deuant la victoire.*

CLXII.

Lors que les amis de Pyrrhus se resioüissoient de la victoire que ce grand Capitaine auoit gaignée sur les Romains, qui estoient sous la conduite de Fabricius, bien que neantmoins l'euenement en eust esté sanglant du costé de ceux de son party; *Vrayement*, leur respondit-il, *Vous n'auez pas beaucoup de suiet de vous resiouyr, car nous*

ſerons bien-toſt defaits, ſi nous gaignons encore vne ſemblable victoire.

CLXIII.

Cynée, grand homme d'Eſtat, & le premier Conſeiller du Roy Pyrrhus, ſçachant que l'intention de ſon Maiſtre eſtoit de faire la guerre en Italie, & qu'il eſperoit d'en venir à bout, *Bien*, Sire, luy demanda il, *que ferez vous par apres? Ce que ie feray*, reſpondit Pyrrhus, *ie m'en iray fondre ſur la Sicile: Et en ſuite de cela?* continua Cynée. Alors, adiouſta le Roy. ſi les Dieux fauoriſent mon entrepriſe, i'eſpere de conquerir Carthage & toute l'Afrique: Puis toutes ces choſes eſtans ſi heureuſement terminées, ie gouſteray les delices du repos, & feray des ſacrifices aux Dieux, me reſiouyſſant auec mes amis. *Helas!* Sire, conclud Cynée, *viuez content; car vous pouuez faire cela maintenant, ſans vous donner tant de peine.*

CLXIV.

Quelques Ambaſſadeurs d'Aſie s'en allerent treuuer Antoine; & faſchez de ce qu'il leur auoit ordonné deux ſortes d'impoſts, luy dirent franchement, *Que s'il vouloit exiger d'eux vn double tribut par an, il falloit qu'il leur donnaſt deux ſemailles, & deux moiſſons.*

CLXV.

Platon ſouloit dire de ſon Maiſtre, *Qu'il reſſembloit aux boëtes des Apothicaires, qui par le dehors repreſentoient des abeilles, des chahuants & des Satyres, & enfermoient au dedans des choſes de prix.*

CLXVI.

La Courtiſane Lamia eut tant de pouuoir ſur la perſonne de Demetrius Roy de Macedoine, que par ſon ſeul mouuement, il fit pluſieurs actions iniuſtes & tiraniques; Ce qui obligea Lyſimachus à dire, *Que c'eſtoit la premiere fois qu'on auoit ſceu qu'vne putain iouaſt vne Tragedie.*

CLXVII.

Themiſtocles diſoit de ſoy-meſme, *Qu'il reſſembloit à vn grand arbre, en ce qu'en temps de pluye, les hommes ſe mettoient à couuert ſous luy, & ſe plaiſoient à battre ſes branches durant le beau temps.*

CLXVIII.

Bruſquet, qui faiſoit meſtier de bouffonner deuant François premier, Roy de France, auoit vn liure qu'il appelloit le Calendrier des fols, qu'il ſouloit monſtrer au Roy tous les iours, pour luy faire paſſer le tẽps, luy diſant à chaſque fois la raiſon pour laquelle il y mettoit ceux qui luy ſembloient

auoir fait quelque extrauagance. Eſtant donc aduenu en ce meſme temps, à Charles cinquieſme, de paſſer à trauers la France, pour s'en aller appaiſer la rebellion de ceux de Gand Bruſquet le mit dans ſon Calendrier; & interogé là deſſus pourquoy il auoit fait cela: *Pource*, reſpondit-il, *qu'il n'y eut iamais Prince plus affligé que vous l'auez eſté par le moyen de Charles. Et toutes fois il eſt bien ſi hardy que de vous fier ſa perſonne, & de ſe venir mettre entre vos mains. Te voyla bien eſtonné*, repartit le Roy: *Mais que diras-tu ſi tu le le vois paſſer à trauers mon Royaume, auec autant de ſeureté que s'il eſtoit en Eſpagne: Ie ne diray rien alors*, repliqua Bruſquet. *mais ie l'oſteray de mon Calandrier, & vous y mettray en ſa place.*

CLXIX.

Louys II. Roy de France, ayant beaucoup amoindry le pouuoir de la Nobleſſe, & des principaux Officiers; diſoit d'ordinaire, *Qu'il auoit mis les Roys hors de curatelle.*

CLXX.

Meſſire Foulke Griuel voyant que les deputez des Eſtats ne s'arreſtoient que ſur les exemples, en vne affaire qui eſtoit de grande importance à la Reyne, *Meſſieurs*, dit-il,

dit-il, *pourquoy vous fondez-vous seulement sur des exemples? Les temps à venir seront ou bons, ou mauuais. S'ils sont bons, nous ferons mal de nous en mettre en peine: si mauuais, la necessité nous ouurira sans doute vn chemin dans les choses les plus difficiles.*

CLXXI.

Lors que la paix se renoüa en Angleterre auecque la France, les principaux Ministres de l'Estat eurent de fort belles bagues qui leur furent données par les François, pour memoire de ce traitté. Quelques iours apres, le Roy ayãt fait appeller le Seigneur Henry Hauuard: *D'où vient*, luy dit-il, *que vous n'auez point eu de present comme les autres? Sire*, respondit Hauuard, *Non sum Gallus, ea de causa non reperi gemmam*, faisant allusion à vne des fables d'Esope.

CLXXII.

Vn certain Orateur d'Athenes ayant dit ces paroles à Demosthene; *Si la colere des Atheniens se tourne vne fois en rage, il est à craindre qu'ils ne nous donnent la mort. Au contraire*, respondit Demosthene, *prenez garde qu'ils ne vous tuent vous-mesme, s'ils sont en leur bon sens.*

CLXXIII.

Phocion voyant qu'Alexandre luy en-

uoyoit vn Gentilhomme pour luy faire vn preſent de ſa part ; *Que veut dire*, luy demanda-il, *que le Roy n'vſe de liberalité qu'enuers moy*? *C'eſt*, reſpondit le Gentilhomme, *pource qu'il vous tient pour le ſeul homme de bien qui eſt dans Athenes. Si cela eſt*, repliqua Phocion, *il m'obligera fort de me laiſſer viure en cette qualité.*

CLXXIV.

Coſme de Medicis grand Duc de Florence, pour blaſmer la perfidie des faux amis. *Nous liſons bien*, diſoit-il, *qu'il faut remettre les offenſes à nos ennemis, mais nous ne liſons pas qu'il faille pardonner à ceux qui ſe diſent nos amis, & qui toutefois nous trahiſſent.*

CLXXV.

En vn banquet, où les ſept Sages de Grece furent inuitez par l'Ambaſſadeur d'vn Prince Barbare, apres qu'on y euſt parlé de diuerſes choſes, à la fin l'Ambaſſadeur d'vn Prince leur dit, qu'il y auoit vn Roy voiſin de ſon maiſtre, qui faiſoit couſtume de propoſer des queſtions impoſſibles aux autres Princes, & de leur declarer la guerre, en cas qu'ils ne l'en peuſſent reſoudre. A quoy il adiouſta, que pour le preſent il demandoit, *que ſon Maiſtre euſt a boire tout l'eau de*

la mer. Vn des Sages l'oyant parler de cette sorte : *Ie conseille à vostre Roy*, dit-il, *d'entreprendre hardiment cela ; à condition que ce mauuais voisin bouchera premierement les sources de tous les fleuues qui se vont rendre dans la mer.*

CLXXVI.

En ce mesme festin, l'Ambassadeur ayant prié les Sages de dire des Apophtegmes, il n'y eust celuy qui n'y satisfit, reserué vn seul, qui s'imposa tousiours silence durant que les autres parloient. De quoy l'Ambassadeur s'apperceuant : *Monsieur*, luy dit-il, *obligez-moy de faire comme les autres, & de me dire quelque chose qui soit memorable, afin que i'en fasse le recit à mon Maistre.* Alors le Philosophe rompant le silence, *Tout ce que ie desire de vous*, luy respondit-il, *c'est que vous rapportiez à vostre Maistre, que parmy les Grecs il s'en treuue quelques-vns qui ont appris à se taire.*

CLXXVII.

Lycurgue parlant des Heros du temps passé, disoit, *Qu'il s'estonnoit grandement de ce qu'on portoit le dueil de leur mort, & que neantmoins on leur faisoit de mesmes sacrifices qu'aux Dieux.*

CLXXVIII.

Epaminondas refusa de pardonner vne offence qui luy auoit esté faite, bien qu'il en fust instamment prié par Pelopidas, qui estoit l'vn de ses meilleurs amis. Et toutesfois il aduint depuis qu'il s'y accorda, gaigné par les persuasions d'vne Courtisane. De quoy Pelopidas s'offençant, comme si les prieres d'vne femme publique eussent eu sur luy plus de force que celles de son amy : *Croyez-moy*, luy dit Epaminondas, *telles demandes ne doiuent estre octroyées qu'à des putains, & non pas à des personnes de vostre merite.*

CLXXIX.

Comme les Lacedemoniens auoient accoustumé de s'exprimer en peu de paroles, ils ne changerent point leur style ordinaire, tant qu'ils tindrent l'Empire. Mais depuis qu'ils furẽt deffaits à Leuctre, & qu'en vne assemblée de Grecs ils eurent fait vne grande inuectiue contre Epaminondas : *Ie suis bien aise*, leur respondit ce Chef, *de ce qu'à la fin nous vous auons appris à faire vos periodes plus longues.*

CLXXX.

Fabricius fut sur le poinct de se ranger au party de Pyrrhus en vne certaine Confe-

rence qu'ils eurent enſemble. Mais comme il veid que pour mieux l'attirer Pyrrhus luy diſoit, *Qu'il ſeroit la ſeconde perſonne d'apres luy*: *Sire*, luy reſpondit-il par vne maniere de meſpris, *cela ne ſeroit pas trop bon pour vous-meſme: car ſi les Epirotes viennent vne fois à ſçauoir qui ie ſuis, ne doutez point qu'ils ne deſirent eſtre gouuernez de moy pluſtoſt que de vous.*

CLXXXI.

En vne deſroute que firent les Mores, vn Soldat Eſpagnol s'en eſtant fuy des premiers, comme vn de ſes compagnons voulut ſouſtenir qu'il auoit eſté tué, *Rien moins*, dit vn autre, *car les Mores abhorrent la chair de Lieure.*

CLXXXII.

Annon le Carthaginois eſtant enuoyé Ambaſſadeur à Rome apres la ſeconde guerre Punicque, obtint à la fin la paix, apres l'auoir long-temps demandée. Vn des plus ſeueres Senateurs luy dit là deſſus: *Vous ſçauez qu'il vous eſt maintesfois aduenu de rompre la paix auecque nous, apres l'auoir ſolemnellement iurée. Cela eſtant, dites-moy, ie vous prie, par quels Dieux voulez-vous maintenant iurer? Par ceux-là meſmes*, reſ-

pondit Annon, *qui ont puny iuſtement le premier pariure.*

CLXXXIII.

Thales interrogé en quel temps l'homme ſe deuoit marier: *S'il eſt ieune*, reſpondit-il, *qu'il attende, s'il eſt vieil qu'il ne s'y engage point.*

CLXXXIV.

Ce meſme Thales ayant voulu ſouſtenir qu'entre la vie & la mort *il n'y auoit aucune difference: Si cela eſt*, luy dit vn certain qui l'eſcoutoit: *Pourquoy donc ne mourez-vous point? Pource que c'eſt tout-vn*, luy reſpondit Thales.

CLXXXV.

Auſſi toſt que Ceſar ſe fuſt mis en poſſeſſion de Rome, & que Pompée eut pris la fuite; Ceſar voulut entrer dans le Temple de Saturne, pour y prendre le threſor public. A quoy Metellus s'eſtant oppoſé en qualité de Tribun du peuple; Comme Ceſar le vit obſtiné à ne le permettre pas: *Ne me faſchez pas dauantage*, luy dit-il, *autrement ie vous tuëray.* Là deſſus ayant pris garde que ce langage eſtonnoit vn peu Metellus; *Ieune homme*, continua-t'il, *aſſeurez-vous qu'il m'euſt eſté plus aiſé de le faire que de le dire.*

CLXXXVI.

En vne conference qu'eut vn Prestre Egyptien auecque Solon, *Certainement*, luy dit-il, *ie treuue que vous autres Grecs estes tousiours enfans, & que vous n'auez ny connoissance d'antiquité, ny antiquité de connoissance.*

CLXXXVII.

Chilon souloit dire, *Que l'or estoit espreuué par la pierre de touche, & que les hommes aussi sont espreuuez par l'or.*

CLXXXVIII.

Le Conseil aduertit vn iour la Reine Elizabeth des continuelles conspirations qui se faisoient contre sa vie, & mesme luy fit voir vne espée qu'on auoit prise à vn traistre, qui n'estant couuerte que d'vn simple fourreau de papier brun, doré par dessus, pouuoit blesser à mort sans qu'on la tirast. Alors ils conseillerent tous à la Reine de ne sortir pas si souuent, & de redoubler ses gardes, pour la seureté de sa personne. Mais la Reine sans s'estonner de cela, leur respondit courageusement, *Qu'elle aimoit beaucoup mieux mourir qu'estre mise sous la garde d'autruy.*

CXXXIX.

L'Histoire remarque que Selim fut le pre-

mier des Ottomans qui se fit raser la barbe, & que ses predecesseurs auoient accoustumé de la porter fort lõgue. Dequoy s'estonnant vn de ses Bachas, apres l'auoir prié de luy en dire la cause: *Ce que i'en fais*, luy resdit Selim, *est afin qu'à l'aduenir vous autres Bachas ne me meniez plus par la barbe, comme vous auez fait cy-deuant.*

CXC.

Diogene interrogé, pourquoy il se faisoit voir en plein iour auec vne lanterne à la main; *C'est*, respõdit-il, *afin de trouuer l'homme que ie cherche.*

CXCI.

Bias se voyant pressé de resoudre quel ordre l'homme deuoit mettre à sa vie? *Tel*, dit-il *que s'il luy falloit long-temps viure, ou mourir promptement.*

CXCII.

Le Seigneur de Burley ayãt traitté la Reine Elizabeth, à Thiboles, fit en sorte qu'elle luy promit de faire Cheualiers sept Gentils hõmes, ses voisins, qu'il affectionnoit grandement. Pour cet effect, s'estans placez selon le desir de Burley, plustost que selon leur rang, il aduint que les moindres d'entr'eux s'aduiserent de prendre le haut bout; dequoy la Reyne aduertie, elle n'en dit mot,

mais paſſant outre dans la ſalle, comme ſi elle euſt voulu s'en aller, elle fit ſemblant de les auoir oubliez. Puis lors qu'elle vint prés de la porte, *Vrayement*, dit-elle, *il s'en eſt fort peu fallu que ie n'aye perdu la memoire de ce que ie promis dernierement.* Ayant dit ces mots, elle reuint ſur ſes pas, & fit Cheualiers tous les premiers ceux qui eſtoient les derniers en rang. Le Sieur de Stanop Gentilhomme de la Chambre, s'eſtant aduiſé de luy dire à ce propos ; *Madame, voſtre Maieſté a traitté le Sieur de Burley contre ſon eſperance. Ce que i'en ay fait*, reſpondit la Reyne, *n'a eſté que pour rendre mon action conforme à ces paroles de l'Eſcriture.* Et erunt nouiſſimi primi.

CXCIII.

Simonides interrogé par Hieron, quel ſentiment il auoit de Dieu, le pria de luy donner ſept iours pour y reſpondre ; mais apres qu'ils furent expirez, il en demanda quinze, & au bout de la quinzaine il voulut auoir vn mois entier, diſant, *Que plus il penſoit à vne ſi haute matiere, & plus il y treuuoit de difficulté.*

CXCIV.

Anacharſis parlant de l'eſtat populaire de la Grece, diſoit d'ordinaire, *Qu'il s'eſton-*

noit grandement de ce qu'en la ville d'Athenes les Sages y propoſoient les affaires, & les fols en diſpoſoient à leur gré.

CXCV.

Solon ſouloit comparer le peuple à la mer, & les Orateurs au vent, alleguant pour raiſon. *Que la mer ſeroit touſiours calme, ſi les vents ne la troubloient point.*

CXCVI.

Comme on eut dit à Socrate, *qu'il eſtoit tenu pour le plus ſage de tous les Grecs, par la bouche meſme de l'oracle:* pour monſtrer qu'il ne vouloit pas qu'on luy attribuaſt vne ſi haute loüange, *ie m'aſſeure*, dit-il, *qu'il n'y a rien qui puiſſe verifier en moy ces paroles de l'oracle, ſi ce n'eſt cette difference*: *Ie ne ſuis pas ſage, & ie le ſcay bien; au lieu que les autres ne le ſont non plus que moy, & toutefois ils ne le ſcauent pas.*

CXCVII.

Caton interrogé pourquoy l'on n'auoit eſleué des ſtatuës à ſa memoire auſſi bien qu'à celle des autres? *Sans mentir*, reſpondit il, *c'eſt vne choſe dont ie ne me ſoucie pas beaucoup: car i'aime bien mieux que les hommes s'eſtonnent de ce que ie n'en ay point, qu'en auoir & en eſtre indigne.*

CXCVIII.

Bien que le merite & la vertu rendissent grandement recommandable Messire Foulke Griuel, & qu'il obligeast plusieurs personnes à la Cour de la Reyne Elizabeth, il ne laissoit pas pour cela d'en receuoir du mescontentement. A ce propos parlant quelquefois de soy-mesme ; *Il est de moy*, disoit il, *comme de Robin le bon compagnon. Car s'il aduient aux filles de renuerser le pot au laict, ou de faillir en quelque facon que ce soit, elles en mettent tousiours la faute sur Robin. Ainsi ie suis si malheureux, que l'on m'impute d'ordinaire les faux rapports que font à sa Maiesté les Dames qui sont près d'elle, & les mauuais offices qu'elles rendent aux autres.*

CXCIX.

Lors que l'on fit voir à Socrate le Liure de l'obscur Heraclite, & qu'on l'eust prié d'en dire son opinion. *Certainement*, respondit-il, *ie treuue excellentes les choses que i'entends, & possible que i'approuuerois encore celles que ie n'entends point, si pour estre fondées bien auant, elles auoient besoin d'vn plongeur de Delos.*

CC.

Bion ayant remarqué la triste contenance d'vn enuieux, luy demanda, *Quel*

grand mal il venoit de receuoir, ou quel bien eſtoit arriué à vn autre.

CCI.

Le Philoſophe Stilpon faſché de ce qu'vn certain luy reprochoit que le peuple s'aſſembloit autour de luy, comme s'il fuſt accouru pour voir quelque eſtrange beſte; *Vous vous trompez*, reſpondit-il, *ce qui attire à moy tant de gens, n'eſt que pour admirer l'homme que Diogene cherchoit auec ſa lanterne.*

CCII.

Antiſthenes interrogé à quoy principalement l'homme deuoit s'eſtudier en cette vie; *C'eſt*, reſpondit-il, *à deſapprendre ce qui de ſoy-meſme eſt mauuais.*

CCIII.

Le Roy ſortant d'ouyr vn Sermon où il n'y auoit du tout point de Theologie, & qui n'eſtoit plein que de maximes d'Eſtat, *Quoy?* dit-il à l'Eueſque Andreux, *appellez-vous cela vn Sermon? Ouy, Sire*, reſpondit l'Eueſque, *du moins il ne tiendra qu'à vous que ce n'en ſoit vn, s'il plaiſt à voſtre Maieſté l'expliquer charitablement.*

CCIV.

Lors que les Cimbres s'en allerent fondre ſur l'Italie auec vne groſſe armée, C. Ma-

rius eſtant General des Romains receut vn memorable ſecours d'vne bande d'enuiron mille Cadurciens, qui ne l'abandõnerent iamais. Pour recompenſe d'vn ſi bon office, ſi toſt qu'on euſt finy le combat, Marius leur donna le droict de bourgeoiſie Romaine; quoy qu'il ne le peuſt faire d'authorité abſoluë. Vn de ſes amys luy repreſenta pour lors qu'il auoit faict contre les loix, pource que ce priuilege ne pouuoit eſtre octroyé que par le peuple. A quoy Marius ne fit point d'autre reſponſe, ſinon, *Que le grand bruit des armes l'auoit empeſché d'entendre les loix.*

CCV.

Æneas Syluius diſoit ordinairement, *Que la foy Chreſtienne meriteroit d'eſtre ſuiuie, quand meſme elle ne ſeroit point confirmée par les miracles, à cauſe de ſes vertueuſes maximes.*

CCVI.

Le Sieur Bacon parlant des affaires du monde, les comparoit aux chemins, diſant à ce propos, *Que la voye la plus courte eſt la plus ſale d'ordinaire, & que ſi quelqu'vn veut aller par le beau chemin, il ne le peut faire que bien à peine, s'il ne ſe deſtourne vn peu.*

CCVII.

Auguſte Ceſar auoit quelque raiſon de dire, *qu'Agrippa & ſes deux fils ne pouuoient mieux eſtre nommez que des Apoſthumes, qui s'eſtoient eſcoulées de luy au lieu d'vne bonne & naturelle ſemence.*

CCVIII.

Caton voulant animer les hommes aux choſes grandes & memorables dict, *Qu'il n'eſt point de meilleur moyen de conſeruer les bonnes actions, que d'en rafraiſchir la memoire par de nouuelles vertus.*

CCIX.

Pompée n'acheua la guerre contre Sertorius qu'aprés que Metellus euſt affoibly l'ennemy. Il ne termina non plus celle des fuitifs, que lors qu'ils furent desfaits par Craſſus en vn combat memorable, Et meſme combien que Lucullus euſt gaigné vne victoire fort ſignalée contre Mithridates & Tygranes, neantmoins Pompée par le moyen de ſes amis, fit en ſorte qu'il fut enuoyé pour mettre fin à cette guerre. Dequoy Lucullus s'offençant, comme ſi l'on euſt pris plaiſir à le trauailler par de nouuelles diſgraces, il ne peût s'empeſcher de dire tout haut, *Que Pompée reſſemblou à vn Cormoran, en ce qu'il s'en alloit fondre ſur les*

corps, apres que les autres les auoient portez par terre.

CCX.

Diogene voyant vn iour des souris qui l'importunoient durant qu'il mangeoit, *Il n'est pas*, dit-il, *iusques à moy qui ne nourrisse des escornifleurs.*

CCXI.

Hieron estant visité par Pythagore, luy demanda quelle profession il faisoit, *Sire*, luy respõdit Pythagore, *ie m'asseure qu'autrefois vous auez esté aux jeux Olympiques. Ouy*, repartit Hieron, *mais que voulés-vous dire par là? Vous sçauez*, reprit ce Philosophe, *qu'en cette monstre publicque se rendent des gens de toute sorte. Les vns pour taſcher d'y gaigner le prix; les autres pour y vendre leurs marchandises, pource que c'est vne maniere de foire. Il y en a plusieurs aussi qui n'y viennent que pour y rencontrer leurs amis, & se resiouir auec eux, à cause que c'est vn abord general de toute la Grece: & d'autres qui ne s'amusent qu'à regarder. C'est au nombre de ceux-cy que ie suis.* Et là dessus il conclud, entendant par le mot de *regarder* la vie contemplatiue.

CCXII.

Le Sieur Betthnem parlant des biens de

la fortune : *Les richeſſes*, dit il, *me ſemblent comparables à du fumier. Car ſi on les entaſſe à monceaux, elles tiennent de la puanteur & de la vilenie ; Comme au contraire, elles rendent vne bonne odeur & beaucoup de fruicts icy bas ſi on les ſeme de part & d'autre.*

CCXIII.

Vn certain ayant rencontré fortuitement vn Peintre, qui depuis peu eſtoit deuenu Medecin : *Vous auez fort bien fait*, luy dit-il, *d'auoir changé de condition : car cy-deuant les fautes de voſtre ouurage eſtoient veuës, au lieu que nul ne les voit maintenant.*

CCXIV.

Vn Philoſophe interrogé en quoy vn ſage differoit d'vn fol. *Pour le ſçauoir*, reſpondit-il, *enuoyez-les tous deux en vn pays où perſonne ne les cognoiſſe, & alors vous en iugerez.*

CCXV.

Ceſar a fait vn liure contre Caton, dont nous n'auons plus que quelques fragmens. Là voulant monſtrer combien il eſt difficile de deſraciner de l'eſprit du vil populaire l'opinion qu'il a conceuë vne fois d'vne perſonne qui eſt à ſon gré, il dit, *Qu'vn iour quelques-vns ayant trouué Caton yure, ils n'en firent point de ſemblant, & en tournerent la honte*

honte ſur eux-meſmes.

CCXVI.

Ariſtippe s'eſtant mis ſur Mer, il ſuruint vn peu apres vne ſi grande tempeſte, qu'il ne pût s'empeſcher d'auoir peur, & de porter ſur ſon viſage les marques de ſon apprehenſion. Dequoy s'apperceuant vn des Mariniers: *Quoy?* luy dict-il, *nous qui ne ſommes que des gens de peu ne nous eſtonnons point de tous ces orages, & vous les apprehendez, vous qui eſtes vn Philoſophe? Vous dites vray*, reſpondit Ariſtippe, *mais vous ne conſiderez pas auſſi que ſi vous & moy venions à perir, la perte en ſeroit bien differente.*

CCXVII.

Vn certain Orateur defendit ſi bien la cauſe d'Ariſtippe, qu'il la gaigna? De maniere que la premiere fois qu'il le rencontra depuis comme il luy eut demandé *quels bons offices luy auoit iamais rendu Socrates durant les diſgraces de ſa fortune; Il ſuffit*, reſpõdit-il, *qu'il m'ait obligé iuſques à ce poinct, d'auoir rendu veritable le bien que vous auez dit de moy.*

CCXVIII.

Le meſme Philoſophe diſoit: *Il a pris de l'argent de ſes amis, non pour s'en ſeruir luy-meſme, mais pluſtoſt pour apprendre aux au-*

tres, comme quoy ils deuoient l'employer.

CCXIX.

Madame Paget, qui auoit de grãdes familiaritez auecque la Reyne Elizabeth, se declara fort contre l'alliance de Monsieur d'Alençon. Mais la mort de ce Prince estant depuis suruenüe, la Reyne tesmoigna d'en estre si triste, qu'elle en porta le dueil, & ne sortit de trois sepmaines. A la fin elle se fit voir en sa chambre, & permit aux Dames de la venir visiter; entre lesquelles Madame Paget s'estant presentée auec vn visage riant, la Reine qui luy voulut faire sentir que cela ne luy plaisoit pas: *Madame*, luy dit-elle, *ie m'estonne fort de ces apparences de ioye, qui se remarquent en vous, puis qu'il ne se peut faire que vous ne sçachiez le suiet qui m'oblige à porter le dueil.* La Reine ayant receu d'elle ces mots pour response, *Madame, ie supplie tres-humblement vostre Maiesté de m'excuser, & de croire qu'il m'est impossible de vous veuoir & de ne m'en resiouyr pas; apres auoir esté si long-temps priuée de ce bon-heur: Ce n'est pas cela*, repliqua-t'elle, *sçachant bien qu'elle auoit esté contraire au mariage qu'on auoit voulu faire, c'est quelque autre chose qui vous y oblige: Dites-le moy librement.* Alors Madame Paget ne pouuant plus dissimuler,

Madame, continua-t'elle, *puis que c'eſt mon deuoir de vous obeyr, & que vous me le commandez, ie ne feindray point de vous dire, que ie me repreſentois n'agueres combien vous eſtes heureuſe de n'auoir eſté mariée à Monſieur d'Alenſon. Car puis que vous vous affligez ainſi de la mort d'vn Prince, qui ne vous eſtoit encore rien, qu'euſſiez-vous fait, s'il vous fuſt aduenu d'eſtre ſa femme? certes vous fuſſiez morte de deſplaiſir.*

CCXX.

Meſſire Edoüard d'Ayer auoit ſi bonne opinion du ſçauoir d'vn certain Alchimiſte nommé Helé, que s'imaginant qu'il faiſoit de l'or, afin d'en eſtre plus amplement informé, il s'en alla exprés en Allemagne, pour l'y voir, & conferer auec luy. Mais quelque temps apres ſon retour en Angleterre, vn iour comme il diſnoit auec l'Archeueſque de Cantorbery, en la compagnie du Medecin Braun, il aduint qu'on ſe meit à parler de Helé. Surquoy Meſſire Edoüard ſe tournant vers l'Archeueſque, *Monſieur*, luy dit-il, *pouuez-vous bien croire ce que ie m'en vay vous raconter, puis que mes yeux en ſont les teſmoins. I'ay veu le Sieur Helé mettre dans vn croiſet vn metail de peu de valeur : qu'il n'euſt pas ſi toſt tiré du feu, &*

ietté dedans d'vne certaine poudre, que le tout fut transformé en vn or si fin, qu'il estoit à toute sorte d'espreuues. L'Archeuesque l'ayant bien escouté, *Tout beau*, luy respondit-il, *prenez garde à ce que vous nous asseurez, car voicy vn infidelle qui nous escoute.* Il l'adressa en mesme temps au Medecin Braun, lequel prié d'en parler comme il l'entendoit, *Monsieur*, dit-il, *ce Cheualier a respondu pour moy. Comment cela?* adiousta l'Archeuesque: *Pource qu'il a dit, que s'il ne l'eust veu, iamais il ne l'eust peu croire, & moy ie dis que ie n'en crois rien non plus, à cause que c'est vne chose qui ne m'a iamais donné dans la veuë.*

CCXXI.

Democrite souloit dire, *que la verité se cachoit dans le fonds d'vn puits, & qu'il la falloit rafiner, apres qu'on l'en auoit tirée.*

CCXXII.

Le Docteur Ionson met trois choses materielles en ce qui touche les maux du corps, à sçauoir, *le Medecin, la maladie, & le malade.* Il dit là dessus, *que s'il y en a deux qui viennent à se ioindre, alors la victoire leur demeure, pource que Hercule mesme ne peut rien contre deux. Si le Medecin & le malade se mettent ensemble, la maladie s'en va, & le malade guerit: Comme au contraire, si le Medecin, &*

la maladie se rendent conformes, c'est à dire, s'il aduient que le Medecin n'ordonne pas comme il faut, en tel cas le malade est hors d'esperance de gueriſon. Que ſi le malade & la maladie ſe liguent, alors, adieu le Medecin, car il eſt mis hors de reputation.

CCXXIII.

Alexandre ayant viſité Diogene, comme il eſtoit dans ſon tonneau, luy demanda, *ce qu'il deſiroit de luy? Rien, autre*, reſpondit Diogene, *ſinon que vous n'empeſchiez point le Soleil de luire ſur moy.*

CCXXIV.

Diogene voyant qu'vn fort mauuais Muſicien s'offençoit de ce qu'il l'appelloit coq : *Si eſt-ce*, luy dit-il, *que ie penſe auoir quelque raiſon de vous comparer à ce bel oyſeau, pource que tout le monde ſe leue quand vous chantez.*

CCXXV.

L'Obſcur Heraclite dit, *que la lumiere ſeiche eſt la meilleure*, entendant par là, *que les facultez intellectuelles ſe maintiennent en vigueur, lors qu'elles ne ſe laiſſent point noyer ny enſanglanter par les affections violentes.*

CCXXVI.

Il y auoit à Oxford vn ieune homme grandement poltron, mais bon archer, à qui vn eſcholier ayant fait vn affront, il pria Meſſire Gaultier Ralé de luy dire, *comme quoy il s'en pourroit venger ? Si vous en voulez venir là*, luy reſpondit Ralé, *faites-le appeller, pour ſe battre à l'arc auecque vous.*

CCxXVII.

La Reyne Elizabeth eſtant viſitée par vn certain Docteur qu'elle eſtimoit fort, bien qu'il fuſt d'vn naturel ſeuere, & qui ſe mettoit ſur le ſerieux ; *Sans mentir*, luy dit-elle, *voſtre humeur me plaiſt, à cauſe que vous n'aymez point à eſtre marié.* A quoy le Docteur reſpondit incontinent, *Pardonnez-moy, Madame, ſi pour le meſme ſuiet, ie treuue la voſtre fort mauuaiſe.*

CCXXVIII.

Meſſire Gautier Ralé voyant qu'vn de ſes amis s'eſtonnoit de ce qu'vn certain Seigneur, qui auoit accouſtumé d'eſtre maigre

auparauant qu'il fuſt marié, eſtoit deuenu fort gras au contraire des autres hommes, incontinent apres ſon mariage; *Cela n'eſt plus eſtrange*, dit-il, *puis qu'il n'y a point de beſte qui ne s'engraiſſe, ſi pour cét effect elle eſt miſe à part, & ſeparée d'auecque les autres.*

CCXXIX.

Diogene ayant apperceu qu'vn baſtard iettoit des pierres parmy le peuple : *Tout beau, mon amy*, luy dit-il, *prenez garde que vous ne bleſſiez voſtre pere.*

CCXXX.

Vn certain Seigneur auoit accouſtumé de dire d'vn Conſeiller d'Eſtat, *qu'à l'imitation de ces mauuais mareſchaux, qui enclouënt tous les cheuaux qu'ils ferrent, luy ne recommandoit iamais perſonne au Roy, qu'il ne luy meiſt à la fin quelque entraue aux pieds, dont il ne pouuoit ſe deſuelopper.*

CCXXXI.

Vn Epicurien ſe ventoit de ce que ceux de ſa Secte ne changeoient iamais, au con-

traire des autres Philosophes, plusieurs desquels se rendoient Epicuriens. Mais il s'en treuua vn qui respondit, *Qu'il ne falloit point s'estonner de cela, & que d'vn coq l'on en pouuoit bien faire vn chapon ; mais que les chapons ne deuenoient iamais coqs*

Fin des Apophtegmes.

TABLEAV DES COVLEVRS, OV DES APPARENCES DV BIEN ET DV MAL.

EN ce qui appartient au genre que les Orateurs nomment Deliberatif, *il eſt queſtion de ſçauoir qu'eſt-ce que nous appellons bien ou mal; enſemble quel eſt le plus grand bien qui ſoit, & quel le moindre mal?*

Ainſi la principale peine de celuy qui taſche de perſuader quelque choſe, conſiſte à faire paroiſtre bon ou mauuais ce qu'il veut prouuer, & ce en vn degré plus

haut, ou plus bas. Dequoy, comme il peut venir about par le moyen des raiſons ſolides & veritables, ainſi le peut-il repreſenter encore par des couleurs & des circonſtances populaires. Car elles ont bien tant de force, qu'aſſés ſouuent elles gaignent l'aduantage, non ſeulement ſur les iugemens les plus foibles, mais auſſi ſur les eſprits les plus forts. Ce qui leur aduient d'ordinaire s'ils ne ſe tiennent bien ſur leurs gardes, & s'ils n'examinent meurement le faict dont il eſt queſtion. D'ailleurs, outre que ces couleurs ont cela de propre d'alterer la nature du ſujet, & par conſequent de nous conduire inſenſiblement dans l'erreur, elles animent par maniere de dire, & renforcent les opinions qui d'elles-meſmes ſont apparentes. I'adjouſte à cecy que la diuerſité de ces couleurs ſe donne ſouuent vn pouuoir ſi abſolu ſur l'opinion, qu'à la fin elle ſe tourne en creance. Cela

eſtant, il eſt tout à fait neceſſaire de penetrer iuſques au fonds de ces apparences; enſemble d'apprendre quelles ſont leurs racines, & en quoy principalement elles nous trompent. Car il ne faut pas douter qu'eſtans hors du vray centre de la nature des choſes, elles ne ſurprennent ceux qui ne les cognoiſſent point. Comme au contraire depuis qu'vne fois on s'eſt accouſtumé à ſe démeſler de leurs artifices, l'eſprit en eſt beaucoup plus net qu'auparauant, & le iugement plus ſolide. En voicy des exemples dans les Sophiſmes ſuiuans, que i'eſſaye à débroüiller par les Obſeruations que i'y fais deſſus.

SOPHISME I.

Les hommes loüent ce qui eſt bon, & blaſment ce qui eſt mauuais.

OBSERVATION.

LA tromperie de ce Sophiſme depend ou *de l'Ignorance* des hommes, ou *de leur mauuaiſe foy*, ou *de leurs diuerſes affections*, ou *de l'inclination* qu'ils ont à loüer, ou à meſdire. Elle depend *de l'ignorance*, pource que les eſprits vulgaires ſont trop foibles pour iuger du bien ou du mal. Suiuant quoy Phocion ne demandoit pas mal à propos, *que ſi grand mal il pouuoit auoir commis*, voyant que le menu peuple luy applaudiſſoit. *De la mauuaiſe foy*, à cauſe qu'on treuuera rarement que les perſonnes qui font meſtier de loüer ou de meſpriſer, ne rapportent l'vn & l'autre à leurs intereſts.

C'eſt ainſi qu'vn marchand priſe ſa marchandiſe.

Des diuerſes affections, d'autant que c'eſt vne choſe commune aux hommes d'attribuer des loüanges extraordinaires à ceux de leur party ; comme au contraire ils ont accouſtumé de deſdaigner ceux qui n'en ſont pas, ou du moins de les raualer beaucoup au deſſous de leur merite. *De l'inclination*, pource que les vns ſont portez naturellement à la flaterie, & les autres à vne maniere de complaiſance ſeruile, à laquelle ils s'accommodent ſi bien, que la verité leur eſt fort indifferente, pourueu qu'ils ſe puiſſent mettre en credit par leurs artifices.

SOPHISME II.

C'eſt vn grand bien que d'eſtre loüé de ſon ennemy ; & vn grand mal de receuoir du blaſme de ſon amy.

Ce Sophiſme ſemble s'appuyer ſur ce fondement, Que le bon ſentiment que nous auons d'vne choſe qui nous eſt odieuſe, eſt cela meſme qui fait croire que la verité nous oblige d'en dire du bien,

OBSERVATION.

C'eſt le ſubtil artifice & de nos amis & de nos ennemis, qui nous abuſe par ce Sophiſme. Car ce n'eſt point la verité, qui la pluſ-

part du temps contraint nos plus grands ennemis à dire du bien de nous. C'eſt pluſtoſt le ſeul deſir qu'ils ont de nous nuire, qui fait qu'ils nous attribuent à deſſein des loüanges ſi bien choiſies, qu'elles ne ſont bonnes qu'à nous expoſer aux dangers, en attirant ſur nous ce que l'enuie a de plus nuiſible. Cela donna lieu iadis à cette commune ſuperſtition des Grecs, de croire, *qu'il ſe faiſoit vne puſtule aux narines de ceux que l'on louoit en intention de leur nuire.* Auecque cela ce que nos ennemis nous loüent n'eſt qu'vne maniere de Preface dont ils vſent, afin de nous faire ſentir par apres plus malicieuſement les traicts de leurs calomnies. Ie dis le meſme des amis en apparence, qui font vanité quelquesfois de publier les defauts qu'ils peuuent auoir recogneus en ceux qu'ils diſent aymer: & quant au reſte, ils les eſtiment fort gens de bien. Ie mets encore en ce meſme rang ceux qui ne croiroient pas auoir bien loüé leurs amis, s'ils ne commençoient par ce traict de malice: *Il eſt dommage qu'il a vn tel vice, &c.* afin de conclurre par vn Panegyre.

SOPHISME III.

Ce dequoy la priuation eſt bonne, eſt vn mal; & ce dequoy la priuation eſt mauuaiſe, eſt vn bien.

Il y a deux tromperies en ce Sophiſme, dont l'vne s'enſuit, *de la comparaiſon du bien auecque le mal*; & l'autre, *de la ſucceſſion du bien au bien, & du mal au mal.* Pour ce qui eſt du premier, ie dis par maniere d'exemple, qu'encore qu'il ait eſté bon pour la race des hommes de s'abſtenir de manger des glands, qu'il ne s'enſuit pas neantmoins que l'vſage en fuſt mauuais, & que les *cheſnes de Dodone* ne fuſſent bons, mais *les preſens de Cerés* encore meilleurs. I'adjouſte à ce propos, que ſi ce fut vn mal pour le peuple de Syracuſe de perdre Denys le vieil Tyran, il ne laiſſa pas d'eſtre mauuais pour cela; mais qu'il eſt bien vray qu'il le fut moins que le ieune. Touchant le ſecond, il eſt certain que de la priuation d'vn bien il ne s'enſuit pas touſiours vn mal, mais quelquesfois vn autre bien encore plus grand. Nous en auons vn exemple en l'arbre, qui ne nous donne ſon fruict qu'apres que les fleurs ſont

tombées. C'eſt auſſi pour cette meſme raiſon, qu'à vn mal ne ſuccede pas touſiours vn bien, mais vn mal qui eſt pire qu'auparauant.

SOPHISME IV.

De toutes les Sectes celle-là ſemble la meilleure à qui les autres cedent generalement, bien que chacune en particulier s'attribuë le premier rang.

Ciceron ſe ſert de ce meſme argument, pour monſtrer l'excellence de la Secte des Academiciens par deſſus toutes les autres ſectes. *S'il vous aduient*, dit-il, *de demander à vn Stoïcien quelle ſecte luy ſemble eſtre la meilleure, il vous reſpondra ſans doute que c'eſt la ſienne, en ſuitte de laquelle il mettra celle des Academiciens. Faites par apres la meſme demande à vn Epicurien (qui ſouffriroit bien à peine vn ſimple regard d'vn Stoïcien) & vous treuuerez qu'apres auoir donné le deſſus à ſa ſecte, il mettra touſiours au ſecond rang celle des Profeſſeurs de l'Academie.* Pour cette meſme raiſon, ſi quelque charge venoit à vacquer, & que le Prince demandaſt particulierement à ceux qui la brigueroiēt, à qui

à qui ils en voudroient deferer la preference, il n'y a pas de doute qu'ils la donneroient au plus digne apres eux.

OBSERVATION.

Cette couleur, ou pour mieux dire ce Sophiſme, eſt vne marque de haine & d'enuie. Car les hommes ordinairement apres leur particulier intereſt penchent d'inclination enuers ceux qui ſont les plus foibles, & les moins nuiſibles à leurs pretentions. A quoy ils ne ſe portent que pour faire deſpit aux perſonnes qui les ont autresfois trauerſées.

SOPHISME V.

Ce dequoy la valeur ou l'abondance eſt meilleure, vaut plus que tout le Genre.

A cecy ſe rapportent ces façons de parler aſſez communes: *Ne nous amuſons point au general, mais comparons le particulier au particulier.*

OBSERVATION.

Ce Sophiſme ſemble aſſez fort, & tient plus de l'Orateur que du Logicien. Neantmoins il ne laiſſe pas de tromper quelquesfois. Premierement, en ce qu'il y a pluſieurs

choſes fort ſujettes à deperir, qui ſurpaſſent les autres auec vn grand aduantage, ſi de hazard elles viennent à reuſſir. De maniere que ſi elles ſont pires, ce n'eſt ſeulement qu'en Genre, & non pas en indiuidu. Cela ſe voit aux bourgeons de Mars, qui ont lieu à ce vieil prouerbe François, *Bourgeons de Mars, enfans de Paris, ſi l'vn eſchape il en vaux dix.* Car bien qu'à le prendre en general, le bourgeon de May ſoit preferable à celuy de Mars ; cela n'empeſche pas que le meilleur bourgeon de Mars ne doiue eſtre plus priſé que le meilleur bourgeon de May. Secondement cette couleur nous deçoit, à cauſe de la nature des choſes, qui en certains genres ou eſpeces eſt plus eſgale, & plus ineſgale en quelques autres. Conformément à cela, il ſe remarque que des pays chauds, il en vient d'ordinaire des eſprits ſubtils ; Et toutesfois il s'en treuue aſſez aux contrées froides qui les ſurpaſſent de beaucoup en viuacité. Ainſi en matiere de guerre, tels ſoldats pourroient gaigner la victoire en vn duel d'homme à homme ; qui la perdroient, ſi l'on faiſoit combattre enſemble le gros de l'armée. Toute la raiſon qu'on peut donner de cecy, eſt que les choſes excellentes, & qui viennent en abon-

dance ſont ſujettes aux accidens ; au lieu que la nature, & la diſcipline gouuernent les Genres. De là vient encore que le metal en ſon genre eſt de plus grand prix que la pierre, bien que neantmoins le diamant ſurpaſſe l'or en valeur.

SOPHISME VI.

Ce qui conſerue vne choſe en ſon entier eſt vn bien ; & ce qui ne le peut faire, eſt vn mal, d'autant que c'eſt vne marque d'impuiſſance. Or eſt-il que la puiſſance eſt vn bien.

Cecy ſans doute donna ſujet à l'ingenieux Eſope de feindre, que durant vne extréme ſechereſſe deux grenouïlles ayans bien conſulté enſemble pour auoir de l'eau; *Courage*, dit l'vne d'entr'elles, *deſcendons au fonds de ce puits ; Car il y a apparence que nous y en treuuerons.* Surquoy l'autre plus aduiſée la reprenant ; *Tu dis vray*, luy reſpondit-elle, *mais ſi l'eau nous manque là bas, qui nous en tirera?* Or le principal fondement de cette queſtion s'appuye ſur ce que les actiõs humaines ſont ſi fort expoſées aux dangers, & tellement incertaines, que de toutes les

choſes du monde celles là nous ſemblent les meilleures, dont nous croyons nous pouuoir tirer plus facilement. A quoy ſont conformes ces façons de parler aſſez vulgaires; *Si vous faites cela, vous aurez deſormais les mains liées, vous ne viurez plus en liberté, vous ſerez geſné en ce qui touche voſtre fortune, & ainſi du reſte.*

OBSERVATION.

Apres auoir bien conſideré ce Sophiſme, on treuuera qu'il n'y a pas moins d'abus qu'aux autres. Car, comme a fort bien dit vn certain, *Il y a de la reſolution par tout, & meſme à ne rien reſoudre*: Ce qui eſt cauſe que les delays dont on vſe à deliberer de quelque affaire, ſont quelquefois plus dommageables, que ſi l'on paſſoit outre d'abord, ſans y penſer ſi long temps. Que s'il en faut parler ſainement, ie treuue que cette reſolution eſt vne maladie d'eſprit ſemblable à celle des auares, que nous imitons veritablement, en ce que nous ſommes auſſi ſoigneux de nous contenter de nos caprices, qu'ils ſont curieux de conſeruer leurs threſors, auſquels ils n'oſent pas ſeulement toucher, de peur que la ſomme n'en ſoit amoindrie. Nous faiſons le meſme ſans doute, lors que pour ne rien oſter à nos vo-

lontez nous prenons plaisir à les entretenir de chimeres, sans rien aduancer, ny resoudre. Ce qui nous deçoit encore en cecy, c'est que ce dernier poinct de necessité, qui nous fait entreprendre les choses, & dire auecque Cesar, *Que le sort en est ietté*, n'est pas vn petit aiguillon pour nous animer.

SOPHISME VII.

Ce qui nous arriue par nostre faute est vn plus grand mal que ce qui nous aduient par celle d'autruy.

La cause de cecy procede sans doute de ce que les remords de la conscience font qu'au fort de nos aduersitez nous sommes trauaillez au double. Comme au contraire, si quelque chose est capable de nous consoler en nos afflictions, c'est l'asseuré tesmoignage que nous-mesmes nous donnons de nostre innocence. Cela fait que les Poëtes voulans denoter vne personne desesperée, font qu'elle s'accuse volontairement du crime commis.

Il se dit seul la cause de ce mal.

Au contraire rien n'esleue si haut les excellens hommes, quelque fortune qui les

trauerſe, que le contentement qu'ils ont de n'eſtre coupables des fautes qu'on leur impute. Voila pourquoy, cependant que les meſchans les pourſuiuent, du moins cette conſolation leur reſte d'auoir leur liberté de ſe plaindre. Auec cela, quand les hommes nous ont offencez, tout ce que nous pouuons faire, c'eſt ou de nous faſcher contre eux, ou de chercher les moyens d'en tirer raiſon, ou d'en laiſſer la vengeance au Ciel: ou finalement de nous en prendre à ie ne ſçay quel deſtin, & aux influences contraires.

Elle nomme cruels, & les Dieux & les Aſtres.

Mais ceux auſquels quelque diſgrace eſt arriuée par leurs mauuaiſes actions, ſont ordinairement leurs propres bourreaux, & le ſouuenir de leur crime leur fait ſentir des douleurs ſecrettes, qui ne finiſſent qu'auec leurs iours.

OBSERVATION.

Combien que cette couleur ait vn grand eſclat, ſi eſt ce qu'elle nous trompe bien fort. Premierement en ce qui touche l'eſperance, qu'on peut nommer à bon droict vn preſent remede contre toute ſorte de maux. Car l'amendement de nos fautes eſt

en noſtre pouuoir, & non pas de noſtre fortune. A ce propos Demoſthene parlant à ſes Compatriotes; *Les choſes*, dit-il, *que le paſſé nous a fait paroiſtre mauuaiſes, ſe peuuent corriger à l'aduenir. Vos affaires ne vont mal que par voſtre faute: Car ſi vous y euſſiez mis ordre, en vous acquitant dignement de voſtre deuoir, cela ne ſeroit pas aduenu, & il reſteroit encore à voſtre eſtat quelque eſperance de ſe remettre: Ce qui neantmoins pourra bien arriuer, lors que vous aurez corrigé vos defauts.* Epictete ſe rend conforme à cecy, en ſon diſcours, *de la tranquillité de la vie.* Car il met au plus bas degré, *ceux qui accuſent autruy*, au plus haut, *ceux qui s'accuſent eux-meſmes*, & au plus eminent de tous, *ceux qui ne s'accuſent point, ny les autres non plus.* En ſecond lieu ce Sophiſme nous trompe, à cauſe d'vne certaine humeur altiere, qui eſt enracinée ſi auant dans le courage des hõmes, qu'elle ne leur permet pas de confeſſer leurs propres defauts. De là vient qu'ils ne s'arment iamais d'vne patience plus grãde, que lors qu'il eſt queſtion d'endurer les maux qui ſont aduenus par leur imprudence. D'ailleurs, comme ils ont cette couſtume de ſe faſcher, quand il s'eſt fait quelque faute dans leur maiſon, iuſques à ce qu'ils

s'appaiſent finalement, quand on leur dit que c'eſt vn de leurs enfans, ou de leurs meilleurs amis qui l'a commiſe. Ils ſe comportent de cette meſme façon en leur particulier, lors que la neceſſité les contraint d'aduoüer qu'ils ont failly, & qu'ils ne s'en peuuent deſdire. Il eſt vray que ce vice n'eſt pas ſi commun aux hommes qu'aux femmes, qui n'ignorent point comme quoy elles doiuent diſſimuler les fautes qu'elles ont faites contre le conſentement des leurs, enſemble les accidens qui en arriuent.

SOPHISME VIII.

Le degré de priuation ſemble plus grand que celuy de diminution; & derechef celuy du principe, moindre que celuy de l'accroiſſement.

C'eſt vne demonſtration de Mathematique, *qu'il n'y a point de proportion entre quelque choſe & rien.* Cela preſuppoſé, le degré de nullité & de ſon contraire ſemble plus grand que celuy de *diminution* & *d'accroiſſement.* Comme par exemple, il n'y a pas de doute qu'il eſt beaucoup plus ſenſible à vn homme qui n'a qu'vn œil, d'en eſtre priué,

qu'il n'eſt faſcheux à celuy qui en a deux, d'en perdre vn par quelque accident. Par cette meſme raiſon, vn pere à qui il ne reſte plut qu'vn enfant, en treuue plus dure la perte que des autres qui ſont deſia morts, pource que ce dernier eſt toute l'eſperance de ſa famille. Suiuant celà, apres que la Sybille eut bruſlé deux de ſes liures, elle redoubla le prix du troiſieſme, à cauſe que venant à le perdre, c'euſt eſté vn degré de *Priuation*, & non de *Diminution*, ou *d'Amoindriſſement*.

OBSERVATION.

Cette couleur nous deçoit en diuerſes façons. Premierement en ce qui touche les choſes, dont l'vſage conſiſte en vne certaine quãtité limitée. Comme par exemple, ſi quelqu'vn eſtoit condamné, ſur peine d'vne groſſe amende, à payer cent eſcus iuſques au dernier, ce luy ſeroit vne choſe plus faſcheuſe de manquer alors de dix teſtons, que de dix eſcus, apres le payement fait. Ainſi quand vn marchand apperçoit que ſon fonds diminuë de iour en iour, le deſplaiſir qu'il en a eſt plus grand, que lors qu'il ſe voit ruiné tout à fait quelque temps apres. Ce qui a donné lieu à ce Prouerbe, *Qu'il vaut beaucoup mieux n'auoir rien du*

tout, que d'en auoir si peu que rien. Ce Sophisme est aussi refuté au regard de cette notion, *Que la corruption de l'vn est la generation de l'autre*, pource que le degré de *Priuation* est bien souuent moindre, d'autant qu'il produit la cause, & sert comme de mouuement à quelque nouueau sujet. Voila pourquoy Demosthene ayant à reprendre le peuple, pource qu'il faisoit mine d'accepter du Roy Philippe des conditions qui n'estoient ny aduantageuses, ny mesmes esgales. *Les offres que l'on vous fait*, dit-il, *ne sont qu'autant d'amorces de vostre nonchalance & de la foiblesse de vos courages. Mais, s'il vous aduient vne fois d'en estre priuez, ne doutez point que la neccessité ne vous apprenne des resolutions plus fortes que celles-cy.* Ie diray à ce propos qu'il me souuient d'auoir autresfois cogneu vn Medecin, qui, voyant que quelques Dames de complexion delicate, ne pouuoient souffrir les remedes qu'il leur ordonnoit, auoit accoustumé de leur dire, *que pour les y faire resoudre, il ne leur restoit plus qu'à estre malades, & qu'alors elles seroient bien aises de prendre medecine.* I'adiouste à cecy que ce degré de priuation, ou d'extreme neccessité est fort capable de resueiller l'industrie des hommes, & de les

faire resoudre à la patience.

Ie viens maintenant à la seconde partie de ce Sophisme, qui s'appuye sus les mesmes fondemens de *Nullité*, & de son contraire, dont nous auons parlé cy-deuant. C'est d'où procent les louanges qu'on attribuë d'ordinaire aux affaires bien commencées.

Vn bon commencement est la moitié du tout.

C'est, dis-ie, ce qui donne naissance à la superstition des Astrologues, qui dans leurs Horoscopes font diuers iugemens de la fortune des hommes, & fondent leurs predications sur les influences des Astres.

Ce Sophisme nous trompe encore d'vne autre façon: premierement, pource qu'en certaines matieres, les commencemens ne sont autre chose que ce qu'Epicure appelle des *Essays*, c'est à dire des *Principes*, qui ne seruent pas de beaucoup, si l'on ne s'efforce de les mettre en vigueur, & d'en moyenner l'aduancement. C'est pourquoy en cecy le second degré semble plus puissant & plus digne que le premier; comme nous voyons que le cheual qu'on attelle le dernier à vn chariot, est celuy qui a le plus de force à le tirer. A quoy se raporte en quelque façon ce dire vulgaire, *que le second coup forme la*

querelle, & la seconde parole conclud le marché. Dauantage, ce Sophisme nous abuse en ce qui regarde le trauail, qui fait qu'vne grande perseuerance est beaucoup plus loüable que n'est le commencement. Aussi, pour en dire le vray, l'instinct naturel & les occurences peuuent bien produire les premieres saillies. Mais, quant à la Constance, elle est, s'il faut ainsi dire, la creature du iugement & de la moderation. Troisiesmement cette couleur nous abuse en ce qui est des affaires dont la nature & le cours ordinaire se portent tout au rebours des choses qu'on a commencées. C'est d'où procede ce dire assez commun, *Que l'homme recule, quand il n'aduance rien; & qu'il vient à defaillir, s'il ne profite* : Ce qui est le mesme que s'il s'efforçoit de gaigner à la course le sommet de quelque haute montagne, ou de ramer contre le courant de l'eau : comme au contraire, s'il se laisse aller du haut du mont en bas, ou s'il fait descendre sa barque auec la riuiere, il n'y a pas de doute que la viteſſe en sera plus grande. Or cette couleur ne s'estend pas seulement *au degré du Principe, qui se reduit de la puissance à l'acte, comparé auec le degré qui va de l'acte au commencement de luy-mesme: Mais aussi il se*

porte du degré de l'impuissance à celuy de la puissance. Car le degré qui s'estend de l'impuissance au pouuoir, semble plus grand que cet autre qui de la puissance se reduit à l'acte.

SOPHISME IX.

Ce qui a pour but la verité, est plus grand que ce qui n'est fondé que sur l'opinion, &c.

Ainsi les Epicuriens se voulans mesler de blasmer & de reprendre la felicité ou le souuerain bien des Stoïciens, qui consistoit en la Vertu, le comparoient au bon-heur d'vn Comedien, qui perdroit courage sans doute, & s'estimeroit malheureux, si l'on ne l'escoutoit auec applaudissement. Voila pourquoy, par vne maniere de mespris, ils appellent la vertu *vn bien de Theatre.* Il n'en arriue pas ainsi en ce qui est des richesses; Ce qui donne sujet à vn certain de s'escrier.

Le peuple me baffoüe, & moy ie m'applaudis:
ny de la Volupté non plus.
Il met secrettement les plaisirs en vsage,
Et paroist cependant modeste en son visage.

OBSEVATION.

La tromperie qui se cache dans ce Sophisme est vn peu plus subtile qu'on ne pēse; bien qu'il soit grandement aisé de respondre à l'exemple qu'on nous met en auant là dessus. Car ce n'est pas pour vne vaine loüange que nous aymons la Vertu, mais bien pour l'amour d'elle-mesme. Aussi, auons-nous vne maxime qui nous apprend, *Que l'homme de bien se doit tenir dans vne telle moderatioo, qu'en la solitude il se monstre la mesme qu'en plein theatre.* Or bien que ie n'ignore point que la Vertu s'anime par la loüange, de mesme que le feu s'augmente par le moyen de la reflection, si est-ce que cela ne sert qu'à nier la supposition, & non pas à refuter la trōperie. Maintenāt, quand il aduiendroit aux hommes de n'embrasser la vraye Vertu qu'à cause des loüanges qui l'accompagnent, il ne s'ensuiuroit pas pourtant qu'elle seule ne fut le motif qui les portast à l'aimer. Ainsi la reputation qu'on attēdroit des actions vertueuses ne pourroit estre nommée qu'improprement *la cause efficiente* de la vertu. Par exemple, supposé qu'il y ayt deux che-

uaux, dont l'vn ne puisse aller si l'on ne le picque, & l'autre le surpasse de beaucoup à la course, si on luy donne de l'esperon: n'est-il pas vray que ce dernier sera iugé le meilleur? Ouy sans doute: & en vain l'on alleguera ce terme ordinaire, *Ne vous seruez point d'vn cheual, dont la vistesse est en l'esperon.* Car il ne faut ny estimer mauuais vn cheual qui galloppe grandement bien quand on le picque ny s'imaginer aussi que celuy qui craint l'esperon en soit meilleur, mais plus ombrageux. De cette façon la reputation & la gloire seruent comme d'espetons à la Vertu. Et quoy qu'il faille adjouster, que sans la loüange elle seroit vn peu plus debile & plus languissante; neantmoins, encore qu'elle marche tousiours à ses costez, cela n'empesche pas qu'on ne la recherche auec passion, & seulement pour l'amour d'elle mesme.

SOPHISME X.

Le bien que nous acquerons par noſtre induſtrie eſt plus grand que celuy qui nous vient de la Fortune, ou des bienfaits d'autruy.

Il y a pluſieurs raiſons de cecy. La premiere à cauſe qu'il ne faut pas s'aſſeurer beaucoup ny ſur l'aſſiſtance d'autruy, ny moins encore ſur les faueurs de la fortune, qui ſont grandement incertaines. Il n'eſt pas ainſi des effets de noſtre induſtrie, & de noſtre propre vertu. Car ils nous accompagnent touſiours, quelque part que nous allions, & ſe renforcent en nous par l'vſage & par couſtume. La ſeconde, pource que ſi quelqu'vn nous a fait du bien, nous ſommes ſans doute ſes redeuables, là où ce que nous acquerons de nous meſme ne nous oblige à perſonne. La troiſieſme raiſon conſiſte, en ce que aucune ſorte de loüange n'eſt iointe aux choſes que nous n'auons point acquiſes par noſtre Vertu; à cauſe que ce qui aduient par bon-heur produit plus d'admiration que de gloire. La quatrieſme, d'autant que les biens qui nous

arriuent

arriuent par noſtre induſtrie ſont d'ordinaire ioints au trauail; ce qui a ie ne ſçay quelle douceur en ſoy, qui fait dire à Salomon: *Que la viande qui vient de la chaſſe en ſemble meilleure.*

OBSERVATION.

Icy ſe treuuent encore quatre couleurs oppoſées, qui tournent tout au contraire ce que nous venons de dire. La premiere, *pource que le bon-heur ſemble eſtre comme vne marque, & vn certain charactere de la faueur Diuine?* ce qui fait qu'auec ce qu'elle nous donne du contentement & de l'aſſeurance en nous meſmes, elle nous met en credit & en hõneur à l'endroit des autres. Or ce bonheur dont i'entends parler, comprend des choſes, auſquelles la Vertu n'aſpire que bien difficilement; Comme lors que Ceſar pour mieux animer ſon Pilote à mettre le voile aux vents: *Courage*, luy dit-il, *tu portes Ceſar & ſa fortune.* Au contraire, c'euſt eſté ſans doute vn foible reconfort pour luy durant la tempeſte, s'il euſt dit, *tu portes Ceſar & ſa Vertu.* La ſeconde, d'autant *que les choſes qui procedent de l'induſtrie ou de la vertu des hommes, peuuent eſtre autant de ſuiets d'imitation:* au lieu que le bon-heur eſt inimitable, & qu'il ne nous arriue que par vn ad-

uantage particulier. De là vient qu'à le prendre en general, nous voyons que les choſes naturelles ſont preferées aux artificielles, pource qu'elles ne ſont point ſuſceptibles d'imitation. La troiſieſme, pource qu'vn bien que nous tenons du bon-heur, nous ſemble pluſtoſt donner gratuitement, qu'eſtre achepté aux deſpens de noſtre peine, comme eſt la Vertu. A ce propos Plutarque faiſant vn parallele des beaux faicts de Timoleon, homme plein de bonne fortune, auec les genereuſes actions d'Ageſilaus & d'Epaminondas, qui viuoient tous deux en vn meſme ſiecle, les compare fort à propos *aux vers d'Homere, qui ne ſurpaſſent pas ſeulement ceux des autres Poëtes, mais qui coulent d'eux-meſme ſi doucement, qu'il ſemble que ce ſoit vn Genie celeſte qui les anime.* La quatrieſme, *pour ce que les hommes gouſtent auec plus de plaiſir les biens qui leur arriuent contre leur eſperance, qu'ils ne font ceux dont l'acquiſition les trauaille.*

SOPHISME XI.

La diuerſion multiplie la quantité. Car les choſes conſiderées ſeparément ſemblent plus grandes qu'elles ne ſont. D'ailleurs, la pluralité opere bien plus en la confuſion que dans l'ordre, pource qu'elle nous repreſente vn idée de l'infiny,

Ce Sophiſme eſt ſpecieux d'abord, & capable de tromper les plus habiles, s'ils n'y prenent garde. Car ce n'eſt pas ſeulement la quantité, mais la grandeur de la choſe, qui fait paroiſtre auec augmentation toutes les parties iointes enſemble. Neantmoins ce meſme Sophiſme ne laiſſe pas de ſurprendre la fantaſie le plus ſouuent, & de s'attaquer aux ſens, iuſques à les deceuoir. Car le le chemin qui eſt au milieu d'vne grande plaine, où rien ne s'oppoſe à la veuë, ſemble beaucoup plus court, que lors qu'il y a peſle-meſle quantité d'arbres, d'edifices, & de ſemblables objets, ou quelques marque, par le moyen de laquelle on peut meſurer & diuiſer la diſtance. Ainſi l'Vſurier s'imagine d'eſtre plus riche qu'il n'eſt, lors qu'ayant vuidé tout l'argent de ſes coffres, il le

conſidere en vn monceau. Cecy a lieu encore en ce qui regarde la quantité; qui paroiſt plus grande qu'elle n'eſt, ſi les choſes ſont diuiſées ſeparément en pluſieurs parties, au lieu d'eſtre miſes enſemble. Et toutesfois ce dernier ne laiſſe pas de contenter la fantaiſie, pourueu que la choſe ſoit entaſſée confuſément. Car il n'y a pas de doute que la confuſion accroiſt l'opinion que nous auons de la quantité; Comme au contraire ce qui nous eſt monſtré par ordre, nous ſemble moindre, à cauſe qu'il nous fait à peu prés diſcerner le nombre? joint qu'vne ſomme d'argent eſtant miſe deuant nous peſle-meſle, & ſans ordre, comme i'ay deſia dict; outre qu'elle nous paroiſt plus grande, elle nous laiſſe encore ce ſoupçon, qu'il en reſte dauantage, bien qu'en effect cela ne ſoit pas.

OBSERVATION.

L'on ne peut mettre en doute que les plus ſubtils ne ſoient trompez en diuerſes façõs par les Equiuoques de ce Sophiſme, Premierement lors qu'il aduient à quelqu'vn d'auoir beaucoup meilleure opinion d'vne choſe, que ſa valeur ne le requiert. Il eſt vray qu'en cas que cela ſoit, le meilleur remede qu'on y puiſſe mettre, c'eſt d'vſer de *diſtri-*

bution. Car elle seule est capable de ruyner vne fausse opinion, & de faire voir nettement la verité d'vne affaire, sans qu'il soit besoin de l'amplifier. Par exemple, si vn homme se sent trauaillé de quelque douleur, ou s'il est malade, asseurément les moments luy sembleront des heures, s'il n'oït point d'horloge; ce qui n'arriueroit pas s'il en oyoit vn. Cela procede de ce que la maladie & l'ennuy font paroistre le temps plus long qu'il n'est en effect; Erreur qui se corrige aisément, si l'on est en lieu où l'on puisse compter les heures; ce qui nous est vne espece d'allegement, quand nous sommes ennuyez. Pour cette mesme raison, si voyageant dans vn plat-pays il aduient qu'apres auoir mesuré à l'œil la distance du chemin, nous le trouuions plus long que nous ne croyons, cela faict que plus nous allons en auant, & plus il nous ennuye, bien que nous l'abregions touſiours en marchant. De maniere que si quelqu'vn veut s'accommoder à la fausse opinion d'vn autre, pour faire paroistre les choses plus grandes qu'elles ne sont, qu'il les considere iointes ensemble, & non pas esparses & separées. Secondement ce Sophisme nous deçoit, quand de plein abord les objects ne nous donnent point

dans la veuë, C'eſt ainſi que les fleurs d'vn iardin ſemées en pluſieurs endroits, ſe font voir en vne quantité beaucoup plus grande, que lors qu'elles ſont en vn ſeul parterre, pourueu qu'il n'y ayt point d'obſtacle à la veüe. Et toutes fois ceux qui ont pluſieurs pieces de terre, qui ſont fort proches les vnes des autres, ou iointes enſemble, paroiſſent plus riches que s'ils les auoient eſparſes en diuers lieux, à cauſe qu'elles ne tombent pas alors ſi à l'aiſe ſoubs le ſentiment de la veüe. Troiſieſmement la tromperie conſiſte en ce que *l'vnité*, ou, pour mieux dire, *le tout*, eſt beaucoup plus noble que *les parties*: car tout meſlange eſt vne marque de defaut. Ces paroles de l'Eſcriture le demonſtrent, *Marthe, Marthe, tu t'amuſes à trop de choſes, vne ſeule ſuffit*. Concluons cecy par cette fable d'Eſope. Le Chat voyant vn iour que le Renard ſe vantoit d'auoir vne infinité de ruſes, pour empeſcher que les chiens ne le priſſent: *Voila qui va bien*, dit-il, *Mais pour moy ie me contente d'en auoir vne bonne, qui eſt de ne manquer pas de diſpoſition, quand il faut fuir & grimper en haut.* Et neantmoins cette ſeule addreſſe du Chat vaut plus que toutes les ruſes du Renard. Et certainement le meſme ſe voit en l'ex-

plication morale de cette fable. Car vn fidele & puissant amy à qui l'on se peut fier en asseurance, est preferable à tous les artifices du monde.

Fin du Tableau des Couleurs.

EXPLICATION MORALE, DE QVELQVES PARABOLES DE SALOMON.

PARABOLE.

I. Vne humble reſponſe briſe la colere.

EXPLICATION.

SI vous voyez que voſtre Prince, ou celuy de qui vous dependez ſoit irrité contre vous, & qu'il faille neceſſairement que vous parliez ; en tel cas Salomon vous aduertit de deux choſes : Premierement, *de*

luy respondre, & en second lieu, *que vostre response soit humble.* Trois aduis vous sont baillez là dessus. Le premier, *de vous donner garde d'vn silence morne & obstiné*: car par ce moyen vous sembleriez n'auoir pas dequoy respondre, & ainsi vous rejetteriez la faute sur vous. La seconde, *de vous iustifier sur le champ, & de ne demander point de delay pour vostre defence*: Si vous en venez-là, vous ferez croire à vostre Maistre, que vous l'accusez, ou de n'auoir point d'empire sur sa passion, ou que vous cherchez des delais, afin de mediter cependant dequoy luy respondre pour vostre defence. Le troisiesme, *que vostre response ne soit pas vne confession entiere*, mais que vous y entremesliez vne maniere d'escuse & d'Apologie, Car il y a peu d'asseurance à faire autrement, si ce n'est que ceux qui l'entreprennent ayent l'esprit fort & genereux, chose qui ne se rencontre qu'en peu de personnes.

PARABOLE.

II. *Vn ſage ſeruiteur aura du commandement ſur vn fils inſensé, & partagera l'heritage entre les freres.*

EXPLICATION.

Il n'eſt point de famille ſi mal-heureuſe, qui parmy ſes diuiſions & ſes troubles, ne treuue touſiours quelque ſeruiteur ou quelque amy, qui taſche de le mettre d'accord, en ſe portant pour arbittre des differens ſuruenus. Alors il n'y a pas de doute que celuy-cy ne ſoit grandement blaſmable, ſi en ce qu'il entreprend il ne ſe comporte en homme de bien, & auec la fidelité requiſe; Comme au cõtraire, ſi laiſſant ſes intereſts à part, il n'a point d'autre deſſein que de ſeruir ſes amis, il eſt certain qu'en tel cas il merite beaucoup. Tellement qu'on le doit tenir comme frere, ou du moins le faire tuteur de tout l'heritage.

PARABOLE.

III. *Si le Sage entre en contention auec le fol, soit qu'il se fasche, ou qu'il se ioüe, il ne trouuera point de repos.*

EXPLICATION.

Nous sommes souuent aduertis, *de ne point attaquer ceux qui ne sont point nos pareils, ou auſquels no⁹ meſmes ſommes inégaux en forces.* Mais ie ne treuue pas de moindre importance cet aduis de Salomon, par lequel il nous defend *de ne diſputer auec vn hõme qui n'entend point raiſon.* Auſſi à dire le vray, l'euenement en eſt touſiours fort mauuais, de quelque façon qu'on le puiſſe prendre. Car ſi l'aduantage demeure de noſtre coſté, c'eſt vne victoire ſans honneur. Au contraire, ſi nous ſommes vaincus, il ne nous en reuient que de la honte & du blaſme; Et ne ſert de rien de ſe porter à ſes vaines picoteries, ou par vn deſdain preſomptueux, ou par maniere de ieu, puis qu'on a touſiours de la peine à s'en tirer honneſtement. En quoy certes ce qu'il y a de pire encore, eſt quand il aduient que celuy auec qui nous diſputons eſt *inſencé*, comme dict

Salomon, ou si vous voulez, d'vne humeur extrauagante, & audacieuse.

PARABOLE.

IV. *Gardez-vous bien de prester l'oreille à tout ce qu'on dict; de peur que vous n'oyez poßible voßtre seruiteur qui vous maudira.*

EXPLICATION.

L'on ne sçauroit croire combien est capable de nous troubler *l'inutile curioßité* que nous auons des choses mesmes qui nous importent. Ce qui aduient principalement, lors que nous taschõs de penetrer dans certains secrets, qui ne font que mettre nostre esprit en desordre, quand nous les auons descouuerts, outre qu'ils ne nous seruent de rien à executer les choses que nous auons entreprises. De cecy s'ensuit premierement vne *inquietude continuelle*, pource qu'il n'est rien dans le monde qui ne soit plein de mecognoissance, & d'vne extreme desloyauté. Cela m'oblige à croire que quand mesme on nous voudroit monstrer dans quelque miroir enchanté les perfidies de nos amis, & les pieges par eux tendus contre nous;

ce que nous pourrions faire de meilleure, seroit de le ietter bien loing, & de le casser. Car toutes ces choses sont comparables au bruit que font les fueilles des arbres; qui s'appaise & s'éuanouit, quand on y pense le moins. Secondement, *cette curiosité ne faict que remplir l'esprit d'vne infinité de soupçons*, d'où s'ensuiuẽt de grandes irresolutions, qui s'opposent aux bons conseils. Troisiesmement, *elle mesme retient bien souuent les plus grands maux, lors qu'ils sont sur le poinct de s'enfuir, & de nous quitter*. Ce qui procede de ce qu'il fait mauuais irriter les cõsciences des hommes, à cause qu'ils se changent facilement en mieux, quand ils se croyent les seuls qui ont cognoissance de leurs propres defauts; comme au contraire s'ils se voyent descouuerts, alors ils repoussent le mal par le mal. Conformément à cela, c'estoit auec beaucoup de raison qu'on loüoit iadis la prudence du grand Pompée, en ce qu'il ne vouloit ny lire les lettres de Sertorius, ny méme permettre que les autres les leussent, mais il les iettoit toutes dans le feu.

PARABOLE.

V. *La Pauureté va le pas d'vn Voyageur, & l'indigence marche en Gendarme.*

EXPLICATION.

En cette Parabole il nous eſt grandement bien monſtré, comme quoy les prodigues, & ceux qui negligent les affaires de leur maiſon, ſont à la fin miſerables. Car au commencement les debtes qu'ils font ſe mettent enſemble, & viennent peu à peu comme vn Voyageur qui marche à pas lents. Cependant leur bien diminuë inſenſiblement, iuſques à ce qu'en fin vne extréme *Indigence* s'en va tout à fait fondre ſur eux, comme quelque puiſſant *Gendarme*, de maniere qu'elle les ioint de ſi prés, qu'il leur eſt impoſſible de ſouſtenir ſon effort. Ce qui a donné ſujet aux Anciens d'appeller à bon droict la Neceſſité, *la choſe du monde la plus puiſſante*. Cela eſtant, l'homme doit eſtre ſoigneux d'aller au deuant de ce mauuais Voyageur, & de ſe fortifier contre vn ſi furieux Gendarme.

PARABOLE.

VI. *L'homme se fait tort, lors qu'il instruit vn mocqueur ; & engendre vne tache sur soy, quand il pense reprendre le meschant.*

EXPLICATION.

Cette Parabole est conforme à ce precepte de nostre Sauueur, *Que nous ne semions point les perles deuant les pourceaux.* Icy sont distinquées les actions *d'instruire & de reprendre* ; ensemble les personnes du *Mocqueur*, & du *Meschant*; & finalement les effets qui s'en ensuiuent; dont le premier est *vn temps perdu*, & le second, vne *tache*, ou vn *blasme*, Car lors que quelqu'vn s'amuse à instruire vn Mocqueur, outre *la perte qu'il faict du temps*, il est cause que ceux qui l'escoutent se mocquent de luy, comme ils voyent qu'il entreprend vne chose, dont il ne peut venir à bout quelque effort qu'il face. Ioint que le *Mocqueur mesme tient à mespris l'instruction qu'on luy donne.* Mais il y a bien encore plus de danger à reprendre le meschant, pource qu'il est si desnaturé, qu'il ne daigne prester l'oreille à celuy qui le veut

corriger. Que s'il voit qu'il continuë en ſes remonſtrances, alors il ioint aux meſpris vne hayne plus que mortelle; Et ainſi ne ſe contentant pas de luy dire des iniures, il a recours à la calomnie, & taſche de le mettre en mauuaiſe odeur par ſa mediſance.

PARABOLE.

VII. *Le ſage Fils reſiouyt ſon Pere; mais le fol ne fait qu'attriſter ſa Mere.*

EXPLICATION.

Icy ſont diſtinguez les ſoulagements & les ennuis qu'vn Pere & vne Mere ont de leur famille. Car *le ſage Fils apporte au Pere vn contentement incomparable*, pource que recognoiſſant bien mieux que la Mere, le vray prix de la Vertu, puis il voit qu'il s'y porte d'inclination, & plus il en eſt ioyeux. A quoy luy ſert encore beaucoup de voir que par ſes bonnes inſtructions, & par ſes exemples, il l'a mis dans le vray chemin d'vn homme de bien. Il n'en eſt pas ainſi de la Mere. Comme elle tient cela de ſon ſexe d'auoir des affections plus tendres que n'ont les Peres, *elle adhere auſſi plus volontiers aux folies de ſon Fils.* Et poſſible que cela

cela procede encore de ce qu'elle meſme ſe ſent coupable de ſa perte & de ſes desbauches, pour luy en auoir trop ſouffert.

PARABOLE.

VIII. *La memoire du Iuſte eſt loüée; mais la renommée des meſchans ſe fleſtrira.*

EXPLICATION.

Cette Parabole nous monſtre *la difference qu'il y a de la renommée des gens de bien, à celle des meſchans*, qui ne paroiſt iamais mieux qu'apres leur mort. Car la reputation des Iuſtes, eſt de iour en iour plus fleuriſſante; & leurs loüanges prennent accroiſſement, ſi toſt que l'on voit eſteinte l'enuie, qui les ſouloit trauailler durant qu'ils viuoient. Mais quant aux meſchans, quelque vogue qu'ait eu leur reputation par le moyen de leurs amis, & de leurs plus grands confidents, ſi faut-il qu'en fin elle ſe flaiſtriſſe, & que toutes les loüanges qu'on leur a données ſe tournent en infamie, & en puanteur.

PARABOLE.

IX. Celuy qui trouble ſa maiſon, n'aura que du vent.

EXPLICATION.

Ces paroles nous ſeruent d'inſtruction en ce qui regarde *les troubles & les diuiſions des familles.* Car il s'en treuue pluſieurs, qui ſe promettent de grandes choſes, pourueu qu'ils puiſſent, ou *viure en mauuaiſe intelligence auecque leurs femmes*, ou *des-heriter leurs enfans*, ou *changer ſouuent l'ordre de leur maiſon*; comme ſi celà ſuffiſoit, pour mettre leur eſprit en repos, ou pour aduancer leurs affaires. Mais la pluſpart du temps leurs eſperances s'eſuanoüiſſent. Car il aduient d'ordinaire que ces changemens vont de mal en pis, que ces pernicieux boutefeux de leur propre famille, ont vne infinité de trauerſes, & qu'ils eſprouuent l'extréme ingratitude de ceux qu'ils ont adoptez. Ce qui eſt le vray moyen de les mettre en mauuaiſe eſtime de toutes parts. Suiuant quoy Ciceron a dit auecque beaucoup de raiſon, *que la meilleure reputation que nous ayons, vient de nos Domeſtiques.* Tellement

que Salomon exprime fort bien l'vn & l'autre mal par la comparaiſon qu'il fait des *vents* auecques les mauuais bruits, & le contraire ſuccez de nos eſperances.

PARABOLE.

X. *La fin d'vn diſcours eſt meilleure que le commencement.*

EXPLICATION.

Par cette Parabole eſt corrigée vn defaut aſſez commun, non ſeulement à ceux qui ne s'eſtudient qu'aux mots ; mais encores à ces autres qui s'eſtiment grandement prudens. Or ce defaut conſiſte en ce qu'il y a des hommes qui ſont plus ſoigneux de commencer vn diſcours, que de voir comme quoy ils en ſortiront à leur honneur ; ſi bien qu'ils affettent beaucoup plus leurs prefaces que les concluſions. Ce n'eſt pas pourtant le meilleur. Car il me ſemble qu'encore qu'on ne doiue point negliger les *Exhordes*, ſi eſt-ce qu'il faut butter principalement à la derniere partie du diſcours, & regarder auec attention qu'elle en ſera l'iſſuë, & ſi les affaires en iront mieux. Auecque cela, *l'on ne doit pas ſeulement mediter la*

fin d'vne harangue & des choſes qui la touchent, mais auſſi y entremeſler quelquesfois des traits de langage, bien qu'ils ſoient eſloignez de l'affaire dont il eſt queſtion. Ie diray à ce propos qu'il me ſouuient d'auoir autresfois cogneu deux Conſeillers d'Eſtat employez aux charges les plus eminentes, qui ne traittoient iamais auec leur Maiſtre d'aucune ſorte d'affaire, qu'ils ne cherchaſſent touſiours quelque eſchappatoire pour en differer la reſolution. Pour cét effect, ils entremeſloient d'ordinaire le mot pour rire au ſujet dont il eſtoit queſtion, afin de s'ouurir vne entrée à quelque nouueau diſcours, & ainſi, comme l'exprime fort bien le prouerbe Latin, *Sermones marinos aqua fluuiatili ſub extremum conabantur abluere.*

PARABOLE.

XI. *Comme les mouches mortes font ſentir mauuais le meilleur onguent, ainſi le moindre defaut ſuffit pour mettre en mauuaiſe odeur vn homme qui d'ailleurs eſt grandement à priſer, pour l'honneur, & la ſageſſe dont il eſt plein.*

EXPLICATION.

La condition des hommes les plus excellens eſt ſi miſerable, qu'on ne pardonne poins aux moindres defauts qui ſe treuuent en eux. Car comme il arriue ordinairement que nos yeux ſemblent s'offencer s'ils remarquent en vn beau diamant quelque petite tache, qui toutesfois paroiſtroit bien à peine, ou du moins elle ne ſeroit point miſe en conſideration en vne pierre de moindre prix; Ainſi les fautes legeres des grands perſonnages donnent auſſi toſt dans la veuë des hommes qui les cenſurent: Au lieu que ſi tels defauts ſont ioints aux actions du vulgaire; ou, ils ne paroiſſent point du tout? ou bien on leur pardonne facilement. Voyla comme la

moindre extrauagance, la moindre faute, & la moindre inciuilité, ostent beaucoup à l'honneur d'vn homme, qui d'ailleurs est en reputation d'estre ou prudent, ou vertueux, ou grandement bien meslé dans les choses qui touschent la bien-seance. Tellement que les excellens hommes ne feroient pas mal, à mon aduis, si à leurs actions ils entre-mesloient par fois quelques traits qui eussent ie ne sçay quoy de grossier, afin de se reseruer quelque liberté par ce moyen, & confondre pesle-mesle les petites taches auec les defauts qu'on pourroit remarquer en eux.

PARABOLE.

XII. *Les Mocqueurs perdent vne ville, & les Sages en destournent la ruine.*

EXPLICATION.

Quelqu'vn pourroit s'estonner d'abord de ce que Salomon ayant à nous representer vne personne qui se porte naturellement à la ruine des Estats, nous la figure soubs le charactere, non d'vn homme altier & insolent ny d'vn temeraire, ny d'vn tyran, ny d'vn factieux, ny d'vn rebelle, ny

d'vn perfide, ny d'vn boute-feu, ny d'vn débauché, ny d'vn voluptueux, ny d'vn ignorans: mais seulement d'vn *Mocqueur*. Toutesfois si l'on considere que ce sage Roy n'ignoroit rien de ce qui peut ou ruiner vn Estat, ou le conseruer, l'on treuuera sans doute que ce n'est pas sans raison, qu'il parle de cette sorte. Car l'experience faict voir souuent qu'vne peste fatale & mortelle s'attache au cœur d'vne Monarchie, lors que les Roys ont pour Conseillers, ou pour principaux Ministres de leur Estat des hommes qui se mocquent de tout, & qui n'ont l'esprit qu'à la raillerie. La raison en est éuidente, pource que ces Maistres gausseurs font tousiours paroistre les dangers beaucoup moindres qu'ils ne sont, afin de tromper le monde par cét artifice, & faire croire qu'ils ont l'esprit grandement fort. Auecque cela s'il se treuue quelqu'vn parmy eux qui iuge meurement de peril par les apparences, alors ils imputent à lascheté ce qui doit passer pour vn effect de prudence. D'ailleurs ce que i'y treuue de pire, c'est qu'ils condamnent comme vne chose ennuyeuse, & qui selon leur dire, ne fait rien au fonds d'vne affaire, l'attention qu'on apporte à deliberer meurement de quelque

entrepriſe, deuant que la mettre en execution. Et bien que les grands hommes d'Eſtat en toute ſorte de conſeils qu'ils donnent ſe doiuent touſiours propoſer pour but l'honneur de leurs Maiſtres, ceux-cy neantmoins s'en ſoucient ſi peu, qu'ils appellent la reputation *la ſaliue du vulgaire*, & vn bruit de peu de durée. D'ailleurs aux affaires les plus importantes, ils ne feignent ny de paſſer par deſſus la force & l'authorité des loix, ny de tenir pour autant de ſonges & de viſions de quelque Melancholique les precautions des plus aduiſez, ny de tourner en raillerie le conſeil de ceux que l'aage & l'experience ont rendu ſçauans, ny finalement de mettre en auant des maximes qui ſont capables de ruiner les Gouuernemens Politiques. A quoy il faut prendre garde d'autant plus, que ces choſes ne ſe font point à force ouuerte, mais par des ſtratagemes ſecrets, dont l'effect s'enſuit lors qu'on s'y attend le moins.

PARABOLE.

XIII. *Vn Prince qui croit volontiers au mensonge, rend mes chans tous les seruiteurs qui sont prés de luy.*

EXPLICATION.

L'Estat n'est iamais en plus grand danger, que lors qu'vn Prince preste l'oreille au mensonge? & n'est pas à croire combien ont de forces les faux rapports pour corrõpre ceux qui le seruent. Les vns par des contes faicts à plaisir donnent de l'accroissement aux choses qu'il apprehende le plus. Les autres attisent le flambeau de l'enuie contre ceux que leur probité rend recommendables Quelques vns aussi ont recours à la calomnie, pour effacer leurs propres defauts, & oster les taches de leurs consciences coulpables. Ie laisse à part ceux qui font les complaisans enuers leurs amis, plus par artifice, que par vn desir de les obliger, Ou qui pour mieux ruiner leurs ennemis, inuentent contre eux des suiets comiques & fabuleux, comme s'ils les deuoient exposer sur quelque theatre. Et tous ceux-cy sont les plus mauuais seruiteurs qui puissent

auoir les Princes. Mais quant aux autres qu'on tient pour gẽs de bien; quelque bõne inclination qu'ils puiſſent auoir à la vertu, ils la peruertiſſent, depuis qu'ils remarquent que leur inocence ne leur ſert de rien, pour les tenir à couuert. Car alors ils s'attachent indignemẽt à cette eſpece de ſeruitude qui met dans l'indifferẽce les actions bonnes ou mauuaiſes & ſe ſouciant fort peu de quitter les choſes ſolides, pour ſe tourner touſiours du coſté du vẽt. Aquoy les inuite cette maxime de Tacite: *Qu'il n'y a rien d'aſſeuré à la Court d'vn Prince, lors que ſon eſprit ſe rend ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on luy donne*; Paroles, qui ont vne grande conformité auec celles-cy de Comines, *Qu'il vaut mieux ſeruir vn Prince trop défiant, que trop credule.*

PARABOLE.

XIV. *Le chemin des pareſſeux eſt comme vn ſentier d'eſpines.*

EXPLICATION.

Cette Parabole nous apprend que les pareſſeux ont bien de la peine à la fin, & qu'ils ſe treuuent accablez des incommoditez de

la vie. Car la diligence a cela de propre d'aplanir le chemin à ceux qui la suiuent, & d'empescher qu'ils ne trebuschent. Au contraire à chasque pas que font les hommes lasches & paresseux, il semble qu'ils y treuuent tousiours quelque espine, qui les empeschent de passer outre. Le mesme se remarque en ce qui touche le gouuernement d'vne famille, où toutes choses se font sans bruit, si l'on y met la main lors qu'il en est temps. Que si on y apporte du delay, les affaires s'entassent pesle-mesle les vnes sur les autres, & ainsi le desordre s'y iette de toutes parts.

PARABOLE.

XV. *Fuy l'amitié d'vn homme colere, & la conuersation d'vn Furieux.*

EXPLICATION.

La prudence est grandement requise en l'election des amis; & ce d'autans plus que les ayant acquis, le deuoir & les loix de l'Amitié nous obligent à les conseruer. Il est vray que ces loix sont vn peu bien rigoureuses, quand nous auons à faire à des personnes qui par leurs mauuais deportemens

se rendent indignes de nostre affection. Voyla pourquoy nous deuons prendre garde, comme dict Salomon, à ne faire iamais amitié auecque des hommes altiers & insupportables, de peur qu'à la fin à force de nous engager dans leurs querelles, ils ne nous contraignent de les quitter, ou d'estre ennemis de nous mesmes.

PARABOLE.

XVI. *L'abondance accompagne les bonnes actions. Mais la Pauureté suit d'ordinaire ceux qui ont plus de paroles que d'effect.*

EXPLICATION.

Salomon separe icy *le trauail de la langue* d'auecque celuy des mains, pour monstrer que de l'vn procede la Pauureté, & de l'autre l'Abondance. Car nous voyons d'ordinaire que de grandes incommoditez poursuiuent ceux qui n'ont rien que des langages oysifs, & des traits de vanité dont ils s'entretiennent. Car cependant qu'ils abhorrent le trauail, & que leurs cajoleries les font haïr d'vn chacun, ils ne cueillent aucun fruit de tout ce qu'ils disent: En quoy

ils se comportent tout au contraire des hommes bien aduisez, qui sans se jetter dans l'extrauagance des paroles, mettent la main à l'œuure, & iouïssent paisiblement du profit qu'ils retirent de leur trauail.

PARABOLE.

XVII. *Vne correction manifeste est plus à priser qu'vne amitié cachée.*

EXPLICATION.

Ces paroles de Salomon tancent à bon droict le peu de franchise d'vn amy, qui ne daignant se seruir des priuileges de l'amitié, à reprendre librement celuy pour qui il a de l'affection, ou à l'aduertir des dangers qui le menassent par sa seule faute, a recours aux excuses pour s'en exempter : Comme s'il disoit, *Que dois-ie faire, & de quel costé me tourner? I'ayme tellement cét homme, que s'il ne tenoit qu'à mourir pour luy, ie le ferois volontiers. Mais comme ie cognoy son humeur, si ie luy vay dire franchement ce qui me semble de sa façon de viure, i'ay peur qu'il ne s'en offence, & qu'ainsi ie ne le destourne plustost de me vouloir du bien, que de faire les choses où il se porte d'inclination.* Voila quels sont les

amis que Salomon blasme, pour nous estre plus inutiles que ne sont nos propres ennemis ; pource que la haine de ceux cy fait qu'ils nous reprochent quelquesfois des defauts, dont nous pouuons nous corriger, & qui nous sont cachez par nos amis auec trop de complaisance.

PARABOLE.

XVIII. *Les excessiues loüanges qu'on donne à vn amy, luy tiennent lieu de malediction.*

EXPLICATION.

Les loüanges qui se donnent en temps & lieu, auec quelque moderation, seruent grandement à la bonne renommée des hommes. Au contraire, s'il aduient qu'elles soient excessiues & hors de propos, alors elles sont plustost nuisibles que profitables à celuy à qui on les donne. Premierement, pource qu'elles semblent proceder d'vne trop grande amitié, ou estre attribuées à des personnes qui ne les meritent pas En second lieu, à cause qu'vne loüange modeste donnée à vn homme plein de merite, inuite la compagnie à le loüer encore plus

fort; comme au contraire lors qu'on y apporte de l'excez cela ne faict qu'engendrer vne mauuaise opinion, & attirer l'enuie sur luy, pource qu'en vne compagnie il s'en treuue tousiours quelqu'vns qui croyent que leur merite en soit moindre.

FIN.

Scipion Bazille.